HISTOIRE
GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE
DE L'EUROPE.

TOME III.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,

RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,

GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1826.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

SUITE DE LA NEUVIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 814 JUSQUES EN 900.

Cependant Bernard, roi d'Italie, n'apprit ce partage qu'avec un violent chagrin. Il était né de Pepin, fils aîné de Charlemagne ; il prétendait avoir à l'empire bien plus de droits que Lothaire, dont le père n'était que le puîné du sien. Jeune, à peine âgé de dix-neuf ou vingt ans, hardi, brave, accoutumé à une grande puissance, prompt à concevoir des projets audacieux, facile à séduire, trompé par des conseils perfides, entraîné par des passions vives, il résolut de ne plus reconnaître l'autorité de son oncle, et de défendre par les

armes l'indépendance qu'il allait proclamer. Il s'empare des passages des Alpes, et les fait garder par ses troupes.

Louis, après la tenue de l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, était allé dans les montagnes et les forêts des Vosges pour se livrer à la chasse des cerfs, en attendant, dit un de ses historiens, que le temps de la chasse des sangliers fût arrivé. Il revenait de ces montagnes, lorsqu'il apprend la résolution de Bernard; il se hâte de rassembler une armée, et il est curieux de savoir de quelle manière il fait presser la levée et la réunion de ses guerriers. Les archevêques, comme les ducs ou gouverneurs des provinces, étaient chargés de transmettre les ordres du souverain. Nous voyons, dans le recueil de Duquesne, une lettre latine de Hetti, archevêque ou métropolitain de Trèves, à Frothaire, évêque de Toul. « Qu'il vous soit connu, écrit » l'archevêque à son suffragant, qu'il nous est par- » venu un ordre terrible (*terribile*) de l'empereur » notre seigneur, pour que nous fassions savoir à » tous ceux qui sont censés résider dans notre lé- » gation (*legatione*) qu'ils aient à se tenir prêts à » partir pour la guerre d'Italie. Nous vous mandons » et prescrivons en conséquence, d'après l'ordre » de l'empereur, de ne rien négliger pour avertir » les abbés, abbesses, comtes, vassaux de l'empire » et tout le peuple de votre paroisse ou diocèse » (*parrochiæ tuæ*), qui doit un contingent de » guerriers à la puissance royale, de se tenir prêts » à marcher, de telle manière qu'ils puissent partir

» pour l'Italie le soir, s'ils reçoivent le matin l'ordre
» du départ, et le matin du lendemain, si l'ordre
» ne leur parvient que le soir. »

Louis prend la route des Alpes à la tête de troupes très nombreuses. Bernard, effrayé d'un aussi grand déploiement de forces, désespère de pouvoir résister à son oncle, abandonne sa résolution, et vient jusques à Châlons-sur-Saône se jeter aux pieds de l'empereur. Louis lui reproche sévèrement son infidélité, et remet à l'année suivante, qui allait commencer, le jugement de Bernard et de ses adhérents.

Le pape Étienne V avait cessé de vivre, un Romain fut élu à sa place : on l'a nommé Pascal Ier. Les pontifes de Rome étaient obligés d'obtenir la confirmation des empereurs pour leur élection. Pascal redoutait peu le caractère de Louis; il ne se rappelait qu'avec peine le capitulaire par lequel ce prince, en 816, avait ordonné, contre le système favorisé par les fausses décrétales, que les évêques seraient élus par le clergé et par le peuple, parmi les ecclésiastiques du diocèse; et croyant l'occasion favorable d'étendre et d'élever la puissance pontificale, il essaya de ne pas demander de confirmation : il se contenta d'adresser quelque temps après à l'empereur des excuses à ce sujet. Louis les reçut froidement; mais il envoya au pape un acte de confirmation; et n'osant pas lui faire des reproches, il réprimanda fortement les Romains d'avoir installé leur nouvel évêque sans son consentement. Sous

Charlemagne, les Romains auraient tremblé ; ils ne firent aucune attention aux reproches de Louis.

L'empereur convoqua à Aix-la-Chapelle, après la Pâque de 818, une assemblée générale devant laquelle comparurent Bernard et ceux qui avaient partagé son insurrection (818). L'assemblée les condamna à mort. Louis commua la peine ; il ordonna qu'on crevât les yeux à Bernard et à ceux de ses adhérents qui étaient laïques ; on déposa les évêques, et on les relégua dans des monastères. Théodulphe, évêque d'Orléans, que l'ancienne amitié de Charlemagne ne put préserver ni du délit ni de la peine, fut envoyé à Angers ; et trois princes, nés du même Charlemagne et de Régine, une de ses concubines, Drogon, Hugues et Thierry, furent obligés de prendre la tonsure cléricale. La manière dont Louis fit traiter les évêques peindrait seule, non seulement les idées du siècle, mais le caractère du prince qu'ils devaient voir prosterné à leurs pieds.

Le jeune Bernard sent bouillonner dans ses veines le sang de Charlemagne : à l'aspect des bourreaux qui viennent exécuter la sentence prononcée contre lui, il se saisit de l'épée d'un de ces satellites, les effraie, en tue plusieurs ; mais, accablé par le nombre, il subit son cruel supplice, et meurt au bout de trois jours de ses blessures. Son corps est porté à Milan, où l'on a vu pendant long-temps son épitaphe.

La douleur entre dans l'âme de Louis, dont la

faiblesse seule a causé et les fautes et les malheurs; elle venge Bernard.

Morman, un des chefs de la Basse-Bretagne, avait pris le titre de roi et voulut se soustraire à l'obéissance de l'empereur. Louis marche contre lui, le bat, soumet les Bas-Bretons, qui donnent eux-mêmes la mort à Morman, tient une assemblée à Vannes, et pacifie la province; mais le trouble et le remords sont toujours dans son cœur.

Il trouve à Angers l'impératrice Hermengarde dangereusement malade, et il la perd deux jours après son arrivée. Il veut se dérober à tout ce qui lui rappelle la femme que la mort vient de lui enlever. Il erre, pour ainsi dire; il va à Rouen, à Amiens, à Cambray; il reçoit à Héristal des ambassadeurs de diverses nations; il arrive à Aix-la-Chapelle; son âme est toujours en proie aux regrets.

(819) Les Gascons se révoltent contre lui; une armée, à la tête de laquelle il fait paraître son jeune fils Pepin, roi d'Aquitaine, les ramène sous son obéissance. Mais une guerre plus sérieuse s'élève près des bords du Danube, vers l'extrémité orientale de l'empire. Linduit, duc de la Basse-Pannonie, excité secrètement par des hommes puissants de France et d'Italie, lève contre l'empereur le signal de la rébellion. La diversité des succès prolonge cette guerre qui peut devenir dangereuse. Louis ne prend pas le parti le plus propre à la terminer; il ne va pas se mettre à la tête de

ses troupes, il reste à Aix-la-Chapelle. Il cherche dans une union nouvelle la fin de ses chagrins; il épouse Judith, fille de Welf ou Guelfe, comte en Souabe et comte ou duc de Bavière (819). Mais rien ne peut arracher de son cœur le trait qu'y a laissé la mort cruelle de son neveu Bernard.

(821) Il tient à Nimègue l'assemblée générale de mai. Il veut rassurer ses enfants et leurs partisans sur les suites de son mariage avec Judith; il propose à l'assemblée la confirmation du partage qu'il avait fait de ses états entre ses fils: les membres de l'assemblée le ratifient et jurent de le maintenir. Il paraît que c'est aussi avec le consentement de l'assemblée qu'il donne à Lothaire le royaume d'Italie, au lieu de le laisser au fils de Bernard, nommé Pepin, dont sa faiblesse, l'emportant même sur son repentir, lui fait craindre le ressentiment.

Il espère trouver au milieu du calme des forêts la paix que n'ont pu lui rendre ni le temps, ni la guerre contre les Bretons, ni son nouveau mariage, ni d'importantes occupations. Il passe, dans les bois immenses et sauvages des Vosges, et particulièrement dans ceux qui entouraient Remiremont, la fin de l'été et le commencement de l'automne, et s'y livre à toutes les distractions que la chasse pouvait donner, à une époque où elle était, non pas seulement un délassement, mais encore une grande affaire.

Vers le milieu du mois d'octobre, il vient à Thionville, où on lui rend compte de l'état de la

guerre de Pannonie, et où il marie son fils Lothaire avec la fille de Hugues, comte d'Alsace.

Adelard, abbé de Corbie, parent de l'empereur, et qui avait été exilé comme complice de l'insurrection du roi Bernard, était rentré en grâce auprès de Louis. Il profite des dispositions de l'empereur, rendues plus favorables encore par le mariage de Lothaire, pour obtenir que ceux qui avaient été condamnés avec Bernard puissent implorer la clémence de Louis. Le monarque leur pardonne, et leur rend leurs biens qui avaient été confisqués. Si cet acte soulage un peu son âme oppressée, il ne rend pas la vie à Bernard, il ne répare qu'en partie les effets d'une condamnation dont le souvenir ne cesse de le tourmenter.

Louis cède enfin à un mouvement noble et généreux; mais son esprit est trop faible et trop peu élevé pour distinguer la limite où l'obligeaient de s'arrêter la dignité de son rang, l'honneur de l'empire, la sûreté de son trône, la tranquillité de ses sujets (822). Il convoque une assemblée générale à Attigny-sur-Aisne, au-dessus de Rethel et à quelques lieues de Reims. Il entre dans l'assemblée, non pas en roi, mais en pénitent. Il s'exagère les devoirs du chrétien, il méconnaît ceux du monarque. Il fait une confession publique; il demande et reçoit une pénitence solennelle, en expiation de la mort de Bernard et de tout ce qu'il a ordonné dans le temps contre Adelard, évêque de Corbie, contre Vala, frère d'Adelard, et les autres adhérents du roi d'Italie. On ne sait si, après cet

acte d'humilité, plus convenable à un cénobite qu'à un empereur, il retrouva la paix qu'il avait perdue, mais il ne vit pas et plusieurs des assistants ne virent que trop qu'il avait détruit les fondements de son trône. Au reste, sa conduite n'est digne que des plus grands éloges, lorsque, après cette cérémonie si fatale à son autorité et au bonheur de ses états, obéissant à la bonté de son cœur et à un véritable repentir, il se réconcilie avec ses frères Drogon, Hugues et Thierry, leur rend son amitié, les comble de biens, et élève aux dignités ecclésiastiques ces trois princes qui conservent volontairement la profession qu'ils avaient été forcés d'embrasser, et, suivant les expressions du moine historien d'Adelard, changent en couronne de gloire la tonsure qu'ils avaient reçue comme une marque d'ignominie.

Bientôt après cette assemblée d'Attigny, où l'on peut dire que l'empereur abdiqua l'empire, Louis, qui cependant se croyait encore le monarque, envoya son fils Lothaire en Italie, dont il lui avait donné le royaume; et les conseillers de Lothaire furent le moine Vala, dont nous venons de parler, et Jérôme, l'un des commandants des gardes de l'empereur.

(822) Vers la même époque finit la guerre de Pannonie. Linduit fut poussé avec tant de vigueur par les généraux de Louis, qu'il fut obligé de fuir hors de son pays et de se retirer chez les Sorabes, peuples de Servie, où il trouva la mort.

Louis, ne cessant de céder à l'usage transmis

par les Francs et les autres Barbares de la Germanie, employa une grande partie de cette année, où il venait d'être débarrassé d'un ennemi redoutable, à chercher dans les hasards de la chasse une image de ceux de la guerre, qu'il avait fait la faute d'abandonner à ses généraux. Il n'avait pas vu combien l'idée de la victoire ne se liant plus avec l'idée de l'empereur, pouvait influer sur sa puissance.

Il fit ajouter de nouveaux bâtiments à la maison royale qu'il avait à Francfort, sur les bords du Mein; il y convoqua une assemblée générale.

Il confirma l'élection à l'évêché de Metz de son frère Drogon, qui en était chanoine, et qui reçut quelque temps après le titre d'archevêque et celui de légat du pape dans les Gaules.

(823) Il admit auprès de lui, dans une assemblée générale tenue à Compiègne, les ambassadeurs de Harold ou Hériotte, l'un des chefs ou rois des Nordmans, qui demandait la protection de l'empereur contre d'autres rois ou chefs de sa nation qui voulaient le détrôner.

Louis envoya deux comtes pour prendre une connaissance exacte du différent de Harold avec les autres rois du Nord. Il fit partir en même temps Ebbon, archevêque de Reims, pour aller porter la lumière de l'Évangile, et par conséquent celle de la civilisation, sur les bords de l'Elbe. On y fonda la métropole de Hambourg, transférée plusieurs années après à Brême ou Bremen, dont le pape déclara l'archevêque primat-né du saint-siége

dans les contrées du nord. On éleva saint Anschaire sur ce nouveau siége, que l'on qualifia de métropole du septentrion ; et, ce qui est remarquable, c'est que Louis soumit à ce nouvel archevêché, non seulement les provinces de son empire situées au-delà de l'Elbe, mais encore d'autres nations septentrionales qui ne reconnaissaient pas son autorité.

(824) L'année suivante, l'empereur se conduisit avec les Bretons insurgés de nouveau d'une manière moins politique qu'avec les habitants de Hambourg et des rives de l'Elbe. Il se mit, pour punir une révolte et exercer des actes de rigueur, à la tête de troupes qu'il n'avait pas cru devoir commander lorsqu'il fallait défendre les frontières de l'empire ; il entra dans la Bretagne, la ravagea, et la livra à la discrétion de ses soldats. Une main invisible, ou plutôt la faiblesse de son esprit, le conduisait vers l'abîme.

Mais voici ce qui accéléra encore davantage l'étrange catastrophe qui se préparait.

Ce n'était plus le premier capitaine de son siècle, ce n'était plus un grand homme qui occupait le trône d'Occident. Les Romains n'aimaient ni n'estimaient Louis; ils se voyaient avec peine gouvernés par un de ces Francs qu'ils regardaient comme des étrangers et des Barbares. Chaque jour les partisans des Français étaient moins nombreux dans Rome; bientôt ils y furent mal vus, persécutés, insultés par le peuple. Deux Romains, plus attachés que les autres à la France, et auxquels d'ail-

leurs on ne pouvait reprocher aucun délit, furent massacrés dans le palais même du pape et presque sous ses yeux. Le pontife fut cité devant le tribunal impérial; mais ce n'est pas devant celui de Louis que le pape accusé doit comparaître, c'est devant celui de Lothaire, que son père a associé à l'empire et déclaré empereur. Il semble que Louis n'existe plus pour Rome.

Pascal déclare avec serment qu'il n'est pas coupable. Il refuse néanmoins de livrer les meurtriers. Et quelles étaient les opinions de ces temps d'ignorance! Il refuse de les abandonner à la sévérité des lois, parcequ'étant ses domestiques, ils appartenaient à la famille de saint Pierre, et parcequ'alors leur personne était sacrée. On ne sait de quelle manière Louis reçut ce refus du pape, mais il ne prit aucune mesure. Pascal I[er] mourut bientôt après, et ce fut Lothaire qui alla à Rome déployer l'autorité impériale, recevoir le serment de fidélité du nouveau pontife Eugène II, faire surveiller l'administration de la justice par ses *missi* ou délégués, suivant l'ancien usage, et faire prêter un nouveau serment d'obéissance aux Romains, qui promettent d'obliger tous les papes futurs à jurer d'abord après leur élection d'être fidèles à l'empereur.

Louis avait abandonné à Lothaire, non seulement le gouvernement de l'Italie, mais l'autorité des empereurs dans cette belle partie de l'Europe. Ce fut cependant auprès de lui qu'arrivèrent des ambassadeurs de la cour de Constantinople.

Une destinée fatale continuait de peser sur le trône des Grecs : des crimes horribles ne cessaient de l'ensanglanter et de le déshonorer.

Léon l'Arménien, ou Léon V, avait rendu quelque éclat au diadème funeste dont il avait ceint sa tête. Il avait remporté une grande victoire sur les Bulgares, qui, déjà maîtres d'Andrinople, menaçaient Constantinople ; il avait reconquis la Thrace ; il avait forcé ces Bulgares si redoutables à souscrire à une paix des plus avantageuses pour les Grecs, et qui, par une bizarrerie remarquable, fut jurée sur l'Évangile par des Barbares idolâtres, et au nom des divinités du paganisme par un monarque chrétien. Mais, intolérant et cruel comme ses prédécesseurs, il avait persécuté les défenseurs du culte des images.

Un Phrygien nommé Michel, et surnommé le Bègue, né de parents obscurs et pauvres, s'était élevé par son courage et ses talents militaires au rang de patricien. Léon V l'avait admis dans sa familiarité ; il lui avait confié des entreprises difficiles. La faveur de Michel avait fait naître contre lui une envie inexorable : on l'avait accusé d'avoir conspiré contre l'empereur. Ses juges l'avaient condamné à être brûlé vif la veille de Noël. L'impératrice Théodosie avait obtenu qu'on différât l'exécution du jugement, afin de ne pas profaner par un supplice la solennité de la fête. Les nombreux partisans de Michel, profitant du retard, s'étaient réunis et armés ; ils avaient assassiné, le jour même de Noël, Léon, qui ne trouva pas de défenseurs ;

ils l'avaient massacré dans le temple même et au pied de l'autel, dans un moment où il commençait une prière solennelle; ils avaient brisé les fers de Michel, et l'avaient proclamé empereur.

(824) C'étaient les ambassadeurs de ce Michel qui se présentèrent à Louis. Il les reçut à Rouen. Ils lui offrirent les dons de leur souverain; ils lui demandèrent le renouvellement des anciens traités; ils lui remirent une lettre par laquelle l'empereur Michel lui exposait ses opinions religieuses, se plaignait des chrétiens partisans du culte des images, l'engageait à réunir les évêques de France pour avoir leur avis au sujet de ce culte, et le priait de donner des ordres pour que ses ambassadeurs pussent en sûreté porter au pape ses lettres et ses présents. Louis fit conduire à Rome les ambassadeurs de Michel. Les évêques de France s'assemblèrent à Paris; ils confirmèrent la décision du concile de Francfort, tenu sous Charlemagne, en 794, et d'après laquelle on ne devait ni briser les images ni leur décerner un culte. Ils présentèrent le résultat de leur délibération à l'empereur, qui le fit porter au pape par Jérémie, archevêque de Reims, et Jonas, évêque d'Orléans. Le décret des évêques de France ne plut ni à Rome ni à Constantinople, et Michel continua de persécuter ceux qui ne partageaient pas ses opinions au sujet de ces mêmes images. Quoique très ignorant, et ne sachant ni écrire ni même lire, cet empereur des Grecs voulut prononcer sur des questions de théologie; il publia des ordres pour assujettir les chrétiens à

l'observation du sabbat et à plusieurs cérémonies judaïques. Cette folle intolérance rendait sa chute inévitable.

Au mois de mai de l'année suivante, 825, Louis tint à Aix-la-Chapelle une assemblée générale, et y donna audience aux députés de la Bretagne, qu'il renvoya comblés de présents, et aux ambassadeurs des Bulgares, qu'il fit accompagner lors de leur départ par Miquelin, un des hommes puissants de Bavière, chargé par l'empereur de s'occuper avec le roi de Bulgarie de la détermination des frontières de l'empire.

Au mois d'août il présida dans la même ville une seconde assemblée générale, à laquelle assistèrent deux de ses fils, Lothaire, associé à l'empire et roi d'Italie, et Louis, roi de Bavière. On vit parmi les ambassadeurs auxquels il donna audience ceux des fils de Godefroy, chefs ou rois du Danemarck, ou de la Normandie cimbrique; et Louis termina avec eux les différents qui s'étaient élevés au sujet des limites de l'empire et du Danemarck. Cet empire, que Charlemagne avait fondé, existait encore par son propre poids.

Peu de temps après, Louis, roi de Bavière, se retira dans ses états. Lothaire resta auprès de son père, et Pepin, roi d'Aquitaine, vint trouver l'empereur, qui était encore à Aix-la-Chapelle (826). Pepin était accompagné de plusieurs grands de son royaume et des principaux commandants des frontières; il venait conférer avec son père des dangers qui menaçaient les provinces méridionales de France.

Dès 817 les Gascons établis au nord des Pyrénées s'étaient soulevés de nouveau contre Pepin ; les troupes du jeune roi avaient mis en fuite les insurgés, qui s'étaient retirés chez les Gascons d'Espagne.

Béra, comte ou gouverneur de Barcelone pour l'empereur des Français, avait été accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec Alhacan, roi de Cordoue et de toute l'Espagne musulmane. Un duel judiciaire avait eu lieu entre l'accusateur et l'accusé. Béra, vaincu dans ce duel, avait dû porter sa tête sur l'échafaud. Louis lui avait fait grâce, et l'avait exilé dans la ville de Rouen. L'empereur avait nommé à sa place Bernard, que l'on a cru fils de saint Guillaume, duc ou comte de Toulouse.

Des troupes impériales, commandées par les comtes des frontières, avaient passé la Sègre au-delà des Pyrénées, par ordre de Louis, et ravagé des contrées de l'Arragon soumises au roi de Cordoue.

Deux armées de ce roi, entrées dans la Galice, avaient été battues par le roi don Alphonse et son général, don Ramire.

(822) Alhacan était mort laissant dix-neuf fils et vingt-une filles. Abdérame, l'un de ses fils, et vraisemblablement son fils aîné, lui avait succédé. Abdalla, grand-oncle d'Abdérame, et gouverneur de la province de Valence, n'avait pas voulu le reconnaître, non plus que Mahamet, gouverneur de Mérida. Les comtes des frontières françaises avaient profité des divisions des Sarrasins pour porter de

nouveau le ravage dans l'Arragon. La mort d'Abdalla avait délivré Abdérame d'un des auteurs des discordes civiles qui troublaient son royaume.

Un des principaux officiers maures, nommé Candax ou Carcas, et, selon quelques auteurs, Achaps ou Apochaps, s'était embarqué avec ses femmes et ses enfants sur la flotte qu'Abdalla avait armée, et s'était dirigé vers l'Asie. Arrivé auprès de l'île de Crète, il y était descendu, avait brûlé ses vaisseaux, s'était emparé de l'île, y avait fondé la ville de Candie.

(824) Des troupes françaises avaient fait une incursion au-delà des Pyrénées occidentales: revenant dans leur patrie, et engagées dans les gorges étroites des montagnes, elles avaient éprouvé le même sort que l'arrière-garde de Charlemagne, elles avaient été massacrées par les Sarrasins réunis aux Gascons réfugiés dans les environs de Pampelune.

Mahamet, craignant de tomber entre les mains d'Abdérame, était passé au service du roi des Asturies, qui lui avait confié la garde des frontières de Portugal. Le roi de Cordoue, délivré de ceux qui avaient voulu se soustraire à son autorité, avait réuni de grandes forces et commencé des hostilités vers la Catalogne et les Hautes-Pyrénées (825). Les chrétiens de Jacca et des environs de cette ville l'avaient repoussé avec gloire. Ses armes continuaient néanmoins de menacer les contrées méridionales de la France.

L'empereur concerta avec les Aquitains les mesures qui parurent les plus convenables contre la puissance des Maures; Pepin retourna dans son

royaume : mais le grand nom de Charlemagne ne défendait plus l'empire, et les mécontents ne cessaient de répandre des alarmes et de jeter secrètement de la défaveur sur Louis.

Les habitants de Sarragosse, accablés d'impôts par le roi de Cordoue, prirent les armes, et implorèrent la protection de l'empereur. Louis promit de les défendre, de leur laisser leurs lois, de ne leur demander aucun tribut; mais il ne pouvait que promettre. Abdérame apaisa le mécontentement des Arragonais. Le gouvernement de Louis était d'ailleurs si faible, et son pouvoir si peu respecté, que les comtes de la Catalogne française et de quelques contrées voisines, peu inquiets de déplaire à une autorité qu'ils ne redoutaient pas, se divisèrent entre eux. Aizon, un de ces comtes, se révolta contre son souverain, s'empara de plusieurs châteaux, et demanda des troupes à Abdérame, qui se hâta de lui en envoyer (827). En vain Louis fit-il partir trois commissaires pour rappeler à leur devoir les gouverneurs des frontières; le caractère du souverain était trop méprisé pour que ses délégués pussent rien obtenir. Willemond, fils du comte Béra, ancien gouverneur de Barcelone, condamné à mort, mais pardonné par Louis, et exilé à Rouen, oublia que son père devait la vie à l'empereur; il ne pensa qu'à la disgrâce de l'auteur de ses jours. Il réunit des mécontents, se joignit à Aizon, et malgré les efforts de Bernard, le nouveau comte de Barcelone, ravagea Puycerda et presque toute la vallée de Cerdagne.

Une armée d'Abdérame, profitant des succès d'Aizon et de Willemond, se jeta sur les territoires de Barcelone et de Girone, brûla toutes les places ouvertes, prit Manrésa, Cardona, Salsona, et fortifia ces trois villes, qui formèrent une barrière redoutable dans la vallée qui aboutit à Barcelone.

Une armée française avait eu ordre de marcher vers la Catalogne; mais elle était commandée par deux généraux insubordonnés comme tant d'autres grands de l'empire, et égarés par une ambition que le pouvoir impérial n'était plus capable de contenir. L'un d'eux était Hugues, comte de l'Alsace, beau-père de Lothaire le co-empereur, et qui ne respirait en secret que l'agrandissement de l'autorité de Lothaire et la perte de Louis. L'autre était Malfred, comte d'Orléans. Ces deux généraux, jaloux du comte Bernard, et n'étant pas fâchés de voir se prolonger l'extrême embarras où l'armée d'Abdérame avait réduit le nouveau gouverneur de Barcelone, s'avancèrent très lentement vers la Catalogne, et n'arrivèrent au-delà des Pyrénées que lorsque les Sarrasins eurent ravagé les campagnes, fortifié les trois villes de la vallée barcelonaise, et renfermé leurs captifs et leur riche butin dans l'Arragon, et particulièrement dans Sarragosse.

Bernard dénonça leur perfidie; il se plaignit à l'empereur. Louis frappa un de ces coups qui, de temps en temps, échappaient à sa faiblesse. On dégrada Hugues, malgré son titre de beau-père de l'empereur Lothaire; on dégrada aussi Malfred : mais ces actes d'une juste fermeté ne furent pas

suivis des mesures nécessaires; l'esprit de Louis était trop peu étendu. Ce prince ne prit aucune précaution contre la vengeance qui s'alluma dans le cœur de Malfred et de Hugues : rien ne pouvait le sauver de sa destinée.

Le pape Eugène II avait cessé de vivre ; Valentin, son successeur, l'avait suivi de près dans la tombe. Grégoire IV, nommé après Valentin, n'avait été consacré qu'après avoir reçu l'acte impérial qui confirmait son élection. Mais Louis aurait-il osé refuser son consentement?

Pendant que les Sarrasins menaçaient son empire d'Occident du côté des Pyrénées, ils attaquaient l'empire d'Orient dans celles des provinces impériales les plus voisines de Rome.

Rien ne pouvait éteindre leur ardeur pour l'envahissement. Les divisions de leurs états, l'indépendance, la rivalité même de leurs différents souverains, affaiblissaient leurs forces, mais ne diminuaient pas leur audace, et ne tempéraient pas leur esprit de conquête. Trop éloignés des lumières, de la discipline, des maximes, du caractère et des vertus du peuple romain, ils n'avaient pas conservé l'unité de leur empire; mais l'identité de leur croyance religieuse, de leurs lois civiles émanées du Coran, de leurs préceptes, de leurs usages, les maintenait dans un seul corps de nation. Tous allaient ou voulaient aller à la Mecque honorer le berceau de l'islamisme; et la Mecque, gouvernée par un chérif que nommait le khalife de Bagdad, entretenait un sentiment profond de vénération

pour ce lieutenant du prophète, même parmi plusieurs des musulmans qui s'étaient soustraits à sa domination.

Non seulement le musulman Édris, l'un des descendants de Fatime, fille de Mahomet, avait, vers 789, quitté l'Arabie, et était allé se réfugier dans l'Afrique occidentale voisine du détroit de Gibraltar; non seulement la ville de Fez, bâtie par son fils Édris II, était devenue la capitale d'un état florissant dont la population s'accroissait avec rapidité, mais encore (805) un Ibrahim, fils d'Aglab, gouverneur du Keirwan sur les côtes de la Méditerranée, avait cessé de payer les tributs accoutumés au khalife Haroun-Errachid, et fondé sur l'ancien territoire de Carthage un royaume dont Tunis devait être la capitale.

Un petit intervalle séparait ce royaume de Keirwan de l'île de Sicile, qui obéissait à l'empereur de Constantinople. Les Sarrasins avaient fait plusieurs incursions dans cette île si fertile. Un évènement analogue à celui qui avait appelé les musulmans en Espagne les attire en Sicile. Un Sicilien, nommé Euphème, dont la famille jouissait d'une grande influence, avait enlevé et épousé une religieuse. On veut le séparer de celle qu'il aime; on le poursuit au nom des lois civiles, confondues alors avec les lois ecclésiastiques; on le juge avant de l'avoir arrêté; on le condamne à mort comme sacrilége. Il apprend son arrêt; il se résout à tout tenter; il lève l'étendard de l'insurrection. L'empereur Michel-le-Bègue était détesté. Euphème réu-

nit d'autant plus de partisans qu'il était aimé, et que, suivant quelques historiens, il avait rempli des fonctions importantes de manière à mériter l'estime et l'affection de ses compatriotes. L'amour et le ressentiment lui font violer le plus saint des devoirs : il a recours aux Arabes, il s'adresse au roi de Tunis. Ce roi, nommé Zindat-Allah, passe en Sicile (828). Euphème est tué auprès de Syracuse; mais les Sarrasins conquièrent une grande partie de l'île, et en conservent la possession.

Ils traversent le détroit de Messine, ils s'emparent de la Calabre, ils pénètrent dans la Pouille. Michel voit s'écrouler les extrémités de son empire; il se renferme dans son palais, s'y abandonne à la débauche, et meurt des suites de ses dérèglements.

(829) Théophile son fils le remplace, et hérite de son intolérance.

Les orages qui menaçaient l'empire d'Occident paraissaient cependant près d'éclater. La plus grande des puissances, celle de l'opinion, était presque tout entière entre les mains des évêques et des abbés, dont les richesses avaient corrompu les mœurs, et qui, dans l'exaltation d'une piété aveugle, dans le délire d'un faux zèle, ou dans l'audace d'une ambition effrénée, dirigeaient les armes redoutables du fanatisme qui consume ses victimes, ou de la superstition qui les enchaîne. Louis avait tenu avec un clergé aussi dangereux la conduite la plus impolitique; il avait pour ainsi dire abdiqué l'autorité que Charlemagne avait exercée sur les

évêques. Dans le préambule des synodes de Mayence et d'Arles, tenus en 813, les évêques avaient supplié l'empereur Charles de confirmer leurs décrets, si sa piété les en trouvait dignes, et de faire corriger ce qu'elle aurait trouvé de répréhensible; et lorsque en 823 Louis adressa une circulaire aux évêques de ses états, il leur dit que sa puissance servirait leur autorité (*famulante potestate nostrâ*, etc.).

D'un autre côté, après avoir ainsi déposé la majesté du diadème, non pas par un mouvement d'humilité chrétienne, mais par un acte d'une faiblesse trop contraire aux devoirs prescrits par la religion elle-même, il blesse vivement toutes les passions de ceux à qui il vient, en quelque sorte, de soumettre son pouvoir; il offense leur orgueil, en élevant aux dignités de l'église des serfs nouvellement affranchis; il protège contre eux les juifs; il les fait contribuer avec sévérité aux charges de l'état; il ne laisse à leurs églises qu'une petite portion de terre exempte d'impôts et de corvées. Il entreprend une tâche bien plus grande; il veut réformer leur conduite irrégulière et leurs mœurs dépravées. Par ces dispositions si justes et si louables, il imite Charlemagne : mais il aurait fallu qu'il l'imitât en tout, et il venait de détruire le rempart élevé par son père.

Il avait eu de l'impératrice Judith un fils auquel il avait donné le nom de Charles. Il s'était aperçu trop tard qu'il avait disposé de tous ses états en faveur des trois fils que lui avait donnés Hermengarde. Sa tendresse pour Judith et son affection

pour le jeune Charles l'avaient porté à modifier le premier partage qu'il avait fait des pays soumis à son sceptre; il avait assigné, dès 821, à son quatrième enfant les contrées situées entre le Danube, le Necker, le Mein et le Rhin; il y avait ajouté, non seulement la Bourgogne transjurane, c'est-à-dire toute l'Helvétie, mais encore le territoire de Genève ou une grande partie de la Savoie, et la Rhétie ou le pays des Grisons. Ces provinces réunies devaient porter le nom de royaume de Rhétie.

De grands dérangements dans les saisons avaient anéanti les récoltes. Une administration sans prévoyance, un gouvernement privé de véritables lumières, un commerce trop peu étendu, laissèrent le mal sans remède : la famine ravagea l'empire, et la peste ajouta à tous ces fléaux les plus affreux de tous. Le clergé ne parla que de la colère de Dieu. Un effroi religieux s'empara des esprits. Louis, dans les plus vives alarmes, envoie des commissaires dans toutes les provinces. Vala, cet abbé de Corbie, que nous avons déjà vu pardonné par Louis, prélat impatient du repos, ambitieux, factieux, et d'autant plus à craindre qu'il était fanatique, est un des délégués de l'empereur; il rend compte de sa mission dans une assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle; il peint avec véhémence les abus dont il a été témoin (829). Il augmente le mécontentement déjà si grand, il enflamme les esprits, il parle du courroux céleste. L'inquiétude de Louis redouble. L'empereur ordonne que tous ceux qui sont obligés de prendre les armes lorsqu'on les convo-

que se tiennent prêts à marcher. Mais voyez ce qu'étaient Louis et son siècle! Il préside une assemblée générale de la nation. Tout ce que l'autorité a d'imposant et d'auguste, tout ce que la force a de légitime et de terrible, la prudence d'utile, la sagesse d'efficace pour calmer les esprits, et l'humanité de propre à soulager les maux et à diminuer les douleurs, tout est réuni autour de Louis. Il n'a qu'à dire un mot, et une nation généreuse va se dévouer avec enthousiasme aux plus nobles, aux plus grands sacrifices. Il méconnaît ce grand moyen de salut; il dissout l'assemblée. Il prescrit trois jours de jeûne dans toutes ses provinces. Il convoque quatre conciles provinciaux, à Mayence, à Paris, à Lyon, à Toulouse; il ordonne que ces assemblées examinent les réformes que demande la conduite du clergé, du monarque, des grands et du peuple.

Les actes du concile de Paris, que l'on peut voir dans le *Recueil des conciles*, règlent en effet les devoirs des évêques, des chorévêques, des prêtres, des abbés, des abbesses, des rois et des princes. Mais le feu de la sédition va éclater de toutes parts; l'empire va être déchiré.

Lothaire avait paru consentir sans peine à l'érection du royaume de Rhétie en faveur de Charles fils de Judith; il avait même promis de lui servir de tuteur et de le défendre. Mais son beau-père, le comte Hugues d'Alsace, et le comte Malfred, ces deux généraux jaloux du comte Bernard de Barcelone, et que leur conduite si coupable à

la tête de l'armée française avait fait dégrader, ne laissèrent pas échapper une occasion aussi favorable de satisfaire leur haine implacable. Ils s'emparèrent facilement de l'esprit de Lothaire, changèrent ses dispositions, l'incitèrent à témoigner à l'empereur combien la donation de la Rhétie à Charles blessait les droits qui lui avaient déjà été conférés. Louis, encouragé par les conseils de l'impératrice, montre un moment de fermeté: il fait partir Lothaire pour l'Italie; il renvoie Vala dans son abbaye; il rappelle auprès de lui Bernard, comte de Barcelone et duc du Languedoc ou de l'Occitanie; il lui donne toute sa confiance, il l'investit de toute son autorité, il lui confie la personne de son fils Charles, qui n'a encore que six ans, il le met à la tête des affaires de l'empire. La diète de Worms confirme la formation du royaume de Rhétie.

Mais la fermeté de Louis lui est pour ainsi dire étrangère; la circonstance la plus légère peut la faire évanouir.

Les mécontents ne le savaient que trop; ils sont bien loin de renoncer à leurs projets. La haute faveur du comte Bernard leur inspire une jalousie qui augmente leur ardeur secrète. On accuse ce favori d'avoir avec l'impératrice un commerce coupable; on répand le bruit que ses démarches perfides ne tendent qu'à faire périr les rois d'Italie, d'Aquitaine et de Bavière, à donner la mort à l'empereur lui-même, à placer sur le trône d'Occident le jeune Charles, et à conférer la régence à

Judith, dont Bernard serait le ministre tout-puissant. Vala croit ou fait semblant de croire à ces rumeurs sinistres; elles se répandent avec rapidité, et portent dans tout l'empire le trouble et la confusion. Les fils de Louis accréditent ces craintes comme s'ils les partageaient; ils se livrent à toute leur haine contre Judith, Bernard et le jeune Charles; ils veulent briser le sceptre de leur père.

Louis, roi de Bavière, vient à Corbie; il confère avec Vala; ils s'animent mutuellement contre l'empereur lui-même. Vala déclare qu'il veut sauver l'état; un parti puissant se forme autour de lui. L'autorité impériale n'est plus respectée par les factieux, et à la tête des complices de l'abbé Vala, on compte quatre prélats qui se souviennent bien peu des préceptes de leur divin législateur, Hilduin, abbé de Saint-Denys, Agobard, archevêque de Lyon, Bernard, archevêque de Vienne, Jessé, évêque d'Amiens.

La guerre civile se répand dans tout l'empire. Pepin, roi d'Aquitaine, s'avance à la tête d'une armée jusques à Verberie auprès de Compiègne; il ose former le projet d'attaquer les troupes de son père, que commande Bernard. Les évêques et les abbés rebelles profanent le nom de la divinité; ils ordonnent en invoquant ce nom sacré la révolte et le carnage. Louis retombe dans toute sa faiblesse; les instances de sa femme, les avis de Bernard, ne peuvent plus rien sur lui. Il demande que Bernard parte pour Barcelone; il engage Judith

à se renfermer dans le monastère des religieuses de Saint-Jean de Laon, et se retire dans le palais de Compiègne.

Pepin poursuit sa coupable entreprise. Il fait venir de Laon sa belle-mère; il parle en maître; il veut que Judith prenne le voile, et que son père se voue à l'état monastique. Louis et Judith confèrent ensemble. Louis ne sait plus qu'obéir. On envoie Judith dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers. Et voyez jusques où le malheureux Louis se trouve dégradé! une assemblée se réunit à Compiègne; Pepin est assis à la tête des grands de l'empire, Louis paraît dans l'assemblée, il parle debout, il déclare qu'il a fait beaucoup de fautes, il avoue qu'il a eu trop de complaisance pour sa femme, il loue le zèle de ceux qui l'ont instruit de ses défauts, il promet de ne plus gouverner que par l'avis des grands.

De vives acclamations se font alors entendre; on le proclame empereur, on le force de s'asseoir sur son trône, on lui promet l'obéissance la plus fidèle. Mais que cet enthousiasme, ce retour au devoir, ce respect pour le malheur, cette pitié qu'inspire l'instabilité des grandeurs humaines, sont de courte durée!

Lothaire arrive d'Italie avec une nouvelle armée; il confirme ce qu'a réglé son frère Pepin; il témoigne à Vala et à ses complices combien il est satisfait de leur zèle. Il fait crever les yeux à Herbert, frère de Bernard; il dégrade ignominieusement et exile Odon, gouverneur d'Orléans, et

cousin germain du comte de Barcelone; il relègue dans un monastère Conrad et Rodulphe, frères de l'impératrice, et il ne craint pas de renfermer son père et son souverain dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.

Avec quelque soin que Louis fût gardé dans cette abbaye de Saint-Médard, plusieurs grands de l'empire venaient visiter celui qui avait régné sur eux; ils se retiraient pleins de respect et d'affection pour le prince infortuné, et d'indignation pour ses coupables enfants. Leurs sentiments se répandaient dans l'empire, et étaient chaque jour partagés plus vivement par les Français, sensibles et généreux. Les moines de Saint-Médard, chargés de le garder et de tâcher de lui persuader de recevoir la tonsure cléricale, étaient touchés de ses malheurs; ils admiraient sa douce et patiente résignation. Bien loin de rechercher à remplir les intentions de Lothaire, ils s'efforçaient de consoler Louis, de porter le calme dans ses esprits troublés, de relever son courage abattu. L'un d'eux, nommé Gondebaud, obtint toute sa confiance; il ranima son espoir, il lui proposa des démarches dont le succès lui paraissait presque assuré, il eut son consentement.

Rempli de talent et de zèle, il imagina d'aller trouver Pepin, roi d'Aquitaine. Il s'adresse à son amour-propre; il lui montre la hauteur avec laquelle agit Lothaire, sans daigner le consulter. « Vous n'êtes, ajoute-t-il, que l'odieux instrument » d'un frère qui ne travaille que pour lui. Si Lo-

» thaire reste le maître des états de votre père, que
» n'aurez-vous pas à craindre de cet ambitieux? »
Il s'exprime avec chaleur; il fait parler avec force la politique, l'intérêt, la nature, la religion dont il est le ministre. Pepin ne peut résister à son éloquence; il est ému, persuadé, il consent à tout.

Gondebaud s'empresse de se rendre auprès du roi de Bavière : il obtient le même succès.

Il court apprendre à Lothaire les dispositions des deux rois d'Aquitaine et de Bavière; il lui montre le grand changement qui s'opère dans l'opinion des Français, les mouvements redoutables des grands qui redemandent Louis, le danger qui le menace, s'il veut lutter seul contre toutes les forces d'un père irrité. Lothaire s'effraie; il désire, comme Pepin et comme le roi de Bavière, une entrevue avec l'empereur. L'influence irrésistible de l'opinion fait ouvrir les portes de l'abbaye de Saint-Médard. Louis est libre, et une assemblée générale est convoquée à Nimègue pour le mois d'octobre 830.

Les trois fils de l'empereur se trouvèrent à Nimègue; Pepin et Louis de Bavière étaient réconciliés avec leur père. Les grands vinrent à l'assemblée, et en tel nombre, que leurs escortes réunies formaient comme une armée qui fit trembler Lothaire. Gondebaud jouissait de son ouvrage. Le factieux Hilduin, abbé de Saint-Denys, se rendit à Nimègue avec une suite nombreuse d'hommes armés. Louis, animé par ses malheurs, les sentiments que lui témoignaient les grands de son empire, le

dévouement de l'assemblée, et vraisemblablement les discours de Gondebaud, ordonna à Hilduin, comme à un des chefs de la rébellion, d'aller à Paderborn attendre la décision de son sort; il renvoya de même Vala dans son abbaye de Corbie. Les partisans de Lothaire, déconcertés par ces mesures, s'assemblèrent pendant la nuit dans la tente du co-empereur; ils voulaient que Lothaire se hâtât de se retirer dans ses états, ou enlevât Louis les armes à la main. La délibération fut longue; elle durait encore, lorsque Lothaire reçut une invitation pour se rendre auprès de son père; il n'osa pas s'y refuser, malgré les instances de ses amis. Louis le reçut avec bonté, se contenta de lui reprocher la confiance qu'il avait eue dans des conseils perfides, et paraissant en public avec son fils à son côté, dissipa par sa seule présence un léger tumulte que les partisans de Lothaire venaient de faire naître. L'assemblée générale proclama solennellement l'empereur Louis, qui, dans cette circonstance, éprouva combien les Saxons étaient reconnaissants de la faculté qu'il avait donnée à un grand nombre de leurs compatriotes de retourner dans leur pays. Les principaux auteurs de la conspiration furent conduits devant l'assemblée, en présence de Louis et des rois ses enfants; elle les jugea, et les condamna à la peine capitale. L'empereur fit suspendre leur supplice.

Il alla avec ses trois fils à Aix-la-Chapelle. L'impératrice Judith y fut ramenée de Poitiers. Le pape Grégoire IV déclara que la violence l'ayant con-

trainte à prendre le voile, elle n'avait contracté aucun engagement religieux (831). Elle se soumit à l'épreuve du fer rouge, pour prouver combien elle était innocente des crimes dont on l'avait accusée. L'empereur la replaça sur le trône, accorda la vie à tous ceux qui avaient été condamnés à mort, se borna à les renfermer dans des cloîtres, renvoya Lothaire en Italie, Louis en Bavière, Pepin en Aquitaine, et ne garda auprès de lui et de Judith que le jeune Charles, nommé roi de Rhétie, et qu'on a surnommé le Chauve.

L'ordre et la paix paraissaient rétablis; mais combien leur durée devait être passagère, et quel nouveau malheur devait fondre sur la tête trop faible de Louis!

Judith conservait un profond ressentiment de toutes les humiliations qu'elle avait éprouvées; elle usa de tout l'empire qu'elle avait sur son époux pour lui faire partager ses désirs de vengeance. Louis ne put résister à l'ascendant de Judith. Non seulement plusieurs de ceux qui avaient favorisé les entreprises de Lothaire furent éloignés de la cour, non seulement Lothaire ne conserva son autorité sur l'Italie que sous la condition de demander les ordres de son père pour toutes les décisions importantes; mais encore Louis, esclave des volontés de Judith, déclara Lothaire déchu de son association à l'empire. Il délia tous les sujets de son fils du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à ce prince; et Vala, qui avait d'abord été renvoyé dans son monastère, fut relégué près du lac de

Genève, dans une espèce de caverne ou de prison d'un accès difficile, et où il ne pouvait communiquer avec personne.

Cette sévérité blessa vivement Lothaire et tous ses amis. Bien loin de faire croire à la fermeté de Louis, elle ne parut qu'une nouvelle preuve de sa pusillanime condescendance; elle encouragea tous ceux qui désiraient de braver son pouvoir; et les Français, dont il avait de nouveau obtenu l'intérêt, ne purent voir qu'avec un mécontentement qui pouvait devenir bien funeste l'acte arbitraire par lequel l'empereur annulait une association confirmée par les suffrages de l'assemblée générale.

Le danger fut cependant un peu écarté : quelques évêques firent voir à l'empereur et à l'impératrice elle-même combien il était important de prévenir les effets des rigueurs qu'on avait exercées, et de ramener par la douceur des esprits trop aigris. Louis publia une amnistie générale; il permit à tous ceux qui avaient été relégués dans des monastères de sortir de ces retraites, il rendit tous les biens qui avaient été confisqués. Il fit offrir la liberté à Vala, à condition qu'il reconnût ses torts; il la lui fit proposer par le célèbre théologien Paschase Radbert, religieux de Corbie, ami, successeur et historien de Vala : mais l'abbé se refusa à l'aveu que demandait Louis; et, suivant Paschase Radbert, l'empereur irrité le fit transporter dans l'abbaye de Neuf-Monstier, située dans une île voisine du Poitou, et de là dans un monastère

d'Allemagne, d'où Vala ne revint à Corbie que privé de sa dignité abbatiale.

(831) Louis vint à Thionville présider une diète générale qu'il avait convoquée.

Il y reçut des ambassadeurs des chefs des Danois habitants ou voisins de la Chersonèse ou péninsule cimbrique. Il y donna aussi audience à des ambassadeurs des Arabes de l'Afrique septentrionale, où les Édrisites, descendus de Fatime, fille de Mahomet, gouvernaient le royaume de Fez qu'ils avaient fondé, et où les Aglabites, ou descendants d'un musulman nommé Aglab, commandaient dans le Keirwan.

Bernard, que Louis, dans le temps de ses premiers malheurs, avait renvoyé malgré lui dans le comté de Barcelone, parut dans cette assemblée générale de Thionville, où l'empereur l'avait appelé. Il invoqua la justice de la diète au sujet des crimes dont on l'avait accusé, offrit de soutenir son innocence les armes à la main; et personne ne s'étant présenté, ni pour le combattre ni pour renouveler aucune accusation, il prêta un serment solennel, et fut reconnu innocent.

Pepin, roi d'Aquitaine, qui avait été convoqué pour l'assemblée générale, avait cherché différents prétextes pour différer son départ, et n'était arrivé à Thionville qu'après la séparation de la diète. Son père, mécontent et de ses délais et de ses manières arrogantes et hautaines, lui témoigna combien il en était offensé, et le retint auprès de lui. Pepin s'échappa le 27 décembre. Louis regarda sa fuite

comme un commencement de révolte, et convoqua pour le printemps suivant une assemblée générale qui devait se tenir à Orléans, et à laquelle il ordonna à ses trois fils de se trouver.

Mais à peine le printemps de 832 fut-il commencé, qu'on annonça à l'empereur la rébellion du royaume de Bavière. Le roi Louis, à la tête d'une armée, allait entrer dans la Rhétie, et se disposait à passer le Rhin. L'empereur se hâta de changer le lieu des séances de la diète ; il ordonna que les membres de l'assemblée et les troupes de la Neustrie ou de la France proprement dite, de l'Austrasie et de la Saxe, se trouvassent à Mayence le 18 avril. La diète ne dura qu'un jour. Il paraît qu'elle ne s'occupa que de la guerre de Bavière. L'empereur s'avança jusques au milieu de la Souabe. Le roi de Bavière s'était tenu à peu de distance de Worms; mais voyant qu'on lui avait donné un faux espoir en lui promettant la défection des troupes impériales, il reprit la route de ses états, d'autant plus consterné, que le plus grand nombre de ses soldats l'abandonnèrent et passèrent sous les enseignes impériales. Louis lui manda de le venir trouver à Ausbourg, le reçut avec clémence, et se contenta de lui faire jurer qu'il serait à l'avenir fidèle à ses devoirs.

Lothaire, le principal auteur de la révolte du roi de Bavière, avait été assez peu politique dans ses projets criminels pour ne pas prendre les armes en même temps que son frère. Il s'empressa de se rendre à Francfort auprès de l'empereur, à qui il

tâcha de persuader qu'il n'avait eu aucune part à la rébellion des Bavarois.

Pepin, roi d'Aquitaine, était resté dans l'inaction comme Lothaire. L'empereur, après avoir tenu une diète à Orléans, alla dans le Limousin jusques à Joac, où il y avait alors une maison royale. Il y manda Pepin, qui n'osa pas refuser de s'y rendre; il y manda aussi le comte Bernard, accusé d'avoir inspiré à Pepin ses nouvelles vues criminelles.

On n'a donné aucune explication satisfaisante de cette intelligence coupable, et en apparence très soudaine, du comte Bernard, le favori de Louis, avec Pepin qui avait détesté dans ce comte le protégé de l'impératrice Judith.

Quoi qu'il en soit, l'empereur ordonna qu'on fît le procès à Pepin, et à Bernard, qui fut dégradé. Pepin, convaincu de rébellion, fut exilé à Trèves : mais il se déroba à l'escorte qui l'y conduisait; et les Aquitains ayant pris les armes, ne cessèrent de harceler l'armée de l'empereur, qui ne regagna qu'avec peine Aix-la-Chapelle.

Louis voit se former un nouvel orage plus menaçant que ceux sous lesquels il a été obligé de courber la tête; mais il ne sait pas le conjurer.

Il apprend bientôt que ses trois fils avaient formé une nouvelle ligue contre lui. Il s'irrite, et, comme tous les caractères faibles, il se laisse emporter dans sa colère à une grande et impolitique injustice. Judith accroît son indignation. Comment résisterait-il aux insinuations d'une femme jeune,

belle, adroite, ambitieuse et vindicative ? Il déshérite Pepin, et donne le royaume d'Aquitaine à Charles, au fils de l'impératrice. L'incendie éclate à la nouvelle de cet acte qui fait trembler Louis de Bavière et Lothaire sur leurs trônes. Les rois d'Italie et de Bavière se déclarent hautement les défenseurs de leur frère. Lothaire entraîne dans son parti le pape Grégoire IV, qui voit aisément combien il peut accroître les prérogatives de l'Église de Rome, en profitant avec habileté des circonstances extraordinaires où se trouve l'empire d'Occident, et en tâchant de devenir successivement, entre l'empereur et ses fils, médiateur, arbitre et peut-être juge.

Le bruit se répand en France que le pape vient pour excommunier l'empereur s'il refuse de maintenir les anciens arrangements et de se réconcilier avec ses fils. Les partisans des rois, les mécontents, les hommes avides de nouveautés, appuient cette rumeur, que la superstition rend bientôt séditieuse. Louis écrit aux évêques de son empire, et leur rappelle la fidélité qu'ils lui doivent. Il charge Agobard, archevêque de Lyon, de publier une instruction contre la conduite du pontife de Rome. Les évêques s'assemblent; ils adressent en commun au pape une lettre remarquable, conservée dans son intégrité par plusieurs auteurs presque contemporains. Ils lui disent, d'après l'autorité des anciens canons, que s'il vient pour excommunier l'empereur et les évêques, il est en danger de s'en retourner ex-

communié lui-même; qu'il doit se souvenir du serment de fidélité qu'il a prêté à l'empereur après son élection; et que les choses en viendraient peut-être au point qu'on le déposerait du pontificat, pour être venu en France avec les ennemis de l'empereur et sans sa permission. Le pape répond avec aigreur au clergé de France; il tâche de réfuter leurs principes, mais ne les change pas.

Cependant Pepin était parvenu à joindre Lothaire et le roi de Bavière. Les trois princes, à la tête de leurs troupes, viennent en Alsace, s'avancent près de Brisack et de Colmar jusques à Rothfeld (champ rouge), qui a porté ensuite le nom de *Lügenfeld* ou *champ du mensonge*, et que, suivant dom Calmet, on a nommé plus récemment *Rothleube* ou *feuillée rouge*. L'empereur établit son camp entre Strasbourg et le camp de ses fils. Lothaire s'efforce d'attirer auprès de lui ceux dont l'exemple peut influer le plus sur l'esprit des peuples. Paschase Radbert rapporte que l'on compta parmi ceux qui allèrent trouver Lothaire, cet abbé trop fameux, le comte Matfred, et Élizacar, abbé de Saint-Riquier. Les évêques restés fidèles à l'empereur écrivent de nouveau au pape avec une force qui étonne le pontife; mais Louis croit que les armes doivent seules décider entre ses fils et lui. Les deux armées sont en bataille: au moment où l'empereur allait donner le signal du combat, on vient lui dire que le pape approche et vient pour conférer avec lui.

Il le reçoit à la tête de ses troupes ; il se laisse persuader par Grégoire de suspendre la bataille. Il garde pendant plusieurs jours le pape dans son camp ; il a plusieurs conférences avec ce pontife : au moment où il le renvoie, il en reçoit la promesse de ne rien négliger pour disposer les trois princes à la paix. Bernard, archevêque de Vienne, que Louis avait envoyé aux princes rebelles, négocie aussi de son côté ; mais pendant cette espèce de trève les princes emploient avec tant de succès les présents, les promesses et les menaces, que, par un effet trop funeste de la conduite antérieure de l'empereur, presque toute son armée, séduite et débauchée, s'écoule comme un torrent, suivant l'expression d'un historien, et se précipite dans le camp des rois.

(833) Il ne reste auprès de Louis que l'impératrice, le prince Charles qui n'avait que neuf ans, Drogon, évêque de Metz, quelques autres évêques, quelques abbés, et un petit nombre de grands du royaume.

Dès le lendemain, les soldats qui avaient abandonné l'empereur menacent de l'investir dans ses tentes. Louis ordonne à ceux qui sont restés auprès de lui de ne pas s'exposer à la fureur des ennemis et de se réfugier dans quelque asile, et il fait dire à ses fils de faire retirer ceux qui insultaient son camp. Les princes font proposer à leur père de venir les trouver. Ils vont au-devant de lui, descendent de cheval dès qu'ils l'aperçoivent, et le saluent avec respect. Louis leur rappelle la

parole qu'ils lui ont si souvent donnée, leur dit qu'il compte être en sûreté entre leurs mains, lui, l'impératrice et son fils. Ils se hâtent de lui répondre qu'il n'a rien à craindre ni pour lui, ni pour son fils, ni pour l'impératrice, qu'ils veulent exécuter tous les traités. L'empereur les embrasse et entre dans leur camp.

Mais voyez quelles vont être les suites de cette scène déplorable!

On conduit l'impératrice dans la tente du roi de Bavière, on mène l'empereur et le jeune Charles dans celle de Lothaire; on ne laisse auprès d'eux que des personnes dont on est sûr.

On fait paraître un simulacre d'assemblée, on y déclare que Louis est déchu de l'empire, on y résout de le conférer à Lothaire. Ce prince feint de ne pas vouloir l'accepter. On lui annonce que s'il refuse la couronne impériale, on choisira un autre empereur capable de défendre l'empire. Lothaire se rend, on le proclame. On augmente les états de Pepin et du roi de Bavière, et les trois frères se séparent.

Lothaire va à la maison royale de Marlen à Maurmoutier, près de Saverne, à Metz, à Verdun, à Soissons, traînant toujours avec lui son père, qu'on ne traite plus qu'en captif. Louis revoit cette abbaye de Saint-Médard où il a déjà été retenu par l'ordre de son fils. Lothaire l'y renferme de nouveau, et veut qu'il y soit étroitement gardé. L'impératrice est exilée à Tortone; le jeune Charles, séparé de son père et de sa mère, est conduit dans

l'abbaye de Prum, au milieu de la vaste forêt des Ardennes.

Louis éprouve des traitements barbares; on multiplie ses souffrances pour l'obliger à prendre l'habit religieux et à renoncer au monde.

Lothaire toutefois n'ose consommer son crime; l'inquiétude le saisit. Les tourments de son père ne peuvent déterminer ce malheureux prince à prendre l'habit des moines de Saint-Médard. Lothaire sait combien tout ce qui s'est passé dans la prétendue assemblée du camp de Rothfeld est illégal. Il tente une grande entreprise: il convoque une assemblée générale; il la réunit au mois d'octobre 833, dans ce château de Compiègne où une autre diète avait été si près d'être fatale à Louis. Il y fait venir son père; il répand la terreur et la division, plus funeste encore, parmi les membres de l'assemblée; il ose traiter de criminels ceux qui n'approuveraient pas la déposition de Louis prononcée en Alsace. Les chefs des rebelles, d'autant plus audacieux qu'ils doivent ou l'emporter ou périr, accusent l'empereur. On lui reproche particulièrement d'avoir contribué aux débauches de sa femme, d'avoir ordonné le meurtre du roi Bernard, d'avoir négligé de tenir annuellement les assemblées générales du printemps, et comme les lois ecclésiastiques étaient, à cette époque de bouleversement, confondues avec les lois civiles, d'avoir fait marcher ses troupes pendant le temps pascal ou pendant le carême.

L'assemblée condamne Louis, le déclare dé-

chu du trône, et proclame Lothaire empereur.

Lothaire est néanmoins bien loin de se croire paisible possesseur de la couronne impériale. Qui pouvait ignorer les menaces et les violences qui avaient ôté à l'assemblée sa liberté ?

Les partisans de Lothaire imaginent un forfait plus extraordinaire encore ; et quelques uns de ces évêques de France qui avaient montré contre les prétentions du pape une fermeté si courageuse, ont la lâcheté d'approuver les projets de Lothaire et d'en devenir les complices.

D'après une opinion absurde, mais générale dans ces temps d'ignorance et de passions aveugles, un homme condamné à une pénitence publique et canonique était dégradé de toutes ses dignités et déclaré incapable d'exercer aucune autorité civile. Des évêques dont on ne peut rappeler le souvenir qu'avec indignation se réunissent; Ebbon, archevêque de Reims, qui les préside, lit un mémoire qui contient contre Louis plusieurs chefs d'accusation, et notamment ceux sur lesquels la diète avait déjà prononcé; et sans entendre Louis ni aucun de ses défenseurs, les évêques le condamnent pour tout le reste de sa vie à une pénitence publique et canonique. On lui notifie sa condamnation; il n'y oppose aucune plainte. On le transfère une troisième fois dans le couvent de Saint-Médard; les évêques l'y suivent; et quel spectacle va être donné pour l'éternelle instruction des peuples, des rois et des vrais amis d'une religion sainte!

Les évêques disent à Louis que ses crimes ont encouru l'excommunication, et qu'il ne peut éviter les malheurs sans terme qui lui sont réservés qu'en se soumettant à la pénitence qui vient de lui être imposée. Louis s'humilie. « Je suis prêt » à suivre vos conseils salutaires, dit-il aux évêques; » mais auparavant que j'embrasse mon fils! » On va chercher le nouvel empereur: Lothaire vient; son père le serre dans ses bras, et Lothaire ne tombe pas à ses pieds! Louis s'approche de l'autel sur lequel on a placé les reliques de Saint-Médard; il s'avance comme une victime, il se prosterne sur un cilice; il tient dans ses mains le mémoire qui l'accuse, il s'avoue coupable de tout ce que contient cet acte sacrilége; il déclare qu'il implore la pénitence à laquelle on l'a condamné, il dépose sur l'autel son épée impériale, il se dépouille de ses habits. Les évêques le revêtent d'une robe noire, lui imposent les mains, le conduisent dans la cellule étroite où il va être renfermé et où ils lui disent qu'il doit pleurer ses péchés pendant le reste de ses jours, et les assistants se retirent consternés, mais enchaînés par la crainte et la superstition.

Bientôt il s'en fallut de beaucoup que la France et l'Allemagne partageassent les passions délirantes des complices de Lothaire : la terreur exerçait moins son empire, les nuages se dissipaient, la vérité commençait à paraître. On plaignait Louis, on exécrait Lothaire. Les peuples, les grands et plusieurs évêques témoignaient

déjà combien la captivité de Louis leur était odieuse; ils cherchaient les moyens de le délivrer, de faire annuler des actes dictés par la violence d'un fils rebelle et dénaturé.

Les frères mêmes de Lothaire, offensés de sa hauteur et de l'empire qu'il affectait, se trouvèrent insensiblement disposés à travailler au rétablissement de leur père. Drogon, évêque de Metz, et fils de Charlemagne, et plusieurs autres grands personnages, agirent avec tant de succès auprès de Louis, roi de Bavière ou de Germanie, qu'il résolut de prendre les armes pour délivrer l'empereur. On détermina aisément le roi d'Aquitaine à se joindre à celui de Bavière, et pendant les premiers mois de 834 on ne cessa de tenir des assemblées secrètes en faveur de Louis, dans la France proprement dite, dans l'Aquitaine, dans l'Austrasie, dans la Souabe, dans la Bavière.

Quelle était cependant l'affreuse captivité de Louis! Gardé à vue, il ne pouvait parler qu'aux satellites dévoués à Lothaire. Non seulement il ignorait ce qui se préparait en sa faveur, mais ses gardes faisaient parvenir jusques à lui les bruits les plus propres à augmenter ses cruels chagrins. On lui disait que Judith avait cessé de vivre, que Charles qu'il aimait tant avait été obligé de recevoir la tonsure religieuse. Il n'avait de consolation que dans les larmes et dans la prière. Lorsqu'il allait à l'église, il conjurait les religieux du monastère de joindre leurs vœux aux siens pour l'épouse qu'il croyait avoir perdue. Ils furent touchés de ses angoisses

cruelles; ils chargèrent un d'eux, nommé Hardouin, qui disait tous les jours la messe devant Louis, de calmer les regrets et l'inquiétude du monarque infortuné. Louis présentant un jour à Hardouin, suivant l'usage de ce temps, l'hostie qui devait être consacrée, le religieux lui serra la main, et lui dit : Il est auprès de l'autel. La messe était finie, tout le monde étant sorti de la chapelle, et les gardes de Louis s'étant retirés comme à l'ordinaire, en dehors de la porte, pour laisser leur prisonnier continuer seul ses prières, l'empereur s'approcha de l'autel, et trouva au bas des marches un petit rouleau de parchemin que le moine y avait jeté, et qui lui apprit que sa femme vivait, que son fils n'avait pas reçu la tonsure monastique, et que plusieurs grands de l'empire travaillaient pour le faire remonter sur le trône impérial. Louis croit à peine à tant de bonheur. Mais Lothaire, qui veut aller passer l'hiver à Aix-la-Chapelle, éprouverait trop d'inquiétude s'il s'éloignait de celui dont une étroite captivité peut seule dissiper un peu ses alarmes secrètes, et l'on conduit prisonnier à sa suite son père et son empereur.

L'histoire doit rappeler tous ces détails; ils peignent les mœurs du siècle, et la profondeur de l'abîme où était tombé le plus puissant monarque du monde.

Le roi de Bavière envoya des ambassadeurs à Lothaire, pour l'engager à traiter leur père avec plus de douceur. Ils furent mal reçus. Il lui adressa une nouvelle ambassade, qui n'eut pas

plus de succès, et qui ne put pas voir le vieux empereur. Il alla trouver Lothaire à Mayence, mais leur entrevue ne produisit aucun résultat favorable à Louis.

De nouveaux ambassadeurs du roi de Bavière, arrivés à la cour de Lothaire, demandèrent à être admis auprès du monarque captif. Ils ne le virent qu'en présence de deux confidents de Lothaire, et purent à peine lui faire soupçonner l'intérêt que prenait à son sort celui qui les avait envoyés.

Mais le moment était arrivé où l'on allait voir éclater de tous les côtés les terribles effets du mécontentement, de la haine et du courroux secret des peuples et des grands.

Lothaire apprend que la Germanie est en armes, et que les Austrasiens, ligués avec le roi de Bavière, vont marcher contre lui. Il part d'Aix-la-Chapelle avec son père et son frère, le jeune Charles, qu'il avait fait sortir de l'abbaye de Prum. Il vient à Compiègne. Le roi de Bavière le suit avec son armée, et Pepin, roi d'Aquitaine, se met en campagne pour seconder les Germains. Lothaire s'avance vers Paris avec ses deux captifs; il rencontre le comte Egbard, le comte Guillaume, et un grand nombre de vassaux, de leudes, de ceux qu'on distinguait par le nom de nobles, qui se déclarent pour son père, et demandent sa liberté. Lothaire veut d'abord les combattre; mais, effrayé par le danger qui l'environne, et troublé par ses remords, il va trouver son père, et lui dit qu'il est inutile de faire répandre le sang de tant de braves,

qu'il n'a accepté l'empire que malgré lui, et qu'il est prêt à renvoyer à une assemblée générale la décision de tous leurs différents.

Louis engage les deux comtes à suspendre toute attaque. Lothaire apprend que Pepin est déjà sur les bords de la Seine, à la tête de troupes très nombreuses. Il ne sait comment conjurer la tempête; il rend la liberté à son père et au prince Charles, qui vont au monastère de Saint-Denys, et il se retire avec son armée jusques à Vienne, sur les bords du Rhône.

(834) Dès qu'on sait que les fers de Louis sont rompus, on accourt vers lui de toutes les parties de l'empire : tout ce qu'il a souffert a tout fait oublier. On lui témoigne une joie vive, une affection touchante; on le conjure de reprendre les rênes du gouvernement. Mais son infortune n'a pas changé son caractère. Une erreur aussi grande que funeste, quelque respectable que pût en être le principe, lui fait trouver une sorte d'autorité qui lui en impose dans l'acte sacrilége d'une réunion incompétente de quelques évêques révoltés à Compiègne. Il veut qu'une assemblée de prélats prononce sur la conduite de la première. Un grand nombre d'évêques se rassemblent à Saint-Denys; ils déclarent nul tout ce qu'a décidé ce qu'ils appellent le conciliabule de Compiègne. Chaque prélat, par une démarche bien remarquable, lui remet un écrit signé de sa main, et par lequel il reconnaît que tout ce qui a été fait contre lui l'a été injustement. Il reprend la couronne et le sceptre; et pour em-

ployer des expressions que les historiens ont déjà consacrées en écrivant sa vie, il ceint la ceinture impériale et militaire avec la délibération et le conseil du peuple français.

Remonté sur son trône, Louis fut vivement sollicité de poursuivre Lothaire. Il préféra d'attendre les effets du repentir de son fils. Il renvoya Pepin en Aquitaine, alla à Aix-la-Chapelle avec le roi de Bavière et le prince Charles, y reçut Judith, ramenée d'Italie, ordonna qu'on publiât dans ses états une amnistie générale, et fit offrir à Lothaire le pardon et l'oubli du passé.

Lothaire refusa ce pardon; il espérait dans le succès de ses armes. Les comtes Matfred et Lambert, qui tenaient pour lui vers la Bretagne, battirent en effet Odon, général de l'empereur. Lothaire prit la ville de Châlons-sur-Saône, s'avança vers Autun et Orléans, qui n'osèrent lui résister, et fit sa jonction avec les comtes Lambert et Matfred. L'empereur avait d'abord côtoyé l'armée de Lothaire sans vouloir le combattre; mais ayant été joint auprès de Blois par Pepin, arrivé à la tête de forces considérables, et voyant sous ses ordres des troupes bien supérieures à celles de Lothaire, il envoya à ce fils rebelle, Baradade, évêque de Paderborn, le duc Gebhan, et Bérenger, son parent, pour lui commander de se rendre auprès de lui. Les députés promirent à Lothaire une grande indulgence. Il vint auprès de Louis, qui le reçut sur son trône, au milieu de son camp. Il se jeta à ses pieds, il implora son pardon; il l'obtint de son père, qui

lui permit de s'en retourner en Italie, après avoir juré qu'il serait soumis et fidèle.

Le roi d'Aquitaine et le roi de Bavière repartirent pour leurs états, et l'on vit commencer cette époque d'indulgence et de réconciliation, cette ère dite *repropitiante*, et de laquelle Louis se plut à dater les actes impériaux postérieurs à son rétablissement sur le trône d'Occident.

Mais le caractère de Louis était encore plus faible que clément. Quelques uns de ses conseillers trouvèrent le moyen de faire servir sa faiblesse à leurs intérêts, à leurs haines, à leurs vengeances particulières. Louis flétrit les palmes qu'il avait méritées par son amnistie générale. On lui inspira de punir au moins ceux dont il avait eu le plus à se plaindre, et qui avaient provoqué avec le plus d'acharnement et son humiliation et ses autres malheurs. On l'empêcha de voir les nouveaux dangers dans lesquels il allait se précipiter, et dont il ne fut garanti que par des évènements imprévus.

(835) Il convoqua une assemblée générale à Thionville, vers la fin de 835. Mais que de circonstances extraordinaires nous allons remarquer! quelles craintes ridicules dans Louis! quelles précautions inutiles! quelle méfiance sans cesse renaissante! quelle espèce d'oubli des droits de la nation qui avait prononcé par l'organe de ses représentants!

Hildeman, évêque de Beauvais, se purge canoniquement devant l'assemblée, on le déclare innocent. Bernard, évêque ou archevêque de Vienne,

se montre un moment dans l'assemblée générale, mais disparaît bientôt. Ebbon, archevêque de Reims, avoue son crime, se déclare indigne de l'épiscopat, et présente à l'empereur sa démission écrite. On dépose Agobard, archevêque de Lyon, et quelques autres prélats qui n'avaient pas obéi à trois citations, et on déclare nul tout ce qui a été fait à Compiègne en 833.

Mais comme l'assemblée était en quelque sorte devenue un concile, et que Thionville n'était pas une ville épiscopale, on la transfère à Metz. L'évêque diocésain Drogon, le frère de l'empereur, lit à haute voix la déclaration que l'on vient de faire à Thionville. Tout cède d'autant plus facilement aux opinions du siècle, que les évêques ne laissent rien échapper de ce qui peut fortifier ou accroître leur pouvoir temporel. Sept archevêques tiennent leurs mains élevées au-dessus de la tête de Louis; on récite les prières prescrites pour la réconciliation des pénitents; les prélats prennent sur l'autel la couronne impériale, ils la placent sur le front de Louis, et les voûtes du temple retentissent des acclamations des assistants.

Ce n'est pas assez cependant de l'assemblée de Thionville, de celle de Metz, et d'une espèce de nouveau sacre, on convoque une seconde diète à Thionville, et l'empereur y porte de nouvelles plaintes contre l'archevêque Ebbon. Les prélats, attentifs à toutes les circonstances, obtiennent de l'empereur, si porté à ne leur rien refuser, qu'Ebbon ne soit pas entendu devant les laïques, mais

seulement devant les évêques et dans la sacristie voisine de l'église. Ebbon a recours à l'impératrice, dont il connaissait tout le crédit. Il lui fait présenter un anneau qu'elle lui avait donné dans le temps; il implore son ancienne bienveillance. Judith intercède pour lui auprès de l'empereur. Six prélats reçoivent d'Ebbon une déclaration ou confession écrite, que l'on a conservée pendant long-temps dans la cathédrale de Metz. On se contente de sa déposition; l'acte est signé par quarante-trois archevêques ou évêques. Il paraît que les désirs de l'impératrice arrêtent toute nouvelle poursuite, et aucune nouvelle atteinte n'est portée à l'amnistie, à la paix, à l'union.

Mais Judith ne pardonna pas seulement à Lothaire; sa tendresse pour son fils, le besoin de lui donner un appui pour le temps qui suivrait la mort de l'empereur, déjà accablé par l'âge, les chagrins et les fatigues, et le soin de son propre intérêt, lui inspirèrent un projet remarquable, et qui prouve combien sa politique s'élevait au-dessus de ses affections. Elle imagina de s'adresser à Lothaire lui-même, et de lier le sort du jeune Charles à celui du roi d'Italie. Louis approuva facilement son plan. Des hommes de confiance partirent pour la cour de Lothaire ; on parvint à lui faire adopter en partie les vues de Judith; il envoya des agents particuliers auprès de son père, pour terminer avec l'empereur et l'impératrice les négociations commencées ; et nous ne devons pas négliger de dire, pour donner une idée plus nette des hommes et

des évènements, que parmi ces députés on retrouve ce Vala, abbé de Corbie, qui avait une grande influence auprès de Lothaire, et qui mourut peu de temps après dans le monastère de Bobio.

On ne connaît pas le résultat qu'eurent alors les démarches de Judith et celles de Lothaire; mais vers 837 l'empereur, déjà âgé de soixante ans ou environ, affaibli par ses infortunes et gouverné de plus en plus par l'impératrice, fit connaître le projet qu'il avait formé, ou plutôt que Judith lui avait fait adopter, de donner à son fils, indépendamment de la Rhétie, le royaume de Neustrie et les territoires de Toul, de Bar, d'Auxerre et de Sens. Les rois d'Italie, de Bavière et d'Aquitaine en furent bientôt informés : réunis pour concerter leurs démarches, ils crurent devoir attendre un temps plus favorable pour s'opposer à l'agrandissement des états de Charles. Louis convoqua une diète à Quiersy ou Crécy sur l'Oise. Il y déclara le désir qu'il avait de conférer le royaume de Neustrie à son jeune fils; il demanda le consentement de l'assemblée. La diète approuva la résolution de l'empereur; Pepin, roi d'Aquitaine, présent à l'assemblée, y donna son consentement. Louis ceignit l'épée au jeune prince, qui avait quatorze ans ou environ; il plaça sur sa tête la couronne de son nouveau royaume, et il s'empressa de donner avis de ces actes solennels au roi d'Italie et à celui de Bavière, qui ne firent aucune réclamation.

Peu de temps après mourut le roi d'Aquitaine,

laissant trois enfants. Judith crut devoir reprendre ses négociations avec le roi d'Italie.

Lothaire se rend à Worms, où l'empereur le reçoit avec beaucoup de bonté. Louis l'entretient du projet qu'il a de partager le royaume d'Aquitaine entre lui et le jeune roi de Neustrie; il lui laisse le choix de faire lui-même le partage, ou de prendre le lot qui lui conviendra le mieux; il le conjure de reconnaître l'agrandissement de puissance qu'il lui destine, en servant de tuteur et de protecteur au jeune fils de l'impératrice. Lothaire promet tout ce que son père désire; il le prie de faire seul le partage du royaume d'Aquitaine. On donne au roi de Neustrie toutes les provinces du royaume de Pepin comprises entre l'Océan, les frontières méridionales de la France, du côté des Espagnes, la Méditerranée, le Rhône, et une ligne tirée depuis ce fleuve jusques aux sources de la Meuse. Les autres provinces que Pepin avait gouvernées sont cédées à Lothaire.

(839) Le roi de Bavière, dont l'empereur n'avait pas agrandi les états sous le prétexte que le royaume de Bavière ou de Germanie était trop éloigné de l'Aquitaine, s'irrite, cède à un premier mouvement, rassemble une armée, et veut s'emparer de toute la France germanique située sur la rive droite du Rhin. L'empereur passe ce fleuve à Mayence, reçoit de nombreux renforts, et s'avance plus avant dans la Germanie. Le roi de Bavière désespère du succès, vient se jeter aux genoux de son père, mais conserve au fond de son cœur et

son mécontentement et ses projets de vengeance.

Les Aquitains avaient profité de l'éloignement de l'empereur et de la guerre commencée par le roi de Bavière, pour prendre les armes en faveur des enfants de Pepin. L'empereur les oblige à déposer ces armes qui ne peuvent résister aux siennes; il pacifie leurs provinces. Une nouvelle tentative du roi de Bavière le force à repasser le Rhin vers le printemps de 840; il dissipe tous les partisans de son fils : mais ses inquiétudes, ses chagrins, ses voyages, ses fatigues, ses combats, cette activité d'autant plus pénible pour son âge, qu'elle n'était pas dans ses habitudes, achèvent de déranger sa santé. Il se sent tellement affaibli, qu'il est obligé de s'arrêter dans une petite île voisine de Mayence. Une comète qui avait paru quelque temps auparavant, et qui avait frappé son imagination comme le signe de sa mort prochaine, se représente à sa pensée; elle achève d'accabler son esprit débile et superstitieux. Victime de ce caractère sans énergie qui ne pouvait se soustraire à aucun joug, et que les leçons ni les exemples de son père n'avaient pu fortifier, aussi asservi aux fausses idées de son siècle que le génie de Charlemagne était supérieur à cet esprit d'ignorance et de crédulité, il meurt comme il a vécu.

Il envoie à Lothaire l'épée, le sceptre et la couronne de l'empire; il recommande avec soin qu'on lui rappelle ce qu'il a promis à Charles et à Judith.

Il fait des dons aux pauvres, aux églises, à ses

enfants; il ne donne rien au roi de Bavière. Son frère, l'évêque Drogon, qui l'assiste dans ses derniers moments, lui parle de cette vertu sublime, de ce pardon des offenses ordonné par la religion dont il est le ministre, et dont il lui donne tous les secours et toutes les consolations: il nomme le roi de Bavière; il supplie l'empereur de ne garder en mourant aucune animosité contre ce prince. Louis n'entend prononcer le nom de son fils qu'avec peine; il se soulève avec effort; il veut retracer tout ce que son fils avait fait contre son empereur et l'auteur de ses jours : il cède cependant à l'exhortation de son frère, mais il cède en même temps à ce ressentiment qui est au fond de son cœur: « Qu'il sache, dit-il d'une voix expirante, » que malgré tous les pardons que je lui ai accordés, » il a conduit ma vieillesse au tombeau au milieu » des douleurs. » Son frère reçoit son dernier soupir, et on le porte à Metz, où on l'enterre dans l'abbaye dédiée à saint Arnoul, son cinquième aïeul, auprès de sa mère Hildegarde.

Parmi les lois promulguées par ce prince, il en est trois de remarquables : l'une, favorable au commerce, supprime les péages nouvellement établis; l'autre prescrit de ne donner cours dans la monarchie qu'à la monnaie du prince; la troisième montre combien, au milieu des ténèbres dont on était environné, on sentait au moins le besoin de l'instruction; elle ordonne que la Bible soit traduite dans la langue des Allemands.

Mais le règne de Louis nous présente aussi l'o-

rigine, ou plutôt quelques développements de ce système politique qui allait bientôt étendre sur l'Europe entière un régime si funeste et aux peuples et aux rois. Ce prince aliéna une grande partie des domaines de la couronne en faveur de plusieurs de ses fidèles, de ses féaux, de ceux dont il voulait récompenser les services; il surpassa par ses dons les souverains qui l'avaient précédé; il voulut que les biens accordés, et même des gouvernements de district ou de province, fussent possédés comme des domaines héréditaires; il y attacha l'obligation d'un service particulier. Ceux qui reçurent ces récompenses cédèrent diverses portions de ces domaines, en exigeant envers eux-mêmes des engagements semblables à ceux qu'ils avaient contractés envers le monarque.

Louis ne pouvait prévoir les grandes altérations qu'allait recevoir le corps politique; il était bien éloigné de voir combien il préparait l'agrandissement de la puissance des grands vassaux, l'affaiblissement du pouvoir royal et l'asservissement des peuples. Les membres les plus influents des diètes, trop peu éclairés pour découvrir, dans la suite des temps, tous les dangers qui menaçaient l'empire, étaient d'ailleurs trop intéressés au succès des mesures désastreuses adoptées par l'empereur, pour ne pas les favoriser au lieu de les combattre. L'ambition des grands, l'ignorance des peuples, la prévoyance si faible de l'empereur, tout se réunissait pour attaquer le magnifique édifice élevé par Charlemagne. Au lieu de le perfec-

tionner et de le consolider, les fils de Louis allaient achever de le détruire; et lorsque ce prince cessa de vivre, un grand homme d'état aurait vu de loin la dynastie des Pepins écrasée sous ses ruines, et le plus habile des grands vassaux élever sur ces vastes décombres un trône pour une longue postérité.

Et combien les conditions imposées aux possesseurs de ces domaines donnés par l'empereur ne devaient-elles pas ajouter aux devoirs généraux des Français envers le chef de l'empire, dont les conseillers ont pu être trompés par cet accroissement momentané de pouvoir, sans penser au grand nombre de puissances rivales que ce système de vassalité ou de féodalité allait établir, et qui devaient finir par étouffer l'autorité du monarque! Nous voyons des hommes puissants ne recevoir qu'avec peine ces dons auxquels était attaché un assujettissement qui les blessait. L'histoire cite particulièrement le comte Welf, père de l'impératrice Judith, qui, apprenant que son fils, le frère de l'impératrice, avait accepté de Louis une grande étendue de terres domaniales, aux conditions imposées à ces bénéfices ou grands fiefs héréditaires, se retira dans les contrées les plus désertes de la Bavière, ne pouvant pas supporter, disait-il, l'avilissement de sa maison et la diminution de sa liberté.

Tel était l'état politique de l'empire d'Occident et particulièrement de la France, après la mort de Louis. A peine ce prince eut-il trouvé dans la

tombe le repos dont il n'avait pu jouir pendant sa vie, que Lothaire montra toute son ambition. Il prétendit qu'ayant été depuis long-temps associé à la dignité impériale, et héritier de l'empire que son père avait reçu de Charlemagne, il avait droit à l'hommage de son frère Louis, roi de Bavière, surnommé *le Germanique*, et de Charles-le-Chauve, roi des Français. Il envoya des hommes de confiance dans les différentes parties de la France; il employa les promesses et les menaces pour entraîner dans son parti les Français les plus influents; il ordonna, sous peine de mort, qu'on se hâtât de venir le trouver lorsqu'il aurait passé les Alpes: et néanmoins, pour dissiper les alarmes de Charles et l'empêcher de se réunir à Louis-le-Germanique, il lui fit dire qu'il voulait vivre avec lui dans la meilleure intelligence, comme *un parrain avec son filleul*, ou plutôt comme un frère avec son frère; il lui demanda seulement de ne pas poursuivre par la force des armes Pepin, le fils de feu leur frère, le roi d'Aquitaine, et d'attendre que les droits de ce jeune prince eussent été discutés dans une conférence.

Il passe les Alpes, et vient auprès de Worms, qu'occupait le roi de Bavière. Louis est obligé de quitter cette place pour s'opposer aux Saxons qui, gagnés par Lothaire, allaient se jeter sur les contrées bavaroises.

Lothaire profite de l'éloignement de Louis, s'empare de Worms, passe le Rhin, et rencontre près de Francfort son frère qui avait repoussé les

Saxons. Ils se voient, ne concluent rien, mais promettent de se retrouver au même endroit dans le mois de novembre suivant, et Lothaire marche vers la France.

(840) Charles-le-Chauve, quoique n'ayant pas encore dix-sept ans, tenait une assemblée des états d'Aquitaine à Bourges, où il avait attendu en vain l'arrivée du jeune Pepin son neveu. Il envoie à Lothaire, comme ambassadeur, leur cousin germain l'historien Nithard, fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne; il ne demande que de jouir en paix de l'héritage qu'il tient de son père. Lothaire reçoit l'ambassadeur avec beaucoup d'égards, promet de traiter des moyens d'établir une paix solide, mais avance toujours.

Quels désastres vont accabler cette France si puissante sous Charlemagne! La guerre civile va déchirer son sein; l'ignorance, la superstition, l'injustice, la dissimulation, la mauvaise foi, la violation des plus saintes promesses, la petitesse des vues, la débilité de l'esprit, vont la couvrir de décombres; et au milieu de cette agitation si funeste nous ne verrons de grand que les malheurs et les crimes.

Les leudes et les vassaux les plus puissants de la Neustrie, voyant l'armée de Lothaire prête à fondre sur leur pays, pressent Charles de se mettre à leur tête; ils se réunissent sous ses ordres, auprès de Quiersy-sur-Oise. Mais que pourra, pour les défendre, ce jeune prince qui a si peu hérité du génie de son grand-père?

Il apprend d'ailleurs que Pepin veut enlever l'impératrice qu'il a laissée à Bourges ; il vole au secours de sa mère ; il disperse les soldats de Pepin. Mais pendant qu'il est sur les bords du Cher, Lothaire passe la Meuse sans résistance, voit les rangs de son armée s'accroître par la désertion de plusieurs de ceux qui avaient pris le parti de son frère, s'approche de Paris, et va traverser la Loire pour écraser l'armée de Charles-le-Chauve et le dépouiller de ses états.

Charles, soutenu par un noble désespoir, rassemble ses guerriers les plus fidèles, et vient camper sous Orléans, à quelques lieues de Lothaire. Il est décidé à vaincre ou à périr. Cet élan, digne du sang de Charlemagne, en impose à Lothaire. Il tente en vain de séduire par ses promesses, par ses menaces, par ses artifices, le peu de troupes qui n'ont pas abandonné son frère. Il fait des propositions de paix : Charles est obligé de s'y soumettre. On lui cède les Aquitaines, le Languedoc, la Provence, et douze districts ou comtés entre la Loire et la Seine. Une assemblée générale, qu'on tiendrait au mois de mai à Attigny, devait prononcer sur les autres conditions d'un arrangement durable. Des serments solennels sont les garants des promesses des deux princes; et néanmoins Lothaire tâche de gagner secrètement les partisans de Charles, charge des émissaires de porter les provinces qu'il lui avait cédées à ne pas reconnaître son autorité, et se prépare à de nouvelles hostilités contre Louis-le-Germanique.

Charles, instruit de ces menées et de ces préparatifs, ne néglige rien pour parvenir à augmenter ses forces et à conquérir l'indépendance qu'il désire avec ardeur. Il a pour lui Bernard, le duc du Languedoc; le comte Lambert, qui commande sur les frontières de la Bretagne; et Nomenoy, le duc des Bretons, qui s'engage à lui faire hommage de sa province.

Il ne veut paraître à l'assemblée d'Attigny qu'à la tête d'une armée assez forte pour ne pas craindre l'influence de son frère. Mais Lothaire, qui veut empêcher cette armée d'arriver auprès de l'assemblée générale, fait rompre les ponts de la Seine et couler bas ou saisir tous les bateaux. Charles est obligé de descendre jusques à Rouen; il y trouve des barques, mais les habitants du pays défendent la côte où il veut aborder. Il fait élever, sur les bateaux qui portent ses soldats, des croix qui rappellent les serments que les Neustriens lui ont prêtés; il proclame une amnistie générale en faveur de ceux qui mettent bas les armes. Les Neustriens se retirent, et le passage des guerriers de Charles n'éprouve aucune opposition.

(841) Lothaire avait marché contre Louis. Une partie des troupes du roi de Bavière, séduites par des agents de Lothaire, avaient abandonné leur prince; Louis s'était retiré dans la Bavière proprement dite; Lothaire, au lieu de le poursuivre, est obligé de confier le gouvernement des contrées rhénanes qu'il vient de conquérir à un Adelbert, comte de Metz et duc d'Austrasie, et d'aller s'op-

poser au progrès de Charles dans la Neustrie.

Charles arrive à Attigny; l'empereur n'y paraît pas. Louis se lie avec Charles, sort de la Bavière, bat Adelbert, le tue, et s'avance à grandes journées vers son frère. Charles va au-devant de sa mère, qui lui amène des renforts d'Aquitains. Lothaire et Charles se rencontrent. Lothaire fait la faute de ne pas attaquer à l'instant son adversaire; deux jours sont perdus en conférences sans résultats. L'armée de Louis fait sa jonction avec celle de Charles. Les deux frères réunis proposent à Lothaire de s'en tenir au partage réglé par leur père, et lui offrent, pour le dédommager des frais de la guerre, tout ce qui est dans leur camp, excepté leurs armes et leurs chevaux; ils lui rappellent ses promesses solennelles. Lothaire refuse cet arrangement; il se retire vers Auxerre, pour se réunir au jeune Pepin qui lui amène des troupes; il campe à Fontenoi (*Fontaneum*) dans l'Auxerrois. Ses frères qui le suivent dressent leurs tentes à Turi (*Tauricum*). La bataille paraît inévitable; et les armées sont si près l'une de l'autre, que, par une convention extraordinaire, on consent de part et d'autre à s'éloigner un peu, pour ranger plus facilement les troupes en bataille.

Les deux rois, malgré la supériorité de leurs forces, proposent de nouveau la paix à leur frère: ils sont prêts à lui céder des places de leurs royaumes; ils consentiront même à un nouveau partage des états de leur père. L'empereur dissimule, paraît vouloir négocier, envoie son oncle Drogon

aux rois Charles et Louis, tâche de gagner du temps, obtient une trève de trois jours; et lorsque le jeune Pepin est arrivé avec des Aquitains, il refuse d'accepter les propositions de ses frères. La bataille ne peut plus être différée.

Le 25 de juin 841, Charles et Louis font occuper dès le commencement du jour, par une grande réserve, une éminence voisine du camp de Lothaire. Louis combat contre l'empereur; Charles attaque Pepin. Les deux armées font des prodiges de valeur. La victoire est long-temps incertaine; mais il paraît que la grande réserve, commandée par le duc Adelard, et dont l'historien Nithard faisait partie, décida du succès. Les troupes de Lothaire sont contraintes de céder: l'empereur se retire vers Aix-la-Chapelle, et les deux frères restent vainqueurs sur le champ de bataille.

Mais ce champ de bataille est jonché de cadavres; la mort a moissonné des deux côtés un nombre immense de victimes; l'élite des guerriers de France, de la Germanie et de l'Italie a péri dans cette journée si fatale même à ceux qui ont remporté la victoire: les forces de l'empire sont épuisées pour long-temps. Les deux rois, à la vue de tant de désastres, ne peuvent retenir leurs larmes; ils ordonnent qu'on panse avec le même soin les blessés des deux partis. Ils font publier une amnistie pour tous ceux qui se rendront à eux. Ils envoient de nouveaux ambassadeurs à leur frère; ils ne lui demandent que ce qu'ils ont demandé avant la bataille, et, cédant à la pitié et à la mo-

dération, ou forcés par l'affaiblissement de leurs armées de ne donner aucune suite à une victoire qui a fait verser tant de sang, et qui néanmoins ne peut produire aucun grand résultat, ils se retirent, Charles vers l'Aquitaine, et Louis dans la Bavière.

A peine Lothaire eut-il appris le départ de Louis pour ses états, que, ralliant quelques troupes, il les réunit à Metz à des Saxons que son jeune fils lui amena, et qui s'étaient dévoués au succès de sa cause, parcequ'il leur avait permis de professer la religion de leurs pères. Il passa le Rhin, s'avança dans la Germanie, et revint ensuite à Mayence, où il maria sa fille, et où on lui annonça que Charles, de retour d'Aquitaine, avait rassemblé son armée dans les environs de Saint-Quentin, et se dirigeait vers Maëstricht.

La saison étant alors avancée, Charles crut devoir revenir vers Paris et adresser à son frère le duc Adelard, le comte Gilbert et l'abbé Hugues, pour négocier un nouvel arrangement. L'empereur refusa leurs propositions. A la tête de Saxons, d'Allemands et d'Austrasiens, il vint jusques à Saint-Denys; il trouva les passages de la Seine si bien gardés, qu'il fut obligé de se retirer vers Sens, après avoir fait des propositions de paix qui ne tendaient qu'à désunir les deux frères, et qui furent rejetées.

Charles réduisit la ville de Laon, que sa sœur Hildegarde avait fait soulever, vint à Toul, sans s'inquiéter des troupes de Lothaire et de Pepin

qu'il laissait sur ses derrières, traversa, malgré les rigueurs de l'hiver, les montagnes des Vosges, alors si couvertes de bois et d'un accès si difficile, pénétra dans l'Alsace par Saverne, et vint joindre à Strasbourg son frère le roi de Bavière.

(842) Ils y renouvelèrent leur alliance. Les deux armées de France et de Germanie étaient sous les armes; un peuple nombreux s'était réuni autour des rois. Louis, l'aîné des deux princes, s'avança le premier, et parla en allemand (*teudischâ linguâ*), afin d'être bien entendu de ses soldats. « Vous savez, leur dit-il, combien de fois » Lothaire a voulu nous opprimer, mon frère et » moi; ni la religion, ni la parenté, ni la justice, » n'ont pu le porter à nous accorder une paix con- » venable. Nous avons été forcés de nous en rap- » porter au jugement de Dieu, et de livrer la ba- » taille mémorable dans laquelle Dieu nous a ac- » cordé la victoire. Il s'est retiré où il a pu; et » nous, par amour fraternel pour lui et par com- » passion pour le peuple chrétien qui le suivait, » nous n'avons pas voulu profiter de notre victoire » en les poursuivant et en les faisant passer au fil » de l'épée. Nous lui avons fait demander qu'au » moins à présent il nous rendît justice; mais il » n'a cessé de nous poursuivre à main armée, moi » et mon frère, et de désoler nos sujets par la vio- » lence, le ravage, le meurtre et l'incendie. C'est » pour faire finir ces désordres que mon frère et moi » nous nous sommes réunis ici; et comme plusieurs » d'entre vous ne peuvent se persuader que nous

»agissions de bonne foi, nous allons jurer une
» alliance ferme et sincère en votre présence. Nous
» prenons Dieu à témoin que ce n'est par aucune
» vue d'ambition que nous la jurons , mais unique-
» ment pour procurer le repos public, si Dieu
» nous donne la paix avec votre secours ; et pour
» vous convaincre de la sincérité du serment que
» je vais faire, je déclare que si j'y manque jamais
» au préjudice du roi Charles, je vous dégage de
» l'obéissance que vous me devez et de la fidélité
» que vous m'avez promise. »

Le roi Charles s'avança ensuite, et, s'adressant au peuple et à son armée, répéta en langue romane le discours transmis par plusieurs historiens, et que son frère venait de prononcer. De vives acclamations éclatèrent de toutes parts, et les deux rois prêtèrent un serment dont Nithard a conservé la formule : Charles le prêta en allemand, pour être entendu des Germains, et Louis en roman, afin que les Français pussent l'entendre. « Je jure,
» dit à voix très haute chacun de ces rois, pour
» l'amour de Dieu, pour le bien du peuple chré-
» tien, et pour notre commune sûreté, d'employer
» désormais toutes mes forces, autant que Dieu
» m'en donnera le pouvoir, à défendre le roi mon
» frère en tout et partout, comme un frère doit
» défendre son frère, et comme je voudrais qu'il
» fît pour moi. De plus, je jure de ne jamais faire
» aucun traité que je croie préjudiciable à mon
» frère. » Le peuple et les armées renouvelèrent leurs acclamations; ils jurèrent de nouveau fidé-

lité et obéissance à leur souverain; et des fêtes militaires, peu différentes des tournois qui devaient bientôt exercer une si grande influence sur l'Europe entière, terminèrent cet important évènement.

Peu de temps après cette grande cérémonie, les deux rois marchèrent vers Mayence. Louis conduisit son armée par Spire et le long des bords du Rhin; Charles suivit avec la sienne le bas de la chaîne des Vosges. Les deux frères ne cessaient de se donner des marques de confiance et d'affection, et les deux armées paraissaient unies comme leurs rois. Carloman, fils de Louis, vint joindre les deux frères, avec de nouvelles levées de Bavarois et d'Allemands ou de Souabes. On leur annonça que les Saxons avaient rejeté les propositions de l'empereur et conservé la fidélité qu'ils avaient promise à Louis; et, apprenant que Lothaire n'avait pas voulu écouter leurs ambassadeurs, ils résolurent de marcher contre lui.

Lothaire était alors entre Andernach et Bonn. Louis passa par Bingen, et Charles traversa avec d'autant plus de peine la chaîne des Vosges qui s'étend vers le confluent du Rhin et de la Moselle, que l'on était au mois de mars, et que l'hiver régnait encore dans ces régions élevées et garnies d'antiques forêts. Mais il voulait tromper l'ennemi sur l'endroit où les armées combinées traverseraient la Moselle, et pouvoir prendre en flanc ceux qui voudraient s'y opposer.

Lothaire avait chargé de défendre le passage de

cette rivière un corps de troupes que commandait Otgaire, évêque ou archevêque de Mayence. L'archevêque ne fait aucune résistance, prend la fuite, et court annoncer à l'empereur que ses frères sont déjà sur la rive gauche de la Moselle.

Lothaire se hâte d'abandonner le voisinage du Rhin, va à Aix-la-Chapelle, s'empare des trésors qui y étaient réunis, enlève même ceux de la chapelle impériale, fait briser comme un barbare une grande table d'argent sur laquelle Charlemagne avait fait représenter en bas-relief les principales divisions de la terre, la position des astres, le cours des planètes, et voulant diminuer les désertions qui ne cessent d'affaiblir ses troupes, distribue à plusieurs de ses guerriers les fragments de ce monument précieux de l'état de l'astronomie et de la géographie vers le neuvième siècle.

Il se trouve cependant encore trop près des rois de France et de Germanie, va d'abord à Châlons sur les rives de la Marne, ensuite à Troyes, et enfin à Lyon.

Les deux frères arrivent à Aix-la-Chapelle, que l'on regardait depuis Charlemagne comme le siége de l'empire ; et quel évènement remarquable va être produit par l'esprit général d'un siècle plongé dans l'ignorance! Une puissance usurpatrice, avide d'abuser de la faiblesse des princes et de l'ignorance des peuples, va confondre tous les droits, violer la justice, et profaner le saint nom de Dieu pour consacrer ses absurdes et terribles prétentions. Écoutez l'historien Nithard, le cousin

germain de Lothaire, de Louis et de Charles.

Les deux rois, le lendemain de leur arrivée à Aix-la-Chapelle, réunissent une sorte d'assemblée qui ne peut avoir d'autre caractère que celui d'un simple conseil, et déclarent qu'ils sont prêts à régler leur conduite d'après les décisions des évêques qui sont auprès de leurs personnes. Les évêques se hâtent d'user de l'autorité que l'on reconnaît en eux; ils se rassemblent; ils se considèrent comme un tribunal suprême élevé au-dessus même des rois : ils examinent la conduite de Lothaire; ils rappellent tout le mal qu'il a fait; ils proclament son incapacité; ils déclarent que la main de Dieu le renverse du trône pour y placer ses frères, bien plus dignes et bien plus capables de régner. Mais quelles précautions leur dicte leur ambition prévoyante! ils ne permettent à Louis et à Charles de prendre la couronne que Dieu ôte de dessus la tête de Lothaire que lorsqu'ils auront promis de ne pas imiter un frère que le ciel a proscrit, et de ne gouverner que d'après la loi et les ordres de Dieu.

Les princes répondent qu'ils sont résolus de régir leurs états suivant la volonté du Très-Haut; et les évêques leur disent : « Et nous, par l'autorité de » Dieu, nous vous exhortons, nous vous avertissons, » *nous vous ordonnons* de recevoir l'empire, et de » le gouverner suivant sa volonté et ses ordres. »

Après cette scène si audacieuse, chaque roi nomme douze grands de son royaume. Nithard est un de ceux que choisit le roi Charles, et ces vingt-

quatre délégués se réunissent pour partager l'empire français.

Louis ajouta à la Bavière toute la Germanie française et les contrées comprises entre la Meuse et le Rhin, et Charles dut régner sur toutes les autres provinces de la France depuis les Alpes jusques à l'Océan.

Lothaire vit aisément qu'il ne pouvait rien espérer de la force; il résolut d'avoir recours aux négociations. Les ambassadeurs qu'il envoya à ses frères les trouvèrent à Milly (*Miliciacum*) dans le Gâtinais; ils offrirent aux deux rois d'accepter les propositions que Charles et Louis avaient faites après la mort de leur père, ou de faire trois lots égaux des provinces non comprises dans les royaumes d'Aquitaine, d'Italie et de Bavière, et d'ajouter un lot à chacun de ces trois royaumes.

Les deux rois confédérés préféraient de céder au roi d'Italie tous les pays renfermés entre le Rhin et la Moselle, entre les sources de la Meuse, voisines de celles de la Moselle et le confluent de la Saône et du Rhône, et enfin entre le Rhône et les Alpes depuis l'embouchure de la Saône jusque dans la Méditerranée. Le désir de la paix les porta cependant à accepter la seconde proposition de Lothaire.

Les trois princes se réunirent dans une île de la Saône, voisine de Mâcon, au mois de juin 842. Ils se jurèrent une amitié fraternelle. Charles alla en Aquitaine dissiper quelques partisans de Pepin; Louis se rendit en Bavière, pour ramener sous son

obéissance quelques Saxons insurgés; et Lothaire alla dans les Ardennes, où, fidèle à son caractère, il fit punir ceux qui, pendant son absence, avaient quitté son parti.

Bientôt Charles et Louis se rendirent à Worms. Lothaire était à Thionville. Cent dix députés s'assemblèrent à Coblentz pour régler tous les détails du traité de pacification dont les bases avaient été adoptées. La discussion fut longue; mais enfin, au mois d'août 843, les trois princes signèrent à Verdun le traité célèbre qui acheva de détruire l'empire de Charlemagne et de séparer la France de la Germanie.

Le partage de Louis-le-Germanique fut de régner sur toutes les contrées qui avaient appartenu à la France au-delà du Rhin, et sur les territoires de Spire, de Worms et de Mayence, qu'il avait désirés, suivant plusieurs annalistes, à cause de l'abondance du vin que l'on y recueillait; Lothaire, outre l'Italie, eut toutes les autres contrées comprises entre le Rhin, l'Escaut et la Lorraine, auxquelles son nom fit donner celui de *Lotharingia*, ou les pays situés entre les sources de la Meuse et le confluent de la Saône et du Rhône, les provinces renfermées entre les Alpes, le Rhône et la Méditerranée; et Charles-le-Chauve, sous le nom de roi de France ou des Français, régna sur toutes les autres parties de la France proprement dite, ou France occidentale. Lothaire conserva le titre d'empereur, mais les trois monarchies furent déclarées indépendantes l'une de l'autre.

Ce traité de Verdun marqua une époque mémorable pour la plus grande partie de l'Europe; il mit un terme à une désastreuse guerre civile. L'impératrice Judith n'en fut pas témoin : elle était morte à Tours vers la fin du mois d'avril.

Une assemblée générale de tout l'empire carlovingien notifia ou peut-être dicta les conditions de cet arrangement. Ce fut la dernière fois où l'on vit réunis les représentants de tous les états sur lesquels s'était étendu le sceptre de Charlemagne.

La vaste monarchie qu'il avait créée venait d'être dissoute; sa dynastie allait bientôt s'anéantir. Il ne devait rester de ce grand homme qu'une gloire immortelle.

Les diètes ou assemblées représentatives de chacune des trois nouvelles monarchies établies par l'acte solennel de Verdun se réunirent séparément, et chacune de ces diètes jura et garantit le maintien de ce traité, ou plutôt de cette loi fondamentale de la France, de l'Italie et de la Germanie.

Ce grand acte n'avait fait aucune mention de Pepin ni de son frère Charles. A peine la réconciliation des trois frères fut-elle terminée, que Charles-le-Chauve se rendit en Aquitaine. Indigne petit-fils de Charlemagne, il fait lâchement assassiner le comte Bernard de Barcelone, qui soutenait alors le parti de Pepin et de Charles; et Pepin n'échappe à la cruelle politique de son oncle que par une feinte soumission.

Mais un ennemi bien plus dangereux allait faire trembler Charles-le-Chauve sur le trône qu'il mé-

ritait si peu d'occuper. Ces Normands destinés à ravager l'Europe, et à y fonder ensuite des dominations durables, comme les Goths et les Français, répandaient une terreur d'autant plus grande, qu'ils n'avaient pas besoin de franchir de vastes forêts, de larges rivières, de grandes contrées, des frontières défendues avec soin. Habitants des rives boréales de l'Océan ou de la Baltique, accoutumés à braver toutes les intempéries, tous les dangers, tous les besoins, se jouant dès leur enfance avec les flots irrités, ils s'avançaient au travers des mers, pendant les saisons rigoureuses, avec la rapidité des vents et l'audace d'un courage long-temps éprouvé, et tombaient, pour ainsi dire, sur les côtes les plus éloignées, comme une tempête aussi imprévue que terrible. Le grand nom de Charlemagne leur en avait imposé, et, long-temps après la mort de ce grand capitaine, ce nom redoutable suffisait pour garantir l'empire qu'il avait si vaillamment défendu. Mais sous Charles-le-Chauve quelle crainte aurait pu retenir leur avidité toujours croissante, et le vif désir de conquérir des terres plus fortunées que leurs bois agrestes et leurs marais si souvent glacés?

Ils parcouraient toutes les côtes avec d'autant plus de hardiesse, que, nageant avec vigueur, familiers avec l'élément de l'eau, naviguant souvent près des rivages, et pouvant aisément trouver un asile au milieu même des rochers, et sur les côtes les plus inhospitalières, ils ne redoutaient les naufrages que lorsqu'ils rapportaient dans leur pays

les dépouilles des contrées qu'ils avaient pillées. Les produits de leurs troupeaux et ceux de leurs chasses leur donnaient les préparations de laitage, les viandes fumées, et les autres nourritures grossières que l'habitude leur faisait aimer, et dont ils pouvaient placer dans leurs bateaux des provisions assez amples pour le peu de durée de leurs courses maritimes. Conduisant à la rame aussi bien qu'à la voile leurs légères embarcations, ils pénétraient sans obstacle dans tous les fleuves où ils trouvaient l'eau douce qui leur était nécessaire, et remontant dans tous les temps presque toutes les rivières, ils se montraient à l'improviste à de grandes distances de l'Océan, se répandaient dans l'intérieur des pays qui se croyaient le plus à l'abri de leurs incursions, et portaient le ravage partout où leur cupidité pouvait être excitée.

Un Éric, guerrier brave et entreprenant, commandait dans la Chersonèse cimbrique, dans le Danemarck, et dans d'autres contrées sauvages et voisines, vers 843. Plusieurs habitants de ces froides contrées entrèrent dans la Seine, et saccagèrent Rouen. Une autre flotte de ces hommes endurcis à toutes les fatigues remonta la Loire, et ravagea la Touraine. Ils emportèrent les trésors, enlevèrent les meubles précieux, emmenèrent les bestiaux, réduisirent en esclavage les hommes et les enfants, partagèrent entre eux les femmes et les filles.

(845) L'année suivante, les parages de l'Océan voisins des côtes occidentales de la France et de l'Es-

pagne furent couverts de ces barques normandes et dévastatrices. La désolation régnait dans les provinces françaises, et la crainte qu'inspiraient les hommes du Nord pénétrait dans toutes les villes et dans tous les hameaux.

En 845, Éric avait pillé Hambourg, remonté l'Elbe, et ravagé une grande partie de la Germanie. Régnier, un des chefs de ces Normands que la faiblesse des princes de l'Europe avait rendus si redoutables, se présente à l'embouchure de la Seine: Rouen est pillé de nouveau. Les Normands remontent jusques à Paris; ils n'avaient que cent vingt barques; leur nombre, comme Voltaire l'a observé, ne pouvait pas être bien grand, il ne pouvait pas dépasser vingt mille, et cependant, à leur grand étonnement, personne ne se présente pour les combattre. Le gouvernement est dans le trouble; une terreur panique disperse les habitants des rives de la Seine : personne ne les rappelle, ne les rallie, ne réveille dans leurs âmes ce courage qui a fait trembler l'Europe. Abandonnés par leur roi, ils ne voient de salut que dans la fuite. Les Normands parviennent jusques à Paris; ils trouvent déserte cette île que les Parisiens, dirigés par des chefs dignes d'eux, illustreront vingt ans plus tard, par tant de constance et de hauts faits; ils en brûlent les maisons, presque toutes construites en bois, comme dans un pays où les forêts étaient si vastes et la civilisation si peu avancée. L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève, et celle de Saint-Germain-des-Prés, sont la

proie de l'incendie. Charles-le-Chauve, qui n'avait rien prévu, et qui n'avait su que se retrancher dans Saint-Denys avec un petit nombre de troupes, voit s'élever dans les airs les flammes qui consument la ville qu'il n'a pas su défendre. Tremblant au milieu des moines qui l'entourent, au lieu de profiter du désespoir des Français, de réunir les plus braves, de se mettre à leur tête, de se porter vers l'embouchure de la Seine, de tout tenter, de couper la retraite aux Barbares, et de leur ôter pour long-temps l'envie d'attaquer les rivages de la France, il achète lâchement une paix honteuse, et n'obtient que Régnier remontera sur ses barques encombrées de tant d'objets précieux, et se retirera vers le Nord, qu'en lui faisant compter une énorme somme d'argent.

Les Normands sortirent de la France ravagée; mais les Français n'eurent plus d'estime pour leur roi.

Lothaire cependant avait appris que le pape Grégoire étant mort vers la fin de 843, Serge ou Sergius II avait été élu le 10 février de l'année suivante, et qu'on l'avait consacré et élevé sur la chaire pontificale, sans attendre l'agrément de l'empereur. Indigné de cette espèce de rébellion, il avait envoyé à Rome son fils Louis, roi de Lombardie, à la tête d'une armée, et lui avait donné pour conseil son oncle Drogon.

Dès que Sergius II sut que Louis était près de Rome, les juges et les magistrats allèrent par ses ordres au-devant du prince avec des bannières;

ils furent suivis par les Romains armés, qui chantaient les louanges de Louis. Le pape attendit le fils de Lothaire sur les degrés de l'église de Saint-Pierre, qui était alors hors des murs de la ville, l'embrassa, lui céda la droite, et le conduisit dans le sanctuaire. Les portes du temple furent alors fermées. « Si vous venez en bon prince, lui dit le » pontife, pour le bien de cette république, du » monde et de cette église, ces portes vous seront » ouvertes; mais si vous avez quelque mauvais des» sein, elles seront fermées pour vous et pour » votre suite. »

Charlemagne aurait-il pu prévoir qu'on tiendrait un discours aussi étrange à son arrière-petit-fils, au fils et au représentant de l'empereur? Louis répondit qu'il n'avait aucune mauvaise intention; on ouvrit les portes du temple, le pape donna sa bénédiction au roi et à sa suite. Louis se retira dans son camp, mais il n'entra pas dans la ville de Rome, dont les portes furent soigneusement gardées, et dans laquelle le pape ne laissa pénétrer personne de l'armée ou de la suite du roi.

Les troupes, indignées, ravagèrent en vain les environs de Rome. Ce fut dans l'église de Saint-Pierre, et par conséquent hors des murs, que le pape sacra Louis roi de Lombardie, lui ceignit l'épée, lui mit la couronne sur la tête. Les nobles ou barons romains prêtèrent serment de fidélité à l'empereur; mais aucun des Français ou des Italiens que Louis avait amenés n'entra dans la ville de Rome.

Louis montra une grande faiblesse, sa jeunesse l'excuse, mais ce qui ferait croire que Drogon, le conseil du roi, oublia trop qu'il était fils de Charlemagne, pour ne se souvenir que de sa qualité d'évêque et de ce que le pape pouvait faire pour lui, c'est que tous ces évènements si remarquables se terminèrent par la nomination de Drogon, que Sergius fit son légat au-delà des Alpes.

Louis alla à Pavie; Drogon revint en France.

Peu de temps après le retour de ce prélat, Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique et Lothaire se réunirent à Thionville au mois d'octobre 844. Ils y renouvelèrent les marques d'affection mutuelle qu'ils s'étaient données, et sans être arrêtés par les mécontentements dangereux qu'ils allaient exciter, ils cédèrent aux insinuations des prélats qui avaient sur eux une si grande influence, et convoquèrent un synode ou concile, dans un endroit nommé Judicium, Judz ou Jeutz, très près de Thionville. Le véritable but de ce concile, dont les résultats devaient être si funestes à la dynastie de Charlemagne et particulièrement à Charles-le-Chauve, était de faire rendre au clergé les biens qu'il avait perdus pendant les guerres civiles. Les princes firent une grande faute en le convoquant; ils en firent une plus grande encore en ne le présidant pas eux-mêmes, et en permettant qu'il fût présidé par un évêque qui venait de montrer à Rome bien peu de fermeté pour la défense des droits des trônes. Ce fut Drogon qu'ils choisirent pour les remplacer; ils se contentèrent de ratifier

les actes de cette assemblée religieuse, et de promettre qu'ils les feraient exécuter.

Il est curieux de savoir qu'il fut statué par le concile, que les rois seraient priés de ne plus donner des abbés ou des abbesses laïques aux monastères de l'un ou de l'autre sexe, de réprimer ceux qui voudraient s'emparer des domaines des églises, de conserver les priviléges du clergé, de se contenter des secours et des subsides que les églises étaient dans l'usage de donner pour les besoins pressants de l'état.

Charles-le-Chauve, avant la fin de la même année 844, tint un autre concile à Verneuil, palais royal situé sur l'Oise, pour corroborer les actes du premier, et pour y ajouter. Mais dans cette seconde réunion, les évêques de France déployèrent contre les prétentions du pontife de Rome une fermeté qui prouve que plus une puissance tend à se développer, et plus elle fait naître de résistances; ils ne voulurent pas reconnaître Drogon comme légat du pape, et déclarèrent qu'il ne pouvait en exercer les fonctions que du consentement des évêques de tout l'empire français. Il paraît que Drogon, qui avait peut-être sacrifié à Rome les intérêts de l'empire à ceux du pontificat, abandonna cette fois ceux du pape, quelque favorables qu'ils pussent être à son élévation personnelle, pour les droits des églises de France, et qu'il ne fit aucune démarche contraire à la déclaration du concile et aux libertés de l'église dont il faisait partie.

La soumission de Charles aux volontés des évê-

ques ajouta beaucoup cependant au mécontentement des nobles, ou leudes, ou vassaux, bien éloignés de vouloir abandonner les anciens domaines du clergé dont ils étaient en possession. Ils méprisaient la lâcheté de Charles; bientôt ils le détestèrent. Leur haine était trop peu secrète pour que Charles n'en fût pas informé; il en fut effrayé, mais hors d'état de découvrir la véritable route qu'il devait suivre pour conjurer l'orage, il s'avança toujours de plus en plus vers le gouffre où devait périr la dynastie de son grand-père : il ne vit de refuge que dans sa soumission aux prélats.

Les évêques crurent pouvoir abuser de tant de faiblesse. Ils avaient été assemblés à Beauvais. Charles, au lieu de présider à leurs délibérations, promit d'y obéir. Ils lui prescrivirent la manière dont il devait user du pouvoir royal qui lui avait été confié; ils lui imposèrent des serments, ils lui en dictèrent les formules; ils indiquèrent à Meaux une nouvelle assemblée, où l'on devait confirmer les actes de celle de Beauvais. Mais les nobles ou seigneurs français, qui eurent connaissance de ces actes, les trouvèrent si honteux pour le monarque, et si déshonorants pour le trône, dont ils désiraient de limiter ou d'usurper les prérogatives, mais qu'ils ne voulaient pas avilir, qu'ils s'opposèrent à leur promulgation, et qu'on n'osa pas les publier.

Les évêques avaient été forcés de céder à l'opinion des Français les plus puissants; mais les Normands ayant remonté la Charente, ravagé la Sain-

tonge, et répandu de nouvelles alarmes, les prélats crurent voir arriver le moment de détruire l'influence des grands et des autres nobles, qui non seulement défendaient vivement les biens dont ils jouissaient et que le clergé réclamait, mais encore soutenaient avec force l'honneur d'une couronne qu'ils auraient rougi de laisser soumise à l'autorité ecclésiastique. Ils publièrent que les descentes des Normands étaient des signes terribles de la colère divine, excitée par la violence avec laquelle on s'opposait à ce qu'ils appelaient les pieuses intentions du roi. Une grande partie des Français, mécontente des nobles sous le joug desquels elle gémissait, et courbée par sa profonde ignorance sous celui de la superstition la plus aveugle, parut partager les idées que le clergé avait voulu répandre. Les évêques, encouragés par cet assentiment, ne redoutèrent plus l'opposition des seigneurs; ils osèrent rendre publics les actes de Beauvais : ils allèrent jusques à soutenir, d'après des passages de la Bible qu'ils appliquaient avec audace à leurs prétentions, que l'autorité royale et tous les pouvoirs civils devaient recevoir leur direction de la puissance ecclésiastique. Ils abusèrent des avantages que leur donnaient les ténèbres dans lesquelles le siècle était plongé, et les circonstances malheureuses qu'un gouvernement incapable aggravait chaque jour.

Les seigneurs réunis dans la diète d'Épernai, et révoltés de l'ambition des prélats, parlèrent cependant avec tant de véhémence contre le

clergé, que Charles s'éveilla, pour ainsi dire, et vit le précipice vers lequel on l'entraînait. Il rejeta, avec les nobles, les demandes ou plutôt les maximes des prélats: on a même écrit que le ressentiment et l'indignation des seigneurs avaient fait chasser les évêques de l'assemblée. Mais Charles ne fit que changer de servitude: il avait obéi au clergé, il se mit dans la dépendance des grands. Nous verrons tout ce qu'il fut obligé de faire pour tâcher de ne pas mécontenter ces nobles, dont il avait subi la domination. Infortunée nation que celle qui, facile à tromper sur ses plus grands intérêts, avait laissé s'introduire dans son sein la servitude, l'oppression, l'inégalité de droits la plus funeste, et tant de pouvoirs rivaux, insatiables, et destructeurs de son autorité et de celle de son chef suprême!

La manière dont les assemblées nationales s'étaient insensiblement composées, l'influence que les grands feudataires ou les leudes les plus puissants y avaient successivement obtenue, l'adresse perfide, l'indifférence ou la crainte qui en avaient, avec le temps, écarté tant de Français, étaient la véritable cause de cette situation déplorable, si fatale aux libertés de la nation et aux prérogatives du monarque. La France était couverte de ducs, de margraves ou marquis, de comtes, de gouverneurs rendus héréditaires par la volonté du souverain ou par leur usurpation, et sous les ordres desquels la violence et la barbarie avaient rangé presque tous les autres Français, désignés par

le nom de serfs ou par celui de vassaux. Dépendants les uns des autres, suivant les règles de la hiérarchie féodale, tant qu'ils n'avaient pas assez de force pour se soustraire à une sujétion qui leur était odieuse, mais profitant de toutes les circonstances pour conquérir par les armes l'indépendance qui leur était si chère, ils semaient dans toutes les provinces les germes de la discorde et les éléments de la désunion. Tous les liens du corps social étaient rompus ou relâchés; l'obéissance légitime n'était qu'un mot; les lois protectrices du faible n'étaient que des chimères; tout présentait l'image de la confusion et du désordre: on ne voyait que des grands et des évêques luttant les uns contre les autres; il n'y avait plus en quelque sorte ni peuple ni roi.

Un grand homme sur le trône aurait pu rétablir l'ordre, la justice, la liberté et le bonheur; mais les descendants de Charlemagne n'avaient point hérité de son génie.

Au milieu de tous les troubles qui agitaient la France, Charles apprit que les Bretons, toujours jaloux de leur indépendance, avaient pris les armes contre lui, sous la conduite de Noménon ou Néomène. Il alla pour les combattre; mais il fut battu et contraint de souscrire au traité que Néomène lui proposa. Ce chef des Bretons redouta si peu la puissance de Charles, que peu de temps après il recommença la guerre, s'empara du territoire de Rennes et de celui de Nantes, prit le diadème, convoqua une assemblée nationale, y

fut reconnu roi, et se fit sacrer par les évêques de la Bretagne.

Le faible Charles n'osa pas marcher pour le détrôner. On a écrit qu'il l'avait fait excommunier par des prélats; mais Néomène conserva jusques à sa mort la couronne de Bretagne.

Charles cependant, attaqué par des ennemis redoutables, et chancelant sur un trône dont les discordes civiles, les prétentions des grands et l'ambition des évêques sapaient à chaque instant les fondements, eut recours à ses frères. L'empereur Lothaire et Louis-le-Germanique se réunirent à ce malheureux prince à Mersen près de Maestricht. (847) Une diète générale y avait été convoquée. Les délibérations de cette assemblée furent remarquables; les trois princes renouvelèrent la convention de Verdun. « Sachez, dirent-» ils à la diète, que chacun de nous sera toujours » prêt à voler au secours de ses frères et à l'aider » de ses conseils et de ses armes. »

On régla que leurs enfants leur succèderaient dans leurs états, sans que leurs oncles pussent y avoir aucune prétention. Mais que sont les résultats des volontés des princes, si l'opinion publique ne les seconde pas?

L'empereur ne put obtenir la punition de Gilsalbert ou Gilbert, qui avait enlevé sa fille et l'avait épousée sans son consentement; et l'un des actes de l'assemblée déclara que si l'un des princes violait ses promesses, les évêques et les seigneurs pourraient l'en avertir et ordonner contre lui ce

qu'ils jugeraient à propos s'il refusait de se rendre à leurs remontrances.

L'assemblée de Mersen ne remédia à aucun désordre. Les incursions, les brigandages, les rébellions, s'accrurent au lieu de diminuer, et les craintes de Charles redoublèrent. Les Normands portèrent le fer et le feu dans Bordeaux, Toulouse, Périgueux, Poitiers, Angers, Blois, Orléans, Saint-Valéry, Amiens, Noyon; ils battirent une armée commandée par deux généraux alors très estimés, les comtes Eudes et Robert. On aurait dit que la pusillanimité de Charles paralysait le courage de tous les Français.

Les Normands entouraient, pour ainsi dire, Paris, et le menaçaient de toutes parts. Charles, tremblant, accepta de ces dévastateurs le traité le plus honteux. Non seulement il consentit à leur faire compter une somme d'argent du poids de quatre mille livres, non seulement il s'assujettit à payer une autre somme pour la délivrance des prisonniers français, mais encore, dans l'abattement extrême où étaient ses esprits, il se soumit à en faire remettre une troisième pour les fils des Normands qui, dans les combats, avaient succombé sous les armes des défenseurs de la France.

Les peuples, obligés de fournir la valeur de ces énormes contributions, murmurèrent contre le prince qui n'avait pas su les protéger. Charles avait eu cependant un bel exemple à suivre. Léon IV, qui avait succédé à Sergius II sur la chaire pontificale, avait sauvé Rome du pillage

d'ennemis plus dangereux que les Normands.

Radelgise, duc de Bénévent, s'était révolté contre l'empereur; il avait appelé à son secours les Sarrasins qui occupaient la Sicile. Les musulmans s'étaient empressés de saisir une occasion favorable d'étendre leurs conquêtes, et surtout de soumettre à leur domination la ville qu'ils regardaient comme le siége principal de la religion rivale de l'islamisme. Ils étaient partis de Sicile en 846, sur une flotte nombreuse. Leurs vaisseaux, comme tous ceux dont les navigateurs se servaient à cette époque, étant assez légers et assez petits pour remonter le Tibre, ils étaient venus jusques à Rome, s'étaient emparés des dehors de la ville, avaient enlevé les richesses de l'église de Saint-Pierre, et n'avaient levé le siége de cette ancienne capitale du monde que pour aller au-devant d'une armée de Français. Charlemagne n'était plus à la tête de ces braves. Le général que Lothaire leur avait donné ne leur avait inspiré que peu de confiance; ils avaient été battus. Mais la division s'était mise parmi les Sarrasins, et ils s'étaient rembarqués.

Bientôt après cependant, ils étaient revenus, et leur armée était formidable. Léon IV s'était montré digne des anciens Romains, il s'était conduit en grand homme. Résolu de défendre la ville dont il était le pasteur, et que Lothaire paraissait avoir abandonnée, il avait employé les trésors de l'église à réparer les murs, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre, à donner des

armes aux habitants; il avait obtenu des secours de ceux de Gaëte et de Naples. Il visite lui-même tous les postes; il se présente fièrement aux Sarrasins; son exemple électrise les Romains et leurs alliés. Les musulmans sont repoussés; une tempête soudaine brise ou disperse une grande partie de leurs vaisseaux. Un grand nombre de Sarrasins sont faits prisonniers; et ce sont leurs mains captives que Léon emploie à donner à Rome une nouvelle enceinte qui comprend la basilique de Saint-Pierre, à fortifier la ville qu'il a sauvée et à l'embellir de nouveaux édifices.

Peu de temps avant que Léon IV se couvrît d'une gloire immortelle et méritât le surnom si beau de libérateur de son pays, le nord de la Germanie avait été ravagé par les Normands. Ils n'avaient pas trouvé de Léon IV; ils s'étaient avancés jusques à Nimègue, et les Venèdes avaient pénétré jusques au bord du Mein.

Louis-le-Germanique avait ordonné qu'on tînt à Mayence un synode dans lequel on menaça de l'anathème ceux qui feraient des complots contre le roi, contre les prélats, contre les chefs du gouvernement, et dont les pères prièrent Louis de confirmer leurs décrets et de les faire exécuter comme *coopérateur de Dieu* et *aide de l'église.* Bien différent de son frère Charles-le-Chauve, il avait maintenu dans l'intérieur de ses états la dignité et les droits de sa couronne.

(848) Il continua de se montrer digne petit-fils de Charlemagne. Assisté de troupes de Lothaire,

il va jusque dans le Mecklenbourg, atteint les bords de la Baltique, et y soumet les Obotrites, pendant que les soldats de Lothaire s'emparent de l'île de Rugen, que l'empereur donne ensuite à l'abbaye de Corveg, suivant quelques auteurs.

Revenu victorieux entre le Mein, la Sala et le Danube, il y rétablit l'ancien duché de Thuringe, pour opposer un grand obstacle aux courses des Venèdes; et s'étant rencontré avec Charles-le-Chauve, ces deux princes échangent leurs sceptres pour se recommander mutuellement leurs états et leurs familles.

(850) Un ou deux ans après, ces deux rois et l'empereur Lothaire ont une seconde entrevue à Mersen, où ils renouvellent l'alliance de Thionville et le traité de Verdun. L'assemblée générale qu'ils y avaient convoquée y proposa ou rectifia plusieurs lois contre les défis, les pillages et les guerres particulières que la faiblesse des gouvernements avait tant multipliés; et ce qu'il est très important de remarquer, les trois princes s'engagèrent envers l'assemblée à s'en rapporter entièrement à ses bons conseils pour la réforme de l'état et de l'église, et à ne plus faire procéder contre leurs vassaux, fidèles ou féaux, qu'en suivant toutes les règles de l'ordre judiciaire.

Peu de temps après cette époque, nous voyons encore Charles-le-Chauve montrer quel empire certains évêques exerçaient sur lui, et combien il était éloigné de voir les dangers qui menaçaient et son trône et sa dynastie. Il revêt avec une do-

cilité et, en quelque sorte, avec une insouciance déplorable, du sceau de l'autorité royale, des actes par lesquels Hincmar, archevêque de Reims, cherche à justifier la conduite barbare qu'il avait tenue avec un moine d'Allemagne. Ce moine, appelé Gothescale ou Godescalque, était fils d'un comte saxon, nommé Berney, qui cédant à un des malheureux préjugés que l'ignorance du siècle ne cessait de produire, l'avait consacré à Dieu dans l'abbaye de Fulde, pendant qu'il était encore dans sa première enfance. Il fut élevé dans cette abbaye suivant la règle de saint Benoît, et comme les jeunes gens que leurs parents destinaient à l'état monastique. Mais lorsqu'il eut atteint un certain âge, il ne se crut obligé ni de demeurer dans le cloître, ni de se conformer à la profession que Raban Maur, abbé de Fulde, lui avait fait faire. Il s'adressa, suivant les annales de son monastère, aux évêques réunis à Mayence; et le concile ou synode déclara nuls les vœux que le jeune Godescalque avait faits malgré lui. Raban Maur s'opposa avec force à cette décision, et appelant de ce jugement à la puissance du souverain, adressa à l'empereur Louis dit le Débonnaire un mémoire destiné à prouver que les enfants offerts ou consacrés à Dieu dans un monastère, par leurs parents, étaient obligés d'y rester attachés et d'en suivre la règle. Cette opinion absurde prévalut. Godescalque fut forcé de continuer de vivre dans l'état monastique; mais ne pouvant plus habiter un monastère dont Raban Maur était abbé, il vint en France à l'ab-

baye d'Orbay auprès de Soissons. Il s'y appliqua fortement à l'étude, et y lut avec beaucoup d'assiduité les œuvres de saint Augustin. Au retour d'un voyage qu'il fit à Rome, il s'était arrêté à la cour d'un comte italien nommé Ébélard ou Ébérard. Il y énonça sur la prédestination et sur la grâce divine des opinions propres à exciter une grande attention dans un temps où l'on s'occupait avec tant d'ardeur de discussions théologiques, et qui, depuis cette époque, ont été plusieurs fois renouvelées en tout ou en partie, et soutenues avec force par des hommes célèbres. Raban Maur, devenu archevêque de Mayence, informé des discours que tenait Godescalque, en craignit les effets, écrivit au comte Ébérard, et parvint à faire renvoyer d'Italie le religieux d'Orbay. Il ne se contenta pas de cette mesure. (848) Il assembla dans sa métropole un concile auquel le roi Louis dit le Germanique assista. Godescalque y comparut, et l'éloquence et l'érudition avec lesquelles il soutint son sentiment, donnèrent à ces opinions ainsi qu'à leur auteur une grande renommée. Les évêques du concile de Mayence condamnèrent néanmoins les opinions de Godescalque, lui firent promettre de ne plus reparaître dans le royaume de Louis-le-Germanique, et le renvoyèrent au métropolitain de l'abbaye d'Orbay, à Hincmar, archevêque de Reims.

(849) Hincmar, dès l'année suivante, cita le bénédictin d'Orbay à un concile réuni à Quiersy. Non seulement les opinions de Godescalque y furent rejetées, non seulement on le dégrada du sacerdoce,

mais encore, par un abus cruel d'une autorité purement spirituelle, il fut condamné à un supplice aussi honteux que barbare, inhumainement frappé de verges, contraint par la violence de la douleur à brûler publiquement lui-même les écrits qu'il avait présentés au concile de Mayence, et livré à un abbé du monastère d'Hautviller, dans lequel il devait subir jusques à la mort une prison rigoureuse. Prudence, évêque de Troyes, Amolan, archevêque de Lyon, et d'autres prélats, blâmèrent tellement la conduite d'Hincmar et du synode qu'il avait présidé, que cet archevêque réunit à Quiersy quelques évêques et quelques abbés, et leur fit signer quatre capitules ou articles qu'il avait dressés, et où il exposait sa doctrine (853). Ces quatre articles furent rejetés par saint Remy, archevêque de Lyon, ainsi que par son église en 854, et par le concile de Valence en 855. Mais ce fut surtout contre la punition inhumaine infligée au malheureux Godescalque par une autorité incompétente que s'éleva avec force le saint archevêque de Lyon. Son influence n'adoucit cependant en rien la position affreuse du moine renfermé à perpétuité dans les cachots d'Hautviller, où cet infortuné ne succomba à ses maux qu'après seize ans de captivité, et où il mourut sans avoir pu obtenir les consolations de la religion.

Ce furent ces quatre capitules que Charles-le-Chauve sanctionna froidement, sans venger son autorité blessée, sans s'occuper de l'indigne supplice auquel on avait condamné un religieux de

son royaume, un homme que les devoirs sacrés du trône l'obligeaient à protéger. Il ne tient aucun compte des réclamations élevées par des prélats vénérés, en faveur de la personne de ce malheureux moine; et lorsqu'il apprend qu'un concile a rejeté les articles d'Hincmar, lorsqu'il ne peut douter de la pitié et de l'indignation qu'inspire à un saint archevêque l'injuste traitement de Godescalque, dont il pouvait d'un seul mot briser les fers, il le laisse pendant dix ans privé d'une liberté dont il aurait dû être le défenseur; il l'abandonne à son sort; la mort seule termine les maux de Godescalque; et Charles reste sous le joug d'Hincmar et de quelques autres prélats.

L'empereur Lothaire cependant étant tombé malade et sentant qu'il avait peu de jours à vivre, convoqua une assemblée générale de son royaume, et fit adopter par cette diète le partage qu'il venait de faire de ses états entre ses trois enfants. Il donna à Louis le titre d'empereur et le royaume d'Italie. Lothaire II reçut les contrées situées entre le Rhin, excepté Mayence, Spire, Worms, et quelques autres places qui dépendaient du roi de Germanie; il eut de plus les pays compris entre la Meuse et l'Escaut, le Hainaut, le Cambresis, les provinces renfermées entre la Saône, le Rhône et les montagnes du Jura; et son nom de Lothaire, acheva de faire donner à son royaume celui de Lotharingie (*Lotharingia*), d'où est venu celui de Lorraine, comme nous l'avons déjà dit.

Charles, le troisième des fils de l'empereur, eut

le royaume de Provence, borné par les Alpes, le Rhône et la Méditerranée.

Après avoir pourvu ainsi au sort de ses enfants, par une de ces mesures désastreuses qui devaient hâter si fortement la perte de la famille de Charlemagne, l'empereur se fit porter dans l'abbaye de Prum, au milieu des Ardennes. Il crut expier les guerres sanglantes et sacriléges qu'il avait faites à son père et à ses frères, et les nombreux attentats dont il s'était rendu coupable envers son souverain, en renonçant à un monde dont la mort allait le séparer, en déposant une couronne qui ne devait plus que paraître sur sa tombe, en se faisant couper les cheveux et en prenant l'habit monastique. Il fit de riches présents au monastère; il donna à cette abbaye les ouvrages les plus précieux de l'art du neuvième siècle, un grand nombre d'ornements, des vases et des calices d'or, des pains, des croix, des reliquaires et des fontaines d'or et d'argent, une bible ornée de miniatures, et dont les titres des livres étaient en lettres d'or, un livre des évangiles enrichi d'or, de pierreries, de cristal et d'ivoire. Quelques moines, reconnaissants de ses bienfaits, voulurent l'honorer comme un saint; mais leur vœu ne fut pas partagé, même par les hommes les plus pieux.

Il n'est pas surprenant que sous son règne, les épreuves judiciaires par l'eau ou par le feu les *ordalia*, les jugements de Dieu, les duels ordonnés par les tribunaux pour découvrir la vérité et reconnaître l'innocence, aient été multipliés plus que

jamais. La superstition, favorisée par l'ignorance des peuples et l'intérêt de quelques membres du clergé, conservait avec soin ces pratiques barbares et irréligieuses qu'elle avait inventées ou maintenues.

Mais quelque soumis que les descendants de Louis-le-Débonnaire fussent à l'autorité usurpée par les prélats, ils n'avaient pas renoncé au signe solennel de la supériorité de leur puissance civile, et ils continuaient d'investir les nouveaux évêques de leurs droits temporels, en leur remettant une crosse ou le bâton pastoral, devenu la marque de la juridiction et de la dignité pontificales.

Les fils de Lothaire prirent cependant les rênes de leurs gouvernements. L'empire de Charlemagne se trouva divisé en cinq royaumes, celui de France ou de Neustrie, auquel on a aussi donné le nom de *Carlovingie*, celui de Bavière ou de Germanie, celui d'Italie, celui de Lorraine, et celui de Provence.

Dans un siècle éclairé, il aurait été facile de prévoir combien la Lorraine, dépourvue de barrières naturelles, devait être exposée à des agitations intérieures, à des fluctuations de limites, à des attaques souvent renouvelées de voisins ambitieux.

La Bavière était devenue comme le centre de la domination de Louis-le-Germanique. Il régnait sur les Souabes et sur les Saxons; mais il était entouré de voisins redoutables. Les Abares, les Moraves, les Tschechs de la Bohême, les Sorbes, les Linons, les Wendes ou Venèdes, encore barbares

et sauvages, sortaient souvent de leurs forêts, de leurs froides montagnes, ou de leurs vastes marais, pour se jeter sur la Germanie méridionale. Louis de Bavière se crut obligé de donner une grande puissance aux ducs et aux margraves, chargés de défendre des frontières souvent envahies et toujours menacées. Il rétablit particulièrement le duché de Saxe en faveur du duc Ludolfe, qu'on a surnommé le Grand, et dont la dignité devait devenir héréditaire dans la famille de ce gouverneur.

(855) Lothaire II, dans la même année, alla à Francfort auprès de son oncle le roi de Germanie. Il est utile de rapporter la traduction littérale d'une phrase de l'auteur des annales de Fulde, au sujet de cette visite. « Les grands du royaume, dit cet » ancien historien, désirant que Lothaire régnât » sur eux, le conduisent à Francfort auprès de » son oncle Louis, roi des Français orientaux (*re-* » *gem orientalium Francorum*), et, avec l'assenti- » ment et la faveur de ce roi, consentent à voir » Lothaire régner sur eux. »

L'année suivante, Louis II, empereur et roi d'Italie, épousa Thietberge ou Engelberge, fille de Louis-le-Germanique, et par conséquent sa cousine germaine, et bientôt après il se réunit avec ses deux frères dans la ville d'Orbe, auprès du lac de Neufchâtel, comme pour terminer quelques différents au sujet de la succession de leur père. Lothaire II et le roi d'Italie, empressés de marcher sur les traces de Lothaire Ier, veulent dépouiller leur jeune frère Charles de son royaume de

Provence. Louis II se saisit de sa personne, et veut le contraindre à se renfermer dans un monastère; mais les vassaux du royaume de Charles apprennent la coupable violence dont il va être la victime; ils accourent indignés, et l'arrachent des mains de l'ambitieux roi d'Italie.

Pendant que la puissance des vassaux, l'ambition des évêques, les préjugés les plus funestes, le défaut d'institutions conservatrices, la faiblesse des lois, et la faiblesse plus grande encore des princes avides de s'agrandir, livraient l'empire carlovingien à de fatales convulsions, Théophile avait tenu le sceptre de l'empire de Constantinople. Iconoclaste, comme son père Michel, persécuteur des chrétiens qui ne partageaient pas ses opinions religieuses, il était mort, en 842, de la douleur que lui avaient causée ses défaites dans ses guerres contre les Arabes, qui conquéraient ou ravageaient l'Asie-Mineure, malgré leurs divisions, les insurrections de plusieurs gouverneurs de l'Inde ou de la Perse, et les dangers dont les jeunes Turcs de la garde environnaient les khalifes.

On a écrit que lorsque, quelques années avant sa mort, il avait voulu se marier, il avait fait paraître devant lui, comme un autre Assuérus, toutes les femmes qui, par leur beauté, pouvaient aspirer à partager son trône, et qu'il avait choisi pour sa compagne Théodora Despuna, née dans la Paphlagonie, et fille d'un tribun militaire. Mais Théodora avait reçu en partage bien plus que cette beauté qui avait charmé Théophile. On a célébré son es-

prit et ses talents, on a vanté sa sagesse : pourquoi faut-il qu'on ait à reprocher à sa mémoire d'avoir persécuté les iconoclastes ? Bien éloignée d'avoir hérité de l'affection de Théophile pour eux, elle avait assemblé à Constantinople un concile, qui avait confirmé les décrets du second concile de Nicée. Mais, après avoir rempli ce devoir du trône, entraînée par de malheureuses séductions, et par des menaces insolentes qu'elle aurait dû punir, elle traita ou laissa traiter les iconoclastes comme on avait traité leurs adversaires dans le temps où ces derniers gémissaient sous une injuste oppression. Quelles réactions affreuses sont les produits d'un aveugle fanatisme, de vengeances atroces, ou d'autres passions hypocrites et cruelles ! A quelle terrible succession de violences barbares, commandées ou exécutées au nom d'une religion si sainte, si douce et si méconnue, cet empire d'Orient paraît sans cesse condamné !

Théodora gouverna, comme régente, pendant la longue minorité de son fils Michel III. Elle envoya deux moines grecs, nommés Méthodius et Cyrille, suivant saint George Strédowski, auteur de l'*Histoire sacrée de la Moravie*, porter les bienfaits de la religion de Jésus, et par conséquent ceux de la civilisation, aux Bulgares, aux Mœsiens, aux Gazariens, et même aux Moraves et aux Bohémiens.

Lorsque Michel III commença de régner, il trouva dans le trésor impérial des sommes considérables que l'économie de Théodora y avait amassées. Il aurait pu tenir avec facilité le timon

des affaires, mais il se lassa bientôt de toute occupation, et s'abandonna à ses penchants voluptueux. Il se livra à tous les excès de la table, et son intempérance lui fit donner le vil surnom d'Ivrogne.

Il était excité dans ses débauches par son oncle, le frère de l'impératrice, le fourbe, ambitieux et cruel Bardas, qui avait assassiné et remplacé le général Théoctiste, et qui voulait continuer de régner sous le nom de son neveu, dont il flattait les honteux penchants. Sa mère fit d'inutiles efforts pour le rappeler à ses devoirs. Fatigué de ses remontrances, il la relégua dans un monastère, où elle fut obligée d'embrasser avec ses filles la vie religieuse. Prince efféminé, imprévoyant et insensé, autant que fils ingrat et dénaturé, n'aimant qu'à se donner en spectacle aux habitants de Constantinople et à montrer sa futile adresse dans les courses du cirque, il assistait à des jeux publics, lorsqu'on vint lui annoncer que les Arabes victorieux marchaient vers Constantinople. Il ne peut supporter, s'écrie-t-il, qu'on lui parle de guerre pendant qu'il est occupé de ses plaisirs.

Enchanté de l'habileté à dresser les chevaux d'un simple soldat de Macédoine, nommé Basile, il le fit son premier écuyer, il le nomma son grand chambellan. Il était bien loin de prévoir, en le comblant de faveurs, quelle destinée lui préparait ce soldat macédonien.

Cependant, dès 839, Mahamud, gouverneur de Mérida dans la péninsule espagnole, qui, plusieurs années auparavant, s'était révolté contre

Abdérame, roi de Cordoue, et avait cherché un refuge auprès de don Alphonse, roi des Asturies, résolut de rentrer en grâce auprès de son ancien souverain, et d'obtenir son pardon par quelque grand service. Il s'engagea à livrer à Abdérame toute la province de Galice, si ce roi musulman voulait lui fournir des troupes. A la tête de ces soldats qu'Abdérame s'empressa de lui envoyer, il s'avança jusques à une petite distance de Lugo; mais il fut vaincu par don Alphonse et par le prince don Ramire, et son armée fut anéantie ou dispersée.

Le roi des Asturies d'abord après sa victoire donna à l'évêché de Lugo les territoires de ceux de Braga et d'Orense, dont les églises étaient encore ruinées, et par le même diplôme, sur lequel signèrent cinq évêques, et que cite l'historien Sandoval, il réunit au diocèse d'Oviédo celui de Mondognédo dont l'église n'était pas relevée.

Cinq ou six ans après, ce don Alphonse, qu'on a surnommé le Chaste, convoqua les états ou l'assemblée générale de son royaume, et n'ayant pas d'enfants, fit reconnaître pour son successeur son cousin don Ramire, qui gouvernait la Galice, et qui avait déjà donné de grandes preuves de son habileté et de sa bravoure.

Don Sanche, fils d'Asnar ou d'Asnaïr II, comte des Gascons, se soutenait dans la Navarre, où son père s'était déclaré indépendant du roi d'Aquitaine. Les troubles de la France, et le soin qu'il avait de vivre en bonne intelligence avec les chrétiens des Asturies et les musulmans de Cordoue, lui

donnaient la plus grande espérance de conserver la souveraineté établie par son père.

(842) Don Alphonse étant mort, et don Ramire son successeur ayant appris que Népotien, principal officier de la couronne, aidé par quelques grands des Asturies, s'était fait déclarer roi, se mit à la tête d'un corps de troupes, marcha contre l'usurpateur, et n'eut besoin que de se montrer pour attirer sous ses drapeaux les partisans de Népotien. L'usurpateur, abandonné de ceux qu'il avait séduits, chercha en vain son salut dans la fuite; arrêté et conduit à don Ramire, il fut renfermé dans un monastère où on lui creva les yeux.

Deux ans après, ou environ, les hommes du nord de l'Europe, ces Scandinaves, ces Normands qui avaient déjà ravagé tant de contrées de la Germanie, de la Grande-Bretagne et de la France occidentale, débarquèrent à la Corogne, et portèrent le ravage dans une grande partie de la Galice. Repoussés par l'armée de don Ramire, qui détruisit ou brûla plusieurs de leurs barques, ils suivirent les rivages de la péninsule, entrèrent dans le Tage, se répandirent autour de Lisbonne, et, redoutant de se mesurer avec les musulmans d'Abdérame, dont les habitants de la Lusitanie venaient d'implorer le secours, ils se rembarquèrent chargés de richesses, et emmenant avec eux un grand nombre de captifs.

Espérant, l'année suivante, être aussi heureux, et peut-être plus heureux encore, ils débarquèrent à l'embouchure du Guadalquivir, allèrent droit à

Séville, l'assiégèrent en vain pendant quelques jours, mais en saccagèrent les environs, ainsi que Cadix, Médina Sidonia, Algésiras, dont leur fureur sauvage et insensée détruisit les vignes et les oliviers, revinrent vers Séville, s'en éloignèrent après avoir tenté inutilement d'escalader cette cité déjà fameuse par ses richesses, et se trouvèrent enfin en présence d'une armée de musulmans envoyée par Abdérame, dont la capitale se trouvait menacée.

Les hommes de la froide Scandinavie et les descendants des habitants de la brûlante Arabie se battent avec acharnement; la nuit suspend la bataille. Le combat recommence le lendemain avec une nouvelle ardeur; la victoire reste indécise. Mais les Normands apprennent qu'Abdérame rassemble une seconde armée et arme une flotte qui pourrait leur couper la retraite; ils se rembarquent pour leurs contrées boréales avec les trésors qu'ils ont enlevés.

En 848, Guillaume, fils de Bernard, comte de Barcelone, duc de la Septimanie, et marquis, margrave ou gouverneur de la Gothie ou province narbonnaise, était auprès du roi de Cordoue. Il avait cherché à la cour de ce monarque un asile contre la puissance de Charles-le-Chauve; il avait redouté d'éprouver des effets funestes de la haine que le roi de Neustrie avait eue pour son père, et il avait hérité de l'auteur de ses jours un vif désir de posséder un état indépendant. Il crut devoir profiter des troubles qui agitaient la France et de l'effroi qu'y répandaient les Normands, pour s'em-

parer de Barcelone. Il obtint d'Abdérame, dont il promit de se déclarer le vassal, des troupes à la tête desquelles il entra dans cette ville, dont ses partisans lui ouvrirent les portes; et Aledran, à qui Charles en avait confié le gouvernement, ne put que s'échapper et lui abandonner la capitale de la Catalogne française ou *marche espagnole*. Il poursuivit ses succès pendant près de deux ans. Aidé par les renforts que lui envoya Abdérame, il mit le siége devant Girone; mais, battu par les comtes qui commandaient sur les frontières de la France, il fut contraint de se retirer dans Barcelone. Des conjurés, dirigés par deux comtes français qu'il avait faits prisonniers quelque temps auparavant, lui ôtèrent la vie, et la place revint sous la domination de Charles-le-Chauve.

(850) Vers le même temps, don Ramire mourut, après avoir dissipé plusieurs conspirations, battu plusieurs fois les Maures, et engagé les états de son royaume à reconnaître son fils don Ordogno pour son successeur.

Une terrible persécution s'élève cependant contre les chrétiens dans le royaume de Cordoue; les supplices enfantent de nouveaux martyrs; un zèle mal dirigé provoque de nouveaux supplices; l'enthousiasme égare; la voix même des évêques est méconnue; les passions s'irritent, l'autorité s'alarme, le sang continue de couler. Comment rappeler ces funestes évènements, et ne pas bénir cette tolérance indulgente, le premier garant de la concorde civile, le premier droit des peu-

ples, le premier devoir d'un vrai disciple de Jésus?

Ce fut pendant cette fatale persécution que mourut Abdérame. Il laissa, de plusieurs femmes, quarante-cinq fils et quarante filles. Son fils Mahamet ou Mahomet lui succéda. Les chrétiens continuèrent d'être persécutés.

(853) Muza, Visigoth de naissance, commandait dans Sarragosse. L'ambition l'avait porté à renoncer au christianisme et à embrasser la religion mahométane. La mort d'Abdérame donna une nouvelle force à cette ambition. Il s'empara d'un côté de Huesca et de l'autre de Tolède, soumit la plus grande partie de l'Arragon et de la Castille, se déclara souverain de la Celtibérie, et battit les troupes que Mahomet envoya contre lui.

Les peuples d'Aquitaine s'étant soulevés contre Charles-le-Chauve, qui avait fait renfermer dans des monastères ses neveux les fils de son frère Pepin, don Garcie, comte ou chef des Gascons établis dans la Navarre espagnole, crut devoir se liguer avec Muza et lui demanda la main de sa fille. Don Ordogno, le fils de don Ramire, crut aussi devoir prendre le parti de Muza, qui était Visigoth, qui avait été chrétien, et qui était bien moins redoutable pour le royaume des Asturies que le roi de Cordoue. Il envoya un secours considérable aux habitants de Tolède, qui reconnaissaient le pouvoir de Muza. Mahomet attira par un stratagème hors des murs de la ville les habitants de Tolède réunis aux troupes du roi Ordogno les tailla en pièces, et envoya, comme une

horrible marque de sa victoire, un grand nombre de têtes de chrétiens à Cordoue, dans les ports de l'Andalousie et même dans ceux de l'Afrique musulmane ; mais l'armée qu'il avait fait marcher contre Muza fut vaincue ; le général qui la commandait fut fait prisonnier par le nouveau souverain de la Celtibérie, et une seconde victoire fut remportée par ce prince contre les soldats de Cordoue.

Muza cependant avait fait fortifier avec soin une place voisine de Logrogno, et située dans l'endroit où le bassin de l'Èbre, se resserrant entre deux chaînes des Pyrénées, s'élève jusques aux sommités dont les eaux s'écoulent, et vers l'Arragon sur lequel régnait Muza, et dans la Castille vers le Duero, et dans le royaume de Léon, et dans les Asturies. Il paraît que le roi Ordogno ne vit qu'avec peine paraître une forteresse redoutable qui pouvait faciliter une invasion dans ses états et opposer un grand obstacle à leur agrandissement. Il rassemble une armée, forme le siége de la ville fortifiée, va au-devant de Muza qui arrivait pour la secourir, détruit les troupes celtibériennes, prend la ville de vive force, la détruit, fait passer la garnison au fil de l'épée, et revient dans les Asturies.

Don Garcie, comte de Navarre et gendre de Muza, avait péri dans la bataille gagnée par don Ordogno. Muza mourut peu de jours après des blessures qu'il avait reçues dans le combat.

(857) Sa mort délivra Mahomet d'un rival dangereux, et fit rentrer l'Arragon sous l'obéissance du

roi de Cordoue: mais les Tolédains étaient bien éloignés de vouloir se rendre. Abenlope, leur commandant, implora l'assistance du roi des Asturies, et lorsqu'il eut réuni à ses troupes celles des chrétiens, battit l'armée de Mahomet et la repoussa loin de Tolède. Peu de temps après cependant, et vraisemblablement en 858, Mahomet s'étant rapproché de cette ville avec une armée plus puissante, les Tolédains se soumirent à ce roi.

L'année suivante fut marquée par de nouveaux ravages des Normands qui débarquèrent dans la Galice, infestèrent ensuite les côtes de l'Andalousie, et brûlèrent ou pillèrent Algésiras, et plusieurs autres villes de l'Espagne méridionale, et même des rives africaines et de quelques îles de la Méditerranée. Ils s'essayaient à de nouvelles conquêtes.

Cet orage passa avec la rapidité d'un violent incendie.

Dès 860, Mahomet, devenu souverain de la plus grande partie des Espagnes, veut étendre encore plus loin sa domination et celle de l'islamisme; il envoie une armée ravager la Navarre, et particulièrement les environs de Pampelune (861). Son fils est moins heureux contre don Ordogno, qui l'oblige à s'éloigner de son royaume; et les habitants de Tolède secouent de nouveau son joug, sous le commandement d'Abenlope leur ancien gouverneur.

(862) La ville de Mérida imite l'exemple de Tolède; Mahomet la force à rentrer sous son obéissance: mais pendant qu'il marche vers cette ville,

le roi des Asturies s'empare de Salamanque, de Coria, de quelques autres places, les pille, les démantelle et en vend les habitants comme esclaves. Quelle destinée que celle de l'espèce humaine dans ce siècle barbare!

Mahomet imagine d'envoyer une ambassade à Charles-le-Chauve, sollicite son alliance, et fait traduire en latin, par un prêtre chrétien de Cordoue, la lettre qu'il lui écrit en arabe. Charles fait un traité avec le roi maure, et lui envoie de riches présents. Mahomet joint ses troupes à celles de Charles pour obliger Hunfrid, ou Wilfred, ou Wifried, comte de Barcelone et marquis ou comte de la Gaule gothique ou Gothie française, ou province narbonnaise, à rendre au comte Raymond la ville de Toulouse et quelques autres places dont Hunfrid s'était emparé.

(865) Voulant empêcher le roi des Asturies de faire parvenir aux Tolédains des secours qui prolongeaient leur résistance, il fait équiper une flotte considérable qui devait aller menacer les côtes de la Galice et occuper toutes les forces d'Ordogno; mais cette flotte musulmane est battue par celle des Asturies, suivant quelques auteurs, et dispersée par la tempête, suivant d'autres historiens.

Ordogno étant mort en 866, son fils don Alphonse, que les états du royaume avaient déjà reconnu pour successeur de son père, monte sur le trône des Asturies. Il n'avait encore que dix-huit ans. Un comte de Galice nommé Froilalémond, ne veut pas le reconnaître, assemble rapi-

dement un corps de troupes, s'avance vers Oviédo, oblige le jeune prince à s'enfuir dans la Castille, et se fait proclamer roi; mais quelques grands le poignardent, et don Alphonse est rappelé.

(869) Mahomet envoie contre lui deux armées qui pénètrent, l'une vers Léon, et l'autre vers Astorga. Alphonse les bat l'une après l'autre, prend plusieurs places, s'empare, le long du Douro, de Firancas, de Toxo, de Zamora. Mais ce qui prouve combien ce petit royaume des Asturies était encore faible et ne se soutenait, malgré la bravoure des chrétiens visigoths, ses héroïques défenseurs, que parceque la nature en protégeait les frontières par des chaînes de hautes montagnes dont les gorges étaient presque inaccessibles, c'est que don Alphonse, victorieux de deux armées musulmanes, ne peut que les rejeter au-delà du Douro, n'ose pas penser à conserver la possession des villes que ce fleuve arrose, se croit obligé de les détruire, et se hâte de revenir se renfermer derrière les rochers escarpés et les pics sourcilleux qui enceignent ses états.

(869) Le roi des Asturies n'avait que vingt et un ans lorsqu'il épousa dona Ximène, de la maison des comtes de Navarre, avec lesquels il contracte une alliance défensive et offensive contre les mahométans.

En 870 et en 871, il fait, contre les musulmans, des campagnes où le succès accompagne ses armes, mais où la victoire ne lui donne que de malheureux captifs et un butin souillé de sang.

Il saccage ou brûle les villes voisines des sources du Douro ; il passe ce fleuve, entre dans la Lusitanie, prend de force Coimbre, la démolit, répand au loin la terreur et la mort, reparaît derrière les remparts inexpugnables dont la nature a muni son royaume, à la tête d'une armée ou plutôt d'une horde de barbares chargés d'affreux trophées, et n'a pas ajouté une seule contrée à ses états. On dirait qu'il n'osait faire que des courses rapides au-delà de ses montagnes protectrices. Ses guerres ne sont que des entreprises de brigands ; il recueille, au lieu de gloire, d'affreuses malédictions. Il extermine et ne conquiert pas ; il renverse ou anéantit, et ne peut rien établir. Les Orientaux l'auraient appelé le génie du mal.

(872 et 873) On serait tenté de croire cependant que, malgré l'affreux esprit de ce siècle, où l'ignorance avait altéré ce qu'il y a de plus pur, et perverti jusques aux principes d'une religion divine, il voulut, en travaillant à sa véritable grandeur, expier tant de ruines et de sang répandu. Il envoya des colonies dans plusieurs contrées de la Galice et de la province située entre le Minho et le Douro. Il releva les maisons d'Orense, de Brague, de Porto, de Lamégo, de Viseu, de Lagarde, ou ancienne Erminie, de Coimbre, et de plusieurs autres villes, distribua des terres aux habitants de ces villes rétablies, et entoura ces cités de murs capables de les protéger.

La piété continuait aussi de contribuer à réparer les malheurs de la guerre. Elle fondait de nouveaux

monastères au milieu des déserts que renfermaient les rameaux des grandes chaînes de montagnes, et ces anciennes solitudes étaient bientôt fréquemment visitées, peuplées et cultivées.

Vers cette même époque, un grand fléau ravagea une grande partie de l'Europe; comme si les guerres civiles et étrangères, et tous les effets de la barbarie, ne l'avaient pas accablée sous d'assez grands malheurs: de ces nuées de sauterelles si communes et si redoutées dans les contrées africaines voisines du Sanra, et des autres immenses plaines de sable brûlant, furent portées par des vents du midi au-dessus du détroit de Gibraltar, s'étendirent sur les Espagnes, et, franchissant les extrémités des Pyrénées, bien moins élevées que les pics les plus éloignés des mers, se répandirent sur la France, où il paraît qu'elles arrivèrent aussi par la Provence, soutenues et violemment poussées au-dessus de la Méditerranée par des autans impétueux.

(876) Mahomet cependant ne pouvait voir sans jalousie l'accroissement de la puissance d'Alphonse. Dès que la trève qu'il avait faite avec le roi des Asturies fut expirée, il prit les armes contre lui. Alphonse sortit des frontières de Viseu et de Coimbre, marcha contre les Maures, les vainquit, porta l'épouvante jusques à Mérida; et l'année suivante (877), ses troupes battirent de nouveau les musulmans et firent prisonnier le général de Mahomet.

Pendant tous les évènements que nous venons de voir se succéder sur la surface de l'Europe, couverte de débris et de cadavres, et que les lu-

mières de la science et de la raison étaient encore si loin d'éclairer; la Grande-Bretagne présentait un grand homme sur le trône.

Lorsque le jeune Éthelred eut remplacé son frère Éthelbert, l'assemblée des nobles, ou hommes libres de ses états, adopta une convention d'après laquelle Alfred, son autre frère, devait lui succéder. Les invasions des Normands, si souvent renouvelées, avaient beaucoup affaibli la puissance des rois de Westsex. L'autorité que le roi Egbert avait dans le temps donnée au royaume de Westsex sur ceux de Mercie, d'Eastanglie et Northumberland, diminuait chaque jour. Les habitants de ce Northumberland, plus éloigné que les autres royaumes des contrées du Westsex, en avaient secoué la domination et avaient élevé Osbert sur le trône qu'ils avaient rendu indépendant. Un de ces outrages que l'on a vus plus d'une fois renverser les empires est commis par le nouveau roi. Osbert chassait dans la Bernicie, qui faisait partie de ses états; il entre dans la maison de Bruen-Bocard, occupé dans ce moment à surveiller les côtes soumises à son commandement. La beauté de la femme de Bruen-Bocard lui fait oublier ses devoirs : il obtient par la violence ce que toutes ses instances n'avaient pu obtenir. Le mari de retour ne respire que vengeance. Son ressentiment est partagé par les Berniciens; ils rejettent Osbert, et nomment Ella leur roi. La guerre se déclare entre les deux monarques. Bruen-Bocard, dont la vengeance est bien loin d'être satisfaite, devient traître à sa pa-

trie et attire dans le Northumberland Ivan, roi des Danois. Ce roi de la Germanie cimbrique saisit avec avidité une occasion aussi favorable que celle que lui offre le Saxon outragé. Son père Lothbroch avait été massacré à la cour d'Edmond, roi d'East-anglie : il veut punir les meurtriers de son père et ajouter à sa puissance. Il met à la voile au printemps de 857, avec son frère Ubba; il entre dans la rivière Humber, ne trouve aucune résistance, s'empare de tout le pays situé au nord de cette rivière, et marche vers Yorck.

A la première nouvelle de l'arrivée des Danois, Osbert avait proposé à Ella de suspendre leur querelle et de se réunir contre l'ennemi commun des Saxons. Ella rassemblait ses troupes pour secourir son rival; Osbert, emporté par son courage, n'attend pas Ella, charge les Danois avec furie, mais ne peut résister long-temps à leurs efforts, et perd la vie avec plusieurs milliers de ceux qui l'avaient suivi.

Ivan entre dans Yorck, va au-devant d'Ella, remporte la victoire sur ce prince, qui, comme Osbert, périt en combattant; et le nom d'*Ellescrost* est donné au champ de bataille si fatal aux Saxons.

(868) Le roi des Danois soumet tout le Northumberland, revient ensuite sur ses pas, pénètre dans la Mercie et la ravage, lorsque Buthred, le roi de ce pays, se présente à la tête d'une armée. Les Danois et les Saxons redoutent les suites d'un combat. Buthred fait avec les Danois la même

faute que Charles-le-Chauve avec les Normands; il propose à Ivan une somme d'argent très forte, à condition que la Mercie soit évacuée. Ivan accepte cette rançon honteuse, retourne dans le Northumberland, pille les monastères où les Saxons avaient renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux, brûle les villes et les villages, fait enlever les femmes et massacrer les autres habitants.

Laissant son frère Ubba dans ce malheureux Northumberland, il s'embarque avec un corps de troupes, descend dans l'Eastanglie, défait le roi Edmond, malgré toute la vaillance de ce prince, le fait arracher d'une église où ce monarque s'était réfugié, lui offre en vain de lui laisser la couronne s'il consent à lui en faire hommage et à lui payer un tribut, ordonne qu'on le perce de flèches, qu'on lui coupe la tête, et qu'on mette à mort l'évêque Humbert, premier ministre d'Eastanglie. Edmundsbury est le triste mais glorieux monument du courage héroïque et des vertus d'Edmond, que l'église catholique a canonisé, et rappelle en même temps le honteux souvenir du lâche Saxon nommé Ecbert, qui se lie aux intérêts du féroce dévastateur de sa patrie, accepte d'un vainqueur barbare la couronne du généreux Edmond, la souille en la plaçant sur sa tête criminelle, et se dévoue à l'infamie.

Trois rois saxons étaient tombés sous les coups du redoutable Ivan. Le roi du Westsex, ce roi suzerain de l'heptarchie, pouvait seul résister à ses armes et sauver les Saxons. Ivan résout de l'atta-

quer; il embarque son armée, conduit sa flotte sur les côtes méridionales de la Grande-Bretagne, débarque facilement, et s'avance dans le pays nommé depuis Berkshire ou comté de Berk, jusques à Reading qu'il fortifie. Éthelred, le roi de Westsex, arrive à la tête de ses troupes; son frère Alfred est avec lui. La guerre dure un an. Les Saxons et les Danois se livrent neuf grandes batailles. Les succès sont, comme le courage et la résistance, égaux des deux côtés. La valeur et l'habileté d'Alfred donnent la victoire aux Saxons dans un endroit nommé Ashdown ou Aston; plusieurs chefs et un grand nombre de soldats danois y trouvent la mort. Mais Ivan ayant reçu de nouveaux renforts, défait les Saxons à Mérantun ou Merton. Le roi Éthelred y est blessé mortellement; Alfred lui succède, et est couronné à Winchester.

(871) La situation de l'Angleterre était cependant déplorable. Les Danois avaient soumis ou plutôt horriblement ravagé le Northumberland, l'Eastanglie et une partie du Westsex. Alfred veut empêcher qu'ils ne pénètrent plus avant dans son royaume; il leur livre une bataille sanglante. Il est vaincu; mais son courage et son génie sont au-dessus de ses revers. Luttant avec force contre la fortune, il présente de nouveau le combat aux ennemis. Les Danois le redoutent, lui proposent une paix qu'il accepte, sortent de Westsex, et se retirent vers le nord de la Grande-Bretagne. Ivan retourne en Danemarck chargé de dépouilles; mais son frère Ubba reste à la tête de ses guerriers.

Ubba porte la désolation dans la Mercie, malgré les promesses faites par son frère à Buthred. Ce roi, bien différent du valeureux Alfred, n'ose affronter l'orage, se retire lâchement à Rome, où il mourut dans le collége des Anglais, et livre ses états à leurs cruels dévastateurs. Un Saxon, nommé Céolwulf, ne rougit pas d'accepter, comme un dépôt des Danois, le royaume de Mercie, dont il accable les habitants infortunés sous des exactions plus dures que celles des ennemis. Ce traître ne jouit pas long-temps de son crime. Un Danois nommé Rusig, qui s'était emparé du trône de Northumberland, chasse Céolwulf et soumet la Mercie.

De nouveaux guerriers ne cessent d'arriver du Danemarck ou de la Scandinavie; leur puissance dans la Grande-Bretagne s'accroît à chaque instant; et ces hommes du Nord, se croyant tranquilles possesseurs des contrées qu'ils ont conquises, commencent à cultiver ces terres qu'ils ont couvertes de tant de cadavres, de cendres et de décombres.

A mesure cependant que le nombre de ces aventuriers augmente, le Northumberland, l'Eastanglie, la Mercie, ne suffisent pas à leur avidité. Les derniers arrivés de ces hommes si redoutés, ne reconnaissant pas toujours de lien social qui les unisse à ceux de leurs compatriotes qui les ont précédés, se regardant comme indépendants, et ne se croyant pas obligés d'observer des traités qu'ils n'ont pas faits eux-mêmes, veulent s'empa-

rer de Westsex (873). Halden, un des chefs des Danois, s'embarque sur une flotte considérable, dès le commencement de l'été, descend auprès d'un fort situé sur la côte occidentale de Westsex, s'en empare, est arrêté dans sa marche par Alfred, qui avait rassemblé à la hâte une petite armée, fait un traité de paix avec ce prince, en jure le maintien sur une sorte de bracelet que les Danois regardaient comme un objet sacré; mais, violant bientôt son serment, tombe pendant la nuit sur la cavalerie anglaise, et surprend la ville d'Exeter.

Alfred, en homme de génie, voit tout l'avantage que les Danois tirent des escadres nombreuses qui leur amènent à chaque instant de nouveaux renforts des contrées septentrionales, et qui leur donnent tant de facilité pour se transporter avec vitesse, et sans obstacle, sur tous les points des rivages bretons qu'ils veulent envahir. Il conçoit une idée hardie, la médite en grand homme, et l'exécute avec autant de rapidité que de succès. Il sent qu'il ne peut défendre un royaume attaqué si souvent à l'improviste, et menacé de toutes parts, qu'en opposant une flotte à celle de l'ennemi. Les forêts d'Angleterre lui fournissent les matériaux dont il a besoin; il fait venir de la Frise des constructeurs exercés et des marins rendus audacieux par leur expérience. Il combine ses mesures de manière que la nouvelle de ses préparatifs n'arrive point aux Danois, ou leur parvient sans les effrayer. Confiants dans leurs forces, ces hommes du Nord ne croient pas qu'on puisse leur dispu-

ter la victoire sur une mer qu'ils regardent comme leur patrie, et dont tous les rivages leur rappellent des triomphes. Alfred ne cesse de presser les travaux. Des bâtiments plus grands et plus forts que ceux des Danois sont lancés sur l'Océan. Il apprend qu'une flotte danoise, composée de plus de cent vingt barques ou navires chargés d'hommes et de munitions, va entrer dans la rivière d'Ex, et la remonter jusques à la ville d'Exeter, peu éloignée des côtes maritimes ; il s'avance hardiment vers cette flotte, la bat, la détruit ou la disperse, et débarquant avec rapidité, bloque Exeter, l'assiège, oblige les Danois à la rendre, et les contraint à donner des otages et à se retirer dans la Mercie.

Alfred avait ainsi délivré glorieusement son royaume, lorsqu'un autre chef de Danois ou Normands, nommé Rollon ou Rollo, ou Raoul, et que ses combats et ses conquêtes sur le continent devaient rendre fameux, débarque sur les côtes du Westsex. Alfred marcha avec intrépidité au-devant de ce nouvel ennemi. Suivant plusieurs historiens, une bataille sanglante eut lieu entre Alfred et Rollon. Les uns ont écrit que la victoire avait favorisé le roi de Westsex ; d'autres ont cru qu'elle s'était décidée pour le chef des Normands ; et selon d'autres auteurs, Rollon ne voulut pas exposer son armée aux hasards d'un combat contre les Bretons commandés par Alfred. Quoi qu'il en soit, Rollon, ou sans combattre, ou vainqueur, ou vaincu, remonta bientôt sur la flotte qui l'avait

apporté, et en dirigea les proues vers les côtes de France.

Alfred vit ses états garantis d'une invasion terrible; mais un orage formidable se formait dans le nord de l'Angleterre, et allait fondre sur son malheureux royaume.

Les Danois, maîtres de la Mercie, avaient détrôné Céolwulf, et divisé le royaume en plusieurs comtés. Halden, qui commandait dans le Northumberland, après avoir renversé du trône le roi vassal des Normands qu'il avait donné lui-même pour successeur au roi Rusig, avait partagé toute la contrée en comtés ou petits états qu'il avait distribués aux principaux chefs de son armée. Les trois royaumes conquis furent bientôt trop petits pour le nombre toujours croissant des bandes normandes qui arrivaient de la Germanie et voulaient partager tous les fruits des succès de leurs compatriotes. Les Danois résolurent bientôt d'ajouter le royaume de Westsex aux pays sur lesquels pesait leur barbare domination. Mais ce royaume avait pour défenseur Alfred, dont ils redoutaient l'habileté et le courage; ils décidèrent de faire secrètement les plus grands préparatifs : et ce qui montre dans quel état déplorable était encore la civilisation de la Grande-Bretagne, c'est que, malgré toute la prudence d'Alfred, il ne fut pas informé des rassemblements extraordinaires des Danois, et des projets sinistres dont il était menacé.

La tempête éclata sans qu'il eût pu la prévoir.

Les Normands se jetèrent sur le comté de Wilt; la ville de Chippenham fut enlevée. Une consternation soudaine se répandit dans le Westsex, et les habitants effrayés se soumirent aux vainqueurs ou s'enfuirent, au travers des bois, des marais et des rivières, jusque dans ce pays de Galles, que ses montagnes, ses forêts, et le courage des Gallois, rendaient l'asile naturel des opprimés et des vaincus.

Alfred resta seul avec son courage : l'espérance de sauver son pays lui donna la force de tout supporter. Se réservant pour des circonstances plus heureuses, il mit sa famille en sûreté chez des Saxons dont l'affection lui était bien connue; il se déguisa sous des haillons, se rendit inconnu au milieu de marais, dans la hutte d'un pâtre, y reçut l'hospitalité, et s'engagea à son service. Pendant que, dans cette sauvage retraite, et employé à la garde d'un troupeau ou à des travaux rustiques, il ne cessait de méditer en silence sur les moyens de délivrer sa patrie, des amis fidèles à leur pays, et décidés à tout braver pour briser le joug de leurs infortunés compatriotes, s'étaient réfugiés dans les bois et les marais du Sommerset, près du golfe de Bristol. Se jetant à l'improviste sur les Danois qui s'approchaient trop de leurs asiles, ils les massacraient, et trouvaient dans leurs terres inondées et dans leurs forêts épaisses des retraites assurées où leurs ennemis n'osaient pas pénétrer, et où l'exemple de leur noble persévérance et leurs succès souvent répétés augmentaient cha-

que jour le nombre des défenseurs du royaume.

Ils crurent devoir se réunir dans une espèce d'île ou plutôt de péninsule auprès de Taunton. Des marais impraticables environnaient cette presqu'île, dans l'intérieur de laquelle on ne pouvait parvenir que par un sentier très long, étroit et tortueux, et qui disparaissait même sous les eaux pendant la saison des pluies. Au milieu de ces marécages s'élevait une petite et grossière forteresse; Alfred s'y réunit à ses valeureux guerriers; ils y souffrirent, pendant plusieurs mois, les horreurs de la disette. Rien n'ébranla leur généreuse résolution; ils furent tous dignes de leur pays.

Cependant Ubba, après avoir ravagé une partie du pays de Galles, était venu investir le château ou plutôt le fort de Kenwhit, situé dans le pays de Devon, et où le comte Odun s'était renfermé avec quelques Saxons. Odun propose à ses compagnons de se faire jour les armes à la main au travers des Danois. Ils sortent de leur fort en désespérés, étonnent les Danois, et, malgré leur petit nombre, les mettent en déroute, en font un grand carnage, tuent Ubba, et s'emparent de l'enseigne sacrée de ces hommes du Nord, sur laquelle les sœurs du chef qui venait de tomber sous les coups des Saxons avaient brodé l'image symbolique d'un corbeau.

Cette victoire relève l'espoir des Saxons. Alfred, habile à profiter de toutes les circonstances favorables que la fortune peut lui présenter, résout d'attaquer un ennemi livré d'ailleurs à la sécurité

la moins prévoyante. Il veut cependant savoir par lui-même quelle est leur véritable position. Il avait employé une grande partie de sa jeunesse, non seulement à étudier la langue latine, à acquérir le peu de connaissances géométriques qui pouvaient s'être maintenues, vers la fin du neuvième siècle, dans une île ravagée par tant d'invasions, ensanglantée par tant de guerres civiles, et isolée au milieu des flots orageux de l'océan Atlantique, mais encore à faire des vers anglo-saxons et à cultiver l'art imparfait que l'on appelait alors la musique. Il jouait de l'ancienne harpe saxonne, dont les chefs des églises se servaient pour accompagner leurs hymnes sacrées, et les jeunes gens leurs chants d'amour. Il paraît que la harpe scandinave, dont les sons sauvages et plus bruyants se mêlaient aux accents belliqueux des hommes du Nord, lui était aussi très familière. Il imagine de se déguiser en barde, et d'aller jusque dans le camp le plus nombreux des Danois; il passe trois jours au milieu d'eux, les amuse et les charme par ses chants, les observe sans en être découvert, les voit livrés à la débauche, ne pensant qu'à varier leurs plaisirs grossiers, bien éloignés de croire avoir quelque ennemi à craindre, et ne plaçant pas même de sentinelles autour de leurs rassemblements.

Il se hâte d'envoyer des messages secrets à ses braves guerriers, les rassemble dans la forêt de Selwood, marche pendant trois jours, rencontre les Danois réunis à Yattendun dans le Hamp, ne

leur donne pas le temps de se reconnaître, et encore moins celui de se ranger en bataille, se précipite sur eux avec impétuosité, les tue ou les disperse, et remporte une victoire complète et décisive.

Ceux qui peuvent échapper au fer du vainqueur se sauvent dans un camp retranché, mais sont bientôt obligés de se rendre à discrétion. Alfred reçoit des otages des Danois, exige que ces redoutables aventuriers abandonnent la Grande-Bretagne, et qu'ils jurent de ne jamais reparaître sur ses bords; mais, supérieur à son siècle, il pressent aisément tout ce que pourront sur ces hommes du Nord la jouissance paisible d'un vaste territoire, l'amour de la propriété, le repos après tant de fatigues, et le charme d'une civilisation supérieure à celle qu'ils ont connue, quoique bien peu avancée encore. Il offre des terres fertiles à ceux des Danois qui voudront renoncer à leurs coutumes barbares, abandonner leurs rites sauvages, et embrasser les maximes de la religion qu'il professe, et qui a commencé avec tant de succès de civiliser tant de contrées européennes. Gothrun, le seul de leurs chefs qui ait survécu aux hasards des combats, accepte une proposition qui consolide son pouvoir. Il se soumet à la loi du Christ avec un grand nombre des principaux de ses hordes et des commandants de ses guerriers; il reçoit comme eux le baptême. Alfred lui sert de parrain dans cette cérémonie, le traite en roi, lui fait de riches présents (878). Gothrun rallie ceux qui l'ont imité,

se met à la tête de cette nouvelle armée, passe dans la Mercie, s'arrête pendant quelque temps aux environs de Cirencester, et se rend enfin dans le comté d'Essex, où il fixe son séjour avec ceux qui l'ont suivi, et où Alfred lui confère le droit de les gouverner en qualité de prince relevant de sa couronne.

Alfred veut achever son ouvrage; il donne à Gothrun un recueil des lois qu'il croit les plus propres à répandre ou conserver la religion de Jésus, à épurer les mœurs, à détruire les superstitions et les erreurs funestes, à réprimer le brigandage, à fixer les propriétés, à encourager le commerce. Le prince normand, fidèle à ses serments, observe et fait observer avec soin ces lois protectrices et si salutaires. Les Danois d'Essex et des autres contrées de l'Eastanglie qu'il gouverne perdent chaque jour de leur barbarie; leurs mœurs s'adoucissent; ils cultivent, heureux, les terres qu'Alfred leur a cédées; et ce grand roi reçoit une nouvelle récompense de son dévouement à ses devoirs, en voyant en même temps cette civilisation dont il est digne de prévoir une partie des admirables résultats se développer parmi les Danois naturalisés dans la Mercie, et gouvernés par l'habile et vertueux Éthelred, auquel il donna en mariage sa fille Éthelflida.

Les Danois qui ne voulurent pas renoncer aux coutumes et aux idées religieuses de leurs pères s'embarquèrent pour continuer leur métier de pirates, et infester les rivages européens. Ils ravagè-

rent comme un torrent la Flandre, le Hainaut, l'Artois, la Picardie, sous la conduite d'un chef nommé Hastings, et, malgré leurs serments, revinrent en Angleterre, débarquèrent dans le Kent, et voulurent surprendre Rochester. Mais Alfred, qui ne comptait pas beaucoup sur leurs promesses, étant bientôt prêt à marcher contre eux, ils remontèrent sur leurs barques et allèrent rejoindre ceux de leurs compatriotes que nous verrons porter le fer et le feu dans les provinces de France.

La haute sagesse du roi saxon ne lui permit pas cependant de ne pas redoubler de soins pour préserver son pays de nouvelles dévastations. Il réunit une flotte considérable avec laquelle il alla détruire, dans le port de Harwich, des bâtiments danois qui y attendaient un moment favorable pour se jeter sur un des rivages de son royaume. Il rétablit les anciens forts élevés pour défendre les côtes maritimes; il en construisit un grand nombre de nouveaux; il ferma pour ainsi dire, par ces retranchements placés avec habileté, tous les endroits par où les Normands auraient pu pénétrer dans l'intérieur de ses états.

Mais la Tamise ne pouvait leur être interdite, tant qu'ils seraient maîtres de Londres. Il résolut de leur enlever cette cité; il l'investit, et obligea les guerriers qui s'y étaient renfermés à se rendre. Il en augmenta les retranchements, autant que le lui permit l'état où était encore à cette époque, dans la Bretagne et dans les pays voisins, l'art de fortifier les places et les portes (883); il en embellit en-

suite l'intérieur par divers édifices, et il en confia le commandement à son gendre Éthelred, sous la suzeraineté de la couronne de Mercie.

Couvert de gloire, adoré des Anglais, souverain de presque toutes les contrées de la Grande-Bretagne, reconnu par les princes du pays de Galles, qui se déclaraient ses vassaux, venant de donner à Guthred la couronne des Northumbriens, qui, après la mort de Halden, lui avaient demandé un roi, il goûta la plus douce jouissance qui puisse être réservée à un monarque : il vit la Grande-Bretagne jouir sous son sceptre de la paix dont elle avait été privée pendant si long-temps, et que son génie, sa valeur et son admirable constance lui avaient rendue.

Cette paix dura douze ans; et pendant tout le cours de ces années heureuses, Alfred se montra plus grand que jamais. Il fait, en quelque sorte, de Londres la capitale de la Grande-Bretagne, en ordonnant que ce serait la ville où, deux fois par an, se réuniraient les états du royaume.

Il accorde aux sciences et aux arts qui existaient encore la protection la plus éclatante; il veut leur donner une nouvelle vie; il accueille en grand roi et en homme dont l'estime était d'un si haut prix, les savants et les artistes étrangers qu'il détermine à quitter le continent ou les îles voisines pour venir dans ses états. On a compté parmi eux le célèbre Irlandais Jean Scot Érigène; il en place plusieurs à Oxford, où saint Germain d'Auxerre avait dans le temps fondé une école; il donne un

nouveau lustre et une nouvelle étendue à cette école qui devait devenir si fameuse. Il y fonde trois colléges pour les trois branches des connaissances humaines qui étaient alors les moins abandonnées, la grammaire, la philosophie et la théologie. Il assigne des fonds pour le traitement des professeurs et l'entretien des élèves; il fait venir de Rome des livres, qui étaient d'autant plus rares en Angleterre, que le latin y était encore ignoré, même d'un grand nombre de prêtres. Il donne lui-même l'exemple de l'application au travail; il emploie à l'étude ou aux affaires de l'état les deux tiers de chaque journée; et, ce qui est encore plus remarquable, il partage son temps avec le plus grand ordre entre ses diverses occupations, et en maintient avec constance la sage distribution.

Les lois qu'il propose aux assemblées nationales sont douces; mais on les exécute avec exactitude, et sans aucune acception de personne. Voulant multiplier autour de lui les lumières, il s'entoure de plusieurs conseils; il tend à établir ces règles invariables, sans lesquelles il n'y a ni confiance ni tranquillité; il garantit l'un des plus grands droits des peuples, le but essentiel de toute association, l'impartialité de la justice, en statuant que les jugements seraient rendus par des jurés.

Il engage par de grandes récompenses les manufacturiers étrangers à se rendre dans ses états. Il prête de l'argent et même des vaisseaux à des commerçants audacieux, mais sages, qui, passant par le détroit de Gibraltar, vont à Alexandrie et

dans d'autres ports de l'Égypte, traversent l'isthme de Suez, se rembarquent sur la mer Rouge ou d'Arabie, et allant de rivage en rivage trafiquer jusque dans les ports occidentaux de l'immense péninsule indienne, rapportent dans leur patrie de précieuses marchandises de l'Orient, et notamment ces perles dont on dit que sa couronne était ornée. Voltaire a cité une relation anglo-saxonne, traduite en latin à Copenhague, à la prière du comte de Plélo, ambassadeur de Louis XIV, et relative à un vaisseau envoyé par Alfred pour découvrir par le nord de l'Europe et de l'Asie un passage qui conduisît aux grandes Indes.

Que n'a-t-on pas écrit de la libéralité d'Alfred, des secours qu'il prodiguait au malheur, de sa magnificence! Il fortifie ou décore plusieurs villes; il construit à Winchester un monastère où il place d'habiles maîtres; il élève des églises, ces grands monuments de tout ce que les arts avaient conservé de puissance.

Il règle d'une manière admirable la force militaire de son royaume. On croirait le voir organiser ces gardes ou milices nationales qui, sous différents noms, dans les temps les plus modernes, et dans un si grand nombre de contrées européennes, ont défendu si glorieusement la liberté, la propriété et la paix publique. Tous les Anglais en état de porter les armes sont exercés à les manier; leur discipline est sage; leurs chefs sont dignes d'eux. Le roi détermine les hauteurs où, en cas d'alarmes, de grands feux allumés donnent le si-

gnal du danger, du rassemblement, du secours et du succès.

Il invente de nouveaux bateaux à rames dont la vitesse l'emporte sur celle de tous les autres bâtiments; il en fait construire plus de cent.

Et comment peut-il pourvoir à tant d'entreprises? Par le retranchement des dépenses injustes ou inutiles, et par un ordre sévère. Que l'on sache que, de même que dans les états modernes dont les finances sont le mieux réglées, ses revenus étaient partagés en autant de parties qu'il y avait d'emplois généraux de fonds; que chaque dépense était payée par une recette égale qui y était appliquée; qu'il avait enfin imaginé et réalisé ces états-généraux de finances auxquels on donne le nom de *budget*.

Quelle sagesse, quelle habileté, quelle gloire! Ne voit-on pas la Grande-Bretagne briller de l'éclat de ces institutions si justement admirées par notre grand Montesquieu? Quelles horribles et nombreuses tempêtes doivent néanmoins fondre sur elle avant que les évènements de 1688 lui aient rendu ces institutions tutélaires, en aient augmenté la force et assuré la durée!

Ces douze années de paix et de bonheur étaient à peine écoulées, que les Danois, commandés par Hastings, se présentèrent de nouveau sur les côtes de l'Angleterre, et tentèrent d'en conquérir ou du moins d'en piller les contrées les plus exposées à leurs invasions. Leurs vaisseaux étaient au nombre de trois cents. Une partie de leur flotte débarqua

dans le pays de Kent; l'autre, sous les ordres de Hastings, remonta la Tamise, et ravagea les rives de ce fleuve. Alfred apprit dans l'Eastanglie, dont il réglait les affaires après la mort de Gothrun, les nouvelles tentatives des hommes du Nord. Il exigea un nouveau serment de fidélité des Anglais et des Danois qui habitaient ce royaume; mais dès qu'il l'eut quitté pour marcher contre les dévastateurs de sa patrie, les Danois de l'Eastanglie se soulevèrent en faveur de leurs compatriotes, prirent les armes, et allèrent joindre Hastings.

Une autre horde de Normands venait de se jeter dans le Westsex, de pénétrer dans le Devon, et d'investir Exeter. Alfred crut devoir commencer par marcher contre ces derniers. A son approche, ces Danois se rembarquèrent, essayèrent en vain de surprendre Chichester, et allèrent se réunir à Hastings.

Ce chef entreprenant des Normands, sachant Alfred dans le Devon, se hasarda à faire une incursion vers les confins de la Mercie; mais un corps d'Anglais profita de son absence, enleva ses quartiers, fit prisonniers sa femme et ses enfants, et les envoya à son roi. Le noble et généreux Alfred se hâta de les renvoyer à Hastings.

(882) Ce Danois cependant, s'avançant avec audace au travers de la Grande-Bretagne, parcourut une partie du pays de Galles, où il espérait trouver dans un grand nombre d'anciens Bretons des ennemis des Anglais. Il pénétra jusque dans le pays de Shrop. Poursuivi avec rapidité, bloqué dans But-

tington, il se fit jour au travers des lances des assiégeants, perdit une grande partie de ses guerriers, se sauva avec les autres dans l'Eastanglie, y reçut un renfort considérable des Danois du Northumberland, osa revenir dans le pays de Galles, et parvint à se fortifier dans Chester, où il passa la saison rigoureuse.

Vers 883, s'étant remis en marche au commencement du printemps, il alla dans le Northumberland, revint dans l'Eastanglie, se rapprocha des frontières de la Mercie, éleva deux forteresses ou camps retranchés à Hertford sur la Ley, protégea ainsi les vaisseaux danois remontés dans cette rivière, qui se jette dans la Tamise auprès de Londres, et repoussa les habitants de cette capitale, qui vinrent l'attaquer.

Alfred, qui depuis long-temps renforçait son armée, délivrait les différentes contrées de ses états des nombreux partis ennemis, et surveillait tous les mouvements de Hastings, crut voir arriver le moment favorable qu'il attendait. Il s'approcha de Hertford, examina la position des Normands, et, par une de ces mesures extraordinaires que le génie seul ose exécuter, que les Barbares ne peuvent pas prévoir, et que les Grecs d'Alexandre et les Romains de César auraient adoptée, il fit creuser un canal avec une admirable rapidité, détourna les eaux de la Ley, au-dessus de l'endroit où étaient mouillées les barques danoises, les mit à sec, et remplit les ennemis d'une telle épouvante, qu'ils abandonnèrent tous les retranchements qu'ils

avaient construits, et se retirèrent vers le nord, jusques auprès des rives de la Saverne.

Il les y poursuivit; ils furent contraints de s'éloigner encore plus de la Tamise, et de se réfugier dans le Northumberland.

Toujours vivement harcelés, et voyant la misère, la famine, les maladies et le glaive des Anglais éclaircir chaque jour leurs rangs, ils ne pensèrent plus qu'à se procurer des vaisseaux sur lesquels ils se rembarquèrent après trois ans d'efforts, de courses, de travaux et de combats funestes.

Alfred parvint facilement à rétablir l'ordre dans l'Eastanglie et dans le Northumbre, et, par une sage politique, les réunit à sa couronne, au lieu de leur donner de nouveau un roi subordonné.

(896) Délivré des soins d'une guerre terrible, il voulut achever le grand ouvrage dont il s'était déjà occupé avec tant de gloire et de succès.

Il partagea le royaume en comtés, les comtés en *hundreds* ou centuries, et les centuries en *tithings*, décuries ou dizaines.

Il régla que chaque décurie comprendrait dix fiefs ou grandes propriétés; que le chef de chaque dizaine serait responsable de la conduite de ceux qui lui seraient subordonnés, de celle de ses voisins et de ses hôtes; et que si l'on commettait sur son territoire quelqu'un de ces crimes qui n'étaient alors que trop communs, il serait obligé de faire comparaître l'agresseur, et si le prévenu avait pris la fuite, de se purger lui-même de tout soupçon de complicité. Ceux qui ne pouvaient être admis

dans une de ces décuries étaient regardés comme proscrits. On ne pouvait être reçu dans une nouvelle centurie qu'avec un certificat de la décurie à laquelle on appartenait, et un des dix décurions présidait ses collègues, sous le titre de *tithing-man*, *headborough*, ou *borsholder*, et les convoquait pour terminer les différents.

Il travailla au perfectionnement des lois qu'il avait promulguées, et des actes d'Éthelbert, d'Ina, et d'Offa, qu'il avait conservés. Il acheva de déterminer le nombre et la juridiction des *jurés*, qu'il avait établis ou renouvelés, et qui jugeaient les affaires civiles comme les criminelles. Il régla les circonstances dans lesquelles on pourrait donner une caution pour éviter un emprisonnement injuste ou inutile. Il abolit la juridiction dangereuse des *thanes* ou *ealdermans*, qui étaient en même temps juges et commandants militaires, en leur substituant des officiers particuliers chargés d'agir en leur nom. Il ordonna que les différents actes seraient délivrés par les fonctionnaires compétents, sans qu'on eût besoin de présenter à ce sujet une requête au roi, et afin que tous ceux qui auraient des réclamations à former pussent faire valoir leurs droits avec autant de facilité que de promptitude.

Il voulut qu'il y eût des foires et des marchés pour prévenir les ventes clandestines d'une des plus précieuses propriétés de la Grande-Bretagne sous son règne, des bœufs et des troupeaux, ventes secrètes qui en multipliaient les vols ou les enlèvements violents.

Et que l'on remarque bien quel soin il apportait à la préparation des lois, quel caractère auguste il voulait leur imprimer, par combien de discussions il désirait de les rendre l'expression de la volonté générale, et combien il respectait les droits de ses peuples. Elles étaient pendant long-temps l'objet de la délibération de ses conseillers particuliers; elles étaient ensuite renvoyées à un second conseil, auquel assistaient les évêques, les comtes, les vicomtes, les juges, les principaux des *thanes* ou *barons;* et enfin on les présentait à la discussion et à l'approbation de l'assemblée générale de la nation.

Au milieu de tant d'occupations royales qui ont illustré son règne et fait le bonheur de la Grande-Bretagne, il ne cessait de cultiver avec autant d'assiduité que de succès ce qu'on appelait alors la grammaire, la rhétorique, la poésie, la philosophie, l'histoire, la géométrie et l'architecture. Personne ne faisait des vers saxons mieux que lui. Il traduisit un ouvrage de saint Grégoire, l'*Histoire ecclésiastique de* Bède, le *Livre de la consolation* de Boëce. Il introduisit l'usage de remplacer le bois par de la brique, dans la construction des édifices publics et des maisons particulières. La mort l'enleva en 900 aux Anglais, qui l'adoraient. Il n'avait encore que cinquante-deux ans; il aurait pu faire long-temps le bonheur de son peuple. Sa mémoire, à laquelle aucun reproche n'a jamais été adressé, sera immortelle, et ses admirables vertus offrant le plus parfait modèle à ceux qui seront chargés

de gouverner la terre, les nations, dans les siècles les plus reculés, lui devront une partie de leur gloire et de leur bonheur.

Que l'Écosse, comme toutes les autres contrées de l'Europe, avait été éloignée, pendant la seconde moitié du neuvième siècle, de voir régner sur elle un prince comparable au grand Alfred!

Donald V avait succédé à son frère. On l'avait élevé sur le trône plutôt que le fils de ce frère aîné, parceque son neveu était encore trop jeune pour gouverner l'Écosse. Mais l'âge de Donald V ne l'avait pas rendu plus digne de la couronne; il ne songea qu'à ses plaisirs, et se plongea dans la débauche. Les Pictes, réfugiés dans la Northumbrie, observaient avec soin sa conduite; ils espérèrent de pouvoir sous un tel roi recouvrer leur patrie; ils représentèrent aux Northumbriens combien il leur serait facile d'attaquer avec avantage un roi efféminé, haï, méprisé de ses sujets, et incapable de commander une armée. Osbert, qui gouvernait la Northumbrie, partagea leurs désirs et leur espoir; il proposa à Ethelbade, roi de la plus grande partie de l'Angleterre, de porter la guerre en Écosse. On lui promit les secours d'hommes et d'argent dont il aurait besoin, et, précédé par les Pictes ravis de rentrer dans leur patrie, il se présente sur les frontières de l'Écosse, à la tête d'une armée. Les Écossais se défendirent avec un courage intrépide. Osbert fut battu près de Jedbourgh, dans la province de Téviotdale, et contraint de se retirer dans les montagnes. Mais Donald V, au lieu

de l'y poursuivre et de profiter de la victoire qu'il devait à la valeur de ses guerriers, courut vers l'embouchure de la Twède, où un corps d'Anglais avait fait une descente; il battit ce corps, pilla le camp et les vaisseaux de ceux qui venaient de débarquer, distribua à son armée les dépouilles et les provisions des vaincus, et l'encouragea tellement par son exemple à se livrer aux excès vers lesquels l'entraînait une grande abondance de viandes, de vins et de liqueurs, que les soldats écossais succombèrent sous l'ivresse la plus complète. Osbert, averti par ses espions, et qui avait rallié ses troupes très près du camp de Donald, se présente avant le jour devant les lignes écossaises, ne rencontre ni gardes avancées ni sentinelles, trouve les ennemis plongés dans un sommeil profond, en fait un horrible massacre, et s'empare de la personne de Donald.

Cette défaite abat le courage des Écossais. Osbert veut ajouter à leur consternation; il se hâte de faire marcher un corps d'armée au-delà de la Twède et dans le Lothian; il en envoie vers l'ouest un second qui pénètre dans le Galloway; il ordonne qu'un troisième, composé de dix mille hommes, s'embarque, gagne le golfe de Forth, et descende dans le pays de Five. C'en était peut-être fait de l'Écosse; mais une tempête anéantit la moitié de ces grandes barques qui composaient sa flotte, et qui ne pouvaient guère plus résister aux vagues soulevées par des vents impétueux, que les vaisseaux des Grecs revenant du siége de Troie.

Les soldats que portaient ces bâtiments, brisés ou submergés par l'orage, sont engloutis dans les flots avec les débris de ces frêles navires, et Osbert, devenu plus modéré dans ses prétentions ambitieuses, consent à signer un traité de paix avec les vaincus.

Les territoires actuels de Glascow, d'Édimbourg, et toute l'Écosse méridionale, jusques à la ville de Stirling, sont cédés aux Anglais. La ville de Stirling est déclarée commune aux deux peuples. Les Écossais sont forcés de se soumettre à payer un tribut. Donald est mis en liberté. Osbert ordonne qu'on remplace par un pont de pierre un pont de bois qui était sur la rivière de Forth; il fait planter une croix sur le pied de laquelle deux vers latins marquent les limites des contrées anglaises et écossaises; mais il ne stipule rien en faveur des Pictes, auxquels il devait en grande partie ses victoires.

Les malheurs de Donald ne l'avaient pas corrigé; il retomba dans la débauche : ses dérèglements devinrent tels, que les Écossais se crurent obligés de le renfermer; et sensible trop tard au mépris de ses sujets, et ne pouvant peut-être pas supporter la perte de ses coupables plaisirs, il se donna la mort par une nouvelle faiblesse.

(860) Constantin II, fils de Kenneth, monta sur le trône après Donald V, le frère cadet de son père. Il eut des vertus, et tâcha de faire refleurir les lois dans sa patrie infortunée. Mais de nouveaux malheurs fondirent sur l'Écosse. Tous les Pictes ne

s'étaient pas retirés dans la Northumbrie; un grand nombre de ces anciens habitants de l'Écosse méridionale s'étaient réfugiés au loin, avaient passé les mers, et cherché un asile jusque dans la Norwège: ils n'eurent pas de peine à exciter l'avidité des montagnards encore féroces de cette partie de la Scandinavie; ils les déterminèrent aisément à tenter les hasards des combats sur les rives écossaises. Les hommes du Nord, conduits par des Pictes, débarquèrent dans la province de Five. Huba et son frère commandaient les hordes de ces sauvages. Constantin les battit; mais dans un second combat il trouva une mort glorieuse pour lui, et funeste à son pays.

Il paraît cependant qu'après de grandes dévastations et divers succès, les Norwégiens furent contraints de se rembarquer.

Éthus succéda à son frère Constantin II. Il imita la vie désordonnée de son oncle Donald V; il abandonna le soin de son royaume pour de honteuses débauches. Les Écossais indignés se soulevèrent contre lui; il périt dans une prison.

Grégoire, qui le remplaça, rendit tout son éclat à la couronne d'Écosse, en rétablissant la puissance de sa nation, et en effaçant tout ce qui avait pu ternir l'antique gloire des braves Écossais. Non seulement il reconquit l'Écosse méridionale, mais il réunit à la monarchie écossaise les provinces de Cumberland et de Westmoreland qui en avaient fait partie.

Les Irlandais avaient fait une irruption dans le

Galloway; il voulut les empêcher de tenter de nouvelles invasions; et d'ailleurs il était allié d'un jeune Duncan, qui régnait alors en Irlande, et que deux chefs de guerriers, Cornélius et Brennus, voulaient détrôner. Il traversa avec son armée le détroit d'Antrim, battit Brennus et Cornélius, raffermit la couronne sur la tête de son allié, revint triomphant en Écosse, et mourut peu de temps après cette expédition.

Donald VI, fils de Constantin II, monta sur le trône après Grégoire. Son règne de douze ans fut paisible. Pourquoi a-t-il terni une gloire si belle en cédant à un zèle bien peu éclairé et en faisant une loi de sang?

Constantin III, fils d'Éthus, succéda à Donald VI, son cousin. Il paraît que le sceptre passait des enfants d'un frère aux enfants d'un autre, suivant que la nation les jugeait plus capables de le porter.

Pendant cette seconde moitié du neuvième siècle, où ces hommes du Nord, que les Irlandais nommaient Ostmans ou Orientaux, portaient si souvent le carnage, la destruction et l'incendie sur les côtes d'Angleterre et d'Écosse, l'Irlande ne fut pas garantie de leurs horribles dévastations. Une partie de cette île obéissait même à des rois norwégiens et ostmans; et la ville d'Armach, siége d'un archevêque qui portait le titre de primat d'Irlande, fut saccagée par les Danois, non seulement en 869, mais encore en 895. Mais sous combien d'autres fléaux nous allons voir ces Normands faire gémir

les contrées européennes voisines de l'Océan, et particulièrement celles de la France!

Ils s'étaient fortifiés dans l'île d'Oissel, au-dessus de Rouen, et sortaient de ce repaire pour ravager les provinces voisines. Charles-le-Chauve, voulant enfin mettre un terme à la désolation de ses états, résolut de chasser d'Oissel les sauvages du Nord. Il en forma le siége au mois de juillet 858. Son neveu, Lothaire, roi de Lorraine, vint le joindre devant cette place. Les Normands la défendirent avec vigueur.

Le siége durait depuis deux mois, lorsque Charles apprit que son frère Louis, roi de Germanie, avait passé le Rhin à Worms, et marchait contre lui. Bientôt on lui annonça que Louis était déjà près des bords de la Marne. Un grand nombre de seigneurs français, dont plusieurs, mécontents de Charles, avaient invité le roi Louis à entrer en France, se rendent auprès du roi de Germanie, et, consommant leur crime, lui prêtent serment de fidélité. Charles était malade dans son camp. Venilon, archevêque de Sens, qui était auprès de lui, à la tête de quelques troupes qu'il avait amenées comme propriétaire de grands fiefs et vassal de la couronne, feint d'être malade lui-même, abandonne Charles, se rend dans la ville métropolitaine, lève l'étendard de la révolte, va trouver Louis, et, par une monstruosité qui paraîtrait incroyable si l'on ne savait pas combien d'absurdités et de crimes peuvent enfanter l'ignorance et la barbarie, il convient avec lui de convoquer, non pas une

diète nationale, mais une assemblée d'évêques pour déposer Charles-le-Chauve, absoudre les Français du serment de fidélité, et déférer la couronne de France au roi de Germanie.

Cette assemblée rebelle doit se réunir à Attigny; et Charles ne croit pouvoir prévenir les résultats redoutables de ce conciliabule qu'en réunissant un synode des évêques qui lui étaient restés fidèles, et qui excommunient les prélats du parti de Louis de Bavière. « Si Louis avait des sujets de plainte contre son frère, disent-ils, il pouvait s'adresser à l'assemblée des états, sans verser le sang des peuples. » Mais quel temps que celui où personne n'est étonné de les entendre ajouter que si Charles a mérité de perdre sa couronne, ce n'est point à Louis, mais à eux de l'en priver, parcequ'il n'appartenait qu'à des mains sacrées de toucher à l'oint du Seigneur!

L'archevêque de Sens, peu effrayé de l'excommunication lancée contre lui, présida sa coupable assemblée d'Attigny, et on y porta l'audace jusques à déclarer Charles-le-Chauve déchu du trône.

Charles, un peu rétabli de sa maladie, leva le siége d'Oissel, et marchant au-devant de son frère, le rencontra à Brienne, entre la Marne et la Seine. Les deux armées furent en présence pendant trois jours. Des négociations furent entamées; mais les émissaires de Louis débauchèrent les soldats de Charles. Ce malheureux roi, délaissé par presque tous les siens, fut obligé de se réfugier en Bourgogne. Louis alla à Troyes, y

distribua aux factieux des commandements, des abbayes, et d'autres honteux salaires, et se rendit ensuite à Attigny, où il reçut son neveu, le roi Lothaire, contraint d'abandonner Charles au sort qui le poursuivait.

Les soldats de Louis, très nombreux cependant dans les provinces qu'il avait usurpées, y commirent des désordres qui indignèrent les Français. On oublia les torts de Charles, on fut touché de ses malheurs. Les seigneurs qui s'étaient emparés de l'influence et du pouvoir se dégoûtèrent de Louis; ils résolurent secrètement de remettre à leur tête le roi qu'ils avaient trahi. Ils oublient qu'ils sont Français, et qu'ils n'ont besoin que de leur courage; ils usent de dissimulation : ils persuadent à Louis de renvoyer en Allemagne presque toutes ses troupes, et se hâtent d'écrire à Charles qu'il peut se montrer de nouveau dans ses états. Le roi des Français accourt (859), se présente devant Louis, qui, n'ayant plus d'armée ni de partisans, est forcé de repasser le Rhin, et Charles est reporté sur son trône par une révolution plus rapide encore que celle qui l'en avait fait descendre.

Lothaire s'empressa de venir féliciter son oncle, et de signer avec lui à Arches, maison royale située sur la Moselle, entre Épinal et Remiremont, un traité d'alliance contre Louis de Germanie, leur ennemi commun.

Mais bientôt après ces deux princes et Charles, roi de Provence ou d'Arles, et frère de Lothaire, eurent une conférence avec Louis de Germanie,

dans une île voisine du Rhin, entre Andernach et Coblentz; et le résultat de cette entrevue fut un traité de paix, auquel il paraît que concourut Louis, frère de Lothaire et du roi de Provence, empereur et roi d'Italie. Lothaire par ce traité fit de grandes cessions; il donna l'Alsace à Louis de Germanie, et il abandonna à Louis d'Italie, Genève, Lausanne, Sion, leurs dépendances, et quelques contrées voisines. On ne vit que trop que, des cinq rois descendants de Charlemagne, Lothaire n'était pas le plus puissant. Mais remarquons que dans ce même congrès l'empereur Louis s'engagea envers ses états à ne gouverner que de concert avec eux.

Cependant ces fluctuations sans cesse renaissantes, ces discordes sanglantes, ces révoltes audacieuses dont la France était le théâtre, la puissance des grands, leur ambition, leur amour de l'indépendance, et plus que tout la faiblesse du caractère de Charles-le-Chauve, déterminèrent ce monarque, si différent de son grand-père, de son aïeul et de son bisaïeul, à supporter ce qu'il n'espérait pas pouvoir empêcher, à rattacher au trône, au moins en apparence, des pouvoirs effrayants qu'il ne pouvait ni diminuer, ni régler, ni limiter, à paraître donner ce qu'on avait ravi à sa couronne, et à consacrer par des sanctions royales le système le plus monstrueux, le plus subversif de l'autorité souveraine, et qui, dans beaucoup de circonstances, aurait été le plus ridicule, s'il n'avait pas été le plus contraire à la raison, à l'humanité, à la justice, et aux droits im-

prescriptibles des nations, comme à la dignité et à l'essence des trônes.

Ce régime féodal, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'illustration des familles adoptées par la gloire, avec les effets touchants, généreux et politiques de la reconnaissance, qui attache les peuples aux dignes descendants des héros et des grands hommes; ce régime funeste reçut des actes nombreux émanés du roi des Français un développement et une force nouvelle. Dès lors cet arbre immense a poussé ses racines jusques à de grandes profondeurs; il a étendu ses vastes rameaux sur l'Europe entière; il a couvert de son ombre épaisse les peuples et les rois; il a presque étouffé la puissance tutélaire des monarques, la liberté des sujets, la science, les arts, l'industrie, la civilisation, la vertu; enlaçant ses branches autour des institutions les plus chéries, les plus sacrées, il les a déguisées sous son feuillage, au point de les faire regarder comme ses dépendances, comme des rejetons infectés de ses qualités malfaisantes, comme des tiges secondaires qui devaient être maudites et proscrites avec le tronc qui les avait nourries. Nous verrons au commencement du treizième siècle un grand homme élevé sur le pavois des Français porter sa tête auguste au-dessus de cet arbre délétère, prévoir le moment où la terre en serait débarrassée, vouloir hâter cette époque encore trop reculée, et sa main hardie frapper de la hache royale et les racines et les branches et le tronc.

Mais trois siècles devaient s'écouler avant que le ciel donnât ce saint roi à la France. Combien Charles-le-Chauve était éloigné d'avoir le génie, la justice et la fermeté du fils de Blanche de Castille! Il ne vit même pas que, pour pallier quelques maux présents, il creusait un abîme sous la chaire royale, et accélérait la chute de sa dynastie.

Il augmenta l'étendue des fiefs que les seigneurs français possédaient; il leur en donna de nouveaux. Ne pouvant pas les priver des prérogatives féodales, il demanda seulement qu'ils en jouissent comme de présents de sa munificence. Il ne mit aucune borne à ces dons, pour multiplier au gré de ses désirs ces liens tissus par la reconnaissance, mais que la force et l'ambition ont bientôt dénoués. Il voulut voir des fiefs dans toutes les dignités, dans toutes les places, dans toutes les fonctions; il en donna même le nom et la nature aux postes les moins élevés : tant il croyait avoir besoin et connaissait peu les vrais moyens de s'attacher tous ceux qui pouvaient exercer la plus légère influence! Les commandements militaires, les places judiciaires, les magistratures civiles, les fonctions de la cléricature, les dignités de tous les ordres, les emplois domestiques auprès des grands, tout devint un fief. Les plus petits officiers des palais et des tribunaux, les greffiers, les huissiers, les concierges même, tinrent insensiblement leurs offices en fief ou en arrière-fief; et l'hommage de ces propriétés féodales, rendu à divers supérieurs de degré en degré, arrivait enfin jusques au roi, au

trône duquel tenait le bout d'une chaîne dont il était difficile de séparer les anneaux, mais que le plus faible lien réunissait à la royauté. Diverses redevances ou obligations devinrent le prix de ces fiefs; les unes furent pécuniaires; les autres consistèrent en services personnels que les caprices de donateurs tout-puissants rendirent souvent bien dures, bien ridicules, et même contraires à la décence et aux bonnes mœurs.

Mais pendant que ce système aussi bizarre que malheureux s'organisait dans les classes inférieures de la nation, les grands vassaux virent leur pouvoir ou leurs usurpations se consolider et s'accroître; les ducs d'Aquitaine, de Gascogne, de Bretagne, les comtes de Hollande, de Flandre, de Champagne, de Bourgogne, levaient fièrement leur tête si souvent rebelle, et faisaient trembler le souverain auquel ils rendaient un vain hommage.

Parmi ces grands vassaux figuraient avec gloire Robert dit le Fort; suivant plusieurs auteurs, il était fils de Robert, maire du palais de Pepin-le-Bref, petit-fils de Childebrand, frère de Charles-Martel, et par conséquent assez proche parent de Charles-le-Chauve; sa valeur était fameuse. Le roi lui avait confié le commandement des frontières ou marches neustriennes; il l'avait chargé de les défendre contre les Normands et les Bretons; il l'avait nommé *margrave* ou *marquis* de Neustrie. Il voulut le récompenser de la manière dont il avait rempli ses importantes fonctions; il le nomma

gouverneur ou duc de France ou de l'Ile-de-France, cette province qui était située entre la Marne, l'Oise et la Loire, et dont Paris était la capitale.

Le courage et l'habileté de Robert n'avaient pu cependant que suspendre les efforts des Bretons.

Erespage, ou Hérispoux, ou Hérispoë, qu'ils avaient nommé leur roi après la mort de son père Néomène, avait été assassiné par son cousin germain, Salomon, fils d'un frère aîné de Néomène. Salomon avait pris le titre de roi et les rênes du gouvernement. Craignant le ressentiment des Bretons, il avait reconnu Charles pour son suzerain, il avait imploré son secours ; mais lorsqu'il crut son trône consolidé, il ne voulut plus reconnaître de dépendance, et rompit tous les liens qui l'attachaient à la couronne de France.

Charles-le-Chauve marcha contre lui; il n'avait ni le talent ni le caractère de Salomon ; son armée fut battue, et il n'évita de tomber dans les mains de son ennemi qu'en prenant la fuite, et en abandonnant au roi de Bretagne ses tentes et ses bagages.

On ne conçoit pas comment, après tant de malheurs, Charles put imaginer d'attaquer son neveu Charles III, fils de l'empereur Lothaire et roi de Provence. Un projet aussi insensé que celui d'envahir, avec aussi peu de forces que celles dont il pouvait encore disposer, un royaume tel que celui de Provence, eut le résultat qu'un esprit aussi borné que celui du roi Charles pouvait seul ne pas prévoir. Il fut d'autant plus tôt contraint de

revenir honteusement sur ses pas, que des envoyés de son frère Louis, roi de Germanie, et de son neveu Lothaire, roi de Lorraine, eurent avec lui une conférence secrète, dans laquelle il est hors de doute qu'ils lui dirent combien Louis et Lothaire se croiraient obligés de s'opposer à son injuste entreprise.

Comment d'ailleurs aurait-il pu être long-temps absent de ses états, que les Normands ne cessaient de ravager ou de menacer?

Le mépris qu'il inspirait, affaiblissant à chaque instant davantage le peu d'autorité qui ne s'était pas encore échappé de ses mains, ses propres enfants oublièrent le respect et l'obéissance qu'ils devaient à leur souverain et à leur père. Quels exemples criminels donnés par leur propre famille n'encourageaient pas leur coupable rébellion! Charles, roi d'Aquitaine, le second fils de Charles-le-Chauve, se maria sans le consentement de son père, quoique n'étant encore âgé que de quinze ou seize ans. Louis surnommé le Bègue, fils aîné du roi de France, réclama une couronne apanagère, suivant l'usage absurde et funeste qui en avait fait donner une à son père, pendant la vie de son aïeul l'empereur Louis-le-Débonnaire. Un refus l'irrita; il se retira en Bretagne, leva un corps d'armée composé de Bretons, et auquel ce descendant si dégénéré de Charlemagne ne rougit pas de réunir des Normands, les ennemis implacables des Français; et, à la tête de ces barbares étrangers, il se jeta sur l'Anjou, le ravagea, et déchira

le sein de la patrie, pour laquelle il aurait dû donner sa vie, avec le fer de sauvages dévastateurs que son devoir le plus sacré était de combattre. Cette alliance monstrueuse aurait seule pu faire prévoir quelle devait être la destinée de ces indignes descendants du plus grand des monarques.

Pendant que Louis-le-Bègue s'en retournait chargé d'un honteux butin et à la tête de ces hordes normandes que les Bretons devaient s'indigner de voir combattre à leurs côtés, Robert-le-Fort, duc de France, tomba sur lui et dispersa ses soldats. Il ne contribua pas peu ensuite à le réconcilier avec son père, qui donna à Louis des comtés et des abbayes, et toléra, suivant quelques auteurs, qu'il eût le titre de roi.

Dès le mois de janvier 863, les Normands avaient remonté le Rhin jusques à Nuis, au-dessous de Cologne, sous la conduite de Roric. Le roi Lothaire s'empressa de s'avancer contre eux, le long de la rive gauche de ce fleuve, pendant qu'un corps de Saxons, envoyé par le roi de Germanie, suivait la rive droite; et les Normands furent obligés d'abandonner les contrées qu'ils avaient commencé de ravager.

D'autres bandes de ces hommes du Nord s'étaient répandues dans les provinces occidentales et maritimes de la France. Robert, toujours fidèle à ses devoirs et à sa gloire, poursuivit vivement ces bandes que commandait Hastings. Il était parvenu à les investir; mais, saisissant un moment

favorable, les Normands attaquèrent à l'improviste les Français, et allaient s'échapper; Robert ne se donne pas le temps de prendre sa cotte d'armes, il accourt, il s'élance au milieu des combattants: un javelot l'atteint; il meurt sur le champ de bataille, laissant Eudes et Robert encore très jeunes, et qu'il avait eus d'Adélaïs, que l'on a crue fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire.

(863) Charles, roi de Provence, était mort sans enfants. Dès 857, il avait déclaré que, s'il mourait sans postérité, Lothaire, roi de Lorraine, son frère, serait son héritier. Mais l'empereur Louis, qui régnait en Italie, était venu en Provence d'abord après la mort du roi Charles; il était parvenu à gagner un grand nombre de grands du royaume. Lorsque Lothaire arriva, on chercha à les concilier. Des conférences eurent lieu entre les deux princes, et la succession fut partagée. L'empereur eut une partie de la Provence et la Bourgogne transjurane; le reste des états de son frère Charles passa sous le sceptre de Lothaire.

Mais ce roi de Lorraine va être sous nos yeux le principal acteur d'une sorte de drame dont la France, l'Allemagne et l'Italie seront le théâtre, et dont il nous a paru d'autant plus nécessaire d'exposer les différentes scènes et le dénouement, qu'ils offrent un tableau fidèle et curieux des opinions, des préjugés, de la politique, des mœurs, des usages, de l'ignorance et de la corruption du neuvième siècle. Nous puisons nos récits dans Hincmar, dans les *Annales de Metz*,

dans celles de Saint-Bertin, et dans d'autres ouvrages écrits peu de temps après les évènements.

Lothaire II avait épousé, en 856, Théotberge ou Thietberge, sœur de l'abbé Humbert ou Hubert, à qui il donna, quelque temps après, le duché ou le gouvernement de la Bourgogne transjurane. Avant son mariage, et pendant que son père l'empereur Lothaire Ier vivait encore, il avait conçu une passion violente pour Waldrade, dont la beauté était célèbre. Il n'avait pas cessé de l'aimer, l'avait gardée comme sa concubine, et s'était bientôt dégoûté de Thietberge. En 857, il éloigna cette princesse de sa cour. Vaincu cependant par les remontrances et les prières des parents de la reine, il la rappela dans sa cour, mais ne voulut pas la revoir et ne se rapprocha que davantage de Waldrade. Son amour pour celle dont les charmes l'avaient asservi et son aversion pour la reine augmentant chaque jour, il résolut de se séparer de Thietberge par un divorce solennel, et d'épouser ensuite celle qu'il aimait plus que jamais.

Des accusateurs parurent bientôt contre la reine; on lui reprocha d'avoir, avant son mariage, vécu dans un commerce incestueux avec le duc Humbert. Des grands de Lorraine formèrent un tribunal devant lequel elle fut obligée de paraître et de se justifier. Elle nia fortement le crime dont on l'accusait. On ne pouvait point la convaincre; mais comme on voulait absolument qu'elle fût condamnée, Lothaire imagina de persuader à Gonthier, archevêque de Cologne, que si la reine pouvait être

répudiée, il épouserait la nièce de ce prélat. Le crédule archevêque, trompé par la promesse du roi, s'engagea à favoriser le divorce; il gagna facilement Theutgand, archevêque de Trèves, homme simple et très ignorant, et lorsque ces deux métropolitains furent consultés par Lothaire, avec quelques autres prélats, sur la conduite que l'on devait tenir, ils répondirent qu'il fallait avoir recours à l'épreuve absurde et barbare, mais alors regardée comme légitime, de l'eau bouillante. La reine choisit un homme qui subit cette épreuve, et qui, par une suite de précautions qu'il est aisé d'imaginer, et qu'on trouva le moyen de tenir secrètes, en sortit de manière à montrer l'innocence de la princesse. Thietberge fut rétablie dans tous ses droits de reine et d'épouse.

Mais les sentiments de Lothaire étaient restés les mêmes. Il prétendit bientôt avoir trouvé dans un voyage en Italie de nouvelles preuves de la conduite coupable de la reine, et on persuada à cette princesse que si elle ne facilitait pas elle-même le divorce si désiré par le roi, en avouant le crime dont elle était accusée, sa vie ne serait pas en sûreté. Cette malheureuse reine, vivement effrayée, promit ce terrible aveu; et au mois de janvier 860, le roi convoqua à Aix-la-Chapelle l'archevêque de Cologne, celui de Trèves, l'évêque de Metz, celui de Langres, l'abbé de Prüm, un autre abbé, et plusieurs grands de Lorraine. Lothaire parut au milieu d'eux, répandit des larmes perfides, leur demanda quelle conduite il devrait tenir, si la reine

se déclarait coupable du crime dont elle était accusée, et leur annonça qu'elle demandait avec instance de renoncer au monde, de prendre le voile de religieuse, et de terminer ses jours dans la pénitence et la solitude du cloître.

Le roi parlait encore à l'assemblée, lorsqu'un officier de Thietberge vint prier les évêques de passer dans l'appartement de la princesse. Ils se hâtèrent de s'y rendre d'après la permission du roi. La reine éplorée se jeta à leurs pieds, et réclama leurs avis sur ce qu'elle voulait leur révéler. « Que » la crainte, lui dirent-ils, ni aucune autre consi- » dération ne vous fassent trahir la vérité. » Elle protesta devant Dieu qu'elle n'avancerait rien que de vrai, et prenant à témoin l'archevêque Gonthier, son confesseur, elle se déclara indigne d'habiter désormais avec Lothaire. L'archevêque lui dit qu'elle devait répéter sa confession devant les évêques, afin qu'ils pussent lui donner des avis plus salutaires. « Dites vous-même ce que vous » en savez, répondit la reine. » — Les évêques lui demandèrent si elle n'avait pas quelque plainte à former, quelque moyen de défense à faire valoir. « Ne doutez pas de ma sincérité, dit-elle, ja- » mais je ne réclamerai contre ce que je viens de » déclarer. » Alors l'archevêque Gonthier, au milieu de soupirs et de larmes, découvrit aux évêques, d'après la permission de la reine, tout ce que lui avait appris la confession de cette princesse.

Les prélats allèrent trouver le roi, lui dirent que la reine ayant confessé son crime, et s'étant dé-

clarée indigne d'habiter plus long-temps avec lui, il ne pouvait plus la garder comme sa femme, et qu'il devait lui accorder la permission qu'elle avait demandée, de prendre le voile, et de se renfermer dans un monastère.

Dès le mois de février suivant, la diète du royaume s'assembla à Aix-la-Chapelle. Pendant cette diète, les évêques se réunirent, et formèrent un synode ou concile. On vit dans ce synode les deux archevêques de Cologne et de Trèves, qui avaient reçu la déclaration de la reine, et les évêques ou archevêques de Tongres, de Rouen, de Meaux, de Verdun et d'Avignon. On y rendit compte de la confession que la reine avait faite devant les évêques; elle la renouvela, la présenta par écrit à Lothaire, en présence du synode et d'un grand nombre de seigneurs, se jeta aux genoux du roi, et le conjura, au nom de Dieu, de lui permettre de se retirer dans un cloître, pour y pleurer ses péchés.

Les évêques s'adressant alors à Lothaire, le supplièrent de déclarer si des instances ou des menaces n'avaient pas arraché à la reine la confession qu'ils venaient d'entendre. Le roi protesta qu'il n'avait influé en aucune manière sur des aveux qui lui causaient la plus vive douleur. Les prélats firent de nouvelles remontrances à la reine; elle persista dans sa déclaration; ils la condamnèrent à la pénitence publique : mais Thietberge se sauva dans les états de Charles-le-Chauve, qui avait donné asile à son frère le duc Humbert.

Les évêques de France apprirent avec étonne-

ment les résultats des deux assemblées d'Aix-la-Chapelle. Hincmar, le célèbre archevêque de Reims, ne voulut d'abord y ajouter aucune foi.

Le pape Nicolas Ier, qui avait succédé, en 858, à Benoît III, informé de cette affaire, en témoigna sa surprise. Les évêques de Lorraine lui écrivirent qu'ils n'avaient pas encore rendu une sentence définitive, et qu'ils le priaient de suspendre son jugement jusques au moment où il aurait entendu Theutgand, archevêque de Trèves, et Hatton, évêque de Verdun, qui devaient aller incessamment à Rome.

Cependant, au mois de juin de cette même année 860, Charles-le-Chauve, Louis, roi de Germanie, et leur neveu Lothaire, roi de Lorraine, se réunirent dans une grande assemblée de seigneurs et d'évêques à Coblentz, et y signèrent un traité de paix, d'alliance et de défense mutuelle, dont l'observation fut jurée par Louis et Lothaire en tudesque ou allemand, et par Charles-le-Chauve en langue romane.

Lothaire, rassuré par cette alliance, et croyant pouvoir plus aisément écarter les obstacles qui s'opposeraient à l'exécution de ses projets, s'occupa plus fortement que jamais de son mariage avec celle dont il était toujours passionnément épris. Il fit tenir à Aix-la-Chapelle, en avril 862, une troisième assemblée d'évêques. On retrouve dans ce concile ou synode les archevêques de Cologne et de Trèves, et les évêques de Metz, de Tongres et de Verdun, auxquels se joignirent ceux d'Utrecht, de

Toul et de Strasbourg, aussi dévoués que les premiers aux volontés du roi. Lothaire leur remit un écrit dans lequel il exposait les raisons qui l'empêchaient de se réunir avec Thietberge, et néanmoins de continuer de vivre dans le célibat, et il les pria de déclarer son mariage nul, et de lui permettre d'en contracter un nouveau. Les évêques, rappelant des canons d'un concile de Lérida, d'autres canons d'un concile d'Agde, et un commentaire sur une épître de saint Paul, attribué à saint Ambroise, et composé par un diacre de l'église romaine, nommé Hilaire, décidèrent que Lothaire avait pu légitimement quitter Thietberge comme incestueuse, et qu'il lui était permis de prendre une autre femme.

Lothaire s'empressa de faire porter à Rome, par deux comtes, la décision des évêques de Lorraine, pria le pape de la confirmer, et lui promit de s'en rapporter à son jugement. Nicolas répondit qu'il enverrait deux légats en Lorraine. Il engagea Lothaire à ne rien précipiter; mais le roi, impatienté de la lenteur du pape, n'attendit pas la décision de Rome, épousa solennellement Waldrade, la fit couronner reine, et forma sa maison avec toute la magnificence que les cours royales pouvaient alors montrer.

Thietberge cependant était toujours en France, sous la protection de Charles-le-Chauve. Ce prince parut indigné du nouveau mariage de son neveu. Lothaire, craignant qu'il n'animât le pape et les évêques contre lui, eut recours au roi de Germanie;

il engagea Louis de Bavière à demander une nouvelle entrevue des trois rois. Elle devait avoir lieu à Sablonières ou Savonières, près de Toul. Louis-le-Germanique écrivit à ce sujet à son frère le roi des Français. Charles-le-Chauve ayant assemblé les évêques de ses états, fit rédiger une sorte de manifeste qu'il adressa au roi de Germanie; et l'on va voir plus que jamais ce qu'était devenu l'esprit de ce siècle depuis la mort de Charlemagne.

Charles dit à son frère dans ce manifeste qu'il n'avait pas tenu à lui que le traité de Coblentz n'eût été entièrement exécuté; mais que son neveu avait reçu dans son royaume de Lorraine sa fille Judith, veuve d'Eiteilulfe, roi de Westsex ou des Saxons occidentaux, et qui s'était fait enlever par Baudouin, comte de Flandre; que Baudouin et Judith ayant encouru l'excommunication, Lothaire qui les protégeait était excommunié comme eux; que le pape n'avait rien demandé qui ne fût juste au roi et aux évêques de Lorraine, relativement à la conduite que Lothaire avait tenue avec la reine Thietberge, et au mariage scandaleux de ce prince avec Waldrade; et que cependant si le roi de Lorraine voulait se soumettre à un jugement régulier et canonique, il était prêt à le voir et à conférer avec lui.

La proposition de Charles-le-Chauve est acceptée. La réunion des trois rois a lieu à Savonières au commencement de novembre. Charles veut faire lire publiquement un exposé de ses griefs. Lothaire, Louis, et deux cents évêques ou abbés des royaumes de Germanie et de Lorraine,

s'y opposent. Les trois princes se séparent sans rien terminer, et indiquent une nouvelle assemblée pour le mois d'octobre de l'année suivante.

(863) Le pape cependant convoqua à Metz un concile qui devait être présidé par deux de ses légats. Il avait désiré qu'il s'y trouvât des évêques de toutes les parties de l'empire français; mais Lothaire parvint à empêcher qu'on y vît d'autres évêques que ceux du royaume de Lorraine.

Les légats furent l'évêque de Porto et l'évêque de Cervia; ils devaient, d'après leurs instructions, examiner si l'accusation d'inceste et d'adultère portée contre Thietberge était fondée, si Lothaire avait été marié avec Waldrade pendant la vie de son père, et si son mariage avec Thietberge avait été forcé. On les avait avertis que la reine Thietberge, avant d'avoir fait sa confession publique, avait envoyé à Rome une protestation, dans laquelle elle déclarait qu'elle était forcée à s'accuser elle-même de crimes qu'elle n'avait jamais commis; et ils savaient d'ailleurs que depuis sa sortie du royaume de Lorraine elle avait eu recours plusieurs fois au saint-siége. Lothaire parvint à corrompre les légats. Ils furent admis à l'audience de Charles-le-Chauve, dans le monastère de Saint-Médard de Soissons. Ils lui présentèrent une lettre par laquelle Nicolas I[er] demandait la grâce de Baudouin, auquel le roi de France pardonna à la recommandation du pape, et dont il approuva le mariage avec sa fille Judith; mais ils ne lui remirent pas une seconde lettre, par laquelle le pape priait Charles-

le-Chauve d'envoyer des évêques de son royaume au concile de Metz. Ce concile s'assembla vers le milieu du mois de juin; il fut composé des prélats qui avaient assisté au troisième synode d'Aix-la-Chapelle. Les légats, entièrement séduits par l'argent et les présents de Lothaire, ne donnèrent pas au concile la lettre adressée par le pape aux évêques; ils ne demandèrent pas, malgré les ordres du pape, que la reine parût devant le concile; ils se contentèrent de se faire représenter les actes du synode d'Aix-la-Chapelle, et, après avoir entendu des témoins subornés contre la princesse, ils confirmèrent ces actes avec les archevêques de Cologne et de Trèves, et les autres prélats de Lorraine.

Ces deux archevêques portèrent eux-mêmes à Rome et présentèrent à l'approbation du pontife les actes de Metz et d'Aix-la-Chapelle. Le pape, irrité de la prévarication de ses légats, dont on lui avait appris la corruption, convoqua un concile dans lequel on condamna celui de Metz, en le comparant à un repaire de brigandage, de prostitution et d'adultère, et on déposa de leur épiscopat les métropolitains de Cologne et de Trèves.

Les deux archevêques sortent de Rome furieux, et vont trouver à Bénévent l'empereur Louis, roi d'Italie, à qui Lothaire les avait recommandés, et qui leur avait accordé sa protection. Ils se plaignent de la conduite du pape, qui, en les déposant sans le consentement de leur souverain, et sans le jugement des autres archevêques de France, avait violé les règles les plus saintes de l'église, et manqué

au respect qu'il devait à l'empereur et au roi Lothaire. L'empereur, animé par leurs plaintes, assemble un corps d'armée, et part avec l'impératrice et les deux métropolitains, pour contraindre le pape à rétablir les deux archevêques déposés, ou l'arrêter lui-même et l'enlever de Rome. Nicolas ordonne un jeûne général, des prières publiques et des processions solennelles. Louis campe avec son armée auprès de l'église de Saint-Pierre, qui était encore hors des murs. Le clergé et le peuple sortent en procession pour aller dans cette église, au tombeau des apôtres. L'empereur commande à ses troupes de dissiper cette multitude. Les soldats frappent, blessent et renversent ceux qui n'ont pas le temps de se dérober à leurs coups; les croix sont brisées, les bannières sont déchirées et foulées aux pieds. Le pape, qui était resté dans le palais de Saint-Jean-de-Latran, et qui apprend qu'on va venir l'enlever, sort secrètement, gagne le Tibre, se jette dans une barque, et parvient à se réfugier dans l'église de Saint-Pierre, où l'on a écrit qu'il avait été deux jours sans pouvoir se procurer aucune nourriture.

L'empereur cependant est attaqué de la fièvre; on lui annonce la mort subite d'un de ses soldats, qui avait brisé une croix dans laquelle l'impératrice Hélène avait fait incruster un fragment de celle de Jésus: l'effroi s'empare de son âme; il envoie au pape l'impératrice elle-même; il lui fait dire qu'il peut sortir sans crainte de l'église de Saint-Pierre, et qu'il désire de le voir. Nicolas

a une longue conférence avec le monarque; il condamne les deux archevêques, et confirme leur déposition.

(864) Gonthier, le métropolitain de Cologne, se hâte de composer une apologie de sa conduite et de celle de l'archevêque de Trèves; il en envoie une copie aux évêques de Lorraine, avec une lettre ou préface conservée dans les annales de Saint-Bertin. « Nicolas, qui se dit pape, écrit-il aux » évêques du royaume de Lothaire, qui se met » comme un apôtre, au rang des apôtres, et qui » veut se faire empereur du monde, a entrepris » de nous condamner; mais il a trouvé plus de » résistance qu'il n'en attendait, et a eu lieu de se » repentir de son entreprise. » Il adresse une autre copie de son apologie à Nicolas, et lui écrit en son nom et au nom de l'archevêque de Trèves, qu'ils ont été envoyés vers lui par les évêques de Lorraine, pour lui exposer les motifs de leurs décisions, et lui demander des instructions et des avis; qu'il les avait retenus pendant trois semaines; que les ayant fait venir ensuite devant une multitude tumultueuse de clercs et de laïques, il les avait condamnés et opprimés tyranniquement, sans assemblée canonique, sans avoir observé aucune formalité, sans avoir produit ni accusateurs ni témoins, sans leur avoir donné le temps ni les moyens de se défendre. « Voilà pourquoi, ajoute- » t-il, nous rejetons et méprisons la maudite sen- » tence que vous avez portée injustement, et sans » raison, contre nous; nous vous tenons pour ana-

» thématisé et excommunié, et nous vous rejetons
» de notre communion, contents de la communion
» de l'église universelle, dont vous vous êtes sé-
» paré en prononçant cet arrêt contre vous-même.
» Anathème à quiconque ne garde pas les préceptes
» apostoliques que vous avez violés d'une manière
» si visible et si publique. »

Hilduin, frère de l'archevêque, n'ayant pu remettre cette lettre au pape, entre dans l'église de Saint-Pierre, à la tête de quelques soldats, écarte ceux qui veulent lui résister, et jette sur le tombeau de Saint-Pierre la lettre de son frère.

Peu de jours après l'empereur décampa, et partit pour Ravenne. Les deux métropolitains revinrent en Lorraine. L'archevêque de Trèves s'abstint des fonctions épiscopales; mais celui de Cologne officia pontificalement dans son église pendant la semaine sainte.

Le pape cependant craignit les démarches du clergé de France, jaloux de ses priviléges et de ses libertés. Il écrivit à l'archevêque de Reims, à celui d'Arles, à celui de Bourges; il leur exposa les motifs de la déposition des deux métropolitains; il leur recommanda de ne pas communiquer avec eux, sous peine d'excommunication. Les évêques, qui avaient approuvé avec ces métropolitains le divorce de Lothaire, écrivirent au pape pour se justifier, et réclamer son indulgence. Gonthier, abandonné de tous ses collègues, envoya son apologie à Photius, patriarche de Constantinople, et lui demanda sa communion, et celle des autres

évêques de l'église grecque, mécontents de l'église romaine. Photius s'empressa de la répandre dans l'Orient, pour montrer que dans l'Occident même la hauteur et la tyrannie du pape étaient insupportables.

Lothaire, effrayé de l'abandon des évêques de son royaume, écrivit à Nicolas; il se plaignait de ce qu'on avait donné trop de créance à ses ennemis, de ce qu'on avait déposé ses deux métropolitains pendant qu'il était occupé à l'extrémité de ses états à défendre les chrétiens contre les barbares Normands, de ce qu'on avait prononcé si vite sur son divorce et sur son nouveau mariage. Il déclara cependant qu'il était prêt à se soumettre à la décision du pape, et même à aller à Rome, pour lui donner une marque de déférence. Il fit porter sa lettre par l'évêque de Strasbourg, et abandonnant entièrement l'archevêque de Cologne, donna son siége métropolitain à Hugues, cousin germain de Charles-le-Chauve.

Gonthier partit avec l'archevêque de Trèves pour Rome, où ils espérèrent en vain d'obtenir leur réintégration dans l'épiscopat par l'intermédiaire de l'empereur Louis.

Le roi de Lorraine cependant continuait d'habiter avec Waldrade, de la traiter en reine, de lui laisser exercer une grande autorité, et il lui avait donné les biens de plusieurs églises de filles. Thietberge, qui s'était retirée dans le Valais avec son frère Humbert, crut devoir se réfugier de nouveau auprès de Charles-le-Chauve, qui lui donna

pour sa subsistance l'abbaye d'Avenai en Champagne.

(865) Le pape ne cessait de presser Charles-le-Chauve et le roi de Germanie de déterminer leur neveu à renvoyer Waldrade et à reprendre Thietberge. Les deux rois eurent à ce sujet une conférence à Dou y , entre Sedan et Mouzon, au mois de février 865 ; ils écrivirent à Lothaire. Le roi de Lorraine reçut mal les avis de ses oncles ; il imagina qu'ils avaient des projets sur ses états. Il envoya le frère de sa mère à l'empereur Louis. Il engagea facilement ce prince à prier le pape de détourner Charles-le-Chauve de la guerre. Le pape y consentit ; il exhorta le roi des Français à la paix ; mais, peu de temps après , il écrivit à Charles-le-Chauve et au roi de Germanie, pour obtenir d'eux qu'ils pressassent Lothaire de renvoyer Waldrade.

Un légat porta les lettres du pape : les expressions étaient bien éloignées , dit l'annaliste de Saint-Bertin, de la douceur apostolique et des égards que l'on avait toujours remarqués dans les lettres adressées à des rois par les évêques de Rome. Charles et Louis de Germanie les reçurent cependant avec respect. Charles, pressé d'ailleurs par sa femme Irmentrude, se rendit à Attigny, et y conduisit Thietberge. Lothaire n'osa pas refuser de s'y trouver. Il avait contre lui les armes de Charles-le-Chauve et la puissance du clergé de Neustrie ou de France, alors bien plus redoutable. Il dissimula ; il vint à Attigny. Le légat, en-

touré d'évêques, le menaça de l'excommunication du pape, de la colère de saint Pierre, et du plus terrible jugement de Dieu, s'il n'obéissait au saint-siége. Lothaire, déguisant ses secrets sentiments, présenta la main à Thietberge, promit de la recevoir comme épouse, de l'honorer comme reine, fit confirmer sa promesse par le serment de douze comtes de Lorraine, et annonça que, dans la fête solennelle la plus voisine, il paraîtrait en public avec la reine revêtue comme lui des ornements royaux.

La reine partit en effet pour Gondreville; le légat y arriva bientôt avec Lothaire. Le roi et la reine assistèrent, la couronne sur la tête, à la messe que le légat célébra.

Waldrade cependant reçut du légat l'ordre de le suivre à Rome, où elle devait réparer ses erreurs par sa soumission et par sa pénitence. Lothaire n'osa pas s'y opposer. Elle fut contrainte de suivre le légat, qui la mena, pour ainsi dire, en triomphe en Suisse, en Souabe et en Bavière, par où il voulut passer pour retourner en Italie.

L'absence de Waldrade augmenta la passion de Lothaire. La hauteur du pape, l'insolence du légat, les affronts dont on l'avait abreuvé en présence de son oncle et de toute la cour de France, aigrirent son ressentiment. Son aversion pour Thietberge, qu'il refusait toujours de voir, devint plus forte. Il envoya secrètement à Waldrade l'ordre de revenir en Lorraine (866). Cette princesse reçut cet ordre à Pavie, s'échappa, arriva en Lorraine,

ne parut pas à la cour, mais se retira dans une demeure assez voisine de la résidence royale pour que Lothaire pût la voir aisément.

A peine le pape fut-il informé de la fuite de Waldrade, qu'il l'excommunia, et écrivit aux évêques de France et de Germanie, pour leur exposer les motifs qui l'avaient déterminé. Il écrivit aussi au roi Lothaire, et le menaça de le retrancher de sa communion.

Le roi de Lorraine, renouvelant ses accusations contre la reine, et prétendant de nouveau qu'il avait épousé Waldrade avant qu'on l'eût forcé à donner la main à Thietberge, offrit de faire décider cette affaire par une épreuve judiciaire et le combat de deux champions. Le pape refusa. Thietberge écrivit à Nicolas. Elle renonçait volontairement, disait-elle, à son mariage avec Lothaire; elle reconnaissait Waldrade pour l'épouse légitime du roi de Lorraine; elle demandait d'aller à Rome.

Nicolas ne voulut voir dans la lettre de la reine que l'effet de la contrainte et de la terreur. « A » quelque violence que vous soyez exposée, lui » répondit-il, ne laissez pas abattre votre courage. » Quand bien même vous viendriez à mourir, le » roi de Lorraine ne pourrait jamais avoir pour » épouse la femme criminelle et indigne avec la- » quelle il a vécu d'une manière si scandaleuse. » L'église a porté son jugement; elle n'a pas besoin » de votre témoignage. Le voyage de Rome ne se- » rait pas sûr pour vous; et vous ne devez pas

» vous éloigner de Lothaire, tant que Waldrade
» sera auprès de lui. »

Cependant les évêques de Lorraine, bien loin de traiter Waldrade en excommuniée, avaient refusé de recevoir les lettres de Nicolas. Le pontife de Rome leur reproche, dans de nouvelles lettres, ce qu'il appelle leur lâcheté, et la crainte qu'ils ont de voir Lothaire les priver de leurs bénéfices; il ajoute qu'il les excommuniera eux-mêmes comme fauteurs des désordres du roi et de Waldrade. Il écrit au roi que les mauvais traitements qu'il fait souffrir à Thietberge sont la seule cause de la demande qu'elle lui a adressée; « si elle persiste à
» vouloir venir à Rome, qu'elle puisse faire le
» voyage sans danger; mais que Waldrade l'y pré-
» cède pour y subir son châtiment; et je ne con-
» sentirai à la séparation de la reine avec vous
» qu'à condition que de votre côté vous gardiez le
» célibat. »

Le roi et les évêques de Germanie recommandèrent fortement au pape les deux archevêques déposés; Nicolas resta inflexible.

Les Sarrasins d'Afrique, ayant fait vers cette époque une nouvelle descente en Italie, l'empereur Louis appela à son secours son frère, le roi de Lorraine. Lothaire passa en Italie, à la tête d'une armée. Les deux frères battirent les Sarrasins; mais une chaleur excessive, la dyssenterie et la peste firent périr un grand nombre de soldats de Lothaire.

(867) Nicolas mourut vers la fin de 867. Le

peuple romain élut Adrien II pour son successeur, sans l'intervention des délégués de l'empereur (*missi dominici*). Les délégués s'élevèrent fortement contre cette nouveauté. L'empereur Louis II approuva leur réclamation, mais confirma la nomination d'Adrien; et le pape ne manqua pas de s'adresser à ce prince pour la nomination des juges qui devaient faire le procès à un criminel.

Lothaire espéra de trouver dans Adrien plus de facilité que dans Nicolas. Il pria l'empereur son frère d'engager le nouveau pape à ne pas s'opposer à son mariage avec Waldrade, et écrivit à Adrien une lettre remarquable. « Tous les chré-
» tiens, lui dit-il, doivent regretter un aussi grand
» pontife que Nicolas : je le pleure moi-même. J'a-
» vais remis mes intérêts entre ses mains; je vou-
» lais aller à Rome me justifier auprès de lui: pré-
» venu par les calomnies de mes ennemis, il n'a
» jamais voulu m'entendre; mais j'espère que vous,
» qu'il a plu à Dieu d'élever en sa place, vous ne
» vous opposerez pas au désir que j'ai de vous voir
» et de vous entretenir. »

La réponse du pape fut agréable à Lothaire; et les espérances de ce prince se ranimèrent d'autant plus, qu'Adrien permit à Thietberge de venir auprès de lui. Cette princesse fit connaître au pape le désir qu'elle avait de se retirer de la cour de Lothaire, de se délivrer des persécutions qu'elle souffrait, et de trouver enfin le repos. Elle lui dit que son mariage n'était pas légitime; mais Adrien ne voulut pas lui permettre de se séparer du roi :

il la renvoya en France. Il écrivit à Lothaire qu'il convoquerait un concile pour prononcer sur son affaire ; et, à la prière de l'empereur Louis, il leva l'excommunication que Nicolas avait lancée contre Waldrade, à qui il l'annonça lui-même, d'après l'assurance que l'empereur lui avait donnée qu'elle avait renoncé pour toujours à ses liaisons avec Lothaire.

Bientôt après, Charles-le-Chauve et le roi de Germanie eurent une entrevue dans l'abbaye de Saint-Arnoul de Metz, avec l'agrément de Lothaire, dont le royaume comprenait cette ville, et qui, par une résolution bien extraordinaire, ne se trouva pas à cette entrevue. Les deux rois, en présence de Hincmar, archevêque de Reims, et de quelques autres prélats, se promirent, en cas que leur neveu le roi Lothaire vînt à mourir sans enfants légitimes, comme on devait s'y attendre, de partager également ses états.

Ils convinrent aussi, dans la conférence de Metz, de partager de même *l'avouerie*, c'est-à-dire le protectorat du saint-siége. Mais quel mélange de prétentions, de faiblesse et d'absurdités nous présentent et les opinions des peuples et les résolutions des rois, à cette époque si désastreuse d'ignorance, de barbarie et de superstition ! A peine cinquante-cinq ans s'étaient écoulés depuis la mort de Charlemagne, de celui de qui les évêques de Rome tenaient tout leur pouvoir temporel, que ses lâches descendants vont au-devant d'une funeste servitude, tendent leurs débiles

mains aux fers sacrés qu'on veut leur donner, et, entraînés par des passions ignobles, trahis par leur faiblesse, trompés par de grands vassaux qui ont résolu secrètement leur perte, paraissent rechercher avec le soin le plus attentif tout ce qui peut favoriser cette domination universelle, vers laquelle les pontifes de Rome, profitant habilement des circonstances, s'avancent à grands pas.

Lothaire et son frère l'empereur Louis sont effrayés des projets ambitieux de leurs oncles. Quelles mesures croient-ils devoir prendre? Ils s'adressent au pape; ils le prient d'interposer son autorité (telles sont les expressions de quelques historiens) auprès des rois de France et de Germanie (868). Adrien s'empresse d'écrire à ces deux rois; il les engage à conserver la paix avec leurs neveux, et les menace, s'ils rompent cette paix, de joindre les armes spirituelles de saint Pierre aux armes temporelles de l'empereur.

Lothaire, peu tranquillisé par la lettre du pape, va trouver à Francfort son oncle le roi de Germanie; et, on ne sait d'après quelle condition secrète, Louis-le-Germanique, témoignant une grande affection à son neveu, lui rend l'Alsace, que Lothaire donne en duché à Hugues, fils naturel qu'il avait eu de Waldrade, promet au roi de Lorraine de défendre ses états, l'Alsace et le jeune prince, pendant le voyage que Lothaire allait faire en Italie, et lui déclare même qu'il ne s'opposera pas à son mariage avec Waldrade.

Quoi qu'il en soit, en 869 Lothaire envoya des

ambassadeurs à ses deux oncles, pour les prier de nouveau de ne faire aucune entreprise sur son royaume, se mit en route pour l'Italie, et ordonna à Thietberge de le suivre et de partir quelques jours après lui.

L'empereur Louis assiégeait Barri, que les Sarrasins défendaient avec beaucoup de courage. Lothaire trouva à Ravenne sa belle-sœur l'impératrice Engelberge ou Engelbergue, fille du roi de Germanie; il lui fit de riches présents, et l'engagea à l'accompagner jusques au Mont-Cassin, où, d'après la prière de l'empereur, le pape devait se rendre.

Dès le lendemain de leur entrevue, Adrien, bien loin de traiter Lothaire en excommunié, célébra la messe pontificale devant le roi; il invita Lothaire à s'approcher de l'autel. « Prince, lui dit-il en te-» nant dans ses mains le pain et le vin mystérieux » et consacrés, si vous n'êtes pas coupable de l'a-» dultère que le pape Nicolas, mon prédécesseur, » vous a défendu, et si vous êtes résolu à vous éloi-» gner à jamais de Waldrade, recevez avec confiance » cet auguste sacrement; mais si vous voulez retom-» ber dans vos désordres, gardez-vous d'approcher de » ce sacrement, qui deviendrait votre jugement et » votre condamnation. » Lothaire n'ose pas reculer; il reçoit la communion des mains du pape, avec plusieurs grands de sa cour.

Le lendemain de cette cérémonie, l'impératrice alla joindre l'empereur au siége de Barri; le pape retourna à Rome; Lothaire l'y suivit.

Le roi alla au tombeau des saints apôtres; personne ne vint au-devant de ce prince; il ne put obtenir qu'on dît la messe devant lui.

Bientôt néanmoins Adrien le reçut dans son palais de Saint-Jean-de-Latran; ils se firent mutuellement des présents. Le pape, suivant les annales de Saint-Bertin, donna à Lothaire un manteau, une palme et un bâton pastoral; et les Français qui avaient accompagné le roi virent dans ce manteau l'annonce du mariage de leur monarque avec Waldrade, dans la palme le signe de la victoire, et dans le bâton pastoral la marque de l'autorité qu'il exercerait sur les évêques de ses états: tel était l'esprit du temps.

Le pape cependant envoya en France l'évêque Formose et un autre évêque, pour y convoquer un concile composé des prélats de France, de Lorraine et de Germanie, et auquel on inviterait des ambassadeurs des trois monarques. Ce concile devait examiner l'affaire du divorce de Lothaire, et renvoyer les résultats de ses recherches et de ses délibérations à un second concile qui serait tenu à Rome. Lothaire repartit pour son royaume, plein d'espérance de pouvoir se réunir à Waldrade; mais la fièvre le prit à Lucques, et il mourut à Plaisance, où il avait voulu être transporté, au mois d'août 869.

Ainsi finit ce drame singulier qui avait occupé l'Europe pendant tant d'années, cette suite de tableaux trop fidèles d'un siècle ignorant, corrompu et avili; cette représentation trop long-temps pro-

longée, où on vit paraître sur la scène un roi de France, un empereur, deux autres rois, deux papes, plusieurs conciles, et où l'amour, l'ambition et la crainte, méconnaissant les vrais principes, confondant tous les droits, dégradant les trônes, profanant les autels, furent si souvent près d'ensanglanter la terre.

Thietberge, qui suivait Lothaire, arriva à Plaisance un peu après sa mort; elle le pleura, prit soin de ses funérailles, se retira dans l'abbaye de Sainte-Glossinde de Metz; et Waldrade se renferma dans l'abbaye de Remiremont, où elle mourut.

Lothaire n'avait laissé aucun enfant légitime : ses plus proches parents étaient son frère l'empereur Louis, et ses oncles Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique. L'empereur était toujours occupé au siége de Barri, défendu par les Sarrasins avec une rare constance. Le roi de Germanie était en guerre avec les Vinides ou Vénèdes. Charles-le-Chauve, en apprenant la mort de son neveu, s'avança jusques à Attigny. Une députation de plusieurs seigneurs et évêques du royaume de Lorraine vint le prier de ne pas entrer dans les états de Lothaire avant de s'être concerté avec son frère, le roi de Germanie; mais d'après les avis secrets que lui fit parvenir Advence, évêque de Metz, il se rendit dans cette ville, où il fut reçu par ce même Advence, par les évêques de Toul, de Verdun et de Tongres, et par un grand nombre de grands et de nobles de Lorraine.

Il y convoqua une assemblée générale dans la

cathédrale de Saint-Étienne. L'évêque dit que leurs prières étaient exaucées; que Dieu leur envoyait pour remplacer Lothaire un prince qui réunissait les vœux des grands et des peuples, qui gouvernerait la Lorraine selon la justice et dans la paix, et qui soutiendrait les droits des églises et des pasteurs. De grandes acclamations se firent entendre : tous les assistants s'écrièrent que Dieu avait dicté le choix qu'ils faisaient de Charles. Ce prince promit de gouverner les peuples suivant les lois, de protéger les églises, de maintenir les seigneurs dans leurs charges et leurs dignités. Les cris d'adhésion redoublèrent. Les suffragants de Trèves, dont le siége était vacant, invitèrent Hincmar, archevêque de Reims, à remplacer provisoirement leur métropolitain, et à porter la parole en leur nom. Il se leva, et après avoir parlé dans le même sens que l'évêque Advence, il rappela la conversion de Clovis par saint Remi, archevêque de Reims, la cérémonie dans laquelle ce métropolitain avait sacré ce prince avec une huile sainte dont on conservait encore une partie dans son église; la généalogie de Pepin, de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, qui descendaient de saint Arnoul; le sacre de ce même Louis par le pape Étienne. « Terminons, ajouta-t-il, d'une manière » plus solennelle et plus authentique ce que nous » avons si heureusement commencé : couronnons » et sacrons dans cette assemblée Charles, en qua- » lité de roi de Lorraine; et si ma proposition vous » agrée, témoignez votre consentement par vos ac-

» clamations. » L'église retentit de nouveaux cris de joie; Hincmar entonna le *Te Deum*, le cantique de la reconnaissance; six évêques, ceux de Metz, de Toul, de Verdun, de Tongres, de Laon et de Beauvais, récitèrent chacun une oraison; Hincmar, après en avoir dit une septième, répandit l'huile sainte sur le front de Charles; et pendant qu'il continuait les prières qu'il avait composées pour ce sacre, les évêques placèrent la couronne sur la tête du roi, et mirent la palme et le sceptre dans ses mains.

Peu de temps après, Charles-le-Chauve alla à Aix-la-Chapelle, que l'on regardait comme la capitale du royaume de Lorraine. Il ne voulut pas que les siéges métropolitains de Trèves et de Cologne fussent vacants plus long-temps; il nomma à l'archevêché de Trèves le frère d'Advence, évêque de Metz, et à celui de Cologne, un frère de Gonthier, Hilduin, qui administrait déjà le diocèse, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, et à qui il fit donner la prêtrise à Aix-la-Chapelle, par l'évêque de Tongres.

Cette nomination à l'archevêché de Cologne ne plut pas au roi de Germanie. Luitper, archevêque de Mayence, et envoyé secrètement par Louis-le-Germanique, suivant les annales de Saint-Bertin et celles de Metz, arriva à Duitz, qui n'est séparé de Cologne que par le Rhin, et où il avait donné rendez-vous à quelques évêques d'Allemagne. Il y appela le clergé et les principaux habitants de Cologne, leur persuada de ne pas reconnaître Hil-

duin, qui n'était pas encore sacré évêque, pour le métropolitain d'une ville qui devait bientôt faire partie des états du roi de Germanie, les engagea à nommer un autre prélat, sacra un prêtre nommé Vuilibert ou Gilbert, qu'ils choisirent, le conduisit à la cathédrale, le plaça sur le siége épiscopal, et se hâta de se rendre auprès de Louis, pour lui rendre compte du succès de sa mission.

Charles-le-Chauve, informé de l'installation de Gilbert, témoigna combien il en était offensé, et parut d'autant moins disposé à céder aux instances de son frère, qui lui envoya des ambassadeurs pour réclamer l'exécution des traités, que le roi de Germanie était alors malade à Ratisbonne.

Charles, quelques mois auparavant, avait appris la mort de la reine Irmentrade, qui avait terminé ses jours dans le monastère de Saint-Denys, où elle fut enterrée. Il s'était empressé d'envoyer le comte Boson, fils d'un comte des Ardennes, chercher Richilde, sœur de ce Boson, et dont il paraît que la beauté était fameuse; et par un abus de sa puissance, ainsi que par une suite de la dépravation des mœurs de ce siècle et de la dégradation des grands, il ne l'avait reçue que comme concubine, et ne l'épousa que plusieurs mois après.

Venu à Gondreville pour y recevoir les hommages des seigneurs de Bourgogne qui avaient été sous la domination du roi Lothaire, il y donna audience aux envoyés du pape.

On ne devine pas comment Adrien II avait cru de sa politique de réclamer avec force la succes-

sion de Lothaire en faveur du frère de ce prince, l'empereur Louis, qui, étant roi d'Italie, ne pouvait, par un grand accroissement de puissance, que contrarier les projets ambitieux des pontifes de Rome. Il n'est pas invraisemblable que, par une convention secrète, l'empereur Louis, qui n'avait pas d'enfants, avait promis de faire de grandes concessions au siége pontifical, si l'autorité de ce siége apostolique l'aidait à se faire céder par ses oncles le royaume de son frère.

Quoi qu'il en soit, Adrien II, dans les lettres qu'il fit remettre à Charles-le-Chauve par ses envoyés, lui représenta avec vivacité l'injustice de sa conduite et les droits de l'empereur Louis, seul héritier légitime de la Lorraine. Il menaça d'excommunier le roi des Français et tous ses adhérents, si le roi continuait de blesser les droits de l'empereur et d'abuser de l'absence de ce prince, que la guerre contre les Sarrasins retenait en Italie. Il écrivit dans le même sens aux grands de Lorraine, aux grands vassaux et aux évêques de France, particulièrement à Hincmar, archevêque de Reims. Ces lettres furent vaines; Hincmar n'était pas facile à effrayer. Les évêques de France ne répondirent pas au pape. Adrien envoya de nouveaux légats, de nouvelles plaintes, de nouvelles menaces. Ces mesures, ces plaintes, ces envoyés, n'obtinrent rien: Hincmar soutint avec fermeté les droits des trônes et les libertés des églises de France.

Vers le commencement de 870, et lorsque Charles était à Aix-la-Chapelle, occupé de son

mariage avec Richilde, sa concubine, on vit arriver à la cour de ce prince Luitfred, archevêque de Mayence, l'évêque d'Hildesheim, et d'autres envoyés du roi de Germanie. Ils déclarèrent au roi de France qu'il devait se préparer à la guerre, ou se retirer des états de Lorraine. On négocia; on convint d'une entrevue entre les deux rois; on signa des articles préliminaires, et quatre comtes en jurèrent le maintien, au nom des deux monarques.

La santé de Louis-le-Germanique était cependant rétablie; il avait vaincu les Slaves, ou Venèdes de la Moravie. Leur roi Rastice avait été fait prisonnier; Louis l'avait fait juger par une assemblée composée de Slaves, pairs du roi vaincu, des membres des états de la France orientale, et de ceux des états de Bavière: le malheureux avait été condamné au dernier supplice. Le roi de Germanie, à cette époque barbare, avait passé pour être très clément, parcequ'il s'était contenté de faire crever les yeux au monarque trahi par la fortune. Les prétentions de Louis étaient devenues plus grandes, ses ambassadeurs parlaient avec plus de hauteur; les conférences entre les envoyés furent multipliées. Enfin le roi Charles-le-Chauve et son frère se rendirent sur les bords de la Meuse, dans l'évêché de Liége. Louis logea à Marsen, et Charles à Héristal. Les deux rois se rendaient pour leurs entrevues à une distance égale d'Héristal et de Marsen, accompagnés chacun de quatre évêques, de dix conseillers et de trente vassaux. Le partage du royaume de Lorraine fut adopté de manière

que Charles conserva le Viennois, le Lyonnais, le comté de Bourgogne, une grande partie de la Lorraine proprement dite, le Toulois, le Verdunois, une portion de l'évêché de Liége, et quelques autres contrées; le roi de Germanie réunit à ses états Metz, Trèves, Cologne, et les campagnes basses, alors très boisées, et souvent inondées, connues depuis sous le nom de Pays-Bas, et allant jusques à l'Escaut.

Une grande partie de la nouvelle limite qui déterminait les frontières des royaumes de France et de Germanie était composée de rivières trop peu considérables pour former une barrière naturelle. Elle indiquait sans doute avec clarté les résultats de l'arrangement convenu, mais elle séparait en deux corps de nation des peuples placés sur des terrains semblables, habitant la même vallée ou la même plaine, ayant entre eux les communications les plus faciles, parlant la même langue, et liés par tous les rapports du sang, des besoins, des ressources, des mœurs, du caractère, des opinions et des habitudes. Des portions de bassins très secondaires, et que la nature indiquait comme inséparables, se trouvaient divisées par le nouvel arrangement. La convention pouvait être bonne pour le moment; mais de combien de troubles, de dissensions, de prétentions et de guerres elle devait être la source! Au reste comment auraient pu entrevoir l'avenir des négociateurs plongés dans des ténèbres aussi épaisses que celles qui couvraient alors le monde?

Charles-le-Chauve avait à peine terminé le partage du royaume de Lorraine, qu'il éprouva un violent chagrin domestique.

Il avait eu quatre enfants de sa première femme Irmentrade, Louis-le-Bègue, Charles, Carloman et Lothaire. Il avait toujours été frappé de tous les maux qu'avait introduits dans l'empire français le partage des états entre les fils des rois; mais, trop incapable de s'élever au-dessus de l'esprit du temps, il n'avait pas imaginé de proposer et de tâcher de persuader à la nation française d'adopter des lois fondamentales, qui eussent prévenu ces déplorables déchirements, ces formations soudaines et ces disparitions subites de nouveaux royaumes, ces réunions et ces séparations fréquentes de provinces, ces passages perpétuels d'une domination à une autre, cette instabilité des premières bases de l'état social; et comment pourrions-nous lui reprocher de n'avoir pas entrevu cette grande mesure politique, ou de n'avoir pas osé l'employer, puisque Charlemagne lui-même n'en conçut pas ou n'en espéra pas le succès?

Charles-le-Chauve avait eu recours à un moyen bien plus analogue aux opinions de son siècle: il avait consacré à l'église ses deux derniers enfants, Carloman et Lothaire, pour leur ôter tout droit au partage du royaume.

Lothaire était mort jeune, portant déjà le titre d'abbé. Charles, qu'il avait fait roi d'Aquitaine, était mort à Compiègne en 864, victime du désir imprudent d'essayer la valeur d'un jeune courtisan

que l'on regardait comme très brave, et contre lequel il avait voulu jouter déguisé, et pendant la nuit.

Louis-le-Bègue avait été nommé roi d'Aquitaine à la place de Charles.

Carloman avait reçu le diaconat; mais, ne pouvant supporter l'état ecclésiastique, il s'était révolté contre son père en 870. On l'avait arrêté, renfermé à Senlis, et privé de cinq riches abbayes qu'on lui avait déjà données.

Quelque temps après Charles-le-Chauve, à la prière du pape, lui avait rendu la liberté et lui avait permis de reparaître à la cour; mais Carloman s'échappa bientôt d'auprès du roi, se retira dans la Belgique, y rassembla une troupe de mauvais sujets, et ravagea plusieurs contrées; il alla ensuite du côté de Mouzon, qu'il pilla. Il adressa au roi des envoyés qui firent en son nom des propositions inadmissibles, et continuant ses dévastations, il passa à la tête de sa troupe dans le territoire de Toul. Charles-le-Chauve, après l'avoir fait excommunier par les évêques de son royaume, envoya des troupes contre lui. Le prince rebelle se sauva au-delà du Jura, et y continua de ravager les pays qu'il parcourait. Il écrivit cependant au pape et implora son secours. Croirait-on, si les lettres d'Adrien n'existaient pas, que ce pontife, prenant sous sa protection ce sujet révolté, et saisissant avec ardeur cette nouvelle occasion de se mêler des affaires des rois, d'étendre son influence et d'augmenter son pouvoir, écrivit à Charles-le-Chauve de la ma-

nière la plus dure et la plus outrageante, qu'il défendit aux évêques de France d'excommunier Carloman, et qu'il porta la présomption jusques à menacer de l'excommunication les seigneurs français s'ils prenaient les armes contre le prince coupable? Charles-le-Chauve, conseillé par Hincmar, ne put supporter tant de hauteur et d'insolentes usurpations; il se souvint qu'il était roi des Français et petit-fils de Charlemagne, et répondit au pape de manière à lui ôter l'envie de renouveler une aussi étrange tentative. Adrien abandonna Carloman; ce prince implora l'intervention de son oncle, le roi de Germanie, qui le réconcilia avec Charles-le-Chauve: mais quelque temps après, Carloman ayant renouvelé ses complots, Charles-le-Chauve le fit juger par des évêques assemblés à Senlis. On le déposa du diaconat; on le renferma dans l'abbaye de Corbie, en Picardie. On a prétendu que ses partisans s'agitèrent de nouveau en sa faveur et inspirèrent une telle crainte au roi, qu'il voulut que Carloman subît un nouveau jugement devant une réunion de grands de son royaume. Il fut condamné à la peine capitale. Charles-le-Chauve commua la peine; il traita son fils comme le roi de Germanie avait traité un roi des Slaves: il ordonna qu'on lui crevât les yeux; il le condamna à passer tout le reste de ses jours dans une prison de cette abbaye de Corbie, où le prince avait été relégué par les évêques; et d'après cette barbare imitation des usages cruels des empereurs d'Orient, il passa pour avoir fait grâce de

la vie à son fils. Quelle grâce et quelle clémence!

Carloman trouva le moyen de s'échapper de sa prison. Ceux qui avaient favorisé sa fuite le conduisirent chez son oncle. Le roi de Germanie le plaça dans une abbaye, et lui donna ensuite celle d'Epternach dans le diocèse de Trèves, où il termina bientôt sa malheureuse vie.

L'empereur Louis, qui continuait de combattre contre les Sarrasins, fut cependant très mécontent de la conduite de ses oncles qui avaient partagé la Lorraine. Il réclama avec force la succession de son frère Lothaire. Sa demande était juste; il la fit valoir avec chaleur. Le pape Adrien, ravi de voir naître de nouveau des circonstances favorables au développement de ses ambitieuses prétentions, joignit des légats du saint-siége aux ambassadeurs de l'empereur. Il écrivit des lettres menaçantes aux évêques et aux seigneurs de France; il se plaignit de l'infidélité des prélats et de la lâcheté des grands; il leur annonça qu'il irait lui-même dans les états de Charles, et qu'il userait de tout le pouvoir que Jésus-Christ lui avait donné. Ses efforts et ceux de Louis furent inutiles; et ces démarches d'Adrien étaient d'autant plus extraordinaires, si elles n'étaient pas jouées, qu'il paraît qu'un traité secret le liait avec Charles-le-Chauve, et qu'il avait promis à ce roi de le reconnaître pour empereur, si Louis d'Italie mourait sans enfants.

Quoi qu'il en soit, le bruit se répandit que l'empereur avait cessé de vivre. A cette époque, où les communications étaient rendues si difficiles par

des routes dégradées et souvent infestées de brigands, au milieu de grands bois, et au travers de hautes montagnes ou de vallées noyées, on ne pouvait pas aisément vérifier les nouvelles les plus importantes. On crut à la mort de l'empereur. Charles-le-Chauve s'avança jusques à Besançon. Un jeune Charles, fils de Louis, roi de Germanie, vint jusques auprès du Jura. Ils apprirent bientôt l'un et l'autre que l'empereur était vivant; qu'il avait été assiégé dans un château par Adalgise, duc de Bénévent; que ce duc l'avait fait prisonnier, mais qu'il avait recouvré sa liberté en jurant qu'il ne rentrerait plus dans le duché, et qu'il ne tirerait aucune vengeance de l'attentat que le duc venait de commettre contre sa personne sacrée.

L'empereur tâcha de désunir ses deux oncles. Il fit proposer secrètement à chacun d'eux de lui laisser l'empire, s'il obtenait le royaume de Lorraine. L'impératrice Ingelberge demanda une conférence à Louis de Germanie qu'elle aurait vu à Trente, et à Charles-le-Chauve qui se serait rendu dans le Valais, à l'abbaye de Saint-Maurice. Le roi de France ayant su qu'on avait fait à son frère les mêmes propositions qu'à lui, n'alla pas à Saint-Maurice. Le roi de Germanie se trouva à Trente. Il eut plusieurs entretiens avec Ingelberge; il céda à l'empereur sa part du royaume de Lothaire. On lui promit l'empire pour lui ou pour un de ses enfants, et l'empereur se fit couronner à Rome par le pape, en qualité de roi de Lorraine.

Basile I[er] cependant, que Michel III avait associé

à l'empire d'Orient, avait été à peine revêtu de la pourpre, qu'il avait changé de conduite, de mœurs et de maximes. Il était devenu le censeur de Michel III, en s'asseyant sur son trône. Ses remontrances, ou plutôt ses leçons sévères, avaient déplu à Michel; elles l'avaient fatigué; et, passant rapidement de l'affection à la haine, Michel III avait résolu de le faire empoisonner. Basile l'avait prévenu, et Michel était mort assassiné en 867. Dans ces temps horribles, les empereurs d'Orient ne mouraient que par le fer ou le poison.

Basile régnait seul depuis trois ou quatre ans, lorsque, connaissant la faiblesse de Louis, roi d'Italie, il lui disputa, vers 871, le titre d'empereur d'Occident. Quel digne descendant de Charlemagne que ce Louis qui, suivant les historiens, ne trouva pour justifier son titre impérial que le droit fondé sur la possession!

Bientôt la famille de Louis-le-Germanique, qui se croyait le successeur de Louis d'Italie, fut troublée par des divisions : les dispositions qu'il avait faites d'avance pour la mesure désastreuse du partage de ses états entre ses trois fils les avaient causées; elles devinrent de funestes guerres civiles. Le roi parvint cependant à faire mettre bas les armes à ses enfants, et à les contraindre à lui prêter un nouveau serment de fidélité, en présence de son armée victorieuse. Il tint une diète germanique à Forcheim, et y fit adopter un nouveau partage éventuel de ses états entre ses enfants.

Peu de temps après, et vers 874, il soumit la

Bohême, et continuant de faire la guerre dans ce bassin remarquable de l'Elbe, qui commence au milieu des montagnes de cette Bohême, et qui présente encore tant de terrains sablonneux, de lacs, de marais et de rivières, lesquels attestent l'ancien état des contrées que ce bassin renferme, le roi de Germanie contraignit les Danois situés vers l'embouchure de ce fleuve d'accepter la paix qu'il leur offrit. Les chefs ou princes de ces Danois lui présentèrent une épée, et jurèrent sur leurs armes de maintenir la paix qu'ils venaient d'adopter.

L'année suivante, 875, l'empereur Louis mourut en Italie, et fut enterré à Milan dans l'église Ambroisienne. Il ne laissa pas d'enfants mâles. Il avait été fidèle à l'arrangement qui avait eu lieu à Trente entre l'impératrice et son oncle le Germanique; il avait institué son héritier, Carloman, fils aîné du roi de Germanie. Mais Charles-le-Chauve, qui avait prévu ou qui connaissait ce testament de son neveu, avait formé secrètement et en sa faveur un parti puissant parmi les seigneurs et le clergé d'Italie, et avait cherché à inspirer les meilleures dispositions à son égard à Jean VIII, qui avait, en 872, remplacé Adrien II sur la chaire de saint Pierre.

Il était à Douzy sur la Meuse, auprès de Mouzon, lorsqu'il apprit la mort de l'empereur son neveu. Il ordonne à l'instant à ses troupes de se réunir à Langres, envoie Louis-le-Bègue son fils sur les frontières de la Lorraine, pour les défendre contre les entreprises du roi de Germanie, traverse le Mont-Cenis au mois de septembre, et est à peine en Ita-

lie, que plusieurs seigneurs de ce royaume s'empressent de se joindre à ses guerriers. Jean VIII et les Romains l'appellent; ils voient en lui le prince le plus propre à les défendre contre les Sarrasins. La crainte des musulmans fait pour Charles-le-Chauve ce que celle des Lombards avait fait, près d'un siècle auparavant, pour son grand-père Charlemagne.

Le roi de Germanie cependant n'abandonne pas la succession de son neveu. Il envoie une armée en Italie; mais son jeune fils Charles qui la commande ne peut se maintenir contre le roi de France, et revient en Allemagne. Carloman, l'aîné des enfants du roi de Germanie, passe les Alpes à la tête d'une seconde armée. Il entre en négociation avec son oncle, suivant les annales de Fulde et de Saint-Bertin. On convient que les armées des deux partis quitteront l'Italie, et que les rois de France et de Germanie s'arrangeront à l'amiable sur leurs prétentions au royaume d'Italie et à l'empire d'Occident. Le prince Carloman fait défiler les troupes germaniques. Charles-le-Chauve ordonne aussi le départ de l'armée française; mais apprenant que Carloman est déjà en Germanie, et que le pape, à qui l'on a écrit qu'il avait prodigué l'or, est plus disposé que jamais à le reconnaître, il change de route, prend le chemin de Rome, et y est couronné empereur par Jean VIII, le jour de Noël 875.

Que l'on voie cependant la différence énorme du couronnement de Charles-le-Chauve à celui de Charlemagne. Léon III avait plié les genoux de-

vant Charlemagne, comme devant son souverain : Jean VIII traite en sujet Charles-le-Chauve. Il abuse de l'ambition et de la faiblesse du roi des Français; il place la tiare bien au-dessus des diadèmes. « Nous l'avons jugé digne du sceptre, ose dire le » pape; nous l'avons élevé à la dignité impériale; » nous l'avons décoré du titre d'Auguste. » Mais combien il l'humilie et veut rehausser sa chaire pontificale! Il nomme le petit-fils de Charles-le-Grand son conseiller secret. Pourra-t-on être étonné des prétentions des successeurs de Jean VIII, quelque ambitieuses, quelque hautaines, quelque absurdes qu'elles puissent paraître?

Charles-le-Chauve, bien plutôt honteux vassal du pape que décoré du diadème d'Occident, va à Pavie, où les états du royaume d'Italie le reconnaissent pour leur souverain, et où il est couronné roi par l'archevêque de Milan.

Il revient en France avec ses deux nouvelles couronnes, et donne le gouvernement du royaume d'Italie à Boson, le frère de l'impératrice. Il trouve la Lorraine française et une partie de la France proprement dite ravagées par les troupes du roi de Germanie, qui les avait envahies, mais que le retour de Charles-le-Chauve oblige à repasser le Rhin.

(876) Dès le mois de juin, il convoque à Pontyon un concile ou plutôt une assemblée générale. Les légats du pape s'y trouvent.

Les membres des états de la France proprement dite, de la Neustrie, de la Bourgogne, de la Provence

et de la Septimanie, le reconnaissent comme empereur, ou pour mieux dire, et pour rapporter les expressions qu'ils emploient, ils l'élisent, et le confirment d'un commun consentement.

Ils ne voient cependant qu'avec peine que leur roi paraisse si jaloux de sa nouvelle dignité. Ils l'accueillent avec respect lorsqu'il se montre en habits dorés à la manière des Francs, mais ils ne peuvent souffrir qu'il porte l'habit grec, auquel il attache un trop grand prix; ils ne croient aucune couronne préférable à celle des rois des Français. L'affectation imprudente avec laquelle Charles-le-Chauve se pare des insignes de l'empire les mécontente. Leur fierté blessée les porte jusques à l'irrévérence et au mépris, et, d'après quelques auteurs, ils lui refusent le salut un jour où il paraît au milieu d'eux chargé de tous les ornements des empereurs grecs et des empereurs romains.

Dans ce concile de Pontyon, Ansegise, archevêque de Sens, est reconnu primat des Gaules, sur la nomination de Jean VIII, confirmée par l'autorité de Charles-le-Chauve; mais les évêques français s'y opposent d'abord avec beaucoup de vigueur, et n'y consentent que par déférence pour le roi.

Gilbert, archevêque de Mayence, et d'autres ambassadeurs du roi de Germanie, paraissent dans l'assemblée; ils demandent la portion des états de feu l'empereur Louis, que le roi des Français avait promise à Carloman pour l'engager à se retirer en Allemagne. Charles-le-Chauve fait une

singulière réponse : il se contente de faire lire les lettres pour lesquelles Jean VIII avait blâmé les évêques de Germanie de ne s'être pas opposés à l'irruption faite en Lorraine et en France par Louis-le-Germanique, pendant l'absence de son frère.

Le dernier jour de cette assemblée générale, Charles-le-Chauve veut que l'impératrice soit solennellement intronisée. Deux légats la conduisent au milieu de l'assemblée. Elle avait une couronne sur la tête. On la place sur un trône à côté de celui de l'empereur. Ce prince inhabile et maladroit, au lieu de porter l'habit français qu'on l'accuse de mépriser, est revêtu, comme un empereur d'Orient, d'une dalmatique qui descend jusques à ses pieds ; son glaive traîne jusques à terre, et sa tête, enveloppée dans un voile de soie, est ceinte d'un diadème.

Charles-le-Chauve apprenait cependant avec inquiétude que son frère Louis-le-Germanique faisait de grands préparatifs de guerre ; il lui envoya plusieurs prélats, auxquels se joignirent les légats du pape ; mais peu de jours après le départ de cette ambassade il reçut la nouvelle de la mort de son frère.

Le roi de Germanie laissait trois fils. Il avait réglé quelque temps auparavant la manière dont ils devraient partager ses états. Carloman, l'aîné, eut la Bavière, la Bohême, l'Autriche, la Carinthie, l'Esclavonie, et une partie de la Hongrie ; Louis, le second des trois princes, régna sur la

Saxe, la Thuringe, la Franconie, la Basse-Lorraine et la Frise; et les états du troisième, de Charles qu'on surnomme le Gros, furent composés de la Souabe ou Allemagne proprement dite, d'une grande portion de l'Helvétie, de Metz, du territoire de cette ville, et de quelques autres villes ou contrées de la Haute-Lorraine.

A peine Charles-le-Chauve fut-il instruit de la mort de Louis-le-Germanique, qu'il conçut de nouveaux projets d'agrandissement. Il voulut réunir à ses royaumes tout ce que son frère avait possédé en-deçà du Rhin, et particulièrement les villes de Spire, de Worms et de Mayence. Son ambition était presque toujours insensée, parcequ'elle était aussi vaste que son génie était borné.

Il envoya dans les pays qu'il désirait des agents chargés de corrompre par des présents et des promesses les personnes les plus considérables; partant ensuite de Quiersy (876), il alla à la tête d'une armée, et conduisant toujours avec lui les légats du pape, à Aix-la-Chapelle et à Cologne. Quel rôle jouaient ces légats du saint-siége? Quelle humiliation si leur voyage était forcé! quelles prétentions s'il était volontaire!

Louis, le roi de Franconie, se hâte de venir camper vis-à-vis de Cologne, résolu à défendre le passage du fleuve. « Pourquoi êtes-vous venu » me faire la guerre sans me la déclarer? fait-il » dire à son oncle par ses ambassadeurs. Retournez » dans vos états; ne venez pas envahir un royaume » que j'ai reçu en héritage de mon père; ne violez

» pas les droits du sang qui nous lient. Souvenez-
» vous des serments que vous avez faits à votre
» frère; pensez aux malheurs dans lesquels vous
» allez jeter le peuple chrétien. Mes soldats sont
» moins nombreux que les vôtres; mais souvenez-
» vous que la justice divine n'a pas besoin de
» grandes armées. »

A ce discours digne d'un descendant de Charlemagne, le roi de Franconie voulut ajouter une de ces précautions barbares et ridicules que favorisait l'esprit du siècle, et qui lui parut la plus propre à montrer la bonté de sa cause et la légitimité de ses droits. D'après ses ordres, dix hommes subirent l'épreuve du fer chaud, dix celle de l'eau bouillante, dix celle de l'eau froide; les trente champions sortirent avec succès de ces épreuves bizarres. Louis crut alors devoir quitter son camp. Il remonta le long du Rhin, et passa ce fleuve au-dessous de Coblentz. Il envoya de nouveau demander la paix à son oncle. Charles-le-Chauve, bien moins loyal et feignant de vouloir négocier, part pendant la nuit à la tête de ses guerriers, choisit des chemins écartés, et, malgré un très mauvais temps et la saison avancée, arrive près d'Andernach plein d'espoir de surprendre son neveu et de l'accabler par le nombre de ses troupes: heureusement Louis est averti de la marche de l'empereur par un prêtre que lui envoie l'archevêque de Cologne, son sujet. Il se dispose à la hâte au combat. La nature des chemins et la violence de la pluie avaient fatigué l'armée de Char-

les ; celle de Louis est néanmoins ébranlée dès le premier choc. Les Saxons, malgré leur antique bravoure, sont un moment effrayés par la multitude de leurs ennemis ; mais Louis accourt et les rassure ; il se jette au milieu de la mêlée. Ceux qui portent les étendards de Charles sont immolés ; la valeur française ne peut sauver l'armée de l'empereur. Les soldats, épuisés de fatigue, ne peuvent ni combattre ni se retirer ; les chevaux harassés n'obéissent plus à l'éperon. Une terreur panique se répand parmi les ennemis de Louis ; les Franconiens en font un horrible carnage. Un grand nombre de seigneurs de France sont faits prisonniers ; ceux des Français qui parviennent à se sauver du champ de bataille trouvent les chemins obstrués par les caissons et les vivandiers qui s'enfuient ; les habitants des campagnes se jettent sur les vaincus. La défaite est complète. L'empereur, obligé d'abandonner ses équipages et ses trésors, s'échappe presque seul, et parvient, avec beaucoup de peine, au monastère de Saint-Lambert de Liége.

Louis retourna vainqueur et couvert de gloire au sein de ses états. Charles, découragé par sa terrible défaite, ne put qu'envoyer quelques troupes contre les Normands qui avaient pris Rouen, et dont les escadres infestaient la rivière de Seine.

L'année suivante, 877, le pape Jean VIII implore son secours contre les Sarrasins, qui désolaient une grande partie de l'Italie. De tous les côtés on murmurait contre la faiblesse du gou-

vernement de Charles. Il partit enfin pour l'Italie avec l'impératrice, après avoir obtenu des états de France un subside, que les nobles, les évêques, les abbés, les prêtres, payèrent suivant le nombre de ceux qui leur étaient soumis, et des serfs qui cultivaient leurs terres, et qui monta, suivant quelques auteurs, à la valeur d'une masse d'argent du poids de cinq mille livres. Le pape vint au-devant de lui jusques à Verceil, et l'accompagna à Pavie. A peine Charles-le-Chauve et Jean VIII y furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que Carloman, roi de Bavière, était entré en Italie avec une armée considérable pour faire valoir le testament que l'empereur Louis avait fait en sa faveur. Ils avaient peu de troupes; ils passèrent promptement le Pô et allèrent à Tortone, où le pape couronna l'impératrice Richilde.

Le bruit de l'approche de Carloman augmentait cependant à chaque instant. Mais quelle suite déplorable du caractère de Charles, et quel dénouement ridicule d'une aussi grande entreprise! Charles attendait avec impatience l'arrivée des troupes françaises à qui il avait ordonné de le joindre au-delà des Alpes: tout-à-coup il apprend que les seigneurs qui les commandaient se sont révoltés contre lui. L'effroi saisit le pape, il s'enfuit vers Rome. L'empereur prend le chemin de Maurienne dans la Tarentaise, où l'impératrice l'avait précédé avec tous les trésors de Charles; et cependant une fausse alarme se répandait dans le camp de Carloman: ce prince, à qui on annonce que l'empereur et le

pape viennent fondre sur lui avec toutes leurs troupes, se hâte de partir pour la Bavière et d'y ramener son armée.

Charles venait de passer le Mont-Cenis, humilié, honteux, chagrin, dévoré d'inquiétude. Une fièvre violente le saisit. Son médecin, un juif nommé Sédécias, essaie en vain de le guérir en lui donnant une potion que les envieux de ce médecin et les ennemis des juifs ont voulu faire regarder comme un poison terrible. Il est obligé de s'arrêter dans une pauvre chaumière d'un endroit nommé Brios. L'impératrice accourt auprès de lui; il expire à ses yeux, au mois d'octobre 877.

(877) On le mit dans un cercueil qu'on enduisit de poix et qu'on couvrit de peaux pour pouvoir le transporter jusques à l'abbaye de Saint-Denys, où il avait été élevé, et où il avait voulu être enterré; mais son cadavre avait été si mal embaumé, et, malgré les précautions qu'on avait prises, répandait une odeur si infecte, qu'on fut obligé de le mettre dans une fosse du monastère de Nantua, d'où on le porta à Saint-Denys quelques années après.

Charles-le-Chauve avait régné trente-huit ans. Chaque instant de ce long règne livra de plus en plus la France, les droits des peuples et les prérogatives du trône aux seigneurs et aux évêques. L'hérédité des grands vassaux fut consommée; les prélats et les grands se disputaient les lambeaux de la monarchie et les libertés d'un peuple abruti par l'ignorance. La puissance souveraine appartenait à tous, excepté au roi.

Qui aurait pu soutenir la dynastie de Charlemagne au milieu de cette anarchie féodale ? L'arrêt de sa destruction était prononcé.

Richilde, de retour en France, se rendit à Compiègne. Les grands du royaume voulurent disposer du sceptre que Louis-le-Bègue n'avait pas reçu du vivant de son père. Ils résolurent cependant de reconnaître Louis, et l'impératrice remit à ce prince, le seul fils de l'époux qu'elle venait de perdre, l'acte scellé par lequel l'empereur l'avait déclaré son successeur à la couronne de France; elle lui remit aussi la couronne, le sceptre, le manteau royal, et, ce qui est remarquable, une épée appelée l'épée de saint Pierre.

Louis-le-Bègue fut couronné à Compiègne, vers la fin de 877, sacré par Hincmar, archevêque de Reims, et jura de conserver tous les priviléges des grands et des prélats dont il avait eu les suffrages, et qui lui prêtèrent serment de fidélité. S'il avait pu distinguer son devoir et son intérêt au milieu de la nuit de l'erreur et des préjugés, s'il avait juré de maintenir et de défendre les droits du peuple français, sa dynastie n'aurait pas été précipitée du trône.

Lorsque après son sacre il voulut gagner plusieurs de ces vassaux dont il redoutait le pouvoir et les projets, et qu'il leur distribua avec profusion des grâces, des dignités, des fiefs, des abbayes, des domaines de la couronne, les grands seigneurs, qu'on commençait à nommer princes, se plaignirent hautement de ce qu'il donnait seul

ce qu'il ne pouvait accorder que de leur consensentement, et avec l'autorité d'une assemblée générale.

Cependant la mort de Charles-le-Chauve et la jeunesse de Louis-le-Bègue inspirèrent au pape une grande inquiétude. Il se voyait privé du puissant secours qu'il avait espéré et contre les Sarrasins et contre le roi Carloman de Bavière, dont il redoutait la puissance et l'ambition, et dont Lambert, duc de Bénévent, favorisait les prétentions à l'empire. Il imagina de venir en France conférer avec Louis. Il s'embarqua à Ostie, vint à Gênes, ensuite à Arles, et remonta le Rhône jusques à Lyon, où il attendit la réponse du roi, à qui il avait fait annoncer son arrivée.

Plusieurs évêques furent envoyés par Louis au-devant de Jean VIII, et le conduisirent à Troyes. Le roi, retenu à Tours par une longue maladie, ne put se rendre à Troyes qu'au mois de septembre. Il désira, à l'exemple de son trisaïeul Pepin-le-Bref, d'être sacré une seconde fois, en qualité de roi des Français, et de recevoir la nouvelle onction sacrée des mains du pontife de Rome. Le pape fit cette cérémonie au milieu d'un concile; mais il refusa de couronner la reine Adélaïde ou Alix, fille d'un prince de la Grande-Bretagne, et que Louis avait épousée du vivant d'Ansgarde, sa première femme, de laquelle il avait eu deux fils, et que néanmoins son père, Charles-le-Chauve, l'avait forcé de répudier.

En terminant le concile de Troyes, Jean VIII

exhorta vivement le roi et les évêques à lui donner de prompts secours contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie, et il repartit pour Rome.

Peu de temps après, arrivèrent auprès de Louis-le-Bègue les ambassadeurs qu'il avait envoyés à son cousin germain Louis, roi de Saxe et de Franconie. La réponse de ce roi de Saxe peint non seulement son caractère, mais la nature de son esprit et une partie des mœurs de son siècle. Il désire de rester toujours uni avec le roi de France. « Je vous envoie, lui écrit-il, un cheval beaucoup » plus estimable par sa force et par sa vitesse que » par sa grandeur; la selle est, de même que la » mienne, plus propre à un guerrier et à un capi- » taine qui cherche ce qui est utile, qu'à un homme » qui n'affecte que la vanité et ne désire que l'éclat » d'une brillante monture. Je vous envoie aussi un » très beau pavillon, que vous pourrez faire dres- » ser dans votre palais lorsque vous tiendrez votre » conseil. La vue de ce pavillon réprimera les mau- » vaises intentions de ceux qui voudraient nous » brouiller : elle les convaincra de votre affection » pour moi et de mon attachement pour vous. Et » comme votre vie et votre santé me sont pré- » cieuses, je vous adresse des aromates, des huiles » parfumées et des remèdes. Que leur odeur, leur » efficacité et leur goût vous soient agréables, con- » servent votre santé, et vous engagent à m'aimer » constamment, comme je m'efforcerai de le méri- » ter par mon amitié et par mon dévouement. »

(878) Dès que Louis-le-Bègue eut reçu cette

lettre, il se rendit sur la Meuse, auprès d'Héristal; et les deux rois signèrent, entre Maestricht et Aix-la-Chapelle, un traité de paix et d'alliance.

Vers ce temps, Salomon, roi de Bretagne, qui avait reconnu Charles-le-Chauve pour son suzerain, périt comme il avait fait périr son cousin germain le roi Hérispoë : il fut assassiné par le frère du prince sur lequel il avait porté une main criminelle. Personne n'eut après lui le titre de roi de Bretagne. Cette province fut déchirée par des factions que Louis-le-Bègue aurait pu d'autant moins réprimer, que la France entière et une grande partie de l'Europe étaient en proie à un nombre sans cesse croissant de ducs, de marquis, de comtes, de barons, prétendant à l'indépendance, armés contre l'autorité légitime, toujours ravageant les terres de leurs rivaux, toujours écrasant sous un joug de fer leurs serfs et leurs vassaux. Les droits des peuples, la liberté des individus, les propriétés les plus sacrées, l'autorité des monarques, la majesté des trônes, la sainteté des tribunaux, les asiles les plus dignes de respect, la paix publique, l'humanité, tout était violé, tout succombait sous la force. Il n'y avait plus ni rois ni nations ; il n'y avait plus que des tyrans et des esclaves.

Parmi les plus puissants de ces vassaux, on comptait Bernard, marquis du Languedoc ou de la Septimanie. Révolté contre le roi, il avait été excommunié par le concile de Troyes ; mais il n'en était pas moins à la tête d'une armée, bien

décidé à se maintenir dans la possession de toutes les places qu'il occupait.

Louis-le-Bègue résolut de marcher contre lui. Il rassembla ses troupes à Autun ; mais à peine fut-il arrivé à Troyes, qu'il tomba dangereusement malade. Il se fit porter à Compiègne, où il mourut au mois d'avril 879, après avoir ordonné qu'on envoyât son épée et sa couronne à Louis, son fils aîné, qui était resté à Autun.

(879) Pendant ces évènements, Carloman, roi de Bavière, s'était emparé de la plus grande partie de l'Italie; il avait pris le titre de roi d'Italie et de Bavière. Le pape Jean VIII l'avait reconnu souverain de Rome et *avoué*, c'est-à-dire *défenseur* du saint-siége. Ce prince avait nommé un évêque de Verceil, *suivant le droit et l'usage des anciens rois et empereurs*, disent les historiens, et, en repartant pour la Bavière, il avait institué le pape son vicaire dans le royaume d'Italie.

Boson, le frère de Richilde, le beau-frère et le favori de Charles-le-Chauve, l'époux d'Hermengarde, fille de Louis II, empereur et roi d'Italie, avait, dans ce temps de révoltes, de trouble et d'usurpation, conçu l'espérance de profiter de l'extrême faiblesse du gouvernement de la France et de tous les autres gouvernements de l'Europe, d'agrandir sa puissance, de la consolider, de placer sur son front le bandeau royal, comme son beau-frère et son beau-père; et, par la grande influence que lui avaient donnée son pouvoir, ses richesses et son habileté, d'établir ou de faire re-

vivre un royaume entre la France méridionale et l'Italie. Peu de mois après la mort de Louis-le-Bègue, vingt-trois archevêques ou évêques de l'ancien royaume de Bourgogne se réunirent à Mantaille, aujourd'hui Montmélian, auprès de Vienne dans le Dauphiné, qui avait fait partie de cet ancien royaume. Considérant combien ils avaient à redouter les prétentions de Jean VIII, qui tentait à chaque instant d'envahir les droits des métropolitains, l'ambition des grands vassaux de la Franche-Comté, de la Provence et du Languedoc, les incursions des Normands et celles des Sarrasins, et voyant qu'ils ne pouvaient espérer aucun secours des jeunes fils de Louis-le-Bègue ni des autres souverains de la chrétienté, ils se réunirent avec les principaux barons, envoyèrent de concert une députation à Boson, qui était comte de Vienne, et dont le frère, nommé Richard, était duc de Bourgogne, et l'invitèrent à prendre le titre de roi, à devenir leur protecteur, et à les gouverner avec justice et avec bonté. Boson, comme s'il n'avait pas provoqué, par ses intrigues, ses promesses et ses menaces, la délibération des barons et des prélats, parut aussi surpris qu'irrésolu. Il passa trois jours en prières, et à la fin, cédant aux vœux de l'assemblée de Mantaille, il fut sacré à Lyon par l'archevêque, et prit le titre de roi d'Arles et de Provence, suivant certains auteurs, et de Bourgogne, suivant d'autres.

Et comment les fils de Louis-le-Bègue auraient-ils pu s'opposer à ce nouveau démembrement de

la monarchie? Les états de Charlemagne devaient échapper successivement à sa malheureuse dynastie, si peu digne de lui!

Louis-le-Bègue avait laissé deux enfants de sa première femme, Louis et Carloman. Sa seconde femme, Adélaïde, était enceinte lorsqu'il mourut. Elle donna le jour à un prince que l'on nomma Charles. Louis était appelé au trône de son père; mais l'ambition, le pouvoir, et l'habitude de l'indépendance des prélats, des grands vassaux et des autres seigneurs du royaume, firent naître un parti redoutable, qui ne rougit pas de vouloir ôter la couronne à un prince français, pour la donner à un roi, né sans doute du sang de Charlemagne, mais monarque d'une nation devenue étrangère à la nation française. La très grande jeunesse de Louis et de Carloman son frère, et la répudiation de leur mère, qui devait, suivant les fauteurs de ce parti, les faire considérer comme des enfants naturels, servirent de prétexte aux factieux. Ils voulaient faire reconnaître pour successeur de Louis-le-Bègue, Louis, roi de Saxe et de Franconie, ou de la Germanie proprement dite. A la tête de ces rebelles était Goslin, abbé de Saint-Denys, et Conrad, comte de Paris. Ils s'assemblèrent à Creil, sur l'Oise, et envoyèrent au roi de Saxe des ambassadeurs pour le prier de venir recevoir le sceptre de la France, et de se mettre à la tête des nombreux vassaux et prélats qui n'attendaient que son arrivée pour se déclarer en sa faveur. Louis de Saxe s'empressa de se

rendre à Verdun. Goslin et Conrad le reconnurent comme roi des Français.

Cependant les vassaux et les évêques restés fidèles aux enfants de Louis-le-Bègue s'étaient réunis à Meaux. On voyait parmi eux Boson et Hugues, le fils de Lothaire, roi de Lorraine, et de la célèbre Waldrade; ils avaient fait sacrer dans l'abbaye de Ferrières en Gâtinais, par l'archevêque de Sens, non seulement Louis, fils aîné de Louis-le-Bègue, mais encore Carloman son frère, qui venait d'épouser la fille de Boson. Ne pouvant pas lever assez vite une armée capable de résister au roi de Germanie et à ses partisans, ils firent offrir à ce monarque de lui céder la partie du royaume de Lorraine que Charles-le-Chauve avait possédée, en vertu d'une convention faite avec son frère Louis dit le Germanique, et qui comprenait une grande portion des Pays-Bas, et les territoires de Metz, de Toul et de Verdun. Ce prince accepta cette offre, repassa le Rhin avec son armée, et revint à Francfort.

On convint que Louis et Carloman partageraient le royaume de Louis-le-Bègue leur père. Louis eut la France proprement dite et la Neustrie, et Carloman la Bourgogne et l'Aquitaine.

Goslin et Conrad, qui avaient suivi le roi de Germanie, rentrèrent néanmoins quelque temps après en France, et, plus fiers que jamais, annoncèrent avec audace que ce monarque, mécontent de la cession qu'il avait acceptée à Verdun, reparaîtrait bientôt en-deçà du Rhin et de la Meuse, à la tête de troupes formidables.

En effet, dès l'année suivante, 880, le roi de Germanie partit d'Aix-la-Chapelle avec la reine, vint à Douzy, où Goslin et Conrad le joignirent, et s'avança ensuite jusques à Ribemont sur l'Oise ; mais voyant que, malgré les espérances que Conrad et Goslin lui avaient données, les Français restaient fidèles aux fils de Louis-le-Bègue, il fit une alliance avec eux, et reprit la route de la Franconie.

Bientôt après, Carloman, roi de Bavière, mourut sans laisser de fils légitime. Le roi de Germanie, son frère, réunit le royaume de Bavière à ses états; donna le duché de Carinthie à Arnou, fils naturel de Carloman et de la fille d'un prince morave, établis dans cette même Carinthie; reconnut son frère Charles-le-Gros, qui était déjà roi d'Allemagne, ou de Souabe, et de Suisse, comme roi d'Italie, que ce Charles venait de conquérir, et promit même de l'aider à obtenir la couronne impériale.

Et que l'on remarque les progrès des usurpations des évêques de Rome, si habiles à profiter de l'ignorance du siècle, de l'asservissement des peuples, de la faiblesse des rois et de l'avidité des grands. Jean VIII convoque les états d'Italie, que Charles-le-Gros aurait seul dû convoquer; il les assemble pour le choix d'un empereur, et quatre-vingts ans seulement après la mort de Charlemagne il emploie dans ses lettres de convocation la formule suivante : « Celui que nous devons ordonner (ou sacrer) comme empereur doit avant tout et surtout » être appelé et élu par nous : *Ipse qui à nobis*

» *ordinandus est in imperatorem, à nobis primum* » *atque potissimum debet esse vocatus atque elec-* » *tus.* »

Au mois de juin de la même année 880, les deux rois, fils de Louis-le-Bègue, se réunirent à Gondreville, maison royale située sur la Moselle, et auprès de Toul, avec ce même Charles-le-Gros, roi d'Allemagne et d'Italie, ou de Lombardie. Louis, roi de Germanie, de Bavière et de Lorraine, étant tombé malade, ne put qu'y envoyer des ambassadeurs. Ces quatre monarques étaient frères ou cousins; ils étaient de la race de Charlemagne; ils régnaient sur une grande partie de la France, sur la Germanie et sur l'Italie; mais Boson, le nouveau roi d'Arles, leur avait enlevé le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, et quelques autres contrées. Comme beau-frère de Charles-le-Chauve, il était grand-oncle de Louis et de Carloman de France; il avait pour gendre ce même Carloman qui lui devait son trône; sa femme Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, était cousine du roi de Germanie et de Charles-le-Gros. Mais ces considérations n'influèrent pas sur les résultats de la conférence de Gondreville; il y fut décidé que les quatre rois réuniraient leurs efforts contre les Normands, qui ravageaient les bords de l'Escaut de la manière la plus horrible, contre Hugues, le fils naturel de Lothaire et de Waldrade, lequel voulait s'emparer de la Lorraine, et contre Boson, qu'ils désiraient de renverser du trône qu'il venait d'élever.

Le roi de Germanie donna en conséquence aux

deux jeunes rois de France une armée qu'ils conduisirent contre Hugues. Ce fils de Waldrade opposa à Louis et à Carloman son beau-frère, qui fut battu dans un combat sanglant, et se retira dans les montagnes des Vosges les moins inaccessibles à une armée.

Les deux rois français envoyèrent alors contre les Normands une partie de leurs troupes, et allèrent avec les autres assiéger Mâcon, qui obéissait au nouveau roi d'Arles ou de Provence. La ville fut forcée, et, réunis avec Charles-le-Gros, ils marchèrent vers le Dauphiné. Hermengarde, la femme de Boson, s'était renfermée dans Vienne avec une portion considérable de l'armée de Provence. On ne conçoit pas par quelle bizarre combinaison un guerrier aussi brave que le roi d'Arles prit le même parti que le fils de Lothaire et de Waldrade, dont le courage était également si connu, et, au lieu de se jeter dans Vienne avec la reine, ou de combattre les rois de France et d'Italie, ou de se tenir à portée d'inquiéter leur marche, de déranger leurs opérations, d'intercepter leurs subsistances, et de les harceler sans cesse, se réfugia dans les Alpes avec un grand nombre de ses soldats.

(880) Le siége de Vienne traîne en longueur. Charles-le-Gros le quitte pour aller à Rome, où il devait recevoir la couronne impériale, le jour de la fête de Noël; et Louis, roi de Neustrie, apprenant que les Normands répandent plus que jamais la désolation dans la Flandre et dans la Pi-

cardie, laisse son frère Carloman sous les murs de Vienne, et marche contre ces féroces dévastateurs. Il les attaque à Saucourt dans le Vimeux, très près de Saint-Valery et de la rive gauche de la Somme. Il remporte sur eux une grande victoire, et ce succès mémorable, célébré par la reconnaissance des peuples, est le sujet d'une chanson tudesque, conservée par le père Mabillon, et traduite et expliquée dans le temps par M. Schilter de Strasbourg.

Mais cette bataille de Saucourt n'arrête les ravages que d'une partie de ces redoutables Barbares de la Scandinavie. D'autres Normands se jettent dans les Ardennes, portent le fer et le feu dans les provinces situées entre la Meuse, la Moselle et le Rhin, brûlent Nimègue, Cologne, Aix-la-Chapelle, Maestricht, Tongres, Trèves, et battent l'archevêque de cette dernière ville, et Valla, évêque de Metz, qui, à la tête de leurs hommes d'armes, veulent délivrer leurs malheureuses contrées du plus grand des fléaux.

Les rigueurs de l'hiver ne sont rien pour ces hommes du Nord, accoutumés à l'âpreté des climats septentrionaux; les froids, bien plus violents à cette époque dans la Germanie que lorsque la civilisation en a eu diminué les bois et les eaux stagnantes, bien loin d'arrêter leur marche, leur donnent des routes faciles sur des fleuves, des rivières et des marais durcis par une forte gelée.

Une autre armée normande remonte le long de l'Elbe. Le roi de Germanie leur livre bataille à

Ebsdorff, dans le pays de Lunebourg; ses soldats sont taillés en pièces; deux évêques, le beau-frère du roi, douze comtes et dix-huit officiers du palais périssent sur le champ de bataille. Le roi de Germanie ne peut survivre à un si grand désastre; il meurt de chagrin. La postérité doit honorer d'autant plus sa mémoire, que l'on voit, dans les lettres du pape Jean VIII, quels progrès remarquables la civilisation a dus à ce prince infortuné. Sous son règne, les lois de Justinien réglaient l'exercice de la justice dans les affaires civiles; les biens des condamnés n'étaient plus confisqués au profit du souverain, mais rendus à leurs plus proches parents, et les filles étaient admises à succéder avant les collatéraux aux biens allodiaux, francs-alleux ou alleux libres, terres véritablement patrimoniales, et étrangères à tout fief et à tout vasselage.

Le roi de Germanie ne laissant pas d'enfants mâles, Charles-le-Gros lui succède, et régnant sur l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Bavière, la Saxe, la Germanie proprement dite, et une grande partie de la Lorraine, réunit au titre d'empereur tous les états de son père Louis dit le Germanique.

Louis, roi de Neustrie, cesse aussi de vivre, et Carloman règne seul sur le royaume de France. Les états de Charlemagne ne sont plus partagés qu'entre Carloman, l'empereur Charles-le-Gros et le roi d'Arles Boson.

Cependant la mort du roi de Neustrie, la défaite et la mort du roi de Germanie, répandent la con-

sternation sur les rives de l'Elbe, du Danube, du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, dans toutes les contrées de la France et de la Germanie : on appelle à grands cris Charles-le-Gros, on invoque son secours, on presse son arrivée (882). L'empereur quitte l'Italie, traverse la Bavière, préside à Worms une diète générale, et se hâte de rassembler une puissante armée. On voit dans les rangs de ses guerriers, des Lombards, des Bavarois, des Saxons, des Thuringiens, des Allemands, des Frisons et des Français. Ces troupes se rendent à Andernach, et l'empereur les partage en trois corps. Le premier est commandé par Arnou, duc de Carinthie, et fils naturel du feu roi de Germanie; le second est sous les ordres d'un Français nommé Henri; l'empereur est à la tête du troisième. Le sort de l'Europe va être décidé. Repoussera-t-elle les efforts sans cesse renaissants des sauvages du Nord? Sera-t-elle aussi heureuse contre ces Barbares des froides forêts boréales qu'elle l'a été, plus d'un siècle auparavant, contre ces enfants valeureux des déserts brûlants d'Arabie, qui avaient vaincu la Syrie, l'Égypte, la Mauritanie et les Visigoths de l'Espagne? Les Français et les Germains rappellent Charles-Martel et sa glorieuse victoire; un de ses descendants les commande; mais si le sang de ce fameux capitaine coule dans les veines de Charles-le-Gros, combien il s'est altéré depuis l'immortel Charlemagne! Petit-fils dégénéré de ce grand homme, que pourra Charles pour le salut de l'Europe? Les Français et les Germains sont

aussi valeureux que sous Charles-Martel, les Normands ne sont pas plus braves que les Sarrasins ; mais le génie des fondateurs de la dynastie carlovingienne s'est éteint dans la nuit de l'ignorance et des erreurs, et la force de l'âme a disparu avec le génie.

Charles-le-Gros marche contre les Normands retranchés à Haslou, sur la Meuse. Les deux premiers corps de son armée prennent les devants pour couper des détachements ennemis que l'ardeur du pillage avait écartés de leur camp; mais des traîtres préviennent les Normands de ce projet, et le rendent vain. L'armée impériale arrive cependant devant Haslou vers le commencement de juillet. Le camp des Normands est investi. Dans ce camp retranché commandaient deux chefs, princes ou rois, Sigefroy et Godefroy. Le siége durait depuis plusieurs jours, lorsque, suivant les annales de Fulde, un orage épouvantable éclate sur Haslou. Il répand la terreur dans l'âme de Charles-lé-Gros. Une chaleur excessive qui suit ce terrible orage multiplie les maladies dans les deux armées. Les idées superstitieuses, qu'on n'avait que trop cherché à inspirer à cet empereur, se réveillent avec force dans son esprit. Les Normands, instruits de ces dispositions funestes, se hâtent d'en profiter. Sigefroy demande une conférence; on lui envoie des otages; il se rend auprès de Charles; il propose la paix à deux conditions : on lui comptera une somme d'argent considérable, et on le laissera continuer ses déprédations dans certaines

contrées des états de l'empereur et de ceux de Carloman, roi de France. Charles, dont une indigne crainte asservit l'âme pusillanime, a la lâcheté de souscrire à ces indignes conditions, et pendant deux jours donne des fêtes à Sigefroy, à qui il fait compter deux mille quatre-vingts livres pesant d'argent qu'il tire des trésors de diverses églises, et particulièrement de la cathédrale de Metz.

Godefroy, l'autre chef des Normands, qui désire de recevoir le baptême, obtient avec facilité de régner sur la Frise, d'épouser Gisèle, fille naturelle de Lothaire, roi de Lorraine et de Waldrade, et de faire donner les revenus de l'évêché de Metz, qui était vacant, à Hugues, son nouveau beau-frère. Tant de faiblesse irrite les Français et les Germains ; ils frémissent en apprenant qu'au lieu de profiter des circonstances les plus favorables, leur empereur a accordé à des Barbares qu'il pouvait faire prisonniers un traité honteux, dicté par l'effroi, et dont on accuse aussi avec un fier ressentiment deux favoris de Charles, Luitward, évêque de Verceil, et le comte Wibert. Tous les liens qui unissaient encore les seigneurs de France et de Germanie à la race de Charlemagne se relâchent de plus en plus : la catastrophe approche, et cette dynastie va tomber comme celle de Clovis.

Vers ce même temps, Jean VIII mourut empoisonné et ensuite assassiné par un de ses parents, suivant les annales de Fulde, et le clergé de Rome, réuni au peuple romain, se hâta de nommer pape

l'archidiacre Marin, sans l'intervention des délégués de l'empereur. Cette élection fut un nouveau pas vers l'affaiblissement du pouvoir impérial. Charles-le-Gros y parut peu sensible; il tint une diète à Worms. Hugues y réclama sans succès, au nom de Carloman, roi des Français, une partie du royaume de Lorraine.

Quelques mois auparavant la princesse Hermengarde, la femme du roi Boson, avait été obligée de se rendre aux troupes de Carloman, après avoir défendu la ville de Vienne, pendant deux ans, avec un courage et une constance admirables.

Hugues cependant résolut de profiter de la faiblesse du gouvernement de Charles et du mécontentement des peuples, et de faire valoir ses anciennes prétentions sur ce royaume de Lorraine que son père avait fondé, et dont il avait inutilement demandé une partie pour le roi des Français. Il parvint à réunir un grand nombre de partisans, parmi lesquels on comptait plusieurs grands de ce royaume qu'il voulait enlever à l'empereur.

(883) Charles-le-Gros ne put opposer aucun obstacle à l'entreprise de Hugues. Les ducs et les comtes d'Italie, craignant peu sa puissance, et entraînés par cette effervescence générale qui, pour le malheur des peuples et la perte des rois, portait les grands vassaux à usurper le pouvoir suprême, méconnaissaient son autorité. Il se crut obligé d'aller les réduire. Il rencontra le nouveau pape auprès de Bologne; il se concerta avec ce pontife pour assurer le repos de l'Italie. Il dé-

pouilla de leurs états le duc Bérenger, et Guy, duc ou comte de Toscane. Ce dernier, arrêté comme coupable de haute trahison, s'échappa, se joignit aux Sarrasins, et ravagea une grande partie de l'Italie. Les troupes de l'empereur ne purent empêcher ces Sarrasins de dévaster toutes les côtes de cette Italie, qu'il ne sut ou n'osa pas défendre. Il tomba de plus en plus dans le mépris des peuples, et la peste, qui désolait les belles et malheureuses contrées italiennes, l'obligea à repasser les Alpes avec son armée.

Les fils des margraves d'Autriche, que Charles avait privés de la dignité de leurs pères, prennent les armes; ils portent la guerre dans la Bavière, et Zwentebold, roi des Moraves, se joint à eux.

(884) D'un autre côté les Normands, sortis de leur camp retranché de Haslou, entrent dans la France proprement dite, et pénètrent jusques à Laon, à Soissons et à Noyon, mettent à feu et à sang les pays qu'ils parcourent. Carloman, suivant les annales de Metz et celles de Saint-Bertin, va au-devant d'eux, et les bat plusieurs fois; mais son armée est peu nombreuse. L'indocilité et l'anarchie féodales vont toujours en croissant; plusieurs seigneurs, sous de frivoles prétextes, refusent de joindre les enseignes d'un monarque qui, en quelque sorte, n'est plus roi que de nom ; et Carloman est obligé d'acheter à prix d'argent la retraite des Barbares. Le roi des Français meurt quelques mois après des blessures que, pendant une chasse dans la forêt d'Iveline, voisine de Mont-

lhéri, il avait reçues d'un sanglier vigoureux. Il ne restait de son père, Louis-le-Bègue, que le jeune Charles, celui qu'on a surnommé le Simple, et qui n'avait encore que quatre ou cinq ans. Les Normands refusaient d'observer le traité acheté par Carloman; ils menaçaient de couvrir la France de cendres et de décombres. Les seigneurs français redoutent le règne d'un enfant et les malheurs d'une régence; et quelque peu d'estime qu'ils aient pour l'empereur, ils préfèrent d'avoir recours à son pouvoir, envoient des députés, et le prient de prendre les rênes du gouvernement de la France.

(884) Il se hâte de venir à Gondreville recevoir leurs hommages et leurs serments. Il tient une diète à Colmar; il envoie le comte Henri pour contenir les Normands qui s'étaient jetés dans les environs de Cologne, et fait partir d'autres généraux contre les autres hommes du Nord qui avaient quitté les rives de la Somme, et étaient venus camper auprès de Louvain.

Voilà donc Charles-le-Gros qui réunit sous son sceptre l'Italie, l'Allemagne, la Bavière, la Saxe, la Germanie proprement dite et le royaume de France. Voilà l'empire de Charlemagne rétabli; mais le grand homme est dans la tombe: l'homme le plus faible, le plus incapable de régner, lui a succédé. On dirait que le colosse de l'empire d'Occident ne reparaît tout entier que pour s'écrouler avec plus de fracas.

Le pape Marin étant mort, Adrien III fut

élevé sur la chaire de saint Pierre. Le système politique des pontifes de Rome se développait avec rapidité. Le pape rendit deux décrets : il ordonna par le premier que les pontifes romains, légitimement élus, seraient consacrés sans qu'on attendît l'intervention de l'empereur et de ses commissaires; il régla par le second que si Charles-le-Gros venait à mourir sans laisser de fils, les princes d'Italie éliraient parmi eux un empereur de Rome. Il ne paraît pas que Charles se soit élevé contre ces actes extraordinaires. Non seulement il reconnut Adrien III, mais encore, par une confusion de tous les pouvoirs, et par un oubli total de ses devoirs et de ses droits, il l'invita à se rendre auprès de lui, en Allemagne, afin de légitimer Bernard, son fils naturel, et de le rendre apte à succéder à l'empire.

Adrien III mourut en route. Le clergé et le peuple romain, de concert avec l'envoyé de l'empereur, nommèrent Étienne VI, que l'on a aussi appelé Étienne V.

Cette fois Charles se conduisit en vrai successeur de Charlemagne : il refusa, malgré le décret d'Adrien III, de reconnaître Étienne, parcequ'on n'avait pas attendu son consentement pour le consacrer. Le pape lui envoya les signatures de trente évêques, de tous les prêtres et diacres de Rome, et des principaux des Romains, qui l'avaient élu à l'unanimité, et qui avaient signé l'acte de sa consécration. Charles chargea l'évêque de Verceil d'aller à Rome vérifier tous les faits, et ce ne fut

qu'après le rapport de ce prélat qu'il reconnut Étienne VI.

Il eut aussi le bonheur de signer à Langeleben en Autriche, un traité de paix avec Zwentebold, roi des Moraves, qui jura de nouveau de lui être fidèle et de ne plus troubler la tranquillité de la Germanie.

Mais en 885 Hugues, le duc d'Alsace et le fils naturel de Lothaire, reprit l'exécution de ses anciens projets sur le royaume de Lorraine. Il négocia secrètement avec Godefroy, ce chef des Normands à qui on avait cédé le royaume des Frisons, et qui avait épousé Gisèle, sœur de Hugues. Il promit à ce prince la moitié de la Lorraine, s'il voulait l'aider à conquérir ce royaume. Godefroy accepta l'offre de son beau-frère, et résolut de l'aider de toutes ses forces. Il chercha un prétexte pour rompre avec l'empereur, qui lui avait donné la Frise. Il fit prier Charles-le-Gros par deux ambassadeurs, de réunir à la Frise, qui ne produisait pas de vin, les villes de Coblentz, d'Andernach et de Sinsich, dont les territoires rapportaient en abondance cette liqueur si recherchée par ses guerriers. Charles n'osa ni lui accorder ni lui refuser une demande dont le succès pouvait rendre la puissance de Godefroy trop dangereuse au royaume de Lorraine. Sa faiblesse lui fit adopter d'autant plus facilement un parti honteux et criminel qui, suivant plusieurs historiens, lui fut conseillé par le comte Henri, qu'il crut ne pouvoir ni lever une nouvelle armée capable de combattre Godefroy,

ni, s'il parvenait à la réunir, la faire pénétrer jusque dans la Frise, défendue alors par tant d'eaux stagnantes, de marais et de bois.

Le comte Henri part en apparence pour aller traiter avec Godefroy, et en réalité pour exécuter le noir complot qu'il avait fait approuver par l'empereur. Il ordonne à plusieurs officiers dont il était sûr de se rendre par différentes routes aux environs d'une île du Rhin nommée Beton, et où il devait conférer avec Godefroy. Il passe par Cologne, et prend avec lui Wilibert, archevêque de cette métropole. Le roi des Frisons se rend dans l'île indiquée. Sa première conférence ne produit aucun résultat. Le comte Henri engage l'archevêque, qui était bien éloigné de soupçonner son coupable dessein, à voir la reine Gisèle et à tâcher de la rendre favorable à la paix. Pendant l'entrevue de la reine et de l'archevêque, il se rend dans l'île auprès de Godefroy; il se fait accompagner d'un comte Éverard, qui avait de très grands sujets de mécontentement contre le roi de Frise, et à qui il avait promis de le soutenir fortement. Éverard se plaint avec aigreur des vexations qu'il a éprouvées. Godefroy, irrité, l'outrage dans sa réponse; Éverard tire son glaive, en décharge un grand coup sur la tête du roi; ceux qui avaient suivi Henri se jettent sur le monarque, le massacrent, et donnent la mort à tous les Normands qui se trouvent dans l'île.

L'assassinat de Godefroy ôte à Hugues toute espérance de succès. Le comte Henri lui fait des pro-

positions. Hugues ne voit pas le danger qui le menace : l'exemple de Godefroy est perdu pour lui ; il écoute les propositions de Henri ; il se laisse entraîner à Gondreville ; mais à peine y est-il arrivé, qu'on l'arrête ainsi que tous ses partisans, et que, par ordre de Charles, on lui crève les yeux. On le conduit dans le monastère de Saint-Gall en Suisse ; on le transfère ensuite de monastère en monastère ; on le renferme enfin dans l'abbaye de Prüm, au milieu de la forêt des Ardennes ; on lui coupe les cheveux, et on lui donne l'habit monastique.

Les Normands, cependant, sont irrités de la mort de Godefroy. Saisissant d'ailleurs avec avidité toutes les circonstances où ils peuvent ajouter à leurs déprédations, ils partent de Rouen et remontent la Seine ; ils sont en si grand nombre, que leurs bateaux couvrent le fleuve. Ils arrivent à Paris, qui ne s'étendait pas alors au-delà de l'île nommée encore la Cité, mais que le commerce avait enrichi. Ils veulent le piller et en forment le siége. Il fut long et mémorable : les Parisiens l'ont immortalisé par leur courage et leur constance.

Tout ce qu'on avait conservé à cette époque de l'art militaire des Romains, pour l'attaque et la défense des places, fut employé par les Normands et par les Parisiens. Des catapultes ou grandes machines à ressort lançaient des pierres et des traits ; des béliers ou longues poutres armées de fer, suspendues, tirées en arrière, et abandonnées ensuite à leur poids qui leur imprimait une grande vitesse, et par conséquent une grande force, sa-

paient les murailles, les enfonçaient, et en dispersaient les débris; de la poix fondue, de l'eau bouillante, des bois embrasés, des blocs pesants, étaient jetés du haut des remparts sur la tête de ceux qui voulaient les escalader.

Au premier rang des assiégés, on voyait combattre, la croix d'une main et le glaive de l'autre, leur valeureux évêque Gauzelin; ses exhortations et son exemple soutenaient leur courage. Ils avaient d'ailleurs pour chef un guerrier intrépide, Eudes, fils de ce Robert-le-Fort qui avait perdu la vie en combattant contre les Normands. Il voulait venger le sang de son père, défendre son pays, sauver les états qu'il gouvernait comme duc de l'Ile-de-France, rehausser sa gloire, et peut-être préparer pour les siens ou pour lui une plus haute destinée.

Robert, son frère, était auprès de ce chef: tous les deux devaient un jour porter une couronne. Èbole, abbé de Saint-Germain-des-Prés, s'était réfugié dans Paris, et secondait Eudes, Robert et Gauzelin.

Sur les deux bras de la Seine, qui coulait le long des murs de la ville, était un pont de bois dont l'entrée, du côté de la campagne, était défendue par une sorte de forteresse. Les Normands, débarqués sur la rive droite, dirigeaient leurs principales attaques contre la grosse tour fortifiée et élevée à la tête du pont, sur cette rive septentrionale. Eudes fait construire sur cette tour deux étages de charpente, avec une rapidité qui étonne les assiégeants. Combien de fois Eudes, Robert,

l'évêque Gauzelin et l'abbé Ébole, dont on a vanté la force redoutable, repoussent dans des sorties audacieuses les Normands, qui admirent tant de courage, et que ne peuvent pas retenir, dans leurs retraites forcées, les cris, les reproches et les emportements de leurs femmes! On a célébré un assaut plus mémorable que les autres, pour lequel le Normand Sigefroy avait fait construire mille mantelets, sous chacun desquels six hommes pouvaient combattre, et des espèces d'immenses chariots qui portaient une sorte de tour ou d'édifice de bois capable de contenir plus de cinquante combattants. Les Parisiens lancent sur ces machines des quartiers de rochers qui les écrasent, y mettent le feu avec des torches enflammées, ou les brisent par le moyen de grosses poutres garnies de fer. On frémit, en lisant dans plusieurs auteurs très anciens que, dans cette terrible attaque, les Barbares cherchaient à combler le fossé qui défendait la grosse tour du pont, non seulement avec des pierres, des arbres et des débris, mais encore avec les cadavres sanglants des prisonniers qu'ils venaient d'égorger.

La valeur des Français l'emporte cependant sur cette horrible férocité.

Les Normands abandonnent en vain au courant de la Seine des barques chargées de substances enflammées et destinées à consumer les piles de bois qui soutiennent le pont; trois Français se jettent dans le fleuve; et, au milieu d'une grêle de traits, parviennent à détourner les fatales barques, et

à les écarter du pont qu'elles devaient anéantir.

Une violente inondation emporte le pont méridional; la tour de la rive du midi reste isolée. Douze guerriers osent la défendre, et périssent glorieusement au milieu des débris de leur tour embrasée. On a conservé les noms de ces héros; c'est pour nous un devoir sacré de les transcrire. Ils se nommaient Ermenfroy, Arnolde, Solie, Ériland, Gosbert, Érivée, Vidon, Odoacre, Arrade, Ervic, Émar et Gosvin. Une inscription élevée à l'endroit que défendait la tour devrait retracer cet éclatant dévouement.

Un autre héros, nommé Gerbolde, arrête pendant deux heures les nombreux Normands qui étaient parvenus à pénétrer jusque dans une rue de la ville assiégée.

Pendant ce fameux siége, des partis normands se répandaient dans les provinces voisines, et répandaient jusque dans la Bourgogne la terreur et la désolation. Tous les yeux se tournaient vers Charles: on réclamait à grands cris sa présence et ses guerriers. Il se contenta d'abord d'envoyer contre les Normands le comte Henri, qu'il avait nommé duc ou margrave de Saxe selon les uns, et margrave de Franconie suivant les autres (887). Henri s'étant avancé très imprudemment près du camp des ennemis, tomba, avec ceux qui l'avaient suivi, dans des fossés que les Normands avaient creusés, et qu'ils avaient recouverts de branches d'arbres et de gazon. Il y fut massacré avec les siens, et trouva, sous le fer ennemi, une mort

trop honorable pour l'auteur ou le complice d'une honteuse et cruelle perfidie.

Les troupes de Henri, privées de leur général, se débandèrent; mais quelques mois après l'empereur parut lui-même auprès de Paris, à la tête d'une armée très nombreuse.

Il se place sur les hauteurs de Montmartre. Les Parisiens sont prêts à seconder ses attaques par les sorties les plus vigoureuses; les Normands vont être écrasés sous les coups inévitables de l'armée de Charles et sous ceux des braves assiégés. Charles cède à la plus inconcevable lâcheté : Montmartre va être à jamais le témoin de sa honte. Il tremble devant des ennemis qui ne peuvent lui résister; il leur fait proposer des conditions humiliantes qu'ils se hâtent d'accepter : il leur donne sept cents livres pesant d'argent; il leur cède des provinces; il en livre d'autres à leurs pillages et à leurs violences, en consentant à les y voir prendre leurs quartiers d'hiver. En signant ce déshonorant traité, il signe, sans s'en douter, la dégradation des Carlovingiens : toutes les nations qui avaient reconnu son empire s'indignent de tant d'humiliations.

Une nouvelle crainte saisit Charles; il veut retenir la couronne qui s'échappe de dessus sa tête; il sacrifie son premier ministre, l'évêque Luitward; il le laisse accuser dans une diète d'un commerce criminel avec l'impératrice Richarde. Cette princesse se soumet à l'épreuve du fer ardent; elle en sort justifiée. Elle se retire en Alsace dans l'abbaye d'Andleu, qu'elle avait fondée, et où elle vécut de

manière à mériter le nom de sainte. Mais Luitward se sauve en Carinthie auprès d'Arnou, fils naturel de Carloman, roi de Bavière. Il excite facilement ce prince à prendre les armes contre l'empereur, son oncle, qui venait d'adopter le jeune Louis, fils de Boson, roi d'Arles, et de la princesse Hermengarde.

Charles convoqua une assemblée générale des chefs de son empire dans le pays de Darmstadt, entre Mayence et Appenheim. Arnou s'y présente à la tête d'une grande armée. La princesse Hildegarde, la fille de Louis III, roi de Saxe et de Franconie, favorise puissamment ses projets. Le clergé, qui conservait un ressentiment profond du procès qu'avait subi l'évêque Luitward, seconde Arnou, Luitward et Hildegarde. La noblesse méprisait la faiblesse de l'empereur, et ne lui pardonnait pas d'avoir voulu abolir l'hérédité des fiefs. Tout était prêt pour une grande révolution. La diète dépose Charles-le-Gros le 11 novembre 887.

L'empire de Charlemagne se divise de nouveau : les Germains reconnaissent Arnou ; les Italiens, le duc Guy et le duc Bérenger ; et les Français, ne voulant pas confier la défense d'un royaume menacé par les redoutables Normands, à Charles-le-Simple, fils du roi Louis-le-Bègue, et qui n'avait encore que huit ans, choisissent pour leur monarque cet Eudes, duc de l'Ile-de-France, ce brave fils de Robert-le-Fort, ce prince habile qui avait défendu Paris avec tant de valeur.

Charles, du haut de ce trône d'où il comman-

dait à tant de peuples, tombe dans la misère la plus profonde et dans un affreux abandon; il ne vit que des secours que lui donne l'archevêque de Mayence; ses propres domestiques l'outragent. Il n'avait eu ni vertu, ni talent, ni génie; on avait pu le dépouiller de tout en le précipitant du faîte de la puissance. Le malheur cependant le rend sacré pour la postérité. On a écrit d'ailleurs, et hâtons-nous de le rapporter pour être justes, qu'une maladie grave obscurcissait souvent sa raison et lui en ôtait l'usage. Il est forcé d'avoir recours à cet Arnoul qui lui a ôté ses couronnes et qui règne sur la Germanie. « Vous êtes, lui dit-il, suivant » quelques historiens, sur un trône que j'occupais » il y a peu de jours; considérez mon infortune, et » ne souffrez pas qu'un prince de votre sang, et qui » fut votre roi, manque de ce que vous donnez » aux pauvres. »

Arnoul lui accorda le revenu de quelques villages: mais Charles ne survécut pas long-temps à sa disgrâce; il mourut au bout de quelques mois, de chagrin, suivant les uns, empoisonné ou étranglé, suivant les autres; et il fut enterré dans une abbaye voisine de Constance.

Un nouveau trône fut élevé sur les débris de celui de Charlemagne, dans la Bourgogne transjurane, et Raoul y monta. Ce Raoul était fils d'un Conrad, qui avait été comte de Paris; et lors de la mort de Charles-le-Gros, il gouvernait cette Bourgogne transjurane, qui comprenait la Savoie, le Valais, et la partie de la Suisse renfermée entre

les Alpes, le Jura et la rivière de Reuss. Arnoul s'opposa d'abord à l'établissement de ce nouveau royaume; mais, dans une diète tenue à Ratisbonne, il reconnut Raoul qui s'était fait couronner à Saint-Maurice.

Cependant ce n'était pas un simple régent décoré du titre de roi qu'on avait donné à la France, dans la personne d'Eudes, pour le temps de la minorité de Charles-le-Simple, comme quelques auteurs ont paru le croire. Eudes fut investi de toute la plénitude de la royauté, sans aucune limitation, ni pour le pouvoir ordinaire des rois français, ni pour la durée de ce pouvoir; et ce qui seul le prouverait, c'est qu'il fut sacré comme Clovis, comme Pepin-le-Bref, comme Charlemagne, comme tant de Carlovingiens. La cérémonie du sacre fut faite par Vautier, archevêque de Sens. Voici d'ailleurs des mots formels des Annales de Metz. « Les peuples des Gaules rassemblés » créent roi le duc Eudes, pour régner sur eux, » avec le consentement d'Arnoul. *Galliarum populi* » *in unum congregati, cum consensu Arnulphi,* » *Odonem ducem regem super se creant.* » Arnoul ne se contenta même pas de le reconnaître pour roi; il lui envoya, par des ambassadeurs, une couronne royale, que le roi des Français porta dans la cathédrale de Reims le jour d'une solennité religieuse.

Au reste, qu'on ne s'y méprenne pas; c'est à cette année 888 qu'il faut rapporter la véritable déchéance de la dynastie de Charlemagne. Nous

verrons encore des Carlovingiens ceindre le diadème. On conservera une sorte de respect particulier pour tous ceux qui seront issus du grand empereur d'Occident; pour Arnoul, fils naturel de Carloman, roi de Bavière; pour le duc Guy de Spolette, dont la mère, fille de Pepin, roi d'Aquitaine, était petite-fille de Louis-le-Débonnaire; pour le duc Bérenger de Frioul, dont la mère Gisèle était fille de ce même empereur, et petite-fille de Charlemagne: mais la succession des Carlovingiens est interrompue, leur hérédité est détruite, leurs droits sont perdus.

Et que l'on ne croie pas que ce soient seulement la faiblesse et l'ineptie de plusieurs Carlovingiens qui aient brisé leurs sceptres. Aucune institution vénérée, aucune règle fondamentale, aucune constitution permanente, n'avaient garanti leur autorité; la force et la violence avaient anéanti les lois; et, il ne faut pas le dissimuler, la nation qui aurait pu maintenir les fils de son héros avait en quelque sorte disparu. Presque tous les Francs étaient serfs ou esclaves; ce qu'on appelait alors les seigneurs ou les nobles se croyaient seuls le peuple français. Toujours tendant à l'indépendance, toujours armés les uns contre les autres, ces superbes oligarques réunissaient leurs efforts contre ce pouvoir royal qu'ils jalousaient, qu'ils haïssaient, qu'ils redoutaient, parceque cette autorité tutélaire, en rendant à la nation sa liberté et tous ses autres droits, aurait aisément détruit leur tyrannie, leurs brigandages, leurs rébellions.

Voulant parvenir plus facilement à la puissance suprême ou la peu redouter, ils avaient profité de toutes les circonstances pour rendre la monarchie purement élective. Nous allons voir les élections des rois se perpétuer dans la Germanie, et se succéder en France jusques au moment où le chef d'une dynastie nouvelle donnera à ses premiers descendants l'exemple d'assurer l'hérédité dans sa famille par le soin de faire sacrer et reconnaître son successeur de son vivant. Les principales cérémonies que l'on a observées dans le sacre des rois français depuis Hugues-Capet jusques à Louis XVI, la présence et l'intervention des premiers pairs ou grands feudataires, ou de leurs représentants, le consentement demandé aux assistants, sont des témoignages remarquables qui ont traversé les siècles, pour rappeler les élections du monarque, qui ont eu lieu depuis Charles-le-Gros jusques à Hugues-Capet; et toutes les mesures prises par les rois de France les plus éclairés, depuis ce chef de la dynastie capétienne, pour rendre successivement à la nation les droits qu'elle avait perdus, sont des preuves de ce que nous venons d'exposer, bien dignes de l'attention des publicistes philosophes.

La constitution de la France et celle de la Germanie ressemblaient beaucoup, vers la fin du neuvième siècle, à celle que présentait la Pologne dans le siècle dernier, avec cette grande différence néanmoins qui résulte de la civilisation qui florissait dans la brave Pologne pendant le cours

du dix-huitième siècle, et de la barbarie dans laquelle la Germanie et la France étaient plongées lorsque le dixième siècle allait commencer.

Guy, duc de Spolette, peu de temps après la grande révolution qu'avaient faite les seigneurs de France et de Germanie, se laisse séduire par les intrigues d'un prélat remuant et avide du pouvoir, Foulques, archevêque de Reims. Il imagine de renoncer à ses prétentions sur l'Italie, les cède à son rival Bérenger, duc de Frioul, proclame le prétendu droit que lui donne l'avantage qu'il a de descendre de Charlemagne par les femmes, se regarde comme le légitime possesseur d'un trône qui, selon lui, ne peut appartenir au jeune Charles-le-Simple, paraît ne pas douter que les seigneurs français ne le reconnaissent pour leur monarque, et, ce qui est le plus remarquable, se fait couronner roi de France à Rome par le pape Étienne.

Après cette ridicule cérémonie, à laquelle le pape se refusa d'autant moins qu'elle favorisait les grands projets des évêques de Rome, le duc de Spolette passe les Alpes avec une armée, va à Metz, et s'avance jusques à Langres, où, par une nouvelle bizarrerie, il se fait couronner par un évêque, quoiqu'il eût été couronné par le pape; mais n'espérant pas de vaincre le brave Eudes, ni de détacher les nobles français du roi qu'ils avaient choisi, il renonce au diadème que lui avaient ceint sur le front un évêque et un pape, retourne en Italie, dont Bérenger avait été sacré roi

et reçu la couronne de fer à Pavie par les mains de l'archevêque de Milan, redemande à ce prince les états qu'il lui avait cédés, réclame tous les droits qu'il avait voulu faire valoir avant sa vaine expédition de France, fait la guerre à Bérenger, le bat, et le dépouille de toutes ses possessions.

Bérenger se réfugie auprès d'Arnoul, roi de Germanie, et lui abandonne tout ce qu'il croyait pouvoir réclamer dans cette Italie dont il avait reçu la couronne, et qu'Arnoul désirait si vivement de réunir à ses états.

L'archevêque Foulques, dont les intrigues en faveur de Guy n'avaient pu réussir, ne cessait pas néanmoins de vouloir jouer un rôle important. Guy, ne pouvant plus seconder ses projets, il se retourna du côté d'Arnoul, et voulut l'engager à réclamer la couronne de France comme fils de Carloman et neveu issu de germain de Charles-le-Gros; mais Eudes s'était empressé de faire déclarer au roi Arnoul qu'il n'avait aucune prétention sur aucune des portions du royaume de Germanie ou de celui de Lorraine qui étaient sous la domination du fils de Carloman: et Arnoul étant venu à Worms tenir une diète générale de ses états, Eudes alla le trouver, et remettant dans ses mains son diadème, son sceptre, et les autres marques de la royauté, et lui ayant dit qu'il désirait de tenir de son assentiment ces insignes royaux, Arnoul s'empressa de les lui remettre et de faire alliance avec lui.

(889) L'année suivante, Arnoul présida une diète à Forheim; il y reçut la soumission des Slaves et des Obotrites du Mecklenbourg. Il proposa à la diète de reconnaître, pour ses héritiers au trône de Germanie, ses deux fils naturels Zwentebold et Ratold. La diète ne consentit qu'avec peine à décider qu'ils succèderaient au roi, s'il mourait sans laisser d'enfants légitimes.

Zwentebold avait reçu son nom du roi de Moravie, qu'Arnoul lui avait donné pour parrain, lors de la cérémonie de son baptême.

En 890, le roi de Germanie soumit le duché de Bohême à ce même Zwentebold, le parrain de son fils. Le roi morave, trop fier de sa nouvelle puissance, refusa de remplir envers le roi de Germanie les devoirs de vassalité auxquels il s'était engagé, et Arnoul, occupé à repousser les Normands, qui avaient pénétré jusque dans les territoires de Toul et de Verdun, ne put penser à réduire le roi de Moravie.

Pendant cette même guerre d'Arnoul contre les Normands, Guy, duc de Spolette et roi d'Italie, reçut à Rome la couronne d'empereur du pape Étienne VI. Les pontifes de Rome ne demandaient pas mieux que de donner le diadème d'Occident aux princes qui avaient l'air de tenir d'eux leur puissance.

Ce même pape, qui d'après la politique romaine, devait désirer de ne pas voir dans la chrétienté de prince trop puissant, fut bien aise de favoriser la continuation de l'existence du royaume d'Arles,

et par conséquent du démembrement de la France. Boson venait de mourir ; Étienne seconda la reine Hermengarde, qui plaça son fils sur le trône de Boson, et qui se déclara régente ; et Arnoul, roi de Germanie, avec qui elle avait eu une entrevue à Forheim, aussi aise que le pape d'empêcher la France de s'agrandir, promit son assistance à cette princesse.

Bientôt après le pape Étienne mourut, et fut remplacé par Formose, évêque de Porto. On a écrit que Formose fut le premier évêque transféré sur la chaire de saint Pierre, et que cette translation fut d'autant moins approuvée, que le nouveau pape avait été, dans le temps, à la tête d'une faction contre Jean VIII, qui l'avait excommunié deux fois.

La guerre d'Arnoul contre les Normands était cependant bien loin d'être terminée. Ces Barbares, en 891, remontèrent de nouveau la Meuse. Arnoul envoya contre eux une armée qui campa auprès de Maestricht. Ils continuèrent, pendant la nuit, de remonter le fleuve, ne furent point aperçus, passèrent à Liége sur la rive droite de la rivière, arrivèrent vers Aix-la-Chapelle, se dispersèrent dans les marais et dans les bois qui entouraient cette ville, rencontrèrent des chariots chargés de vivres qu'on conduisait à l'armée du roi, les pillèrent et massacrèrent les conducteurs.

L'armée germaine, informée de cet échec, s'indigne et marche à l'ennemi. Mais elle commence le combat auprès d'un torrent nommé Gulia,

sans attendre le signal de ses chefs; elle attaque sans ordre, et, victime de son indiscipline et de son imprévoyance, elle est battue et mise en fuite. Les féroces Normands égorgent tous leurs prisonniers, chargent leur flotte de leurs dépouilles, et remplissent toute la Lorraine de désolation.

Arnoul apprend ces funestes nouvelles à l'extrémité orientale de ses états, où il était occupé à contenir les Slaves. Il accourt aussi vite que sa position le lui permet, traverse la Meuse, et vient auprès de Louvain, où il trouve les Normands renfermés dans un camp entouré de terrasses et de palissades. Non seulement ces retranchements l'empêchent d'attaquer l'ennemi, mais la Dyle et les marais qui l'environnent l'empêchent de déployer sa cavalerie, qui fait sa principale force. Les Normands, du haut de leurs grossiers remparts, insultent à l'embarras d'Arnoul, lui rappellent la défaite de son armée auprès du torrent voisin d'Aix-la-Chapelle, lui crient *Gulia*, *Gulia*, et le menacent d'un plus grand désastre encore. Arnoul prend la résolution de faire mettre pied à terre à sa cavalerie; mais obtiendra-t-il facilement de ses guerriers de renoncer à leurs chevaux, de se séparer de ces animaux, aussi forts que dociles, qui partagent et leurs fatigues et leurs périls, et d'abandonner la seule manière de combattre qu'ils connaissent? Il assemble les chefs; il harangue ses troupes, et, dans un noble et brûlant enthousiasme : « Vous avez toujours été invincibles, leur » dit-il, en défendant votre patrie. Souffrirez-vous

» les insolentes provocations de ces Barbares qui » osent insulter au peuple fidèle du Dieu qu'ils » méconnaissent. Le sang de vos pères et de vos » frères, qu'ils viennent de répandre, demande » vengeance. Voyez-vous les temples de Dieu encore » fumants ? voyez-vous ses ministres égorgés ? Com» battez les auteurs de tant de crimes. Vos chevaux » nuiraient ici à votre courage. Je marcherai le pre» mier à pied, et à votre tête; suivez-moi, et ré» primez par votre valeur l'outrage fait à Dieu » par nos ennemis. » Les Germains, ou plutôt les Français orientaux, s'élancent à terre, s'écrient avec ardeur qu'ils sont prêts à exécuter tous les ordres de leur roi, mais le conjurent de rester à la tête d'un corps de cavalerie pour les soutenir, les défendre et protéger leur camp. Ils marchent à l'ennemi en poussant de grands cris. On combat de part et d'autre avec la plus grande valeur. Les Germains forcent cependant le camp des Normands, massacrent tous ceux qui veulent résister, prennent seize étendards, et un grand nombre de fuyards ne peuvent échapper à leurs glaives exterminateurs qu'en se jetant dans la rivière, où le poids de leurs armes leur fait trouver la mort, et où leurs cadavres s'élèvent en monceaux.

Cette grande victoire suspendit les ravages des Normands; mais quelle force aurait pu détruire pour toujours ce fléau terrible et sans cesse renaissant?

Pendant que la France, la Germanie et l'Italie étaient les théâtres sanglants de tant de discordes,

de révolutions et de combats, une guerre d'un autre genre, mais peut-être également funeste, allumait ses feux dans Constantinople et dans Rome, et y préparait des évènements bien importants dans l'histoire de l'esprit humain et de la civilisation. L'ambition et l'orgueil s'élevant au-dessus des principes évangéliques et des préceptes de Jésus, allaient diviser les disciples du Christ, séparer les pasteurs des deux empires d'Orient et d'Occident, changer en adversaires, et même en ennemis, le pontife de Rome et le patriarche de Constantinople, et introduire pour une longue suite de siècles le trouble, la désunion et la haine dans une religion de paix, de concorde et de charité.

L'empereur d'Orient, Michel III, avait exilé en 858 Ignace, patriarche de Constantinople, et l'avait obligé à signer son abdication. Il avait établi à sa place un homme d'un esprit supérieur et d'une vaste érudition. Ce nouveau patriarche se nommait Photius: né d'une des familles les plus illustres de l'empire, il avait été petit-neveu du patriarche Taraise, et son frère, le patrice Sergius, avait épousé une des sœurs de l'empereur Michel. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on a remarqué sa Bibliothèque, qui, renfermant des extraits de près de trois cents auteurs, presque tous perdus aujourd'hui, est un des plus précieux monuments littéraires de l'antiquité, et son *Nomocanon*, où l'on trouve toutes les lois relatives aux affaires ecclésiastiques et tous les canons promulgués depuis les

apôtres jusques au septième concile œcuménique. Avant d'entrer dans le clergé il avait été grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, premier secrétaire d'état de l'empire; il était encore laïque lorsque Michel III le nomma patriarche: les évêques, pour plaire à l'empereur, le firent passer en très peu de jours par tous les degrés de la hiérarchie religieuse; on le fit successivement clerc ou moine, lecteur, sous-diacre, diacre, prêtre et patriarche.

Le pape Nicolas prit le parti d'Ignace, et excommunia Photius, en lui reprochant la rapidité avec laquelle il avait passé de l'état de laïque à la chaire patriarcale. Photius cita en sa faveur l'exemple de saint Ambroise, qui était encore gouverneur de Milan lorsqu'il en fut nommé archevêque; et fort de l'assentiment d'un grand nombre de prélats orientaux de la protection de l'empereur et de l'élévation de sa chaire, il excommunia le pape qui l'avait excommunié, prit le titre de patriarche universel, reprocha aux évêques d'Occident, attachés à celui de Rome, des pratiques religieuses peu conformes aux véritables règles, de l'ignorance, des erreurs et des opinions hérétiques relativement au dogme de la procession du Saint-Esprit.

Cependant Basile dit le Macédonien, et associé à l'empire de Constantinople, ayant appris que Michel III, fatigué de ses conseils, voulait le faire mourir, l'avait prévenu en 867, et occupait seul le trône de l'Orient. Photius montra une reconnaissance courageuse envers la mémoire de Michel.

Lorsque Basile se présenta dans l'église de Sainte-Sophie : « Vous êtes indigne, lui dit-il, de participer » aux saints mystères; vos mains sont encore souil- » lées du sang de votre souverain et de votre bien- » faiteur. » Basile chassa Photius du siége de Constantinople et y replaça Ignace. Le concile de Constantinople, tenu en 869, déposa Photius; mais l'empereur Basile, dont ce savant patriarche venait, dit-on, de faire une généalogie, dans laquelle il le faisait descendre de parents illustres, lui devint favorable, et le rétablit, en 877, sur le siége pontifical. Ignace étant mort, le pape Jean VIII, à qui on promit de rendre des provinces qu'on avait soustraites à sa juridiction spirituelle, reconnut Photius, l'admit à sa communion, et envoya des légats à un nouveau concile de Constantinople, qui déclara solennellement Photius patriarche légitime. Cependant Jean VIII, trompé dans son espérance, et les papes Martin II, Adrien III et Étienne VI, successeur de Jean VIII, ne voulurent pas reconnaître Photius, et l'on vit commencer le schisme qui dure encore entre l'église romaine ou l'église d'Occident, et l'église grecque ou l'église d'Orient. Ce ne fut pas seulement la diversité des opinions théologiques relatives aux trois personnes de la trinité et à la manière dont le Saint-Esprit procède du Père, ni la retenue de quelques provinces ecclésiastiques réclamées par les papes, qui établirent cette grande séparation des deux églises chrétiennes. Les patriarches de la capitale de cet empire d'Orient, qui se regardait comme le premier de la

chrétienté, ne pouvaient pas depuis long-temps supporter d'être placés dans un rang inférieur à celui des évêques de la capitale de l'empire d'Occident; ils avaient même tenté plusieurs fois d'obtenir la supériorité sur les pontifes d'une ville qu'ils considéraient comme inférieure à Constantinople. Leurs prétentions, quoique condamnées par un concile tenu à Constantinople même, sous le règne de Théodose, furent renouvelées bien des fois, et avec plus ou moins de succès, suivant les circonstances. Photius n'espérant pas obtenir la préséance ne demanda que l'indépendance et l'obtint; il se sépara de la communion du pontife de Rome, et marcha son égal : il fut le pape des Grecs et de l'Orient.

Léon VI, fils de Basile, succéda à son père en 886; moins favorable à Photius, il fit examiner les réclamations des papes, les trouva justes, ôta le patriarcat à leur adversaire et le fit renfermer dans un couvent d'Arménie, où ce chef de l'église grecque mourut en 891.

Des troubles d'une autre nature agitaient la France. Les seigneurs français ne pouvaient plus s'accoutumer à l'autorité du monarque, l'indépendance leur était trop chère; ils voulaient surtout se soustraire au pouvoir d'un prince capable, par sa bravoure et son habileté, de défendre ses droits et de faire revivre ceux de la nation. Le jeune Charles-le-Simple leur paraissait bien moins dangereux pour leur ambition que le roi Eudes. Quelques uns d'eux prirent la résolution de placer ce

Charles sur le trône qu'avait occupé son père Louis-le-Bègue. Un parent d'Eudes, nommé Valgaire, fut même le premier qui se déclara pour Charles (892). Eudes l'assiégea dans la ville de Laon, le prit, et le fit condamner à perdre la tête par les seigneurs de son armée (893). Cet exemple n'empêcha pas, l'année suivante, Foulques, archevêque de Reims, qui ne pouvait vivre qu'au milieu des intrigues, des troubles et des révolutions, de se réunir à Adélaïde, la veuve de Louis-le-Bègue, à Herbert, comte de Vermandois, et à quelques autres grands vassaux, de reconnaître Charles, de le faire venir à Reims, de le sacrer dans cette ville, et de faire prendre les armes en sa faveur aux habitants des contrées voisines.

Eudes, accompagné de son frère Robert, accourut en Champagne, et leur présence dissipa facilement les partisans de Charles. Mais l'archevêque Foulques, que cet échec fut bien loin de décourager, parvint à obtenir, en faveur du souverain qu'il avait reconnu et sacré, le secours d'Arnoul, dont le pouvoir paraissait d'autant plus grand que la diète qu'il avait présidée à Francfort, en 892, avait destitué Poppen, duc de Thuringe, pour n'avoir pas défendu convenablement la marche franconienne et l'évêque de Wurtzbourg contre les attaques des Slaves, et qu'il avait donné le duché de Thuringe à son gendre Conrad, comte de la France rhénane.

Foulques écrivit aussi à Guy pour lui recommander les intérêts d'un prince du sang de Charle-

magne, et par conséquent parent du nouvel empereur des Romains.

Arnoul consentit à recevoir à Worms Charles-le-Simple, qui lui offrit de riches présents; et il ordonna aux comtes et aux évêques des villes situées sur la Meuse, de fournir des troupes au jeune Charles. Eudes, bien loin de s'effrayer de la résolution d'Arnoul, qui, suivant quelques historiens, marcha lui-même au secours de Charles, s'avança jusques à la rivière d'Aisne, où il battit les troupes germaniques et lorraines, qui se débandèrent.

Charles se retira en Bourgogne avec peu de suite, Eudes revint triomphant à Paris; et Arnoul pressé par les sollicitations de Bérenger, duc de Frioul, et par les instances du pape et des états d'Italie, qui le conjuraient de les délivrer de la tyrannie de l'empereur Guy de Spolette, se détermina à passer les Alpes à la tête d'une armée. Il s'empara de plusieurs villes, prit Pavie, la capitale de la Lombardie, et s'y fit couronner roi d'Italie.

Cependant Guy mourut, et malgré la haine qu'il avait inspirée et les succès militaires du roi Arnoul, son fils Lambert, qu'il avait associé à l'empire, et qu'il avait fait couronner, lui succéda et fit rétablir par le synode de Ravenne le droit impérial d'envoyer des *missi* ou délégués à l'élection et au sacre des papes.

Arnoul ne peut pas encore lui disputer la couronne impériale. Zwentebold, ce roi de Moravie,

qu'Arnoul avait engagé à être le parrain de son fils, peu fidèle à son alliance avec le père du prince auquel il avait donné son nom, entraîné par son ambition, cédant à son amour de l'indépendance, et croyant devoir profiter de l'absence du roi de Germanie, désolait la Bohême, que gouvernait alors Borzivoi, premier duc chrétien de cette contrée, suivant plusieurs historiens. Arnoul, inquiet de cette entreprise qui pouvait lui devenir funeste, et ne se croyant pas assez fort pour secourir la Bohême et combattre avec succès le roi de Moravie, s'adressa aux Hongrois, et leur demanda leur assistance. Les Hongrois se lièrent avec lui contre les Moraves. Arnoul, pour leur témoigner plus de confiance, détruisit les retranchements que Charlemagne avait fait élever le long du Raab; et le roi Zwentebold, vaincu par les Hongrois et les Germains réunis, fut obligé de se soumettre à un nouveau tribut. Il ne survécut pas long-temps à sa défaite.

L'année 894 s'était écoulée. Arnoul, tranquille sur la Bohême et les autres parties orientales de de ses états, tint à Tribur une diète qui fut aussi un concile, à cause du grand nombre d'évêques qui y assistèrent. Nous devons faire remarquer, pour l'histoire des progrès ou de la décadence de la civilisation, quelques dispositions des délibérations de ce concile, dont les décrets furent approuvés et confirmés par les signatures des ducs, des comtes et des autres seigneurs présents à la diète. On ordonna aux juges séculiers de sévir contre ceux qui, ayant été excommuniés par les évê-

ques, refuseraient de subir la pénitence qui leur aurait été imposée. On recommanda, par un article bien différent des précautions prises avec tant de raison par la police moderne, bien autrement éclairée, de placer les sépultures dans les environs des églises. On prescrivit la soumission de l'église germanique au saint-siége, *en l'honneur de l'apôtre saint Pierre*, et on conseilla *de supporter avec humilité le joug intolérable imposé par les pontifes romains*. Mais, en même temps, on abolit l'ancien usage d'après lequel on regardait comme illégitimes les mariages contractés entre deux personnes de différentes nations, et par exemple entre un Bavarois et une Saxonne, un Français et une Souabe.

Peu de temps après ce concile ou cette diète, la princesse Hildegarde, qui avait tant contribué à placer Arnoul sur le trône de Germanie, peu contente apparemment de la reconnaissance de ce prince, trama contre lui une conspiration fortement favorisée par Engildéon, gouverneur, marquis ou margrave de la Bavière orientale, et qu'il a paru à quelques auteurs qu'elle avait épousé. La conjuration fut découverte. Engildéon fut déposé par les états de Bavière, de la Saxe, de la Souabe et de la France orientale; Hildegarde fut exilée dans l'abbaye de Chiemsée, et la marche bavaroise fut confiée au comte ou duc Ruitpold, grand seigneur bavarois, neveu du roi de Germanie, et que l'on regarde comme la souche de l'illustre maison qui règne aujourd'hui en Bavière.

(895) Arnoul voulut cependant élever sur un

trône son fils naturel Zwentebold, celui dont avait été parrain le roi de Moravie qui avait été vaincu par les Germains et les Hongrois. Il convoqua une diète à Worms, et, du consentement de cette assemblée, il fit couronner son fils roi de Lorraine.

Le roi Eudes de France vint trouver Arnoul pendant la tenue de cette diète, lui offrit des dons d'une grande valeur, et, par l'agrément de ses manières, le charme de ses discours et son habileté, parvint facilement à le rendre entièrement favorable à ses intérêts.

En s'en retournant dans ses états il rencontra l'archevêque de Reims, et un comte Adalongue que Charles-le-Simple envoyait au roi de Germanie avec des présents magnifiques; il les attaqua à la tête de son escorte. Celle des envoyés de Charles fut taillée en pièces: l'archevêque prit la fuite, le comte fut blessé mortellement, et leurs bagages furent pillés.

L'accueil qu'Eudes avait reçu d'Arnoul n'empêcha pas néanmoins Zwentebold, roi de Lorraine et fils de celui de Germanie, d'entrer dans la France proprement dite, sous le prétexte de soutenir la cause de Charles-le-Simple. Le roi de Lorraine vint jusques à Laon et en forma le siége. Les habitants se défendirent avec beaucoup de courage. Eudes, qui était allé dans l'Aquitaine, se hâta de revenir; et dès que Zwentebold fut instruit de son approche, il se retira dans ses états avec toutes ses troupes.

En 896, Arnoul apprend que Bérenger, l'ancien duc de Frioul, rompant les engagements qu'il avait pris avec lui, a contracté une alliance étroite avec l'empereur Lambert, et s'arrange avec ce prince pour le partage de l'Italie. On a écrit que d'ailleurs le pape Formose réclamait son secours contre Serge, qui lui disputait la chaire de saint Pierre, et qui était soutenu par le marquis de Toscane. Il résout de passer une seconde fois en Italie à la tête d'une armée, et ne doute pas qu'il ne réussisse à se faire déclarer empereur (896). Il arrive jusques à Rome sans trouver de résistance; il campe devant la ville Léonine, c'est-à-dire devant cette partie de Rome qui renfermait l'église de Saint-Pierre, et que le pape Léon IV avait fait entourer de murailles. Son armée, quoique fatiguée par une longue marche, demande à grands cris de monter à l'assaut. Arnoul cède à cette ardeur. On se prépare à combler les fossés, à saper les murailles. L'évènement le moins important en lui-même décide du succès. Un lièvre effrayé sort du milieu des troupes et court vers la ville: un grand cri s'élève parmi les Germains; quelques soldats poursuivent l'animal timide. Les Romains qui gardaient les murailles croient que l'on vient de donner le signal de l'attaque: bien différents des vainqueurs du monde, la terreur les saisit; ils abandonnent les remparts; des Germains les escaladent; d'autres, faisant mouvoir une poutre énorme, enfoncent la porte; l'armée d'Arnoul pénètre dans la ville Léonine et s'en empare sans perdre un seul

homme. L'autre partie de Rome, celle qui était au-delà du Tibre, se rend comme la première. Le pape Formose, suivi du sénat et du clergé, vient au-devant d'Arnoul avec les croix et les étendards, le conduit à l'église de Saint-Pierre, le sacre empereur et lui donne le titre de césar et d'auguste.

Il fait prêter serment à Arnoul; mais au lieu de la formule employée même pour Louis-le-Débonnaire et pour son fils Lothaire, il en donne une nouvelle dans laquelle il retranche des engagements très forts envers l'empereur, supprime l'obligation de n'élire les papes que du consentement du chef de l'empire, et introduit une réserve des plus étendues en faveur du pouvoir du pontife romain. Au reste les habitants de Rome, en prêtant foi et hommage à l'empereur Arnoul, jurent de ne plus recevoir dans leurs murs le jeune Lambert, qu'ils appellent tyran, ni sa mère Agiltrude, qui l'aidait de son courage et de ses conseils.

Une maladie grave oblige cependant Arnoul de quitter l'Italie et de revenir dans ses états d'Allemagne. A peine a-t-il passé les Alpes, que Lambert retrouve ses partisans.

Bérenger, d'un autre côté, s'empare d'une partie de ses anciens états. Il conquiert les pays situés entre les Alpes, le lac de Côme, l'Adda et le Pô, fait trancher la tête au comte qu'Arnoul avait établi à Milan, et consent à une espèce de partage des contrées italiennes avec Lambert, qui prenait toujours le titre d'empereur.

Pendant les violentes agitations de ces contrées italiennes, celles du royaume de France s'apaisaient. Eudes fit la paix avec Charles-le-Simple; ils partagèrent le royaume. Charles eut toutes les provinces septentrionales jusques à la Seine, et Eudes toutes celles du midi depuis la Seine jusques aux Pyrénées. La portion qu'Eudes devait gouverner était la plus considérable; mais il paraît qu'il consentit à regarder Charles comme son suzerain.

Sur ces entrefaites le pape Formose mourut. Boniface VI, qui le remplaça, ne lui survécut que de quinze jours; et Étienne VII, que beaucoup d'auteurs nomment Étienne VI, fut élu pape par les intrigues du marquis Albéric, et de Serge qui avait été si opposé à Formose. Partisan de Lambert, ennemi d'Arnoul et de Formose qu'il avait toujours haï, fanatique, factieux et entraîné par des passions violentes, il imagina contre ce Formose, dont la mémoire lui était odieuse, un drame aussi horrible que ridicule.

Vers la fin de 896, il tient un concile à Rome; il fait déterrer Formose, fait apporter son cadavre au milieu des évêques, le fait revêtir des ornements pontificaux, le fait placer sur la chaire apostolique. On accuse Formose; on lui donne un prétendu défenseur; on le juge; on le condamne; on lui coupe trois doigts; on lui tranche la tête; on le jette dans le Tibre. Étienne, de plus en plus furieux, dépose tous ceux que Formose avait ordonnés, fait ordonner de nouveau tous ceux qui

cèdent à sa violence, casse tous les actes du pontife qu'il a fait condamner, déclare nulle l'élection d'Arnoul en qualité d'empereur, et confirme celle de Lambert.

Bientôt les Romains, fatigués et effrayés de sa frénésie, l'arrêtent, le chargent de fers et le jettent dans une prison obscure où il fut étranglé en 897.

Le pape Romain fut élevé sur la chaire pontificale, et il paraît qu'il annula la folle procédure d'Etienne contre Formose.

Dans la même année 897, Zwentebold, roi de Lorraine, d'après l'avis de son père l'empereur Arnoul, demanda la main d'Oda, fille de Eudes, roi de France, qui la lui accorda.

Au mois de mai suivant, l'empereur Arnoul tint une assemblée générale à Worms. Zwentebold y vint. Arnoul tâcha de le réconcilier avec des comtes lorrains qui, possesseurs de grands fiefs, pouvant réunir un grand nombre de vassaux, pleins d'ambition, toujours occupés à étendre leurs domaines, et ne supportant qu'avec peine le joug de la soumission au souverain, quelque léger qu'ils l'eussent rendu, pouvaient à chaque instant devenir redoutables pour son fils et pour lui.

(898) L'année suivante, Zwentebold éloigna de sa personne Réginaire ou Régnier, duc de Lorraine; il le dépouilla de ses dignités; il voulut lui ôter les biens qu'il possédait dans son royaume, et lui ordonna de sortir de ses états. Combien cet acte de despotisme faillit à lui être funeste! Le comte Odacer, un de ces grands vassaux de Lorraine si

fiers et si puissants dont nous venons de parler, et d'autres amis du duc, se réunissent à Régnier et se retirent avec lui dans un fort où ils sont décidés à se défendre avec courage. Le roi de Lorraine essaie en vain de les réduire au milieu des marais et des eaux de la Meuse qui défendent les approches de leur asile. Régnier et Odacer s'adressent à Charles-le-Simple, et l'engagent à venir dans la Lorraine à la tète de ses troupes. Charles et Zwentebold se rencontrent; ils sont prêts à combattre; et cependant, se redoutant mutuellement, ils se font des propositions de paix qu'ils acceptent, et Charles revient dans ses états.

On a écrit que le duc Régnier a été la souche de la maison de Hesse, et le héros du plus ancien roman ou fabliau qu'on ait connu en Allemagne, du *Reinike fuchs* ou du *Renard.*

Mais ce duc de la Lorraine ne fut pas le seul objet remarquable des violences, de l'emportement ou des terribles passions de Zwentebold; sa femme Oda, la fille du roi Eudes, fut accusée d'adultère devant la diète de Ratisbonne, et fut obligée d'avoir recours au serment de soixante-douze seigneurs qui jurèrent qu'elle était innocente.

Eudes, le père de cette reine, mourut dans cette même année 898. Il n'avait pas laissé d'enfants mâles. Les seigneurs français, assemblés à Reims, ne pensèrent pas à faire passer sa couronne sur la tête de son frère Robert, quelque courage que ce prince eût montré pendant le

siége de Paris où Eudes s'était distingué par tant de vaillance et d'habileté. Il semblerait que le caractère de Charles-le-Simple, peut-être aussi faible que celui de tant d'autres Carlovingiens qui avaient régné sur la France, convenait mieux à leurs prétentions et au maintien de l'autorité qu'ils avaient usurpée: ils reconnurent Charles comme roi de toute la France. Ce monarque fut couronné à Reims une seconde fois par le métropolitain; et c'est à cette année qu'on a rapporté l'ère *redintégrante*, l'ère de la restauration de la famille carlovingienne.

Mais Robert, suivant les règles déjà établies pour la féodalité et la succession aux fiefs, hérita du duché de France et en fit hommage à Charles, son nouveau souverain.

Presque dans le même temps où Eudes cessa de vivre, Théodore fut élevé, en présence des délégués de l'empereur Lambert, sur la chaire pontificale que la mort de Romain avait laissée vacante. Il ne l'occupa que pendant quelques jours; mais il les employa en digne pontife. Il travailla à faire cesser toutes les divisions; il rappela les évêques chassés de leurs siéges; il rétablit, dans un concile, les membres du clergé ordonnés par Formose; il fit reporter solennellement dans son tombeau le cadavre de ce pape que des pêcheurs avaient trouvé. On bénit sa charité, on chérit sa douceur, on loua sa modération; sa mémoire doit être honorée. Il ne fut que montré à la terre: Jean IX fut élu à sa place.

Ce Jean était un diacre de l'ordre de Saint-Benoît. Il avait eu pour compétiteur Serge ou Sergius, ce prêtre qui avait donné tant d'inquiétude au pape Formose, et qui fut obligé de se retirer en Toscane. Il tint un concile auquel assista l'empereur Lambert, et dans lequel on cassa tout ce qui avait été fait contre Formose, dans le prétendu concile présidé, en 897, par le fougueux Étienne. On y rétablit solennellement la mémoire de ce pontife; on y décida de nouveau que les papes ne pourraient être sacrés qu'en présence des délégués impériaux; et, ce que nous ne devons pas négliger de rapporter pour l'histoire des mœurs et des opinions, on y défendit, sous peine non seulement des censures ecclésiastiques, mais de l'indignation de l'empereur, de piller après leur mort les maisons des évêques et le palais des pontifes romains, dont la dévastation s'étendait dans toute la ville et dans les faubourgs de Rome. Mais ce que nous devons surtout faire remarquer, c'est qu'on y confirma l'élection et le sacre de l'empereur Lambert, qu'on y annula comme barbares ceux de l'empereur Arnoul, et qu'on ordonna qu'à l'avenir, pour éviter les désordres qui avaient eu lieu aux élections des derniers pontifes, le pape serait élu par les évêques et le clergé de Rome, à la réquisition du sénat et du peuple romain, et en présence de l'empereur.

Un autre concile, tenu à Ravenne peu de temps après, confima les actes de celui de Rome; et Lambert, qui y assista, en approuva les décrets.

Ce prince remporta vers ce même temps une victoire éclatante sur Adalbert II, marquis de Toscane, qui voulait lui disputer l'empire, le prit, et l'envoya prisonnier à Pavie. Bientôt après il tomba de cheval, en chassant dans la forêt de Marengo, et mourut de sa chute. Les Italiens, au lieu de reconnaître de nouveau l'autorité d'Arnoul, nommèrent empereur Bérenger, ancien duc de Frioul, couronné roi d'Italie, dont il avait, pour ainsi dire, partagé le sceptre avec Lambert. Ils étaient fatigués et surtout humiliés d'avoir pour chef un de ceux qu'ils appelaient encore Barbares.

(899) Au reste, Arnoul mourut à Ratisbonne sur la fin de l'année suivante, et y fut enterré dans l'abbaye de Saint-Émeran. Ce fut principalement sous son règne que, malheureusement pour la liberté des Germains, les prérogatives de leurs rois continuèrent de s'affaiblir par les usurpations et les nouvelles attributions des grands. On vit reparaître plus que jamais les offices, la dignité et les anciens droits des ducs. Ces gouverneurs des provinces avaient réuni sous les faibles Mérovingiens le commandement des troupes du duché à une inspection suprême sur les comtes. L'habile Charlemagne, craignant l'autorité de ces grandes charges, souvent rivale de celle du souverain, les avait supprimées, en confiant le commandement des troupes qu'on entretenait sur les frontières à des généraux nommés margraves, et l'inspection sur les comtes à des *missi* ou commissaires. Mais sous Louis-le-Germanique, et surtout sous Arnoul, des

ducs héréditaires reprirent toutes les fonctions que la politique de Charlemagne leur avait ôtées. Tout annonçait de plus en plus que les Carlovingiens allaient cesser de régner, et que leurs sceptres passeraient dans les mains de ces ducs.

Arnoul n'avait laissé qu'un fils légitime, né de sa femme Oda, fille d'un comte de Bavière. Cet enfant se nommait Louis; il avait été désigné par les états germaniques, en 897, pour succéder à son père; mais à la mort d'Arnoul, il n'avait que sept ans. Sa grande jeunesse fit long-temps balancer les seigneurs d'Allemagne; ils craignaient d'élever sur le trône un prince qui, pendant tant d'années, ne pourrait veiller aux intérêts de la nation dont il serait le chef suprême. Une considération plus forte décida néanmoins leurs suffrages.

Ils voyaient les différents peuples qui composaient alors la monarchie germanique, et que des degrés inégaux de civilisation rendaient peut-être trop étrangers les uns aux autres, prêts à rompre les faibles liens qui les tenaient réunis sous les Carlovingiens. Le simulacre d'un roi descendant de Charlemagne, rappelant le souvenir, et promettant quelques qualités du plus grand des empereurs, leur parut nécessaire pour maintenir la monarchie, et l'empêcher de disparaître au milieu des nations germaniques, devenues indépendantes sous des chefs particuliers. Ils se résolurent à avoir pour roi le jeune Louis. Ils l'élurent solennellement à Forheim. Les circonstances qui les déterminèrent sont trop éloignées, pour qu'on puisse juger convena-

blement du parti qu'ils crurent devoir prendre. Mais comment purent-ils, malgré leurs préjugés, leurs erreurs et l'ignorance du plus grand nombre d'entre eux, ne pas connaître ou souffrir la manière dont un membre de leur assemblée, Hatton, archevêque de Mayence, annonça au pape l'élévation de Louis, que l'on a nommé Louis IV? On ne conçoit pas comment il a pu oublier les droits de sa nation jusques au point de chercher à excuser les seigneurs d'Allemagne auprès de l'évêque de Rome, de ce qu'ils avaient élu, non pas un empereur romain, mais un roi de Germanie, sans l'aveu et l'autorisation du pape. « Les peuples de l'Allemagne, » ajoute-t-il, ont mieux aimé se conformer, en nom- » mant un roi enfant, à l'ancien usage des Français » dont les princes ont toujours été de la même dy- » nastie, que d'introduire un nouvel usage. »

Et ce qui pourrait faire croire que cette lettre de Hatton ne fut pas connue des fiers seigneurs de Germanie, c'est que, malgré cet acte d'une humiliante et absurde sujétion, il fut nommé régent du royaume avec Otton, duc de Saxe, grand-oncle maternel du jeune roi. L'éducation de Louis fut confiée à Adalbéron, évêque d'Ausbourg. Le peu d'instruction qui subsistait encore appartenait presque exclusivement au clergé. S'il avait senti davantage combien cette propriété exclusive de la science pouvait étendre et consolider sa puissance, une funeste théocratie aurait couvert l'Europe, comme à d'autres époques l'Égypte, le Thibet et le Japon, de princes et de sujets asservis sous des

prêtres dominateurs. La liberté des peuples et des rois tient à la diffusion des lumières; leur concentration dans une caste quelle qu'elle soit produit la tyrannie. La destinée de l'ignorance sera toujours et partout de céder au savoir.

Zwentebold, roi de Lorraine, continuait cependant de se rendre de plus en plus odieux par ses injustices et ses actes arbitraires. Un grand nombre de seigneurs de son royaume, offensés et impatients de la manière dont il les traitait, se rendirent auprès du roi Louis, le jeune frère de Zwentebold, le menèrent en Lorraine, du consentement des régents de la Germanie, et le proclamèrent leur roi à Thionville.

Mais à peine Louis IV eut-il repassé le Rhin, que Zwentebold ayant rassemblé quelques troupes, parcourut les différentes villes de ses états, commettant partout d'étranges violences, et s'imaginant follement qu'il pourrait ramener et attacher par la terreur à son gouvernement ceux qui ne l'avaient abandonné qu'à cause de ses coupables vexations. Les grands de Lorraine rappelèrent de nouveau Louis IV, et s'étant mis à la tête d'une armée, attaquèrent sur la Meuse Zwentebold, qui fut tué dans le combat. Louis fut reconnu sans contradiction roi de Lorraine : mais ce n'était qu'un fantôme assis sur un trône; toute l'autorité avait été usurpée par les seigneurs, qui ne cessaient de se faire la guerre, et la malheureuse Lorraine n'avait qu'un enfant pour la défendre contre tant d'ennemis.

Bérenger régnait toujours en Italie, avec le titre

d'empereur. Dès l'année précédente, 899, les Hongrois, les descendants ou les représentants des anciens Huns qui s'étaient établis sur les bords du Danube, avaient fait une grande irruption en Italie. Bérenger était allé au-devant d'eux; son armée avait été taillée en pièces : mais il paraît que les Hongrois ne purent pas profiter de leur victoire.

Cette année, 900, un nouveau rival vint attaquer l'empereur. Louis, fils de Boson, roi d'Arles et de Provence, fut attiré en Italie par Adalbert, marquis d'Ivrée, et par d'autres seigneurs mécontents. Le dixième siècle commença comme le neuvième avait fini. Dans presque toute l'Europe, les seigneurs, s'emparant de tous les pouvoirs, écrasaient les peuples, et renversaient ou ébranlaient les trônes. L'empire d'Occident s'était divisé en monarchies; les monarchies se partageaient en souverainetés; ces souverainetés allaient s'éparpiller en fiefs. Tout tendait à se dissoudre, excepté la tyrannie, qui apparaissait sur tous les points de l'Europe ravagée.

Louis, dès l'année précédente, et voulant, disait-il, soutenir les droits de sa mère Hermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, avait passé les Alpes à la tête d'une puissante armée; mais Bérenger, ligué avec le marquis de Toscane, avait enveloppé l'armée de Louis, et l'avait forcé à renoncer à toutes ses prétentions sur l'Italie. Cette année, le roi d'Arles, aidé par Adalbert et par d'autres vassaux, s'empare de la plus grande partie des états de Bérenger, qui se retire à Vérone.

Combien ces révoltes, ces usurpations, ces bouleversements, cette anarchie, ces guerres civiles et étrangères, perpétuaient l'ignorance, augmentaient les erreurs, et reculaient les progrès de la civilisation ! Cette civilisation si fortement et si constamment attaquée, et qui néanmoins ne succombe pas sous les coups de tant de passions aveugles, d'abrutissement déplorable, de crimes barbares, d'avidité et de folles entreprises, est une grande preuve de cette puissance secrète bien peu reconnue encore, et qui au moins diminue tant de maux et empêche tant de malheurs, lorsque des forces opposées la compriment et l'empêchent de produire les biens qui découlent naturellement de son essence. C'est cette tendance invincible de tous les hommes réunis en familles, en hordes, en tribus, en toute autre espèce d'association, quelque faibles qu'en soient encore les liens, qui les porte sans cesse à resserrer ces liens pour accroître les secours mutuels, augmenter les jouissances, diminuer les peines, connaître de nouveaux objets, perfectionner les procédés, diviser les travaux, en alléger le poids, en multiplier les produits, faciliter la culture, animer l'industrie, et répartir le moins inégalement parmi tous les individus de la société plus ou moins nombreuse et plus ou moins avancée les plaisirs, les propriétés, et les fardeaux que cette équitable distribution rend toujours plus légers. Cette tendance se trouve parmi tous les animaux qui vivent rassemblés; mais la limite qui en arrête les efforts serait très rapprochée, quand

même cette cause si remarquable ne serait pas si souvent combattue par la puissance de l'homme, parceque leurs facultés sont bornées par la nature même de ces animaux. Dans l'homme, au contraire, dans cet être privilégié qui a reçu à un si haut degré l'imagination, la mémoire, la réflexion, l'art de comparer et le don sacré du génie, cette tendance des êtres sensibles réunis agit avec une telle énergie, qu'aidée du temps, elle renverse tous les obstacles.

Pendant que cette tendance admirable et si heureuse, le plus beau résultat des lois de l'auteur de la nature, le plus bel acte de sa volonté suprême, ne pouvait, dans le siècle qui nous occupe, que contre-balancer avec plus ou moins d'avantage l'action funeste de tant de causes amoncelées pour étouffer la civilisation, pendant que cette civilisation était si affaiblie dans l'Italie, la France, l'Allemagne, et tant d'autres contrées anciennement habitées, où elle aurait cessé d'exister, si elle n'était pas impérissable, elle se répandait, quelque altérée qu'elle fût, dans des régions éloignées, bien moins favorisées par la nature, et où par conséquent ses bienfaits, plus nécessaires, devaient être plus désirés et mieux sentis.

On a écrit que, dès 842, Piast, habitant d'une bourgade de Cujavie, élu duc, chef ou général par les Polonais, établit parmi eux l'ordre et la tranquillité; que Ziémovit, son fils, apprit à ses concitoyens à soumettre leur valeur à des règles militaires, et qu'ajoutant ainsi les effets de l'art et de

l'intelligence à ceux d'un courage redoutable, il repoussa facilement les attaques de ceux qui voulaient envahir sa patrie.

La ville de Kief, de Kiovie ou de Kiow, existait depuis long-temps sur les bords du Niéper, ou Borysthène, ainsi que celle de Nowogardie, ou Nowogorod, dans la Moscovie.

Des Slaves ou Russes habitaient cette ville de Nowogorod. Un homme du Nord, un Wareigue, ou Wareige, nommé Rurik, jouissait, ainsi que ses frères, d'une grande autorité parmi ses concitoyens établis dans l'Ingrie.

Un de ses compatriotes, nommé Ingulf, dirigeant ses courses maritimes vers le nord-ouest, et à une distance des côtes bien plus grande que les autres aventuriers partis des rivages boréaux de l'Europe, va jusques en Islande, et ce qui serait bien remarquable, y établit, suivant plusieurs auteurs, un gouvernement assez régulier, régi par des lois sages, et dirigé, non pas par un seul homme, mais par un conseil de douze juges appelés *lagmans*.

Les Slaves, ou les Russes de Nowogorod, opprimés par des voisins qu'ils avaient autrefois envahis, réclament, vers 861, le secours des Wareigues. Rurik, accompagné de ses deux frères, Cinat et Trouvor, arrive à Nowogorod. Il construit auprès du lac Ladoga une ville de bois qui prend le nom du lac, et qui doit défendre les Nowogorodiens contre les habitants des rives de la Baltique. Cinat élève sur les bords septentrionaux du lac Blanc la ville de Bielozero, que Wladimir devait transporter dans

la suite à l'embouchure de la Chesna. Trouvor bâtit Izborsk, pour arrêter les excursions des Tchardes, nommés depuis Livoniens. Trois espèces de forts ou de camps retranchés sont ainsi placés à une distance plus ou moins grande de Nowogorod, pour empêcher les entreprises de ses ennemis. Cinat et Trouvor meurent sans enfants, vers 864. Rurik n'écoute plus que son ambition; il viole les promesses qu'il avait faites aux Nowogorodiens : bien loin d'observer les conditions qui lui ont été imposées, il usurpe le pouvoir absolu. Un grand nombre de Slaves veulent repousser son despotisme. Un citoyen valeureux, nommé Vadime, se met à leur tête. Ils attaquent Rurik et ses partisans : la fortune ne favorise pas leurs projets généreux; ils meurent presque tous pour la liberté de leur pays. Vadime tombe sous les coups de Rurik, et les Slaves ne lui opposent plus de résistance. Il abuse de sa victoire; il traite de rebelles tous ceux qui ont voulu renverser son usurpation. Devenu tyran implacable, il fait périr ceux de ses adversaires qui n'ont pas trouvé la mort dans les combats. Ne connaissant plus de frein, il distribue à ses principaux guerriers les terres, les bois, les villes des Slaves; et, pour que ces mêmes guerriers ne puissent pas se soustraire à sa puissance, il paraît qu'il déclare révocables un grand nombre de ces dons.

Deux Wareigues, deux frères, Oskhold et Dir, animés par de nobles sentiments, ne veulent être ni les esclaves ni les complices de Rurik; ils se re-

tirent à Kiow avec leurs partisans; ils y réunissent des troupes. Plusieurs des habitants des contrées voisines, appelés Russes comme plusieurs autres peuples du nord et du nord-est de l'Europe, et comme les Slaves de Nowogorod, mais différents de ces Slaves, et paraissant descendus des Huns, se joignent aux guerriers de deux chefs valeureux. Oskhold et Dir font des conquêtes dans le pays des Cosaques et dans la Pologne. Leurs succès augmentent le nombre de ceux qui combattent sous leurs enseignes grossières, mais victorieuses; ils accroissent aussi leurs désirs et leurs espérances.

Ils conçoivent l'idée hardie de porter leurs armes jusque dans les provinces de l'empire d'Orient. Ils suivent le cours du Niéper; ils arrivent aux bords de la mer Noire; ils y construisent facilement de grandes barques, avec les arbres énormes des antiques forêts qui avoisinent ces bords; ils s'embarquent sur un grand nombre de ces bâtiments, et pénétrant dans le Bosphore, ils se présentent devant Constantinople, pendant que l'empereur Michel III, cet homme qu'une honteuse débauche privait souvent du peu de raison qu'il avait reçu, combattait contre les Sarrasins dans l'Asie Mineure.

Et que l'on remarque à quel malheureux système d'observation, de police et de défense l'ignorance de cette époque réduisait les peuples les moins barbares. Une horde de demi-sauvages construit une flotte à peu de distance de la capitale de l'empire qui avait succédé à l'empire romain,

traverse sans obstacles une mer plus voisine encore de cette capitale, se hasarde au travers d'un détroit qu'il aurait été si facile de garder, s'avance dans la Propontide, et paraît devant Constantinople, non seulement sans qu'on se soit opposé à sa marche téméraire, mais encore sans que ses travaux, son embarquement, sa traversée, aient été en quelque sorte annoncés aux habitants d'une ville immense et commerçante, ni au gouvernement chargé de veiller à sa sûreté.

Quoi qu'il en soit, Michel accourt au secours de sa capitale; mais quel aurait été le succès de la résistance de cet homme si abruti et si dégradé, si une tempête violente et soudaine n'avait submergé une grande partie des frêles embarcations des Russes, et si ce désastre n'avait pas obligé ceux qui n'avaient pas péri dans les flots à regagner les bois et les marais de leur patrie?

De nouvelles tentatives des Russes, de nouvelles excursions de ce peuple dans les provinces septentrionales de l'empire, leur donnent cependant de nouvelles communications avec les Grecs; ils en reçoivent quelques bienfaits de cette civilisation qui survivait encore parmi ces habitants de l'empire de Constantinople. L'empereur Basile, successeur de Michel III, fait un traité avec eux. Ils connaissent les maximes de la religion de Jésus, plusieurs d'eux les adoptent avec empressement. Le patriarche de Constantinople envoie un archevêque vers les Russes de Kiow, et vers les Russes ou Slaves de Nowogorod. Ce métropolitain en con-

firme plusieurs dans le christianisme; il en détermine un grand nombre d'autres à l'embrasser. L'église russe se forme et s'élève sous les auspices de l'église grecque sa mère.

On a écrit que Rurik, le despote sanguinaire de Nowogorod, était resté fidèle aux idées religieuses des anciens Slaves : et comment avec son caractère hautain, cruel et féroce aurait-il voulu favoriser les progrès de la religion la plus pure, la plus douce, la plus humaine, et dont l'introduction ne pouvait seconder sa politique?

Il établit sa résidence à Nowogorod, qu'il entoura de remparts ou hautes terrasses de terre, soutenues par des troncs d'arbres.

Il mourut en 879, ne laissant qu'un fils âgé de quatre ans.

Cet enfant, nommé Igor Rurikowitch, ou fils de Rurik, eut pour tuteur Oleg son parent, et que Rurik avait désigné.

Le régent désire d'étendre les états qu'il gouverne; il veut particulièrement réunir Kiow à Nowogorod. Il n'ose employer la force; il a recours à la ruse; il retient son armée à une assez grande distance de la ville dont il veut s'emparer, pour n'exciter aucun soupçon; il cache plusieurs de ses soldats dans des barques qu'il réunit sur le Niéper, descend le fleuve avec eux, arrive à Kiow, et se fait annoncer aux deux frères qui y commandent, comme un simple marchand chargé par Igor et le régent de Nowogorod de faire parvenir une assez grande quantité de marchandises à Constantinople.

Oskhold et Dir se rendent sans méfiance sur sa flotte. Les soldats nowogorodiens se montrent, et les entourent; le régent Oleg prenant le jeune Igor dans ses bras : « Voici, dit-il à Dir et à Oskhold, » le fils de Rurik, le seul souverain de la Russie; » et les deux frères tombent morts sous le fer de ses guerriers. Il s'empare de Kiow, dont les habitants consternés n'osent se défendre; il y établit le siége de sa domination, et fait construire de nouvelles cités. Ces villes de bois et de terre pouvaient être facilement élevées; combien peu elles différaient des huttes des sauvages de l'Amérique boréale, rassemblées au milieu d'une grossière enceinte!

Dès 886 il soumet plusieurs peuples voisins. Il médite bientôt des projets plus vastes et plus hardis : quoiqu'il ait embrassé le christianisme, il veut attaquer l'empire chrétien d'Orient; il veut aller planter les enseignes russes sur les remparts de Constantinople, qu'une affreuse tempête avait seule défendue contre les armes des deux frères dont il a conquis la puissance.

Léon VI, fils de ce Basile dit le Macédonien, qui avait ensanglanté par un crime horrible le trône d'Orient, sur lequel il voulait se maintenir et régner seul, était encore empereur de Constantinople. Les Sarrasins, après avoir ravagé le Péloponèse, avaient enlevé à son père la ville de Syracuse, malgré l'admirable résistance de ses braves et infortunés habitants; ils avaient sous Basile achevé la conquête de la Sicile. L'empire d'Orient se resserre; il est menacé de tous côtés

sous Léon ; et la situation terrible dans laquelle ce prince voit cet empire autrefois si puissant va le porter à embrasser un parti funeste, et dont les résultats, échappant à sa prévoyance, devaient produire les plus grands changements sur la surface entière de l'Europe, et entraîner, au bout de plusieurs siècles, la chute de ce trône qu'il sentait trembler sous lui, et qu'il voulait raffermir.

Dans cette ville de Bagdad qu'avaient rendue si fameuse Haroun-Errachid et son fils, les Turcs, ces Asiatiques destinés à tant de conquêtes, et à imposer un joug si humiliant et si terrible, dominaient, dès 861, sur les Arabes amollis par leurs longues prospérités, faisaient plier sous leur autorité les khalifes eux-mêmes, armaient les fils de ces khalifes d'un fer parricide, les plaçaient sur la chaire musulmane ou les en précipitaient, les abreuvaient d'humiliations, nommaient seuls le commandant de la garde de ces souverains avilis, la composaient de leurs compatriotes, et choisissaient même le premier ministre, l'émir des émirs, devenu l'instrument servile de leurs volontés. Nous verrons, dans la dixième époque, par quelle erreur déplorable on les attire vers les contrées qu'on aurait dû défendre avec tant de soin et de constance contre leur féroce avidité.

Leur ambition devenait insatiable, comme l'avait été celle des Arabes dans le temps de leur enthousiasme belliqueux et irrésistible.

En 868, Achmed, Turc de nation, fils de Tolun, chef de la dynastie des Tolunides, et gouverneur

de l'Égypte, découvre un trésor considérable, médite une révolution, se déclare indépendant, et se maintient sur le nouveau trône qu'il vient d'ériger. Il bâtit Cataj, non loin de l'antique Memphis, y élève une superbe mosquée, donne à ce monument le nom de sa famille, et fixe sa résidence dans la ville qu'il vient de fonder. Bientôt, ombrageux, cruel, impitoyable, il répand l'effroi dans toutes les classes de ses malheureux sujets. Tous redoutent sa haine et même ses soupçons. Il ne règne que seize ans, et il envoie au supplice dix-huit mille victimes de sa tyrannie. En 864, le ciel délivre l'Égypte de ce monstre, qui laisse trente-quatre enfants, sept mille esclaves, sept mille chevaux, et une immense somme d'argent.

Pendant que son fils perpétue sa domination, le Maures d'Espagne font de nouveaux efforts pour défendre et pour augmenter celle dont ils jouissent dans la péninsule.

En 878, Mahomet, roi de ces Maures, leva une armée considérable que son fils Almundar conduisit contre don Alphonse, roi des Asturies. Alphonse vint camper auprès de la ville de Léon, et apprenant qu'un corps de Castillans s'avançait entre les rivières d'Orbigo et d'Ezla, pour faire sa jonction avec Almundar, se mit en embuscade sur son passage, fondit avec impétuosité sur ces habitants de la Castille, et les anéantit. Le fils du roi maure, déconcerté par cette victoire, demanda et obtint une trêve; mais le mauvais succès de cette expédition porta Abenlope Abdalla, fils de Muza

qui avait donné tant d'inquiétude, à s'insurger contre le roi de Cordoue. Aidé par plusieurs amis, il parvint à se faire déclarer seigneur de Sarragosse et de son territoire, s'empressa de faire une alliance avec don Alphonse, et déjoua les premiers efforts que fit Mahomet pour le vaincre et le punir.

Nous ferons observer, pour l'histoire des arts, que pendant la trève qu'il venait de faire, Alphonse III ordonna qu'on remplaçât l'église de Saint-Jacques de Galice, qui avait été bâtie en briques, par un édifice construit en pierres dures et taillées.

L'année 880 fut remarquable pour l'Espagne par un tremblement de terre qui agita toute la péninsule.

La guerre de Mahomet, roi de Cordoue, contre Abenlope Abdalla, continuait cependant avec des succès divers, lorsque Wilfrid ou Wifred, dit le Belliqueux ou le Velu, comte de Barcelone pour le roi de France Carloman, fils de Louis-le-Bègue, crut devoir profiter du moment où les Maures combattaient les uns contre les autres, pour leur enlever ce qu'ils possédaient en Catalogne. Il leur prit Cardona et Solsona, deux villes situées vers le haut de la grande et longue vallée dont les eaux se jettent dans la mer auprès de Barcelone.

(881) La trève ayant expiré, Alphonse III, croyant, comme le comte de Barcelone, ne devoir pas laisser échapper le moment où Mahomet était obligé d'employer tant de troupes contre

Abenlope Abdalla, s'empressa d'attaquer le roi de Cordoue d'un côté opposé à la ville de Sarragosse.

Il entra dans la Lusitanie, prit le fort de Nesza, traversa le Tage, répandit la terreur dans toutes les campagnes nommées aujourd'hui Alentéjo, jusques à Mérida, passa la Guadiana, et pénétra jusques aux monts si élevés de la Sierra Moréna. Il avait parcouru en vainqueur la plus grande partie de la longueur de la péninsule. Il n'avait plus qu'à franchir cette fameuse Sierra, pour se trouver dans le bassin du Guadalquivir, et sous les murs de Cordoue. La puissance des Maures allait être attaquée dans l'endroit le plus sensible. Mais le roi des musulmans, justement alarmé de la marche rapide et triomphale d'Alphonse, qui venait d'exécuter avec tant de succès l'expédition la mieux conçue contre le royaume des Maures, s'était hâté de rassembler tous ceux de ses guerriers qui n'étaient pas dans l'Arragon. L'armée musulmane se présente au roi des Asturies, auprès d'Ellerena; les chrétiens battent les musulmans; ils accroissent leur gloire : mais la nature sauve le royaume de Cordoue. Alphonse n'osa s'engager au travers des montagnes de la Sierra, que les musulmans, quoique battus, pouvaient si facilement défendre; il craignit d'y trouver l'esclavage ou la mort. Il se retira dans ses états, chargé de dépouilles; mais, comme dans tant de guerres précédentes entre les Maures et les chrétiens, le fer et le feu couvrirent des provinces entières de cendres et de cadavres, et néanmoins tant d'horribles suc-

cès n'ajoutèrent aucune contrée aux états des vainqueurs qui voulaient recouvrer une ancienne patrie, et quelques malheureux restes d'un pillage inhumain furent, pour les Wisigoths, le seul résultat de tant d'affreuses calamités.

Mahomet cependant vit combien il importait à la sûreté de ses états de terminer la guerre de Sarragosse. En 882, son fils Almundar se trouva dans l'Arragon, à la tête d'une armée de quatre-vingt-mille hommes. Il mit le siége devant Sarragosse; mais les fréquentes attaques d'Abenlope Abdalla, qui se tenait à une petite distance de la ville, à la tête de ses guerriers, l'obligèrent à le lever. Abenlope néanmoins, n'espérant pas de pouvoir se défendre plus long-temps contre le fils du roi de Cordoue, fit sa paix avec ce prince. Ces deux généraux ayant réuni leurs troupes, remontèrent le bassin de l'Èbre. Ils menaçaient Léon. Alphonse se prépara à le défendre. Les musulmans proposèrent et obtinrent la paix. Almundar ramena ses troupes à Cordoue. Abenlope battit et fit prisonniers son oncle et son neveu qui avaient pris les armes contre lui, et étaient devenus les alliés d'Alphonse, et déclara qu'il ne tenait la ville et le territoire de Sarragosse que sous l'autorité du roi de Cordoue.

Dans le même temps, le comte d'Alava, et don Diègue, comte d'une partie de la Castille, ravagèrent ses domaines. Il demanda en vain la paix au roi des Asturies; et d'un autre côté Mahomet, plus difficile que son fils, exige de lui qu'il lui envoie son

oncle et son neveu, et qu'il lui remette Sarragosse. Abenlope, dans cet embarras, s'arrange avec ses oncles, devient par eux allié du roi des Asturies, reçoit la ville de Tudéla, et se réunit aux chrétiens pour combattre le roi de Cordoue. Le fils de Mahomet entre en vain dans l'Arragon, dans la Navarre, dans la Castille; les comtes don Diègue et don Véla le battent. Le roi Alphonse s'avance pour le combattre; il ravage beaucoup de pays; mais il est contraint de reprendre la route de Cordoue, et une nouvelle trève a lieu entre les rois des Asturies et des musulmans (883).

(884) Alphonse désira de garantir contre de nouvelles invasions des Maures les parties de la Castille qui lui obéissaient, et que les musulmans venaient de ravager ou de menacer. Il fit agrandir la ville de Burgos, l'entoura d'une forte enceinte, et la confia à don Diègue, un des comtes qui commandaient en son nom dans la Castille.

Les années 885 et 886 virent naître dans différentes contrées de ses états des insurrections suscitées par des seigneurs puissants, et qu'il ne put réprimer qu'en dirigeant contre eux des troupes nombreuses. On ne peut que louer la fidélité avec laquelle la trève fut observée par Mahomet, pendant le temps où le trône d'Alphonse était ébranlé, où les forces des Asturies étaient si divisées, et où il aurait pu attaquer avec tant d'avantage des chrétiens qui avaient tourné leurs armes les uns contre les autres.

Ce roi de Cordoue mourut subitement vers le

milieu de 886, à l'âge de soixante-six ans, laissant trente-trois fils et vingt-une filles. Il avait eu cent enfants de ses femmes ou de ses concubines.

Almundar, l'aîné de ses fils, monta sur le trône. Il remit aux habitants de Cordoue un tribut particulier qu'on appelait décime; mais une forte insurrection n'en eut pas moins lieu dans cette capitale. Le nouveau roi, obligé d'en sortir, revint sous ses murs à la tête d'une armée. Il l'assiégea, fut attaqué d'une maladie dont il mourut au bout de peu de temps; et ce ne fut que son cadavre qui entra dans Cordoue, conduit par son frère Abdalla, que l'armée proclama roi des Maures (888), et que Cordoue s'empressa de reconnaître.

En vain dans l'année suivante, 889, un des principaux musulmans, nommé Omar, fit-il soulever contre Abdalla une grande partie de la Lusitanie et de l'Andalousie, et particulièrement Lisbonne et Séville; en vain le feu de la révolte s'approcha-t-il de Cordoue; Abdalla n'eut besoin que de paraître à la tête de son armée pour qu'Omar s'empressât de se soumettre. Ce chef de rebelles reprit cependant les armes en 891, s'empara de Jaen et de plusieurs autres places, se réfugia dans les montagnes, et fut contraint par les troupes du roi de se sauver dans les états d'Alphonse, où l'on dit qu'il reçut le baptême.

Vers ce même temps, le roi des Asturies, et Wilfrid, comte de Barcelone, pour le roi Eudes de France, fondaient beaucoup de monastères. Dans presque toute l'Europe on établissait ou on

dotait un grand nombre de ces couvents, que les uns regardaient comme des écoles et des séjours paisibles propres à perpétuer les seules études qu'on avait conservées; que d'autres considéraient comme des asiles contre les tempêtes des sociétés bouleversées par tant d'usurpations, de guerres et de crimes, et dont la fondation paraissait à presque tous les chrétiens si propre à entretenir la piété, à faire fleurir la religion, et à procurer à de grands coupables le pardon et l'oubli de leurs forfaits.

On serait tenté de croire qu'Alphonse, malgré le nom de Grand que ses victoires lui ont fait donner, malgré toutes les fondations que les moines ont tant louées, et malgré une instruction bien rare dans le neuvième siècle, puisqu'il est auteur d'une chronique des rois ses prédécesseurs, depuis l'élection de Wamba jusques à son père Ordogno, gouvernait avec dureté et avec injustice, lorsqu'on compte toutes les insurrections qui eurent lieu sous son règne.

En 894, Witiza, un des principaux seigneurs de la province de Galice, était à la tête d'un parti très nombreux. En 895, un autre seigneur lève l'étendard de la révolte, malgré la défaite de Witiza. En 895, Froïla et ses trois frères veulent ôter le trône et la vie à don Alphonse : obligés de s'enfuir en Castille, ils sont pris par les troupes du roi; et don Alphonse, imitant, comme d'autres souverains de l'Europe, l'usage barbare des empereurs d'Orient, leur fait crever les yeux en les condam-

nant à une prison perpétuelle. Un des frères de Froïla, nommé Vérémond, trouve le moyen de s'échapper malgré sa cécité. Il se sauve à Astorga. Sa présence seule soulève en sa faveur la ville et une contrée voisine. Il a recours aux mahométans, qui lui envoient quelques troupes. Les habitants d'Astorga reçoivent les musulmans. Combien peu don Alphonse devait être aimé!

Le roi des Asturies rassemble ses troupes et assiège la ville. L'aveugle Vérémond la défend avec une valeur extraordinaire. Il envoie demander de nouveaux secours au roi de Cordoue. Abdalla fait partir des troupes. Les musulmans informent Vérémond de leur approche. Il parvient à sortir de la ville et à se réunir aux Maures. Alphonse les attaque auprès de la rivière d'Elza; la victoire se déclare pour lui; il les taille en pièces. Les musulmans font une nouvelle trève, et Vérémond se réfugie dans le royaume de Cordoue.

Alphonse, au commencement de sa nouvelle trève, voulut établir un métropolitain dans ses états. Il adressa pour cet objet deux prêtres au pape Jean IX.

(889) Il est à remarquer que, dans une de ses réponses, le pontife, après avoir félicité Alphonse sur les victoires qu'il avait remportées contre les Maures ou Sarrasins, le pria de lui envoyer quelques troupes de cavalerie bien armées, de celles que l'on a nommées en espagnol *cavallos alfarazes*, et qui, exercées à la guerre contre les Maures,

apprendraient aux Italiens la véritable manière de combattre les Sarrasins d'Afrique, par lesquels l'Italie était si souvent ravagée.

Ainsi finissait ce neuvième siècle, pendant lequel tant de barbarie a bouleversé tant de droits, détruit tant de libertés, consacré tant d'usurpations, et versé tant de sang. Et si on s'élève par l'imagination au-dessus de cette Europe déchirée par toutes ces discordes sanglantes, que voit-on dans ses campagnes cultivées en si peu d'endroits, inondées dans tant de vallons, marécageuses dans tant de plaines, et couvertes, sur leurs montagnes et sur leurs collines, de noires et antiques forêts? qu'aperçoit-on sur le sommet de ces pics escarpés qui dominent sur les bois épais, et autour desquels les torrents ont creusé des abîmes? La demeure guerrière des seigneurs qui ont réduit en servitude les malheureux habitants dont les chaumières sont rassemblées dans les vallées voisines, ou dispersées au milieu des champs que leurs mains laborieuses s'efforcent de rendre fertiles. Des tours crénelées fortifient l'enceinte du château redouté et presque inaccessible. Que pourraient les flèches lancées par l'arc ou les pierres chassées par la fronde contre ces énormes remparts? La poudre, terrible rivale du tonnerre, que le hasard et la science réunis n'ont pas encore inventée, ne les détruira pas par le canon ou par la bombe. Du haut de la plus élevée des tours, que l'on nomme beffroi ou donjon, la cloche d'alarme donne aux serfs le signal de quitter leurs demeures,

et de se réunir sous les yeux de leur seigneur pour défendre son séjour. Sur la plate-forme de ce même beffroi une sentinelle annonce les heures où les travaux doivent être repris, et, par des cris que chaque serf est obligé de répéter, avertit qu'un vol ou un meurtre viennent d'être commis. Des palissades, des fossés et des machicoulis défendent l'entrée du manoir féodal, dans l'intérieur duquel se présentent des portes basses, des poutres retenues par des chaînes de fer, des couloirs souterrains, des ouvertures secrètes, des voûtes sombres et retentissantes, de vastes salles, des chambres entourées de cabinets noirs, des fenêtres étroites, d'une forme bizarre, garnies de grilles et de verres colorés, des lits assez grands pour servir à plusieurs personnes, de larges cheminées où l'on brûle des arbres entiers, et dont le manteau est orné de lances, de hallebardes et d'écussons.

Dans ces sauvages appartements, au milieu de ces murs si épais, dans ces retraites guerrières, ou plutôt dans ces prisons lugubres, le seigneur jugeait les différents de ses vassaux, recevait leurs hommages, prononçait sur les réclamations de ceux qui cherchaient à s'exempter de services trop onéreux, et de conditions bizarres, indécentes, criminelles ou humiliantes.

La chasse était si chère à tous les possesseurs de ces tristes et terribles châteaux, qu'ils lui consacraient tous les moments qu'ils n'employaient pas à combattre contre leurs voisins. Ils cultivaient avec soin et habileté l'art d'élever des oiseaux de

proie, pour les aider à donner la mort aux animaux qu'ils recherchaient. Ils employaient l'épervier, l'émerillon, l'aigle, et même le vautour; mais le faucon, par son vol, par son courage et par la facilité avec laquelle il se laisse dresser, était devenu l'emblème de leurs goûts, de leurs habitudes, de leurs succès, de leurs prérogatives. Les seigneurs et même les dames les portaient eux-mêmes, non seulement à la chasse, mais encore dans leurs courses, dans leurs visites, dans leurs voyages, dans les solennités, et jusque dans les temples. Ils les ornaient d'anneaux et de sonnettes; ils couvraient d'une étoffe brodée en perles et en pierres précieuses la main qui les soutenait; et l'on voyait des prélats attacher tant de prix à ces signes de la puissance, qu'ils s'en entouraient au milieu des cérémonies sacrées, les plaçaient sur les bords des chaires et des autels, et ne craignaient pas d'entendre les chants religieux troublés par les cris de ces oiseaux privilégiés. Le noble ou seigneur, qui pouvait donner pour sa rançon deux cents de ses serfs, ne pouvait pas céder son faucon. Celui qui volait un faucon était puni comme s'il avait tué un esclave. Et les seigneurs étaient si jaloux du privilége exclusif de chasser, qu'au milieu des lois barbares qui garantissaient ce privilége, on a vu de ces possesseurs de fief pardonner plutôt à leurs serfs la mort d'un homme que celle d'un cerf ou d'un sanglier.

Cependant les jeunes filles des seigneurs apprenaient à connaître les plantes les plus propres à

guérir les maladies et surtout les blessures, bien plus communes dans ces temps de guerres perpétuelles, et dont aucune contrée n'était à l'abri. Elles se réunissaient, avec leur mère et leurs suivantes, dans un appartement particulier du château, dans une sorte de *gynécée* dont les murs, tapissés pendant l'hiver de nattes et de joncs, étaient garnis pendant l'été de feuillages et de fleurs; elles s'y occupaient d'ouvrages de laine; elles y charmaient leurs travaux par des chants; elles les interrompaient, pendant les longues journées de la saison des frimas, pour manger des raisins secs, des pruneaux, des anis et des coriandres préparés. Leurs robes, assez semblables encore à celles des Grecques et des Romaines, étaient retenues par une ceinture; et l'on voyait souvent leur front orné de voiles d'un lin très fin, de couronnes de roses ou de bandeaux d'or et de pierreries.

Lorsqu'on parcourait les campagnes qui entouraient ces châteaux, et que la nature avait destinées à devenir si belles et si fertiles, on voyait les chemins ouverts au milieu des bois, ou élevés en longues chaussées au milieu des marais et des plaines souvent inondées, bordés des signes redoutés de la puissance à laquelle on prostituait le nom sacré de la justice, de poteaux, de fourches patibulaires, et d'autres instruments de mort ou de supplice.

A l'entrée de chaque bois, au passage de chaque rivière, à la limite de chaque fief, au voisinage de

chaque précipice, à l'approche de chaque château, le voyageur, livré aux ordres arbitraires du seigneur, était soumis aux droits de péage les plus forts, les plus bizarres, les plus durement exigés. Il y avait des terres où l'on payait, pour le passage des troupeaux, le droit de *pulvérage*, l'indemnité de la poussière que les troupeaux élevaient.

Forcés de prendre une escorte et de la payer chèrement, ceux qui transportaient des marchandises précieuses, sur des mulets ou sur des chariots, voyaient souvent ces mêmes marchandises pillées par l'escorte qui devait les défendre, ou enlevées par l'ordre du seigneur et transportées dans son repaire.

Les moulins, les fours, les pressoirs, appartenaient exclusivement au possesseur du fief, qui en faisait payer l'usage à ses vassaux. Et le serf était tellement la propriété de son seigneur, que si un évêque l'ordonnait prêtre, il était obligé de donner le double de son prix au possesseur du fief.

Au milieu de ces déplorables monuments de la tyrannie et de la triste servitude, on voyait paraître des signes touchants de cette religion évangélique qui a essuyé tant de larmes, allégé tant de fardeaux et consolé tant de malheurs. La croix de Jésus était plantée dans les carrefours par les malheureux serfs; et, après avoir jeté les yeux sur les affreux tableaux que présentait l'Europe désolée, on se plaît à contempler ces infortunés qui, au comble de la misère, venaient toucher l'étendard sacré, et trouvaient quelquefois, autour

de cet arbre de salut, un refuge que n'osait violer la tyrannique puissance de leur maître barbare.

Et cependant telle était l'influence de l'ignorance et de la superstition, sa compagne si souvent inséparable, qu'à côté de cet effet si doux à rappeler des leçons de Jésus et de sa loi divine, on voyait des décrets ecclésiastiques [1] et des ordonnances civiles couvrir d'humiliation la nation entière des Juifs, dégrader ce peuple dispersé, et défendre avec sévérité, non seulement de boire ou de manger avec eux, mais même d'en recevoir aucune sorte de nourriture.

Les villes, renfermées dans des enceintes plus ou moins fortes, et situées sur le sommet des monts ou sur le bord des rivières, présentaient des rues étroites, irrégulières, obscures, et privées de courants d'air salutaires comme de la lumière du soleil. Le long de ces rues malsaines, presque toujours non pavées, remplies d'immondices et d'eaux croupissantes, au milieu desquelles se vautraient de nombreuses troupes de porcs, étaient rangées sans ordre des maisons formées d'une sorte de charpente grossière et de terre pétrie; et les échoppes des marchands forains obstruaient les places.

Presque toujours les artisans de la même profession et les marchands des mêmes objets se logeaient dans les mêmes rues. Ces marchands ou ces artisans, rassemblés en communautés, cherchaient dans la réunion de leurs forces une garan-

[1] Concile de Metz de 888.

tie contre l'oppression, et, pour rendre cette garantie plus puissante, ils lui donnaient un caractère religieux, en faisant de leur communauté une confrérie pieuse qui avait ses règlements, son costume, sa bannière et son patron. L'image de ce patron céleste était une égide pour les habitants des villes, comme la croix de bois de Jésus pour les serfs des campagnes.

Aucune véritable police n'existant encore, des brigandages se commettaient dans les rues éloignées du centre des villes, comme dans les sentiers d'une forêt solitaire; et voilà pourquoi les habitants des cités étaient soumis à deux règles en apparence contraires. Ils étaient obligés, lorsqu'ils sortaient de chez eux après une heure prescrite, de porter un flambeau ordinairement de poix ou de résine; et, à une heure également déterminée suivant les saisons, une cloche sonnait le couvre-feu, et les habitants, fermant leurs portes, éteignaient la flamme de leurs foyers, et ne sortaient que pour des affaires pressées.

Les serfs, et tous ceux dont les travaux étaient commandés par l'autorité féodale à laquelle ils ne pouvaient se soustraire, trouvaient un long relâche et un repos assuré pendant les fêtes que célébrait l'église catholique. Mais ces fêtes, dont quelques unes se prolongeaient pendant plusieurs jours, étaient si multipliées, qu'on a besoin de penser fortement au soulagement qu'elles procuraient aux malheureuses familles des serfs, pour ne pas gémir de tous les maux qui résultaient de ces solen-

nités si nombreuses. Et avec quelle rigidité, si préjudiciable aux intérêts de la société, et que la piété évangélique désapprouve même dans les contrées où il ne règne qu'une seule opinion religieuse, ces fêtes étaient solennisées, particulièrement sous ce Louis-le-Débonnaire, à la couronne duquel des évêques, aveuglés par leur ambition, osèrent porter une main sacrilége! Non seulement le travail des mains n'était pas permis, mais toute vente était interdite. Il était défendu de conduire des voitures, de faire les réparations les plus urgentes, de cueillir des fruits, de pétrir le pain, et même de se promener, et de s'arrêter dans les rues ou les places publiques; et, la veille des grandes fêtes et de leurs octaves, on était obligé de faire des provisions comme pour un voyage, ou dans une place assiégée.

Au milieu de ces villes dont les rues présentaient, pendant la saison des pluies, une fange qui ne permettait souvent de les parcourir que monté sur des échasses, régnait une humidité si grande et si corrosive, que la rouille et le vert-de-gris couvraient les fers et les cuivres des portes et des fenêtres. Ces cloaques multipliés, et les gaz infects qui ne cessaient de s'en dégager, ne contribuaient pas peu à faire naître et à répandre ces maladies hideuses et terribles, que les lumières de la science et les soins d'une police attentive auraient pu faire disparaître. Parmi ces affreuses maladies on redoutait surtout celle que la superstition nommait le mal des ardents, ou le feu sacré, et la lèpre, devenue l'objet de tant de règlements. On fuyait avec

effroi celui qui était atteint de cette lèpre funeste. On trouve dans la *Coutume de Normandie*, et dans d'autres ouvrages relatifs à la jurisprudence, que, dans plusieurs contrées, on le déclarait mort civilement, et incapable de succéder; le divorce pouvait rompre son mariage. Par une extension ridicule et déplorable de cette opinion, on exigeait les droits auxquels sa mort aurait donné lieu; on célébrait ses funérailles; et, en attendant qu'il succombât à sa malheureuse destinée, on le reléguait dans un quartier éloigné où personne ne pouvait communiquer avec cet infortuné, et on lui donnait, pour seul et dernier asile, un toit fragile soutenu par quelques pieux, qu'on s'empressait de brûler avec le vêtement grossier qu'on lui avait laissé, lorsqu'en cessant de vivre il avait cessé de souffrir.

Dans quelques grandes villes, on avait établi des hôpitaux connus sous le nom de *maladreries*. Mais, dans ce siècle d'ignorance et de préjugés, comment auraient pu être secondés convenablement les vœux de l'humanité? Les lépreux recueillis dans ces asiles mal ordonnés s'en échappaient comme d'une prison rigoureuse. Mais, lorsqu'on les voyait errer pâles, livides, et couverts d'ulcères dégoûtants, la voix de la pitié ne se faisait plus entendre; elle était étouffée par la crainte; le tocsin sonnait contre ces spectres ambulants; on les poursuivait comme des bêtes féroces.

Dans des vallées solitaires, au milieu d'épaisses forêts, loin de ces villes si différentes de celles qui

embellissent l'Europe moderne, ou dans l'enceinte de ces mêmes cités, on construisait cependant des édifices immenses consacrés à la réunion des fidèles et à la célébration des mystères du christianisme. Si le génie de l'architecture grecque était éteint, il avait été remplacé par celui d'une architecture hardie, qui, ne se contentant pas d'imiter la nature, et voulant la surpasser, élevait sur des tiges de pierre élancées bien au-dessus de la hauteur des arbres les plus remarquables ces voûtes merveilleuses qui s'élevaient elles-mêmes pour représenter et surpasser par leurs rinceaux légers, les rameaux entrelacés du faîte des plus grands arbres. L'entrée et les côtés de ces monuments étaient ornés de tours et de flèches, dont les extrémités paraissaient toucher aux nuages, et qui, par les innombrables ouvertures dont elles étaient percées, semblaient réaliser les rêves de l'imagination. On sacrifiait de grandes sommes à l'érection de ces vastes édifices, on y consacrait un grand nombre d'années, et on y employait, pour ainsi dire, pour aider les ouvriers proprement dits, et pour terminer les travaux les plus grossiers et les plus faciles, une armée de serfs dont le clergé avait un si grand nombre à sa disposition, et qu'il nourrissait à si peu de frais. D'ailleurs l'art des constructions en pierre et celui de la charpente n'ont peut-être jamais été portés plus loin qu'à cette époque, où l'on avait conservé tous les procédés nécessaires pour la taille des pierres, la coupe des bois, le travail du fer, et où tant de forêts qu'on dési-

rait de détruire offraient des arbres si grands, si gros et si forts. Les architectes de ce siècle, et de quelques uns de ceux qui l'ont suivi ou précédé, savaient imprimer le sceau de la durée à ces métropoles et à ces abbayes, dont plusieurs sont encore debout, et montrent de si loin leur masse imposante et leurs formes plus imposantes encore, et dont plusieurs autres, écroulées sous la main des révolutions, plutôt que sous celle du temps, commandent l'admiration par leurs ruines gigantesques.

Des colonnes de marbre décoraient souvent ces édifices consacrés au Très-Haut. On y voyait un grand nombre de lampes, de châsses et d'autres ornements exécutés en métal, et dont le travail montrait combien l'art de l'orfévrerie s'était conservé, peut-être perfectionné, et luttait quelquefois avec avantage, par le sentiment naturel du beau et une heureuse imitation des productions de la nature, contre le mauvais goût inséparable d'un temps de barbarie.

Les fenêtres, alongées ou découpées en rosaces, qui laissaient pénétrer la lumière dans ces édifices si longs, si larges et si hauts, étaient ordinairement fermées avec des verres peints, dont les différentes nuances rapprochées avec habileté formaient des tableaux dans lesquels la composition et le dessin n'étaient pas toujours indignes de la vivacité des couleurs dont l'artiste avait pu disposer.

Les horloges, composées de rouages mus par des poids, exécutaient déjà des mouvements assez réguliers pour marquer avec précision les divisions

du temps, et l'on voyait sur les tours des temples des statues grossières dont le marteau frappait les heures.

Des orgues imparfaites se faisaient entendre dans ces temples, et surtout dans les monastères où des chœurs nombreux de religieux chantaient des hymnes et les psaumes de David, non seulement à différentes heures du jour, et pendant la célébration des mystères, mais encore au milieu du silence des nuits. Les harpes scandinaves et germaines accompagnaient aussi dans ces vastes églises les chants grecs arrangés par le pape saint Grégoire, pour les prières religieuses, ou composés sur les modèles laissés par ce grand musicien; et, malgré l'influence de la barbarie du siècle sur ces chants et sur la nature de ces instruments, l'on se représente aisément les effets de cette sorte de musique, rapportés par plusieurs historiens. On conçoit, par exemple, quelle émotion profonde devait éprouver un voyageur égaré, pendant les ténèbres, dans le fond d'une vallée étroite, et au milieu de bois sauvages, lorsque, conduit par un heureux hasard auprès du monastère solitaire, il apercevait au travers des vitraux la lumière des lampes qui brûlaient dans le sanctuaire, et que les sons des orgues, ceux des harpes, et les chants sacrés de plus de cent religieux, parvenaient à son oreille enchantée, ou plutôt à son âme rassurée et ravie.

C'était surtout dans les jours solennels que les églises épiscopales et les temples des grandes ab-

bayes résonnaient de ces chants grecs ou grégoriens, soutenus par les orgues orientales et les harpes germaines. Dans ces solennités, qui venaient d'être multipliées, et auxquelles, par exemple, on avait ajouté la fête de saint Michel, à l'imitation des églises d'Orient, et celle de tous les saints, établie, suivant le père Mabillon, par le pape Grégoire IV, on employait plus que jamais des cérémonies pompeuses, de nombreuses processions, un grand nombre de statues et de tableaux, une immense quantité de cierges et de fleurs, des habits sacerdotaux magnifiques et des nuages d'encens.

Mais combien ces spectacles imposants et ces rites nobles et pieux étaient souvent altérés par cette ignorance profonde au pouvoir de laquelle rien ne pouvait se soustraire dans ce siècle malheureux! Combien d'usages de la religion des anciens Grecs et Romains s'étaient conservés en se dénaturant et en devenant ridicules et obscènes! Il nous suffit d'indiquer la fête de l'âne, celle du bœuf, celle des fous, celle des sous-diacres, les scènes que jouaient à certaines époques les choristes et les jeunes enfants attachés au service des autels, les danses exécutées dans certaines églises pendant les offices divins, les mascarades de quelques chapitres pendant les jours de Noël et de l'Épiphanie, et les indécentes bouffonneries ainsi que les repas que des prêtres croyaient devoir se permettre jusque dans le sanctuaire.

Et comment tous ces abus absurdes et sacriléges

auraient-ils pu révolter un siècle plongé dans des ténèbres si épaisses? Qu'étaient alors les sciences? Qu'était, par exemple, la médecine? Des hommes nommés *mires* dans beaucoup d'endroits, et qui, passant presque seuls pour médecins ou chirurgiens, parcouraient les rues, annonçant tout haut leur approche, portant un petit coffret dans lequel étaient leurs drogues et leurs instruments, criant souvent *ventouses à ventouser*, et suivis de femmes qui se mêlaient d'accoucher et de saigner, et qu'on nommait *matrones*, *saineresses*, etc.

L'anatomie était encore regardée comme sacrilége.

Les encouragements donnés à l'astronomie par le khalife Almamon et par ses successeurs avaient produit parmi les Arabes un grand nombre d'astronomes très recommandables. Le prince arabe Alba Ténius observait les corps célestes à Aracte, vers 1180. C'est à lui qu'on a dû un traité de la *Science des étoiles*. Mais dans l'Europe occidentale, l'astronomie et la chronologie étaient si mal cultivées, qu'aucun accord ne régnait parmi les églises, relativement aux calculs nécessaires pour la fixation des fêtes religieuses mobiles. Chaque diocèse, suivant sa manière de calculer les solstices et les équinoxes, déterminait ces fêtes, et par conséquent celle de Pâques, le temps du carême, etc. La même solennité était souvent célébrée dans deux villes différentes, dans des mois différents; et, comme l'observation de ces fêtes entraînait, ainsi que nous l'avons vu, la suspension totale des affai-

res, il arrivait fréquemment qu'un négociant voyageur et pressé arrivait dans une province où, d'après le repos et le recueillement prescrits, on refusait de lui donner des chevaux pour continuer sa route; ou bien il trouvait le correspondant avec lequel il devait traiter, livré à des exercices pieux qu'on ne pouvait pas interrompre, et qui pouvaient commencer pour lui-même lorsqu'ils finissaient pour son correspondant.

On regardait l'apparition des comètes et des autres météores comme l'annonce de malheurs publics; le tonnerre entendu à l'orient présageait la naissance d'un grand personnage, et faisait craindre des calamités funestes lorsqu'il éclatait à l'occident.

La géographie était presque ignorée. On soutint qu'il devait y avoir quatre parties du monde, à cause de la figure de la croix; et cette opinion fut ensuite regardée comme hérétique.

Quelques personnes écrivaient encore le grec avec facilité; on parlait le latin dans les écoles et dans les réunions publiques; mais cette langue de Rome était viciée par des constructions et des mots tirés des idiomes barbares du Nord.

Des questions théologiques, des discussions mystiques, des explications singulières de livres sacrés, des prédictions, des applications de prophéties, occupaient les esprits. Mais le caractère du siècle était empreint partout : tous ces objets étaient presque toujours considérés sous des faces étroites et souvent ridicules.

On faisait un grand nombre de vers ; mais le feu de la poésie était éteint. Les ouvrages en vers n'offraient que de bizarres arrangements de mots, des contraintes extraordinaires, des difficultés vaincues, des acrostiches, des rimes placées bizarrement, de prétendus poëmes de plus de cent vers qui commençaient tous par la même consonne.

L'empire d'Orient conservait cependant encore le feu sacré de la poésie et de l'éloquence. L'histoire y était écrite avec plus d'élégance que dans les royaumes de l'Occident, et les différents de l'église grecque avec l'église latine avaient maintenu une logique assez forte dans les écrits des auteurs orientaux.

Il n'est pas surprenant que, dans cet état des sciences, des lettres et des arts, rien ne surpassât la vénération que l'on avait pour ceux qui se dévouaient à l'état monastique. De grands personnages abandonnaient leur cour, leur fortune, leurs dignités, leur puissance, pour aller se renfermer dans un monastère; un plus grand nombre voulait au moins avant de mourir revêtir l'habit religieux.

Dès 817, Benoît, abbé d'Aniane, avait, d'après le vœu et par l'autorité de Louis-le-Débonnaire, réuni les couvents de France, dont les rites et les coutumes avaient été très variés, sous une discipline uniforme, sous un lien commun, et sous le régime prescrit dans le temps par saint Benoît, abbé du Mont-Cassin. Cette grande mesure avait remédié à beaucoup de désordres, mais les abbés et les chefs des monastères n'en étaient pas moins

comme les évêques, de véritables seigneurs de fiefs, qui revendiquaient souvent avec hauteur les prérogatives et les préséances, prétendaient être nommés avant les ducs et les comtes, prenaient les titres pompeux de très grand, de très illustre, de prince de l'église, fortifiaient à leur gré leurs villes et leurs châteaux, faisaient battre monnaie, rendaient la justice en leur propre nom, achevaient d'usurper toutes les prérogatives de la souveraineté, se déclaraient la guerre, la terminaient par des traités, et étaient considérés comme des personnages si riches et si importants, que lorsqu'un abbé de Saint-Denys fut pris par les Normands en 858, on donna pour sa rançon, suivant les annales de l'ordre de Saint-Benoît, six cent quatre-vingt-cinq livres d'or, trois mille deux cent cinquante livres d'argent, des chevaux, des bœufs, et, ce qui est horrible, plusieurs serfs de l'abbaye, avec leurs femmes et leurs enfants.

Il est très curieux d'observer que pendant que le clergé de la religion du Christ jouissait en Europe d'une si grande puissance, les prêtres de la religion de Fo, ou de Boudha, étaient parvenus en Chine à un pouvoir si redoutable, qu'il attira sur eux l'animadversion du gouvernement, et qu'ils furent l'objet d'une grande persécution. On comptait, suivant les auteurs chinois cités par M. de Guignes, de l'académie des inscriptions, dans l'empire chinois, en 845, et par conséquent vers le milieu du siècle que nous examinons, quarante-quatre mille six cents temples de Fo, et deux cent

soixante mille bonzes ou bonzesses qui avaient plus de cent cinquante mille esclaves, des terres immenses, et beaucoup d'autres richesses.

Dans presque toutes les contrées de l'Europe, on voyait auprès de l'évêché, de l'abbaye ou du monastère, le fief de la *vidamie*, ou le manoir seigneurial du *vidame* chargé d'agir pour son suzerain ecclésiastique dans les affaires temporelles, de commander dans les combats les vassaux de l'évêque, de l'abbé ou de l'abbesse, de défendre les terres de l'église contre les invasions, de protéger le palais de son suzerain; après la mort de ce dernier, d'empêcher le pillage de ses meubles, et de juger les différents de tous les vassaux de l'évêché ou de l'abbaye dont il était le chancelier, et dont il gardait le sceau.

Un laïque qui rencontrait un prêtre devait s'incliner devant lui et lui offrir son bras; s'il était à cheval, il était obligé de mettre pied à terre, et ne pouvait remonter que lorsqu'il avait perdu le prêtre de vue.

Mais au milieu de l'ignorance qui régnait, même dans un si grand nombre de cloîtres et parmi tant de membres du clergé séculier, quelques hommes favorisés par quelques circonstances heureuses, et doués par la nature de qualités supérieures, se sont distingués au milieu du neuvième siècle, de manière à mériter que la postérité honorât leur nom.

Pendant que, pour employer les expressions de M. Fournier, un des célèbres auteurs du *nou-*

veau Dictionnaire de médecine, paraissait dans le khalifat de Bagdad, comme un météore éclatant, le fameux médecin musulman Mahammed Ebn-Secharjah-Aben-Beker-Arrasi, né en Perse, dans la ville de Ray où florissait une académie, surnommé le Grand, connu sous le nom de Thalès, et qui a eu la gloire d'avoir rendu hommage au génie d'Hippocrate, on voyait en Europe, ou on y rappelait comme enlevés récemment à leur patrie, Raban Maur, né en Écosse, archevêque de Mayence, recommandable par la force de son esprit, la variété des connaissances qu'il était parvenu à réunir, son érudition et le grand nombre de ses ouvrages, cités pendant plusieurs siècles comme des oracles dans ces disputes théologiques qui produisaient tant de troubles, et vers lesquelles, néanmoins, on était sans cesse entraîné; Agobard, archevêque de Lyon, et Hincmar, archevêque de Reims, dont on a vanté l'éloquence; Servatus Lupus, dont l'abondance a été louée; Drépanius Florus, de Lyon, qui a laissé plusieurs poëmes et d'autres ouvrages; Hilduin, abbé de Saint-Denys; Claude, évêque de Turin, connu par son exposition de plusieurs livres sacrés et par sa chronologie; Fréculf, évêque de Lisieux, et auteur d'une chronique; Wolafrise Strabon, que la pureté de ses vers et l'élégance de son style firent surnommer le Virgile de ce siècle placé à une si grande distance de celui d'Auguste; ce Jean Scott Érigène, que sa grande érudition, son habileté dans les lettres grecques et latines, sa sagacité, son imagina-

tion et sa fécondité ont rendu célèbre; Galindon Prudence, évêque de Troyes, dont on a conservé des ouvrages de morale, de piété et de théologie, des poésies, et des annales de France; Théodulphe, évêque d'Orléans, dont les hymnes sont encore chantées dans les solennités de plusieurs églises catholiques; Thégan, chorévêque de Trèves, qui a écrit les *Actions de Louis-le-Débonnaire;* le versificateur Berthanius, habile, ainsi que Smaragdus, dans la grammaire et dans les langues; saint Héric, moine d'Auxerre, que quelques auteurs modernes ont voulu regarder comme une sorte de précurseur de Descartes, dans la manière de rechercher la vérité; Ermoldus Nigellus, exilé par Louis-le-Débonnaire, à qui il adressa des vers comme Ovide à Auguste, qui l'avait aussi exilé; Abbon, auteur d'une relation en vers du siége de Paris, dont il avait été témoin; et quelques autres savants ou littérateurs que nous avons déjà indiqués.

Parmi ce petit nombre d'auteurs dont nous venons de nous occuper rapidement se trouvent huit évêques ou archevêques; et cependant, suivant Servatus Lupus et un Rodolphe, archevêque de Bourges, un grand nombre de gens d'église ne savaient ni lire, ni écrire, ni parler avec clarté. Quel siècle! Ces hommes privilégiés ne pouvaient pas rendre la lumière à l'Europe continentale, sur laquelle aucun homme de génie n'avait régné depuis Charlemagne : les ténèbres étaient trop profondes, l'éclat dont ils brillaient n'était pas assez

grand. On ne peut les comparer qu'à ces feux allumés sur le sommet des monts, et qu'on distingue de loin dans une nuit obscure, mais dont la clarté ne s'étend que sur les objets qui en sont les plus voisins.

DIXIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 900 JUSQUES EN 962.

Cette époque est digne d'une grande attention : il semble que pendant cette période la civilisation donne quelques signes d'une force nouvelle ; on croit la voir se ranimer et se préparer à secouer ses chaînes.

Les ravages des hommes du Nord ne sont pas loin de cesser ; ils vont commencer de s'établir dans les contrées où ils avaient porté si souvent la flamme de la destruction, et quelque peu civilisées que soient encore ces contrées, ils cèderont à l'influence irrésistible des lumières, quelque faibles qu'elles soient encore ; ils prendront l'esprit, les usages, les habitudes, le caractère de leurs nouveaux compatriotes ; ils embrasseront leur croyance religieuse.

Des rois sans talents, de grands vassaux sans frein, un peuple sans liberté, laisseront l'édifice de la monarchie française s'écrouler dans un grand nombre de ses parties. Plusieurs de ses débris seront réunis pour former d'autres grands édifices politiques, qui, ne reposant sur aucune base solide,

menaceront d'une chute prochaine. Une grande révolution sera facile à prévoir; tout préparera la route à un homme supérieur, pour restaurer les ruines d'une monarchie détruite par la faiblesse du prince, l'usurpation des grands, l'asservissement du peuple, et pour lui imprimer une longue durée en obéissant au pressentiment secret qui l'entraînera vers l'affranchissement des Français et les progrès de la civilisation.

Nous allons voir, d'un autre côté, le gouvernement de l'Allemagne confié à des mains habiles; un de ses rois va établir la dignité impériale, et faire reparaître cet empire d'Occident que Charles-le-Grand avait renouvelé. Il sera cité avec gloire par la postérité; on le comparera à Charlemagne.

Cependant un jeune descendant de ce Charlemagne vers lequel se reportent sans cesse les pensées de tous ceux qui étudient l'histoire de l'Europe régnait au commencement du dixième siècle sur cette France destinée à tant de bouleversements, de malheurs, de prospérité et de renommée; ou plutôt Charles-le-Simple, qui n'avait que vingt-deux ans, et dont il paraît que le caractère ne justifiait que trop son surnom, avait le titre de roi, et les grands vassaux de France exerçaient son pouvoir.

Louis IV, à peine âgé de huit ans, portait dans ses débiles mains le sceptre de la Germanie: Hatton archevêque de Mayence, et Otton duc de Saxe, gouvernaient en son nom.

Une diète se réunit à Ratisbonne; les Moraves

sont obligés de se soumettre à la domination germanique; ils perdent une grande partie de leurs terres. (901) Arnoul, le père de Louis IV, avait appelé contre eux les Hongrois, ces terribles descendants des Huns; ils demandent le prix du secours qu'ils ont donné à la Germanie; ils veulent partager les fruits de la victoire. On les refuse; ils s'irritent, et, au lieu de déposer leurs armes, se jettent dans la Bavière, qu'ils ravagent.

Louis, roi d'Arles et de Provence, poursuit les succès de sa seconde expédition en Italie, dont il avait été couronné roi; il s'empare de Vérone; et le pape Benoît IV, qui avait succédé à Jean IX, ceint le front de Louis de ce diadème impérial, qu'une victoire donnait ou enlevait, et que les papes ne reconnaissaient que malgré eux.

Les régents de Germanie étaient bien éloignés de pouvoir réclamer ce diadème pour le fils d'Arnoul, pour un descendant par les mâles du grand homme qui avait relevé cette couronne, et y avait attaché tant d'éclat. La Bavière venait d'être dévastée par les Hongrois; ses ruines étaient encore fumantes, et des Germains avaient tourné leurs armes contre des Germains.

Adalbert, comte de Bamberg, margrave de la marche esclavonne, et fils de ce Henri que nous avons vu complice d'un grand crime, et tué par les Normands près des murs de Paris, venait, en coupable héritier de l'ambition de son père, d'envahir les possessions et les fiefs de Rodolphe, évêque de Wurtzbourg, et de Conrad, frère de cet

évêque, époux d'une sœur du jeune roi, et comte de la France rhénane, et de la Wétéravie (902). Conrad oppose la force à la force; il est tué dans un combat. Adalbert est cité, au nom des régents, devant une diète assemblée à Tribur, entre le Rhin, le Mein et Mayence; il refuse de se présenter. Les états de la France orientale, de la Souabe, de la Bavière, de la Thuringe, et de la Saxe, réunis en diète, le condamnent comme rebelle et coupable du crime de lèse-majesté. Un grand nombre de troupes germaniques marchent contre lui; il ne s'effraie pas, et résout de se défendre jusques à la dernière extrémité.

Pendant cette funeste guerre civile, que le courage et les forces d'Adalbert doivent faire durer long-temps, le pape Benoît IV cesse de vivre, au commencement d'octobre 903. On a loué sa libéralité envers les pauvres. Mais son successeur Léon V, ordonné le 28 d'octobre, occupe à peine le saint-siége pendant un mois; il en est renversé par la violence. La chaire apostolique est souillée par les mêmes attentats que le trône de Constantinople. Un Romain, nommé Christophe, chasse Léon V du pontificat, s'assied à sa place, et le jette dans une prison, où ce malheureux Léon meurt avant peu de jours. Son crime est puni par un crime. Serge, ennemi de la mémoire de Formose, et le compétiteur de Jean IX, s'était tenu caché pendant sept ans en Toscane; il en arrive au mois de juin 904, relègue Christophe dans un monastère, le fait charger de chaînes, et s'assied

sur le trône pontifical, sous le nom de Serge III.

L'autorité temporelle du pape devait cependant être bien fortement contre-balancée par celle d'Adalbert, Albert, ou Alberic, qui de duc de Camérino était devenu duc de Spolette et comte ou marquis de Toscane; sa puissance dans Rome devenait plus grande de jour en jour. Une Romaine nommée Théodora, fameuse par ses charmes, son ambition, son esprit d'intrigue, et surtout par la dépravation de ses mœurs, y exerçait une grande influence. Dans quelle honteuse dégradation était tombée la reine des cités! Dans quel déplorable avilissement était plongée la cité sainte! Une prostituée gouvernait la ville des Césars et celle des apôtres; elle avait donné le jour à deux filles, dont l'une reçut comme elle le nom de Théodora, et dont l'autre fut cette célèbre Marozie, aussi belle, plus intrigante, plus habile, plus adroite séductrice, et peut-être plus impudique encore que sa mère, fière, vindicative, se laissant entraîner par ses passions déhontées jusques à une barbare cruauté, et dont les succès et la singulière fortune accuseront à jamais, auprès de la postérité, les mœurs corrompues et l'abrutissement de ce siècle de ténèbres.

Adalbert eut l'audace ou la faiblesse d'épouser cette Marozie. Le crédit de Théodora sa belle-mère augmenta son pouvoir; mais Marozie le tenait dans une telle dépendance et dans un tel aveuglement, que ce fut par son ascendant et son autorité que l'on vit élever sur le siége pontifical ce Sergius,

avec lequel elle entretenait depuis long-temps un coupable commerce.

Il était digne d'un tel pape de renouveler par son approbation la ridicule et barbare procédure qui avait eu lieu contre le cadavre de Formose. Nous verrons bientôt cette infâme Marozie et sa sœur Théodora disposer de nouveau de la tiare au gré de leurs passions déréglées. Marozie donne déjà la couronne impériale. L'empereur Louis de Provence se brouille, en 905, avec son mari le marquis de Toscane. Adalbert, à l'instigation de sa femme, abandonne le parti de Louis, et joint ses armes à celles de Bérenger, le rival de ce prince. Louis n'a plus assez de forces pour résister à celui dont il avait fait casser, dans un synode tenu à Rome, l'élection au royaume d'Italie. Bérenger le surprend dans Vérone, et, suivant l'usage féroce de ce siècle encore si barbare, il lui fait crever les yeux. L'empereur, privé pour toujours de la vue, confie l'administration du royaume d'Arles à Hugues, qui prend le titre de comte de Provence. Ce Hugues était fils de Thibaut, comte d'Arles, et de Berthe, née de Lothaire II, roi de Lorraine, et de la célèbre Waldrade.

Le comte Adalbert de Bamberg continuait, pendant ces nouveaux malheurs de l'Italie, d'entretenir la guerre civile qu'il avait allumée dans la Germanie. Il succomba néanmoins en 907; il fut fait prisonnier: les chefs de l'armée royale ordonnèrent l'exécution du jugement rendu contre lui, par la diète de Tribur; il eut la tête tranchée. Le

comté de Bamberg fut réuni à la couronne de Germanie, et le margraviat de la frontière esclavonne fut donné à Éberhard, deuxième fils de Conrad, comte de Wétéravie.

Dans cette même année, les Hongrois firent une nouvelle irruption dans la Germanie; leurs ancêtres les Huns, connus sous le nom de *Madschars*, avaient été repoussés des environs de la mer Noire, par les Petschenègues (*Patzinacitæ*), que les Uzes, ou Scythes de la Sibérie méridionale, avaient forcés d'abandonner leurs anciens campements voisins des monts Ural. Les Madschars, chassés des terres situées entre le Don et le Wolga, avaient remonté le long du Borysthène et du Niester; ils s'étaient avancés jusques à Kiow. Repoussés par les Slaves ou Russes, ils s'étaient dirigés vers le sud-ouest, avaient franchi les monts Krapacs, et, descendus dans les plaines de la Pannonie, s'y étaient réunis avec les débris de plusieurs peuples venus antérieurement du Nord, s'y étaient mêlés avec des tribus d'Avares, et y avaient reçu de leurs voisins le nom de *Ugres*, qui signifiait étrangers, et d'où est venu celui de Ungrois, Hongrois. Leur population s'était accrue, leur humeur vagabonde s'était réveillée; leurs dernières victoires contre les Moraves et contre les Bavarois avaient enflé leur courage; ils voulaient tenter de grandes aventures. Leur audace et leur avidité allaient les rendre terribles; l'Europe infortunée allait gémir sous un troisième fléau, presque aussi redoutable que les Normands et les Sarrasins, et

Charles-Martel ni Charlemagne n'existaient plus.

En vain Léopold ou Luitpold, duc de Bavière, veut s'opposer à leurs progrès : sa brave armée est défaite sur l'Ens. Il est tué les armes à la main, et rien n'arrête le torrent impétueux qui porte la désolation jusques aux frontières de la Lorraine.

Ce torrent dévastateur s'étend sur la Saxe : les troupes du roi Louis sont battues; Burkard, duc de Thuringe, périt dans le combat. Les Hongrois se répandent sur cette Thuringe qui n'a plus de défenseurs; cette province cesse de former un gouvernement particulier; ce duché est réuni à la Saxe, dont le régent Otton était duc ou gouverneur. Louis IV n'avait encore que quinze ou seize ans.

De nouvelles irruptions de Hongrois succèdent aux premières. Les troupes germaniques ne cessent d'être battues. Louis renonce à l'espoir de défendre la Germanie par la force des armes; il cède, il se soumet à payer aux Hongrois un honteux tribut. La faiblesse de son âge et celle de sa santé peuvent seules excuser ce triste abaissement. Il mourut peu de temps après avoir souscrit à cette funeste condition.

(911) Il ne laissait pas d'enfants mâles. Il ne restait plus d'autre descendant de Charlemagne que Charles-le-Simple, qui portait le titre de roi des Français; mais ce prince tenait d'une main trop peu respectée les rênes de la France, pour que les vassaux de la Germanie voulussent reconnaître en lui leur chef suprême et lui confier leurs desti-

nées et celles des nations germaniques. Ces diverses nations, trop séparées encore l'une de l'autre par leurs lois, leurs usages et leurs mœurs, ne pouvaient être retenues dans cette association politique qui en faisait un grand peuple, que par une tête forte et vénérée; en élisant d'ailleurs un roi de Germanie d'une manière plus libre, plus indépendante et plus solennelle, les vassaux voyaient qu'ils allaient acquérir de nouvelles prérogatives, étendre ou confirmer des droits reçus ou usurpés, obtenir ou consolider l'hérédité de leurs gouvernements, accroître ou maintenir l'indépendance qui leur était si chère. Ils ne balancèrent donc pas; ils exclurent Charles-le-Simple du trône germanique et ne pensèrent plus qu'à chercher de quel grand de la Germanie l'élévation pouvait le mieux leur convenir. Deux nations principales composaient la grande fédération germanique : la France rhénane et la Franconie, dont Conrad était duc, la Bavière, gouvernée par Arnoul, surnommé le Mauvais et fils du duc Léopold ou Luitpold, mort glorieusement en combattant contre les Hongrois, et la Souabe, dont le duc se nommait Burkard, formaient l'une de ces nations, nommée souvent par les auteurs la nation des Francs ou des Français orientaux. La seconde, composée des Saxons et des Thuringiens, avait pour chef le duc Otton, l'ancien régent du royaume. L'influence du nom de Charlemagne faisait encore désirer que le nouveau roi en descendît au moins par les femmes. Conrad était fils de Glismonde, sœur de Louis IV

et fille de l'empereur Arnoul. Arnoul, duc de Bavière, était, par sa mère, arrière-petit-fils de Louis Ier, roi de Germanie; et la mère d'Otton, Latwige de Frioul, était née de Gisèle, fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire. Les grandes qualités du duc Otton réunirent tous les suffrages en sa faveur. On lui a donné le nom de Grand; il mérita ce titre, lorsque, se trouvant trop âgé pour porter dignement la couronne, il la refusa et la réclama pour Conrad, duc de Franconie et de la France rhénane. Les états de tous les peuples francs et saxons élurent Conrad à l'unanimité; les Lorrains seuls se détachèrent des Germains, et préférèrent de se réunir aux Français proprement dits. Ils reconnurent Charles-le-Simple pour roi de Lorraine; et leur duc Régnier préféra d'autant plus d'adopter ce parti, qu'un prince tel que Charles-le-Simple l'effrayait peu sur son indépendance.

Ce fut de son avènement au trône de Lorraine que Charles commença de compter l'ère que les chronologistes ont désignée par ces mots, *largiore hereditate indeptâ*, après avoir acquis une plus grande succession.

Un prince d'un caractère bien différent de celui de Charles agrandissait cependant l'empire de son pupille et répandait l'effroi jusque dans le sein de l'empire d'Orient. Oleg, le parent et le tuteur du jeune Igor, ce fils de Rurik, qui régnait sur les Russes, veut exécuter la plan hardi qu'il a conçu depuis long-temps. Il laisse le jeune prince

à Kiow; il descend le Borysthène à la tête d'une armée composée, suivant plusieurs auteurs, de quatre-vingt mille combattants et que portent deux mille barques. Il franchit tous les obstacles; il n'est arrêté par aucune des nombreuses cataractes qui dans ce pays, si semblable alors à ce que sont encore les contrées occidentales de l'Amérique du nord, interceptaient et rendaient si dangereuse la navigation des fleuves. Il parvient dans la mer Noire, il entre dans le Bosphore, il arrive, comme le disent les historiens russes, devant la ville des Césars, Tsargrod; il force l'entrée du port de la ville impériale, malgré les chaînes de fer qui le fermaient, et livre au pillage les environs de cette capitale consternée. Léon VI, cet empereur d'Orient que son goût pour les lettres a fait surnommer le Philosophe, mais qui défendait si mal l'empire dont le gouvernement lui avait été confié, ne peut ou n'ose pas résister aux Russes; il ne sait qu'acheter la paix; il la jure sur la croix; et quoique Oleg eût embrassé le christianisme quelque temps auparavant, les Russes la jurent sur leurs armes et au nom des dieux de leur pays, Péroux et Voloff. Leurs barques triomphantes retournent dans leur pays, chargées d'argent, de dépouilles précieuses, des vins et des fruits de la Grèce; et Oleg est reçu à Kiow, par un peuple encore barbare et superstitieux, comme doué d'un pouvoir surnaturel.

Un prince bien supérieur à Oleg, un grand homme, Alfred, avait cessé de vivre. Dans l'extré-

mité occidentale de cette Europe, dont Oleg agitait si violemment l'Orient, comment pourrions-nous mieux compléter son éloge qu'en répétant ces paroles de son testament : « Les Anglais doivent » être aussi libres que leurs pensées. » Si ce testament n'a jamais existé, quelle admirable idée avaient conservée de ce bienfaiteur de l'humanité ceux qui ont supposé cet acte solennel! Ces paroles auraient dû être gravées sur la tombe d'Alfred. Mais ce monument aurait succombé sous la main du temps au bout d'un grand nombre de siècles; la postérité reconnaissante répètera à jamais ces paroles d'Alfred.

Son fils Édouard Ier lui succéda. Lorsque ce prince, qu'on a nommé Édouard-l'Ancien, monta sur le trône, un grand nombre de Danois habitaient la Grande-Bretagne; ils occupaient particulièrement la moitié de la Mercie, le Northumberland et l'Eastanglie, d'où ils avaient chassé presque toutes les familles anglaises ou saxonnes. N'étant plus contenus par le génie, les talents, le courage et l'ascendant d'Alfred, ils espérèrent de secouer facilement la domination des Saxons, et de saisir le sceptre de l'Angleterre. Ils parvinrent à séduire un cousin d'Édouard, un fils d'Éthelbert, frère aîné du grand Alfred. Ce prince, nommé Éthelwald, prétendit que la couronne d'Angleterre lui appartenait par le droit de primogéniture et comme au fils du frère aîné du dernier roi. Le sang d'Alfred était si cher à l'Angleterre, qu'un très petit nombre de Saxons se déclarèrent pour

Éthelwald; mais le fils d'Éthelred était sûr de l'appui des Danois.

A la tête de quelques partisans, il surprit Winburk dans le comté de Dorset. Édouard se hâta de marcher contre lui; il l'obligea à quitter la Grande-Bretagne et à se réfugier sur le continent.

Éthelwald cependant repassa bientôt la mer, débarqua dans le Northumberland, et fut reconnu par les Danois de cette contrée et par ceux de l'Eastanglie pour roi de toute la Grande-Bretagne.

Craignant néanmoins de ne pouvoir pas opposer des forces assez grandes à celles d'Édouard, il fait un nouveau voyage dans la Neustrie occidentale, y reçoit des Danois, qui en occupent les pays maritimes, des soldats et des vaisseaux, et revient en Angleterre commencer la campagne.

Pendant ce voyage d'Éthelwald, Édouard avait chassé les Danois de plusieurs places fortes de la Mercie. Éthelfrida, sa sœur, avait épousé Éthelred, comte ou gouverneur de cette Mercie. Elle avait combattu à la tête des troupes de son mari, et s'était distinguée par tant de valeur et d'intrépidité, que les Saxons la nommaient *le roi Éthelfrida*.

Éthelwald ravage les comtés d'Oxford, de Glocester et de Wiltz; car quel était alors le pays de l'Europe où la guerre ne consistât pas à couvrir les campagnes et les villes de sang et de cendres? Édouard le poursuit jusques aux confins de l'Eastanglie, vers la rivière d'Ouze, la ville de Bury, et des vastes marais qui en couvraient alors le voi-

sinage. Il pille et saccage les contrées habitées par les Danois qui ont pris les armes contre lui.

Les guerriers de Kent s'écartent de son armée, emportés par l'ardeur du butin ; les Danois tombent sur eux, et, après un combat opiniâtre, demeurent maîtres du champ de bataille : mais Éthelwald périt dans la mêlée, ainsi que plusieurs chefs des ennemis d'Édouard. Les Danois ne peuvent plus que soutenir faiblement la guerre pendant deux ans, et sont contraints, en 905, à demander une paix qu'Édouard leur accorde, à condition qu'ils le reconnaissent pour leur roi, et qu'ils renvoient sur le continent ceux de leurs compatriotes ou des autres hommes du Nord qui ont quitté la Neustrie pour venir à leur secours.

Le caractère remuant des Danois, leur inquiétude naturelle, leur avidité pour le pillage, leur ardeur pour les conquêtes, ne leur permirent pas cependant d'observer le traité et de maintenir la paix. Ceux des comtés de Stafford, de Leicester, de Nottingham et de Lincoln ne cessaient particulièrement d'inquiéter et de troubler par leurs incursions un grand nombre d'autres comtés de la Grande-Bretagne. Édouard, irrité de ces brigandages, arma une flotte qui devait aller ravager les côtes de Lincoln. Les Danois, croyant que presque toutes ses troupes étaient embarquées, firent une nouvelle invasion dans le Westsex ; mais, attaqués dans le comté de Stafford par des Merciens et des Saxons occidentaux, ils furent vaincus dans une bataille sanglante. Ils perdirent deux de leurs pre-

miers chefs, un grand nombre d'officiers, plusieurs milliers de soldats; et cette grande défaite leur ôta pour quelque temps l'envie et le pouvoir de tenter de nouveau les hasards de la guerre.

Il n'en était pas de même des hommes du Midi, des Arabes, possesseurs d'une grande partie de la péninsule espagnole. Ils ne déposaient pas leurs armes, et ne cessaient de veiller à l'agrandissement ou à la conservation de leur territoire. Don Alphonse, roi des Asturies, venait, en 903, d'ordonner qu'on fortifiât trois places situées sur le Douro ou dans le voisinage de ce fleuve. Il voulait établir ainsi une forte barrière contre les invasions des Maures, et une base redoutable d'opérations, pour pénétrer avec plus de facilité dans les contrées mahométanes. Abdalla, roi de Cordoue, reconnut tout le danger qui le menaçait. Aidé par les Maures d'Afrique, auxquels il inspira ses alarmes, il rassembla une armée, qui s'avança vers Zamora, mais que don Alphonse tailla en pièces, malgré l'intrépidité et la longue résistance des Sarrasins.

(904) L'année suivante, don Fortun Garcie, roi de Navarre, suivit l'exemple de plusieurs princes de la Grande-Bretagne, que nous avons cités dans l'histoire des époques précédentes. Obéissant sans peine aux idées du siècle et à l'amour du repos, il convoqua les grands de son royaume, céda, avec leur consentement, à son frère, don Sanche Garcie, le sceptre dont le poids le fatiguait; et, renonçant au monde en même temps qu'au trône,

il prit l'habit de religieux dans le monastère de Leyre (905).

Don Sanche, voulant montrer aux belliqueux habitants de la Navarre, aux Vascons ou Gascons de l'Espagne, qu'il était digne de leur commander, se hâta, en 906, de passer les Pyrénées, pour aller au secours des Gascons d'Aquitaine, menacés par de nombreuses troupes de Normands.

Abenlop, gouverneur de Sarragosse et vassal du roi de Cordoue, apprenant l'absence du nouveau roi de Navarre, en informa Abdalla, lui fit part de ses projets, en obtint des soldats, et commença le siége de Pampelune, dont il espéra d'autant plus de s'emparer, que des neiges abondantes et amoncelées semblaient interdire pour long-temps aux Navarrais la rentrée dans leur patrie. Mais don Sanche, informé du danger que courait sa capitale, essaya de franchir les Pyrénées, malgré la rigueur de la saison ; et ayant fait prendre à ses guerriers des chaussures de peau de bœuf non préparée, il surmonta les obstacles que la nature lui opposait, parut à l'improviste à la vue de Pampelune, se précipita sur les musulmans stupéfaits, fit prisonniers ou dispersa ceux qui échappèrent aux lances de ses troupes, et entra en vainqueur dans la ville délivrée.

Le fruit de sa victoire fut la prise de plusieurs places situées vers le haut du bassin de l'Èbre, et de plusieurs autres villes.

Cependant don Alphonse, voulant profiter de la consternation répandue parmi les Maures, de

la faiblesse du gouvernement du roi de Cordoue, et des troubles qui entretenaient une sorte d'anarchie dans les états mahométans, entreprit une grande expédition contre les ennemis de son peuple. Il traversa le Douro, se dirigea vers Avila, osa s'engager dans les gorges de cette branche des Pyrénées qui sépare le bassin du Douro d'avec celui du Tage, pénétra jusques à ce dernier fleuve, parcourut en remontant tout le pays situé entre la rive droite du Tage et la chaîne des Pyrénées dont nous venons de parler, leva d'énormes contributions, saccagea et brûla les villes et les villages qui ne purent pas se racheter du pillage, repassa par le col de Guadarrame, dans l'immense plaine du Douro, prit d'assaut un fort défendu par des mahométans, les passa au fil de l'épée, distribua à ses soldats la part qu'ils devaient avoir dans les dépouilles des Maures, et licencia son armée.

(907) Les trophées sanglants dont il venait d'entourer son trône ne purent le consolider. Don Garcie, son fils aîné, était à Zamora. Il avait épousé la fille de Mugno Fernandez, un des grands les plus puissants du royaume. Ceux qui espéraient profiter de son pouvoir séduisirent son âme ardente et avide de commander; ils excitèrent son impatience de régner; ils lui inspirèrent le crime. Sa main sacrilége leva l'étendard de la révolte contre son père et son roi.

Don Alphonse marche contre son fils rebelle. Don Garcie est fait prisonnier, et le roi l'en-

voie, chargé de fers, dans le château de Gauzon.

Mais combien le caractère de don Alphonse avait dû le faire détester! Ximène, mère de don Garcie, Mugno Fernandez, son beau-père, et même don Ordogno, son frère cadet, qui commandait dans la Galice, non seulement sollicitent la liberté de don Garcie, mais ils se réunissent, et la réclament les armes à la main. La guerre civile dure long-temps. Les peuples murmurent, et embrassent le parti de la reine, des princes et des autres confédérés. Don Alphonse ne veut pas prolonger une inutile résistance. Vers la fin de 910, il réunit les grands de son royaume, rend la liberté à son fils, abdique en sa faveur la couronne des Asturies, et donne à Ordogno, son fils cadet, la Galice et la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise.

Don Garcie veut marquer le commencement de son règne par une campagne contre les musulmans. Il marche sur les traces de son père, pénètre, au travers des montagnes, dans le bassin du Tage, bat les troupes d'Abdalla, pille leur camp, ravage les campagnes, démolit les villes, et n'ayant pas ajouté une seule contrée à ses états, rentre en triomphe dans son royaume. Il veut faire oublier sa révolte; il va déposer ses trophées aux pieds de son père. Don Alphonse reçoit avec tendresse le vainqueur des Sarrasins; il ne donne pas de regrets à sa couronne; mais ne pouvant pas renoncer à l'espoir de battre encore les Maures avant de cesser de vivre, il demande au fils qu'il

a élevé sur le trône de lui confier, lorsque le printemps sera revenu, une armée avec laquelle il puisse vaincre de nouveau les ennemis des Asturies, ou terminer ses jours avec gloire.

Pendant cette lutte terrible si souvent renouvelée entre les Visigoths et les Maures des Espagnes, les musulmans de l'Afrique avaient éprouvé une révolution dont les résultats, aussi nombreux que durables, auront sous nos yeux une bien grande influence sur les destinées de presque tous les peuples de l'Europe.

Moctafi, khalife de Bagdad, et successeur de Mothadet son père, depuis 902, avait, en 905, envoyé des troupes considérables en Égypte, contre Haroun, petit-fils de ce féroce Achmed, dont le père Tulun était de la nation turque, et qui de gouverneur de l'Égypte en était devenu l'usurpateur et le tyran. Haroun, après plusieurs combats, avait été défait. Son oncle avait porté la trahison jusques à le faire assassiner. La dynastie turque des Tulunides, ou Tholonides, avait cessé de régner.

Abou-Obéidollah, descendant, disait-on, d'Ali et de Fatime, fut reconnu, en 909, souverain de l'Afrique musulmane, ou septentrionale, à Ségelmesse dans la Mauritanie. Cet Arabe, chef d'une nouvelle dynastie fatimite, fut proclamé sous le nom de Mahadi, ou de directeur des fidèles. Il éleva sa chaire mahométane, ou plutôt son trône redoutable sur les débris de trois royaumes qu'il avait renversés. Il avait détruit ou vaincu la dynastie des Aglobites, qui régnaient à Tunis et dans le Keirwan, celle des

Madratides qui gouvernaient une grande partie de la Mauritanie, et celle des Édrisites qui commandaient dans Fez. Son empire s'étendait depuis l'Égypte jusques au détroit de Gibraltar. Dès l'année 910, qui suivit celle de son inauguration, il descendit en Sicile, et obligea les musulmans qui s'en étaient emparés à reconnaître son pouvoir. Bien plus redoutable que ses derniers prédécesseurs, il menaçait ainsi de très près, et l'Italie proprement dite, et l'empire de Constantinople. Mais la capitale de cet empire d'Orient avait, dans le Russe Oleg et dans le khalife de Bagdad, deux autres ennemis dont les forces et les succès ne cessaient de la remplir d'alarmes.

En 904, un Tripolitain, nommé Léon, qui avait abandonné la religion grecque et embrassé l'islamisme, avait dévasté les îles de l'Archipel, dont il était la terreur, et s'était présenté devant Thessalonique, à la tête d'une flotte chargée d'audacieux musulmans. En vain les habitants de cette ville si importante par sa situation, et la seconde de l'empire grec, s'étaient défendus avec autant d'habileté que de courage; la ville avait été prise, et elle avait éprouvé toutes les horreurs que peuvent commettre, dans une ville prise d'assaut, des barbares animés par le fanatisme et l'amour du pillage.

Que pouvait Léon VI contre tant de dangers? Ne sachant comment résister aux Bulgares qui achèvent de le renfermer dans un cercle de formidables ennemis, il a recours aux ressources des faibles: il appelle les Turcs à son secours. Les

Turcs défendent ses états, mais ils apprennent le chemin de Constantinople.

Il suit une politique plus convenable lorsqu'il établit dans les contrées appelées aujourd'hui Servie et Croatie, les Serviens et les Croates, ces descendants des anciens Scythes, qui veulent renoncer à leur vie errante et lui demandent des terres. Mais au lieu de combattre à la tête de ses armées, il compose un traité de tactique sur la manière dont les Barbares faisaient la guerre, et dont les Grecs se défendaient. Il oublie son métier d'empereur; il préfère celui d'évêque: il publie un grand nombre d'homélies pleines de déclamation, et ses mœurs étaient corrompues.

Il avait perdu successivement trois femmes, dont aucune ne lui avait donné d'enfant mâle; il en épousa une quatrième nommée Zoé Carbinopsina. Mais les canons de l'église grecque condamnant les mariages en quatrièmes noces, le patriarche de Constantinople, nommé Nicolas, excommunia l'empereur. Léon VI destitua Nicolas, et mit Euthymus à sa place. Euthymus reçut Léon dans le sein de l'église; mais l'empereur ayant promulgué une loi pour autoriser les quatrièmes noces, le patriarche s'y opposa; et cependant, les prélats grecs se divisant, les uns se déclarèrent pour Euthymus et les autres pour Nicolas. Combien de troubles aurait épargnés la connaissance des droits des peuples, des prérogatives du trône et des fonctions du sacerdoce!

Léon VI mourut au milieu de ces dissensions,

en mai 911. Alexandre, son frère, lui succéda avec son neveu Constantin; il déposa Euthymus et rétablit Nicolas. Mais à peine ce dernier patriarche fut-il remonté sur la chaire pontificale, qu'il outragea la mémoire de Léon VI, continua de soutenir l'illégitimité des quatrièmes mariages, et par conséquent déclara indirectement illégitime la naissance du jeune prince assis sur le même trône qu'Alexandre, qui venait de lui rendre son siége.

Il est vraisemblable que cet Alexandre ne fut pas fâché de voir le patriarche accréditer une opinion qui faisait descendre de ce trône impérial le jeune Constantin, dont on pouvait le regarder comme un tuteur couronné plutôt que comme un véritable collègue. Il devait voir son ambition bien près d'être satisfaite; ses mains porteraient seules le sceptre de l'Orient; et pour donner plus de force à ses espérances, en accréditant l'opinion du patriarche Nicolas, il avait exilé Zoé, la veuve de Léon VI, comme pour la traiter en concubine plutôt qu'en impératrice.

Mais le désir de commander seul n'était pas la seule passion qui l'eût asservi : l'atmosphère qui environnait un trône si fréquemment souillé que celui de Constantinople était impure; il était difficile de résister à la contagion. Les mœurs d'Alexandre furent corrompues comme celles de son frère. Il mourut au bout d'un an, victime de ses débauches.

Constantin, son neveu, resta seul possesseur de l'empire. Il n'avait que sept ans (911). On rap-

pela Zoé de l'exil; elle fut régente de son fils.

On l'avait nommé Porphyrogénète, parcequ'il était né dans le palais impérial qu'on nommait le palais de Porphyre.

Pendant sept ans, l'empire d'Orient soutint la guerre contre Siméon, roi des Bulgares, et les succès de ses armes furent dus au général Léon Phocas, que Zoé avait choisi.

(920) Ce Siméon régnait depuis long-temps en Bulgarie; il avait été élevé à Constantinople, s'était fait moine, et avait quitté le cloître pour le trône: c'est lui qui, si souvent en guerre avec Léon VI, avait remporté d'éclatantes victoires, et exercé une horrible cruauté sur les prisonniers grecs.

En 919, Romain-le-Capène, Arménien de naissance, et drangaire, ou grand amiral de l'empire, devint beau-père de Constantin Porphyrogénète, sur l'esprit duquel il avait beaucoup de pouvoir, et qui n'était âgé que de quatorze ans, ou environ. Constantin épousa Hélène-le-Capène. Romain, aidé par l'empire que sa fille exerçait sur Constantin, ne donna plus de bornes à son ambition. Il fit reléguer Zoé dans un couvent, obtint de l'empereur d'être déclaré son collègue, reçut la couronne impériale avec solennité, et prit les rênes du gouvernement, pendant que le jeune Constantin n'était occupé que de son amour pour Hélène, et de son goût pour les lettres et pour les arts (920). Bientôt il associe son fils Christophe à l'empire qu'il voulait faire passer de la famille de Basile-le-Macédonien,

aïeul de Porphyrogénète, dans sa propre famille; et pour assurer davantage cette nouvelle succession qu'il voulait établir, il associa encore à sa puissance, en 928, ses deux fils cadets, Étienne et Constantin. Constantinople vit donc siéger sur le trône d'Orient cinq empereurs, Constantin VI, dit Porphyrogénète, Romain-le-Capène, Christophe, Étienne, et Constantin qui devait être nommé Constantin VII. Quel désordre, et quel effet ridicule et funeste du défaut de lois fondamentales et de corps indépendants capables de les maintenir!

Mais les grandes calamités qu'enfante nécessairement le despotisme exerçaient des ravages encore plus horribles dans l'empire musulman de Bagdad. Ces calamités, qui s'élèvent comme de noires tempêtes, couvrent tous les pays qui gémissent sous le pouvoir arbitraire; mais c'est surtout sur les sommités élevées que s'exerce leur furie, et les trônes sont écrasés avant les chaumières.

Voyez le visir Abbas placer, en 908, sur la chaire des khalifes, le jeune Moktader, fils ou frère de Moctafi, régner sous le nom de ce prince, qui n'a encore que treize ans, devenir odieux par sa conduite tyrannique, et mourir massacré par ses soldats; l'armée déposer Moktader; ce jeune successeur du prophète rallier un parti, vaincre son rival, remonter sur la chaire de Mahomet, en être précipité une seconde fois en 930, reparaître trois jours après au faîte de la puissance, apprendre que son armée a été taillée en pièces par mille Karmates qui avaient pillé la Mecque et massacré les

pèlerins, trembler sur le trône dont il est descendu plus d'une fois, entendre autour de ses murs les cris séditieux d'un nombre immense de mécontents armés, qui, sous les ordres d'un général mal récompensé de ses services, proclament Kacher, son ancien compétiteur qu'il tenait dans les fers, se réveiller trop tard de sa mollesse, appeler en vain à son secours un peuple qui désire sa perte, ne réunir qu'un petit nombre de guerriers, et perdre le pouvoir et la vie en combattant les insurgés.

Obéidollah Iᵉʳ, Mohadi-Fatimite, ou khalife de l'Afrique septentrionale, avait vu, en 913, le pays de Barca et Alexandrie reconnaître sa puissance; mais Mune, général de Bagdad, avait battu son armée et l'avait contraint à renoncer pour quelque temps à cette ville d'Alexandrie. C'était ce libérateur de l'Égypte, dont le khalife Moktader avait négligé de récompenser convenablement les services, et qui devait voir rouler la tête du khalife à ses pieds. Heureusement pour l'humanité, le despotisme a besoin, pour se soutenir même pendant une courte durée, de qualités énergiques et de talents plus rares qu'on ne le pense. Voilà pourquoi le despotisme ne peut pas être véritablement héréditaire.

Il semble qu'Obéidollah était convaincu de cette vérité, et que, ne pouvant pas compter sur le maintien de sa dynastie, il voulut laisser un autre monument de sa renommée. Il fit bâtir une ville à laquelle il donna le nom de *Mahadich*, et la décora de belles demeures dont il fit présent à ses généraux.

En cherchant à s'attacher par ses dons ceux qui devaient le servir, il voulut rompre tous les liens qui pouvaient ramener les musulmans qui lui étaient soumis vers le khalife de Bagdad. Il imagina de les séparer des Arabes de l'Orient, par ce qui pouvait agir avec le plus de force sur leur cœur et sur leur imagination. Il adopta et tâcha de leur inspirer des principes religieux différents de ceux que l'on suivait sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Mais il faudrait supposer que sa raison se fût totalement éclipsée, pour penser, avec quelques auteurs, qu'il avait voulu consacrer des maximes, non seulement opposées à celles du Coran, mais subversives de tout ordre social, de tout gouvernement, et principalement de toute autorité absolue. Comment croire, par exemple, qu'il avait voulu établir comme une sorte de dogme, *que l'homme ne doit avoir d'autre but que celui de jouir de la vie, et qu'il ne doit mettre d'autres bornes à ses jouissances que celles de ses forces?*

Pendant que tous ces évènements se passaient dans l'Afrique mahométane, Abdalla, le roi musulman de Cordoue, avait succombé à ses chagrins en 912. Il avait laissé des enfants; mais le mérite de son neveu Abdérame, ou Abdourahman III, le fit préférer par les Maures, qui le nommèrent leur monarque.

A peine ce prince, âgé de vingt-quatre ans, fut-il monté sur le trône de Cordoue, qu'il justifia le choix des musulmans. Il ne négligea rien pour dissiper les insurrections qui agitaient une grande

partie de ses états, calmer les troubles, apaiser les mécontentements, et ramener l'union, l'ordre et la sécurité. Il se fit appeler *al munacer ledinila*, *défenseur de la loi de Dieu*, et *ami-amomeni*, *chef ou roi des croyants;* et ce fut de ce dernier titre, que vint par corruption celui d'*émir amamolin*, ou de *miramolin* qu'on lui donna.

Don Alphonse avait cessé de vivre, après avoir fait une nouvelle campagne très brillante contre les Maures, et avoir laissé à l'église d'Oviédo le manuscrit de la chronique qu'il avait composée, et qui s'étend depuis l'élection de Wamba jusques à la mort du père de don Alphonse.

(913) Don Ordogno, à qui ce même prince avait cédé la Galice lors de son abdication, entra dans la Lusitanie ou dans le Portugal, à la tête d'un corps de troupes, brûla les villages, massacra les habitants ou les fit esclaves, et revint avec de nombreux produits de cet horrible brigandage.

Don Garcie mourut sans laisser de postérité. Ordogno réunit tous les états d'Alphonse. Ce fut à Léon qu'il établit sa demeure; et l'on a écrit que, depuis cette époque, les rois d'Oviédo ou des Asturies ont pris le titre de rois de Léon.

Mais le nouveau roi va porter dans le bassin du Tage la même désolation que le roi de Galice dans la Lusitanie (914). Ordogno passe les hautes montagnes de Castille au-delà d'Avila, assiège Talaveyra de la Reyna, bat une armée qu'Abdérame envoie contre lui, prend la ville de vive force, la détruit en partie, immole la garnison, donne des fers aux

habitants, ramène dans ses états son armée chargée des dépouilles des vaincus, et, malgré cette féroce incursion, digne des Huns d'Attila, n'ajoute ni à l'étendue de son royaume, ni à la sûreté de ses frontières. Ne croirait-on pas lire l'histoire des hordes sanguinaires du nord de l'Amérique? Et quelles étaient donc les funestes idées de ce siècle, puisque, parmi tant de saints personnages qui dirigeaient les monastères, instruisaient les fidèles du haut de la chaire épiscopale, ou recevaient dans des grottes écartées les hommages même des rois, aucune voix ne s'éleva contre tant de cruautés, et n'invoqua en faveur de l'humanité éplorée les divins préceptes de l'évangile de Jésus?

Pendant que, sur les rives du Tage, les débris des villes et des hameaux étaient encore fumants, don Sanche, roi de Navarre, entra dans la province de Rioja; il suivit le cours de l'Èbre, s'empara de plusieurs villes, et porta ses frontières jusques aux montagnes qui séparent le bassin de l'Èbre des sources du Douro.

(915) Cependant les ravages qu'Ordogno n'avait cessé de faire, soit dans le bassin du Tage, soit dans celui de la Guadiana vers Mérida et Badajoz, avaient vivement irrité Abdérame : il veut faire un grand effort contre les chrétiens; il appelle à son secours les musulmans d'Afrique. Mahomet Almotaraf, qui commandait dans Ceuta, lui amène ses guerriers. Marmol a écrit que l'armée du roi de Cordoue était de quatre-vingt mille hommes. Elle s'était avancée jusques au Douro; elle campait auprès de Saint-

Étienne de Gormaz (916). Ordogno, qui avait réuni tous ses soldats, présente la bataille : les mahométans sont enfoncés de toutes parts; leur grand nombre ne peut les sauver. Leur étoile pâlissait. L'enthousiasme qui leur avait soumis tant d'états de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, ne les animait plus. L'ambition de leurs chefs les avait désunis; ils avaient tourné leurs armes les uns contre les autres. On aurait pu prévoir qu'ils devaient finir comme les Romains.

Ordogno victorieux ne croit pas néanmoins pouvoir poursuivre ses avantages; il redoute dans les Maures vaincus un colosse encore doué d'une grande puissance. Il conclut une trève avec Abdérame, revient triomphant à Léon, et pour rendre grâces à Dieu de la défaite des musulmans, y fait construire une église cathédrale, la dote avec magnificence, et la choisit pour le lieu où il veut qu'après sa mort on dépose sa cendre.

Plusieurs années s'écoulèrent avant que la paix fût troublée entre les chrétiens et les mahométans. Abdérame préparait ses forces, recevait des guerriers d'Afrique, réunissait une armée nombreuse. Enfin en 921 il commença une expédition qui pouvait devenir funeste aux royaumes de Léon et de Navarre. Son général se dirige vers le bassin de l'Èbre; il y entre par les gorges voisines d'Agréda. Le gouverneur de Sarragosse se hâte de venir le joindre, et les Maures se répandent avec impétuosité dans les champs navarréens. Don Garcie, fils de don Sanche, et qui commande sur la fron-

tière, demande à son père les renforts les plus puissants; il sollicite avec instance les secours du roi de Léon contre leur ennemi commun. Ordogno se rend auprès de don Garcie, à la tête de ses Asturiens et de ses Léonois.

Le général d'Abdérame était entré dans la Navarre proprement dite, portant dans toutes les contrées le carnage et l'incendie. Ordogno et le prince de Navarre le suivent et le rencontrent à Val de Junquiéra. En vain, dans le combat qui s'engage, les chrétiens déploient la plus grande valeur; les musulmans l'emportent. Ordogno rallie les débris de ses soldats, laisse entre les mains des Sarrasins un grand nombre de prisonniers, et particulièrement l'évêque de Tuy et celui de Salamanque, et se retire dans sa capitale.

Don Garcie se réfugie dans Pampelune. C'en était fait du royaume de Navarre, si une ardeur insensée pour le pillage n'avait pas égaré les Maures. Au lieu d'aller assiéger Pampelune, dont la prise entraînait celle de tout le royaume, et qui n'aurait pas pu résister à leurs armes victorieuses après le départ des Léonois, ils imaginent de faire une irruption en France. Ils remontent le long des bords de la rivière d'Arragon qui se jette dans l'Èbre, et qui tire sa source des Hautes-Pyrénées; ils suivent cette rivière le long de la vallée de Jaca, arrivent à des gorges dont ils franchissent les obstacles, et descendent en France, vraisemblablement du côté de Lescur, et par la vallée de l'Aspe.

Ordogno, profitant de cette faute énorme, traverse

les bassins du Douro, du Tage et de la Guadiana ; il s'avance jusques à une journée de Cordoue, répand l'effroi dans le palais d'Abdérame, dont les principales troupes sont éloignées, n'ose pas néanmoins attaquer la ville, et former un siége dangereux à une très grande distance de ses états, mais détruit un grand nombre de places, et conduit à Léon de nombreux esclaves et ses soldats chargés de richesses.

Un grand danger cependant menace l'armée imprudente qui a passé les Pyrénées. Le roi don Sanche de Navarre et son fils l'infant don Garcie l'attendent dans les défilés qu'ils connaissent si bien, et par lesquels elle doit rentrer dans la péninsule. Les Maures s'étaient avancés en France jusques aux portes de Toulouse; ils s'étaient divisés dans leur retour. Un de leurs corps doit descendre en Espagne par la vallée de Jaca, et l'autre par celle de Roncal, qui est moins éloignée de Pampelune. Don Sanche et tous les habitants des gorges fondent sur ce second corps du haut des Pyrénées, le taillent en pièces, renouvellent le désastre de Roncevaux, et s'emparent de tout le butin que les musulmans ont enlevé aux Français.

Pendant cette épouvantable défaite, le premier corps avait gagné les bords de l'Èbre : don Sanche le poursuit, remporte une seconde victoire, massacre ou disperse les musulmans, et congédie ses soldats enrichis de dépouilles.

Pendant que dans l'année suivante, 922, don Garcie, ayant rassemblé les guerriers de son père,

reprenait presque toutes les places du bassin de l'Èbre, que les Sarrasins avaient enlevées au royaume de Navarre, le roi de Léon souillait sa gloire militaire par un tyrannique abus de son pouvoir. Les comtes ou gouverneurs de la Castille, à qui il avait ordonné de venir le joindre à la tête de leurs hommes d'armes lorsqu'il était allé au secours de la Navarre, n'avaient pas obéi; leur absence avait peut-être été la seule cause de la défaite sanglante éprouvée par les rois de Léon et de Navarre. On les soupçonnait de vouloir se rendre indépendants. Ordogno les convoqua à Burgos : les principaux comtes refusèrent de s'y rendre. S'ils n'étaient pas infidèles, ils étaient du moins rebelles à l'autorité de leur roi. Ordogno fit son devoir, rassembla des troupes, et leur ordonna de venir auprès de lui à Carrion. Les comtes, intimidés des préparatifs du roi, obéirent. Ordogno pouvait les faire juger; il les fit arrêter d'abord après leur arrivée. Ils étaient au nombre de quatre. Il voulut qu'on les conduisît à Léon; mais au lieu de les livrer aux juges que la loi ou l'usage leur donnait, il céda à une politique aussi funeste que cruelle, et commanda qu'ils fussent étranglés dans leur prison.

Il épousa en troisièmes noces une princesse de Navarre, sœur ou fille de don Garcie; et bientôt après il mourut à Léon.

Il laissait deux enfants d'Elvire, sa première femme, don Alphonse et don Ramire; mais son frère don Froïla II fut proclamé roi.

Le règne de ce Froïla a été marqué par des

actes de cruauté et de tyrannie, et sa mémoire a été exécrée.

Son successeur fut Alphonse IV, son neveu, et fils d'Ordogno II.

En 927, cet Alphonse IV, ayant perdu sa femme qu'il aimait tendrement, abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramire, et se retira dans un monastère (928). Mais, dès l'année suivante, il regretta le pouvoir qu'il avait cédé, voulut le reprendre, sortit de son cloître, et revint à Léon, où il avait beaucoup de partisans. Don Ramire accourt de Zamora, à la tête des troupes qu'il avait réunies pour aller combattre les musulmans. La ville de Léon lui ferme ses portes : il l'investit. Le siége traîne en longueur. Deux années s'écoulent. Don Ramire apprend que ses cousins, les trois fils de Froïla II, ont cessé de reconnaître son autorité, et sont à la tête d'un grand nombre d'Asturiens. Il redouble d'efforts contre la ville qu'il assiége, il en garde toutes les avenues. La famine contraint les habitants à se rendre. Don Ramire fait arrêter don Alphonse, accorde une amnistie à tous ceux qui ont suivi son parti, et marche contre les Asturiens, qui, effrayés du grand nombre de ses soldats, lui livrent les fils de Froïla II. Le roi de Léon revient dans sa capitale, renferme dans une étroite prison ses cousins et son frère, de qui il tenait la couronne, et, digne descendant des plus barbares Visigoths, leur fait crever les yeux.

Don Ramire veut faire oublier tant de cruauté;

il va porter ses armes contre les mahométans. Il pouvait d'autant plus penser à reculer ses frontières, à les assurer, et à satisfaire l'ardeur effrénée de ses guerriers pour le pillage, qu'il n'avait à redouter que les Sarrasins. Les hautes montagnes qui enceignaient presque tous ses états garantissaient son royaume du fléau des Normands.

Que les contrées anglo-saxonnes de la Grande-Bretagne étaient éloignées d'être ainsi à l'abri de leurs funestes incursions!

Leur roi Édouard Ier, ou l'Ancien, venait de perdre un allié fidèle par la mort du mari de sa sœur, le comte Éthelred de Mercie. Éthelflida, sa veuve, gouvernait à sa place cette province ou plutôt cet ancien royaume. Elle en avait fortifié les places contre les invasions des Danois. Forcée de marcher contre les Gallois, ou anciens Bretons réfugiés dans le pays de Galles, elle les avait combattus en héroïne, et la victoire avait couronné, dans plusieurs combats, sa valeur et celle de ses guerriers. Édouard, pendant ces exploits de sa sœur, avait rebâti la ville d'Hertford, que les hommes du Nord avaient ruinée, élevé contre eux le fort de Witham, dans le comté d'Essex, et profité d'un intervalle de tranquillité pour donner une plus grande étendue à l'école aujourd'hui université de Cambridge, lorsque les Danois se jetèrent dans les comtés de Bedford et d'Oxford. (915) A peine avaient-ils été obligés de se retirer, qu'un grand nombre d'autres Danois, commandés par Otar et Rohaud, entrèrent dans la Saverne, et

s'avancèrent vers Erchenfield. Les habitants du comté d'Herford, de celui de Glocester, et des contrées voisines, prirent les armes, et les mirent en déroute dans un combat où périrent Rohaud et le frère d'Otar. Les vaincus se retirèrent dans un bois, furent forcés de capituler, de promettre de sortir des royaumes d'Édouard, et de donner des otages.

Lorsque Édouard eut délivré sa patrie de ces Barbares, il marcha vers le Buckingham, où il construisit plusieurs forteresses, et dont les Danois s'empressèrent de reconnaître l'autorité du roi, ainsi que ceux du Betford et du Northampton. (919) D'un autre côté, sa sœur Éthelflida avait réduit sous la domination d'Édouard le comté de Leicester et une partie du Northumberland; mais la mort enleva au roi des Anglo-Saxons cette sœur aussi chérie qu'admirée, cet héroïque défenseur de son pays.

Cette princesse laissa une fille, nommée Elfwinna, héritière du comté de Mercie. Elfwinna, craignant qu'Édouard, son oncle, ne voulût réunir à sa couronne ce comté héréditaire, oublia ses devoirs, la gloire de sa mère, sa parenté avec le roi; elle ne craignit pas de réclamer le secours de Réginald, puissant chef des Danois, de faire un traité secret avec ce chef, auquel des historiens ont donné le nom de roi, et de consentir à épouser cet ennemi de sa nation et de sa famille. Mais cette coupable convention, dont son oncle fut bientôt instruit, produisit ce qu'elle voulait éviter par sa

trahison. Édouard s'empara des principales villes de la Mercie, reçut le serment de fidélité des habitants, la réunit à ses autres états, en déclara Londres la capitale, pardonna à la jeune princesse, mais l'emmena dans le Westsex.

De nouveaux succès signalent les armes d'Édouard pendant deux ans. Il taille en pièces les soldats de Léofred, chef ou prince des Danois, qui, après avoir assemblé une armée en Irlande, avait débarqué dans le pays de Galles. Il prend Colchester et plusieurs forts. Il contraint les Danois du Southampton, du Cambridge, de presque toute l'Eastanglie, de poser les armes, qu'ils avaient prises avec une sorte de fureur, et de se soumettre aux conditions qu'il veut leur imposer. Mais il abuse cruellement de ses victoires; il fait couper la tête au prince Léofred, son prisonnier, et la garnison de Glocester est passée au fil de l'épée.

Pendant qu'il réduisait ainsi les Danois méridionaux de la Grande-Bretagne, son fils Adelstan ou Athelstan, à qui le grand Alfred, le père d'Édouard, avait donné ses premières armes, et qui avait été élevé au milieu des camps par les conseils et les leçons de sa tante Ethelflida, marcha vers le nord à la tête d'une armée. C'était dans le Northumberland qu'Athelstan voulait pénétrer. C'était dans cette contrée que les Danois vivaient indépendants des Anglo-Saxons; et c'est de ce centre de leur domination qu'ils fomentaient ou favorisaient les troubles des royaumes anglais; c'est là qu'il fallait détruire leur puissance, pour tarir la source

des dangers qui menaçaient les états d'Édouard.

Dans le moment où Athelstan allait tenter l'importante expédition que son père venait de lui confier, les Danois étaient divisés entre eux; ils obéissaient à deux chefs rivaux l'un de l'autre. Ces deux chefs ou rois ne se trompèrent pas sur leur situation périlleuse; ils suspendirent leur animosité, ils réunirent leurs forces, ils appelèrent les Écossais à leur secours. Mais les guerriers d'Écosse et ceux des deux rois furent défaits par Athelstan; il les força à demander la paix. Ils se soumirent au sceptre d'Édouard; et le roi d'Écosse lui-même, Constantin III, le successeur de Donald VI, le reconnut pour le suzerain des pays de l'ancien royaume de Northumbrie, qui faisaient partie de ses états.

Ce grand succès procura à l'Angleterre plusieurs années de paix et de tranquillité, pendant lesquelles Édouard acquit la première gloire des rois, celle de gouverner avec justice, avec bonté, et de réparer les suites funestes de guerres et d'agitations désastreuses.

Ce prince étant mort en 927, Athelstan fut élu à sa place, et couronné à Kington, près de la Tamise, dans la trentième année de son âge.

Cependant plusieurs seigneurs ambitieux forment une conspiration contre Athelstan, et veulent placer sur le trône son frère Edwin. Le roi, informé du complot, en fait arrêter le chef, qui se nommait Alfred; et voici ce que rapporte à ce sujet l'historien d'Angleterre Guillaume de Malmesbury,

et qui ne sera pas inutile pour faire connaître les idées du siècle.

Les preuves du crime du conjuré Alfred n'ayant pas paru suffisantes, il est envoyé à Rome, pour paraître devant le pape et se purger, par serment, de la conspiration dont on l'accusait. Il jura devant l'autel qu'il était innocent; mais, saisi à l'instant par un violent accès d'un mal inconnu et terrible, il expire aux yeux du pape. Le pontife regarde sa mort comme une punition de son parjure, décide qu'Alfred était coupable, et, ce qui est singulier, écrit au roi pour lui demander s'il veut que le cadavre du criminel reçoive la sépulture ecclésiastique. Athelstan consent à ce qu'Alfred soit enterré avec les cérémonies religieuses ordinaires; et néanmoins il confisque les biens d'Alfred, les donne au monastère de Malmesbury, et veut que tous les détails relatifs au crime et à la punition d'Alfred soient insérés dans l'acte de donation fait en faveur du couvent dont l'historien Guillaume a été un des religieux.

Les Danois ne pouvaient s'accoutumer à l'obéissance qu'ils avaient promise. On était à cette époque bien loin de connaître l'art de fondre deux nations ensemble, en faisant partager aux individus des deux peuples, et sans aucune partialité, les mêmes droits, les mêmes biens, les mêmes avantages.

Les hommes du Nord reprirent donc les armes. Athelstan entra si rapidement dans le Northumberland, que les Danois, surpris et consternés, ne

firent aucune résistance. Guthred, un de leurs chefs, eut à peine le temps de se sauver en Écosse. Athelstan le demanda au roi des Écossais, qui donna secrètement à Guthred les moyens de s'échapper, et vint, dans une entrevue, s'arranger en apparence avec le roi d'Angleterre.

Guthred fit sur la ville d'Yorck une tentative qui ne lui réussit pas; il parcourut en pirate les mers voisines des îles britanniques. Dégoûté de cette vie agitée et périlleuse, il se livra à la générosité d'Athelstan, qui le traita avec noblesse; mais, ennuyé du repos, il s'éloigna de la cour d'Athelstan, sans qu'on ait su ce qu'il était devenu.

Son frère Anlaf, qui s'était sauvé en Irlande, passa à la cour d'Écosse, et persuada à Constantin III, qui y régnait, d'attaquer le Northumberland. Howel, roi des anciens Bretons du pays de Galles, se ligua avec Constantin. Athelstan battit Howel, lui imposa un tribut plus fort que celui qu'il payait avant sa défection, repoussa les troupes de Constantin; et, modéré au milieu de son triomphe, lui rendit avec la paix toutes les places écossaises qu'il avait prises.

Les deux extrémités occidentale et orientale de l'Europe avaient donc continué d'être gouvernées par des princes dignes des regards de la postérité.

Oleg avait conservé le gouvernement de la Russie. On éprouve une surprise mêlée à une grande satisfaction, lorsqu'on voit, dès les premières années du dixième siècle, les Wareigues, les Slaves,

les Russes de ce royaume de Kiow, à la tête duquel était Oleg, régis par un code écrit qui établissait une proportion assez juste entre les délits et les peines, protégeait le sexe le plus faible, en donnant aux femmes une part de la fortune de leurs époux, déclarait les fautes personnelles, ne laissait pas retomber les crimes sur les veuves ou sur les enfants innocents des coupables, ôtait aux puissants l'espérance de l'impunité, et défendait les héritages des familles et les droits des testateurs contre l'avidité et la volonté arbitraire des souverains ou de leurs ministres.

Oleg avait donc bien plus fait que de vaincre, pour sa gloire et l'avantage du peuple qui l'honorait : il avait donné ou conservé des lois sages et protectrices à sa brave nation. Un serpent venimeux le mordit à la jambe, et lui donna la mort en 913. Igor n'inspirait ni le même respect ni la même crainte; plusieurs peuples voulurent secouer sa domination : mais les Drewliens, qui s'étaient soulevés les premiers, furent soumis à un nouveau tribut plus pesant que l'ancien; et les Ouglitches, malgré la constance avec laquelle ils soutinrent le siége de Pérésetchen, furent contraints de donner annuellement une martre par feu.

En 919, les Petchenègues sortent des bois voisins du Jaïk et du Volga; ils se jettent sur la Russie. Igor est obligé de négocier; mais quelques années plus tard il gagne contre eux une bataille qui détruit leur force pour long-temps.

Pendant qu'un nouveau royaume se formait

ainsi dans des contrées dont les rapports avec le reste de l'Europe étaient si récents, la ville qui avait commandé à cette même Europe, et qui, pendant tant de siècles, avait ignoré l'existence des sauvages habitants des pays boréaux arrosés par le Don et par le Borysthène, était le théâtre de discordes, d'agitations et de troubles.

Le pape Anastase avait succédé à Sergius III, et Landon, qui avait remplacé cet Anastase, troisième du nom, venait de cesser de vivre. Adalbert, duc de Spolette, le mari de Marozie, et le dominateur de Rome, désira que le successeur de Landon fût dévoué à ses volontés. Son influence dans Rome était toute-puissante; il fit aisément réunir tous les suffrages en faveur de l'archevêque de Ravenne, qui, vivant dans une liaison coupable avec Théodora, sœur de Marozie, paraissait entièrement asservi à cette seconde fille de la première Théodora (915). L'archevêque en montant sur la chaire pontificale prit le nom de Jean X. La passion de ce pape pour Théodora ne nuisit cependant pas à son courage. Les Sarrasins occupaient des postes importants sur les bords du Garigliano. Jean X se mit à la tête d'un corps d'armée, marcha contre les Sarrasins, les battit, et les chassa de leurs établissements.

Ce pontife victorieux ne voulut plus supporter le joug du duc de Spolette: brouillé avec ce prince et redoutant ses intrigues, il l'obligea à sortir de Rome en 924. Adalbert chercha à se venger du pontife; mais il mourut en 926, et, suivant quel-

ques auteurs, Jean X fut soupçonné de l'avoir fait assassiner. Quoi qu'il en soit, le ressentiment d'Adalbert était passé dans l'âme de Marozie, sa veuve : elle épousa en secondes noces Wido ou Guy, frère de Hugues, roi d'Italie ou de Lombardie ; et, d'accord avec son nouvel époux, elle fit arrêter le pape qui avait été pendant si long-temps l'amant de sa sœur, et le fit jeter dans une prison où il fut étouffé.

Cependant, dès 922, Rodolphe II, qui avait succédé à son père Rodolphe Ier dans le royaume de la Haute-Bourgogne ou de la Bourgogne transjurane, est appelé par les Italiens contre l'empereur Bérenger. Il passe les Alpes, pénètre sans obstacle jusques à Pavie, y est proclamé roi d'Italie, et couronné par Lambert, archevêque de Milan.

Que cette couronne lombarde ou italienne était mobile au gré d'un peuple qu'aucune loi fondamentale ne garantissait de sa légèreté ni de l'oppression qui excitait ses mécontentements !

(923) Le nouveau roi défait Bérenger à la bataille de Fiorenzuola, entre Plaisance et Borgo-Sandomino ; il s'empare de toutes les villes d'Italie, à l'exception de Vérone, où Bérenger s'est renfermé. Mais bientôt la fortune paraît favoriser Bérenger. Ce prince sort de Vérone et attaque Rodolphe. Les inconstants Italiens sont près d'abandonner le prince qu'ils ont appelé ; mais un renfort considérable arrive au secours du roi de la Haute-Bourgogne : la victoire couronne ses efforts, et peu de temps après Bérenger est assassiné.

Rodolphe se réunit avec Hugues, le comte de Provence, pour combattre des Hongrois parvenus par le Mont-Cenis dans le gouvernement de Hugues, qui, en 924, taille en pièces, sur les bords du Rhône, une partie de ces terribles dévastateurs. Mais, en 925, sa manière de gouverner irrite les Italiens : ils conspirent contre lui; ils envoient une ambassade à Hugues pour l'inviter à venir régner sur eux. Rodolphe se retire en Bourgogne.

Hugues arrive en Italie, secondé par le pape, qui redoutait Rodolphe, et voyait avec plaisir toutes les divisions qui pouvaient favoriser l'agrandissement du pouvoir pontifical; il est accueilli avec de telles démonstrations de joie, que pendant long-temps on a dit proverbialement en Provence : *Reçu comme le roi Hugues*. Il est sacré à Milan roi de Lombardie, en 926. Quel malheureux pays que celui qui voit tant de princes ennemis les uns des autres se succéder avec une si grande rapidité!

(929) Hugues repassa les monts au bout de deux ans. L'empereur Louis-l'Aveugle termine sa vie infortunée, et Hugues conserve en Provence l'autorité souveraine qu'il y avait exercée au nom du malheureux Louis.

L'Allemagne n'avait pas été moins agitée que l'Italie. Otton dit le Grand, duc de Saxe et de Thuringe, était mort vers 912 : ses biens patrimoniaux, ou ses propriétés allodiales, qui consistaient principalement dans les terres de Brunswick et

de Zelle, passèrent à son fils Henri. Aucune autorité ne pouvait priver Henri de ces propriétés paternelles, la transmission en était sacrée; mais l'hérédité des fiefs était encore souvent contestée par les souverains. Le roi Conrad, redoutant la trop grande puissance de Henri, ne voulut l'investir que du duché de Saxe, et donna celui de Thuringe à Burkard.

Les états de Saxe déterminèrent facilement Henri à réclamer, les armes à la main, le duché de Thuringe, qu'il prétendait héréditaire. Il entra dans cette province, en chassa le nouveau duc et s'en empara. Conrad voulut en vain la lui enlever; il perdit deux batailles. Plus favorisé par la fortune dans la guerre qu'il entreprit contre Charles-le-Simple, roi de France, il s'empara de l'Alsace et du pays d'Utrecht; mais cet accroissement de puissance inspirant des alarmes à Henri, le duc de Saxe fit une alliance avec le roi des Français. Voilà donc un gouverneur de province, héréditaire ou non, qui, au lieu de s'adresser à une diète générale pour réclamer contre un acte qu'il regarde comme injuste, se révolte contre son roi, lui fait la guerre, et se ligue avec son plus grand ennemi. Quel gouvernement, ou plutôt quelle anarchie!

L'exemple de Henri devient contagieux. Les Hongrois font une nouvelle irruption dans l'Allemagne; ils pénètrent jusques au Rhin, brûlent la ville de Bâle, ravagent l'Alsace que Conrad venait de conquérir (915). Un des grands vassaux du royaume de Germanie, le duc de Bavière, porte

l'insubordination, la révolte et l'indifférence pour sa patrie, au point de se liguer avec les Hongrois qui dévastent l'Allemagne, et un officier du duc de Souabe se déclare duc de cette province.

Il est à remarquer qu'au milieu d'une si grande défection, d'embarras multipliés et de dangers sans cesse croissants, Conrad, qui n'était que roi de Germanie, qui ne prit jamais ni le titre d'empereur ni même celui de roi d'Italie, envoya néanmoins Halton, archevêque de Mayence, dans cette même Italie, pour demander le tribut annuel que ce royaume avait payé aux empereurs Charles-le-Gros et Arnoul.

Mais il prend une mesure importante et plus sûre pour rétablir l'autorité royale, que les grands vassaux de Germanie ébranlent, diminuent ou usurpent. Il s'adresse aux représentants de la nation; il convoque à Altheim, auprès de Nordlingue en Souabe, une diète et un synode. On accuse devant les états les princes ou grands vassaux révoltés; le duc Arnoul de Bavière, celui qui s'était ligué avec les Hongrois, les ennemis de son pays et de son roi, et qui, par ce crime seul, n'aurait que trop mérité son surnom de Mauvais, est proscrit par la diète, et excommunié par le synode. Erchanger, celui qui avait usurpé la Souabe, et Berthold, étaient tous les deux frères de Cunégonde, veuve d'un duc de Bavière, et épouse de Conrad. Cette alliance avec le roi, cette parenté si proche avec la reine, ne peuvent les sauver; leur tête tombe sur l'échafaud. Les états poursuivent, et le

synode excommunie tous ceux qui manqueraient de fidélité au roi Conrad.

(919) Le roi, avec le consentement des états de Souabe, donne le duché de cette province à Burkard II, qu'on a cru fils de Burkard Ier. Le duc Arnoul de Bavière veut résister à la décision de la diète ; Conrad marche contre lui à la tête d'une armée : Arnoul se sauve chez les Hongrois, avec sa famille et ses trésors. Pendant que le roi se prépare à le poursuivre et à porter des coups terribles à la puissance des Hongrois, il soutient ce qu'il regarde comme un des droits de sa couronne, dans une circonstance qu'il n'est pas inutile de faire observer ; il casse l'élection que le clergé et le peuple de Brême venaient de faire d'un archevêque, nomme à l'archevêché le chapelain de celui qu'il vient de destituer ; et, ce qui n'est pas moins digne d'attention et prouve que le pontife de Rome ne s'opposait pas aux prétentions du roi, le pape Jean X s'empresse d'envoyer le pallium à l'archevêque nommé par le roi de Germanie.

Dans une autre circonstance, défenseur des droits de son sceptre et de l'autorité des lois, il se hâte de casser une sentence par laquelle l'évêque d'Holberstadt avait excommunié le duc Henri de Saxe, pour avoir épousé une veuve qui s'était retirée dans un couvent.

Quelque temps auparavant Reynier, duc de Lorraine, était mort. Son fils aîné Giselbert lui avait succédé dans le gouvernement du duché proprement dit, et il avait eu pour successeur,

dans celui du Hainaut, son fils cadet Reynier, surnommé au Long-Cou, et d'où sont sortis les ducs de Brabant, tige de la maison de Hesse.

(919) Cependant Conrad est blessé dans un combat contre les Hongrois. Il sent que sa mort est prochaine; il oublie tous ses ressentiments contre le duc de Saxe; il ne se souvient plus de la révolte de Henri; il ne pense qu'au bien de son royaume : il appelle au trône par ses vœux, non pas son frère, mais celui qu'il croit le plus propre à porter la couronne au milieu des orages qui grondent sur sa patrie. Il désigne Henri pour son successeur; il ordonne à son frère Éberhard de lui porter le diadème, le manteau, l'épée et la lance des rois.

Quatre écoles germaniques, célèbres sous Conrad, avaient donné un éclat particulier au diadème de ce prince. Il avait encouragé ces écoles de Liége, de Corvey, où florissaient l'historien Witekind, de Lobes, et de Saint-Gal, dont Notker-le-Bègue avait été directeur.

Lorsque Éberhard arriva auprès de Henri, il le trouva occupé à la chasse à l'oiseau; et c'est de là que vint le surnom d'*Oiseleur* qui lui fut donné dans un siècle où le défaut de noms de famille héréditaires rendait les surnoms presque nécessaires pour la distinction des individus, et faisait presque toujours tirer ces dénominations souvent bizarres, des formes, des actions, ou des circonstances les moins importantes.

Mais la désignation de Conrad et l'envoi des or-

nements royaux n'étaient tout au plus pour Henri qu'une prévention favorable. Les ducs ou grands vassaux du royaume ne pensaient qu'à augmenter ou raffermir leur puissance dans les provinces dont ils étaient les chefs; ils tendaient d'autant plus à accroître leurs forces et à obtenir une indépendance absolue, qu'il n'y avait plus en Germanie de prince issu du sang de Charlemagne : ils n'avaient point à combattre l'influence de l'ombre du grand roi.

Éberhard, fidèle aux intentions de son frère, commence par s'adresser aux états de la France rhénane ou de la Franconie, dont il était gouverneur; il leur montre dans Henri le plus puissant des chefs de la nation, le prince le plus capable de la défendre contre l'étranger, de dissiper les troubles civils, et de resserrer les liens des différents peuples germaniques. Il leur persuade de reconnaître Henri pour leur roi. Il obtient que ces états de la France rhénane se réunissent à Fritzlar avec ceux de la Saxe; et Henri y est élu par les principaux du clergé, de la noblesse et de l'armée. On couronne le nouveau roi, qui confirme Éberhard dans son duché de Franconie ou de la France rhénane, laquelle comprenait alors les contrées nommées depuis Palatinat du Rhin, les environs de Worms, ceux de Francfort et la Wétéravie.

Mais deux grandes provinces de la Germanie, la Souabe et la Bavière, ne reconnaissaient pas son autorité. Burkard, duc de Souabe, avait aspiré à la couronne, et prétendait à l'indépendance. Henri,

à la tête des troupes de la Saxe et de la Franconie, soumet à son sceptre, et Burkard, et ses villes et ses nobles.

A peine Arnoul avait-il appris la mort de Conrad, qu'il avait quitté la Hongrie, et était rentré dans le duché de Bavière. Les états bavarois, bien aises de voir un prince de leur nation sur le trône de Germanie, non seulement reçoivent Arnoul comme leur duc, mais l'engagent à réclamer la couronne germanique, comme descendant par les femmes des Carlovingiens. Henri s'avance contre ce compétiteur, et l'assiège dans Ratisbonne. Arnoul est obligé de céder (920). Il reconnaît Henri pour son roi; il se déclare son vassal: mais Henri, en l'investissant du duché, lui abandonne le droit de nommer aux évêchés de Bavière, et l'inspection des margraves du Nordgau et des comtes de la France orientale, que l'on nomme aujourd'hui Franconie.

Charles-le-Simple, roi des Français, crut cependant, comme le duc Arnoul, pouvoir profiter de la mort de Conrad. Il envahit l'Alsace et les autres parties du royaume de Lorraine qui avaient reconnu Conrad pour leur souverain. Mais ayant voulu contester au duc Giselbert de Lorraine le droit de nommer à l'évêché de Liége, Giselbert l'abandonna, embrassa le parti de Henri, et le nouveau roi de Germanie s'empara à son tour d'une partie de la Lorraine.

Les deux monarques eurent une conférence dans une île du Rhin, voisine de Bonn, et y signèrent

un traité de paix et d'alliance (921). Charles salua Henri comme roi légitime des Francs ou Français orientaux, et Henri salua Charles comme roi des Francs occidentaux. Ils convinrent de conserver en Lorraine leurs possessions actuelles. Les révolutions de la France donnèrent à Henri, dans les années suivantes, la facilité d'assujettir à sa couronne la haute Lorraine et même la ville de Metz; mais il perdit une grande bataille contre les Hongrois, dans les environs de Wurtzen, et ces hardis dévastateurs n'étant plus contenus par les troupes de Henri, se répandirent dans l'Allemagne et la ravagèrent de nouveau.

Le roi de Germanie rassembla de nouveaux soldats, attaqua les Hongrois, redoubla d'efforts, fit prisonnier un de leurs principaux chefs, et les força à consentir à une trève de neuf ans, et à renoncer au tribut que le roi Conrad leur avait promis.

C'est dans cet intervalle de tranquillité que, profitant de la terreur qu'inspiraient les Hongrois, il organisa contre eux une milice redoutable, que l'on a regardée comme l'origine de l'institution militaire connue en Allemagne sous le nom de *Hergewette*, et sous des noms analogues, dans des temps plus récents. Il engage tous les peuples de la Germanie à se liguer homme par homme contre les Hongrois; il fait prendre les armes aux aînés de chaque famille; il fait payer leur équipement sur l'héritage commun de toute la maison; il les rassemble, leur assigne une solde, les soumet à

une discipline rigoureuse, les fait exercer au maniement des armes, aux évolutions, aux manœuvres militaires, et, ce qui est bien plus remarquable, parvient à donner à leurs réunions tous les caractères d'une milice perpétuelle. Ce sont ces exercices, ces manœuvres et ces évolutions, ces espèces de jeux militaires, semblables à ceux des armées romaines et aux jeux troyens des anciens Grecs, qui ont fait croire que Henri-l'Oiseleur avait été l'inventeur des véritables tournois.

Mais Henri acquiert de plus grands droits à la reconnaissance de la postérité, par des institutions bien plus utiles au développement de la civilisation.

Non seulement il fait relever les forts dont Charlemagne avait garni les frontières orientales de la Germanie, mais encore il fait environner de murs les principaux bourgs de la Saxe et d'autres contrées germaniques. Il fait construire des villes nouvelles; il y attire une grande partie des nobles, c'est-à-dire des guerriers et des hommes libres des campagnes. Il ne néglige rien pour vaincre les anciennes habitudes qui inspiraient aux Germains un goût si vif pour l'habitation des champs et des bois si chers à leurs aïeux, et tant de répugnance pour le séjour des cités renfermées dans d'étroites enceintes. Il donne de grands priviléges aux villes; il y fixe la culture des arts et les ateliers de l'industrie; il y établit les foires; il y réunit les assemblées publiques; il y institue des fêtes populaires. Mais que sont tous les efforts d'un monarque,

sans des institutions permanentes et l'intervention de l'assentiment national? L'opinion peut être un moment ébranlée, mais elle reprend bientôt tout son empire. Les nobles des campagnes germaniques se séparent de ceux qui sont devenus citadins : les dénominations qu'ils emploient les en éloignent encore davantage; ils prennent ou gardent le titre de *patriciens*, et donnent le nom de *villains* à ceux dont ils s'écartent : bientôt ils ne voudront plus les reconnaître.

Les guerres contre les Hongrois et les ravages de ces dévastateurs avaient fait périr un grand nombre de pères de famille. Henri rassemble les filles orphelines de ces courageuses mais infortunées victimes des Hongrois; il leur ouvre des asiles, il leur donne des règles de conduite, il fonde ces règles sur des principes religieux. Mais ces chanoinesses ne perdent par aucun vœu ni la liberté de sortir des maisons dans lesquelles on les a réunies ni celle de se marier.

Le roi cependant acquiert une grande gloire militaire. Il mène aux combats les troupes qu'il avait préparées contre les Hongrois; il les dirige contre les Slaves et les Venèdes du nord de la Germanie et des bords de la Baltique. Il pénètre dans leurs marais; il s'empare du Brandebourg, de la Misnie, de la Lusace; il confie à des margraves le gouvernement de ces nouvelles frontières; il soumet la Bohême aux tributs qu'elle avait promis aux Carlovingiens; il réunit à sa couronne les portions du royaume de Lorraine qui étaient restées

sous la domination du roi des Français occidentaux, fait prisonnier, dans Sulpich, le duc Giselbert, lui rend son gouvernement et lui donne la main de sa fille Gelberge.

De nouveaux succès l'attendent à l'extrémité occidentale de la Germanie du nord. Il déclare la guerre à Gormon, roi de Danemarck, qui avait ravagé les frontières de la marche germanique septentrionale; il l'oblige à lui céder le vaste territoire compris entre l'Eider et la rivière de Slie, établit à Sleswic le siége du margraviat septentrional, recule jusques à cette rivière de Slie les limites de ce margraviat que Charlemagne avait posées sur les bords de l'Eider, fait consentir le roi danois à protéger les prêtres que l'archevêque de Hambourg enverrait dans ses états, et qui y apporteraient les bienfaits de la civilisation avec les lumières de l'Évangile, et se montre bien plus digne de tenir un des sceptres de Charlemagne qu'aucun des princes issus du sang de ce grand empereur.

Comment Charles-le-Simple avait-il en effet occupé le trône des Français? Les Normands couvraient les rivages de la France voisins de l'embouchure de la Seine. Le valeureux Roll ou Rollon était leur chef; son armée était formidable; les guerriers qui ne cessaient d'arriver du nord la rendaient à chaque instant plus nombreuse. Charles-le-Simple, bien éloigné d'imiter Alfred, Édouard, Athelstan, ces rois si courageux, ces princes victorieux des Danois qui avaient débar-

qué dans la Grande-Bretagne, avait, par sa faiblesse et son imprévoyance, donné à Rollon le temps de rassembler des forces redoutables. Rollon avait établi à Rouen le siége d'une domination dont Charles ne cherchait par aucun effort à empêcher le terrible agrandissement. Son autorité était si grande et sa volonté de faire respecter par ses soldats les propriétés des habitants était si ferme et si connue, qu'on a renouvelé pour lui une anecdote attribuée à d'autres princes amis de la justice. On a écrit qu'aucun de ses guerriers n'avait osé toucher à des bracelets d'or suspendus à un arbre. On était à l'abri des vexations et des violences en invoquant son nom, en s'écriant *Ah! Roll*, en proférant ce cri protecteur, qu'on a dans la suite appelé, par corruption, clameur de *Ah Ro* et de *Haro*. Il favorisait les progrès des habitudes sociales parmi ses compatriotes; les habitants des contrées françaises voisines de la Manche s'accoutumaient à sa domination. Charlemagne se serait hâté de l'attaquer, de le battre, de le culbuter dans la mer; Charles-le-Simple n'osa pas seulement penser à lui opposer la plus faible résistance : il préféra de traiter avec lui; il lui céda toutes les contrées de la Neustrie situées entre la Manche, la Seine, l'Oise et la Somme, et qui prirent le nom de Normandie. Il lui donna sa fille Gizèle en mariage, à condition que ce chef des Normands embrasserait le christianisme. Rollon ne se refusa pas à ce changement de religion; il se laissa instruire par les évêques; il reçut le baptême; il enrichit

les églises des prélats dont l'influence pouvait lui être utile : mais combien peu sa conduite politique fut conforme aux maximes de cet Évangile auquel il venait de se soumettre !

Charles lui avait donné cette grande portion de la Neustrie appelée ensuite Normandie, comme un fief relevant de sa couronne. Rollon dépouilla les anciens propriétaires de son vaste territoire ; il donna leurs terres aux capitaines et aux soldats qui avaient combattu sous ses étendards. Charles, comme suzerain, comme roi, devait être le défenseur des droits de tous les Français établis dans le nouveau duché ; il ne fait aucune tentative pour la conservation de leurs propriétés ; il n'essaie pas, à la tête de braves Français, de secourir ceux qu'il a le devoir de protéger. Rollon, bien loin de paraître exécuter avec exactitude les conditions d'une cession, se conduit en vainqueur, commande en conquérant, déploie une insupportable tyrannie. Charles abandonne et cette grande portion de France et ce grand nombre de Français victimes de sa lâcheté ; il ne sait que trembler sur le sol que les Normands ne lui ont pas encore ravi ; et si le temps le rassure, il tombe dans une sorte de faiblesse apathique.

Cependant les seigneurs français s'indignent de voir à leur tête un monarque si peu digne de régner sur une nation si renommée par sa bravoure ; ils s'irritent en voyant leurs compatriotes et une des plus belles provinces de France honteusement livrés à des Barbares. Charles, sentant combien il

est incapable de soutenir le poids de son gouvernement, veut confier tout son pouvoir à un ministre; il choisit un homme obscur nommé Haganon, habile dans le maniement des affaires ordinaires, mais le moins propre à calmer le ressentiment des grands. Charles, non seulement lui abandonne toute son autorité, mais il porte la maladresse jusqu'à paraître dédaigner les vassaux les plus puissants. On a écrit que Henri-l'Oiseleur, qui n'était encore que duc de Saxe, étant venu à Aix-la-Chapelle auprès de Charles-le-Simple, ne put pas pendant quatre jours parvenir à voir ce monarque, dont les plus grands seigneurs de France, et particulièrement Robert, le frère du roi Eudes, ne pouvaient obtenir aucune audience. Le duc de Saxe, vivement blessé d'une attente aussi longue, quitta Aix-la-Chapelle en disant: « Ou Haganon sera bientôt roi avec Charles, ou Charles sera simple particulier avec Haganon. »

Le roi des Français ne paraît pas s'apercevoir de l'orage qui se forme autour de son trône et qu'Haganon ne sait pas conjurer (920). Il convoque une assemblée générale à Soissons. L'illusion se dissipe, la tempête éclate; elle menace et le trône et la vie du roi. Les mécontents oublient le respect dû à la majesté royale; ils lui reprochent avec force et son indolence, et ses prodigalités, et la dissipation des domaines de la couronne, et son aveugle confiance dans Haganon, et le traité fait avec les Normands, et l'abandon de tant de contrées et de tant de Français. Ils lui déclarent qu'ils

ne veulent plus de lui pour leur roi, et, suivant la formule antique des ruptures, ils brisent des brins de paille, et les jettent devant lui.

Hervé, archevêque de Reims, un comte nommé Hugues, et quelques autres membres de l'assemblée, tâchent de calmer les mécontents et de les faire revenir sur leur résolution. Ils leur font craindre les horreurs de la guerre civile, et ils parviennent enfin à obtenir que des membres de l'assemblée iront trouver le roi, lui exposeront de nouveau les sujets de leurs plaintes, lui donneront un an pour se corriger, et lui annonceront que, si dans cet intervalle il n'a pas renvoyé le favori qu'on déteste et satisfait la nation, il sera déposé. Charles se hâte de souscrire à des conditions si humiliantes. Mais plusieurs grands du royaume ne voient qu'avec peine cet arrangement, et à leur tête se montre le duc Robert, le frère d'Eudes, qui, par ses places, ses titres, ses domaines et la force de sa tête, exerçait la plus grande influence.

(922) Charles apaise cependant quelques mécontents, séduit l'ambition de quelques autres, et se croyant assez fort pour braver l'opinion, fait la faute inconcevable de rappeler le ministre proscrit. Robert prend les armes; Hugues, son fils, qui devait être surnommé le Grand, forme un corps de troupes dans la Champagne. Charles, qui était à Laon, en sort avec Haganon et passe la Meuse pour aller joindre les guerriers qui l'attendent. Hugues le poursuit jusques à cette rivière; il y fait sa jonction avec Gilisbert, duc de Lorraine,

implacable ennemi du monarque français : ils se rendent tous les deux auprès de Robert qui était campé sur la rivière d'Aisne.

Charles, ayant grossi son armée de quelques troupes, repasse la Meuse, ravage le territoire de Reims, fait piller particulièrement les terres de l'archevêque dont il connaissait les sentiments pour Robert, veut empêcher ce dernier de faire sa jonction avec Raoul duc de Bourgogne, et passe la Marne sur le pont d'Épernay. Robert la traverse un peu au-dessous, campe à un peu de distance de Charles, et réunit ses forces à celles de Bourgogne.

Le roi, n'osant pas l'attaquer, repasse la Marne, essaie en vain de prendre la ville de Reims, perd un grand nombre de soldats dans l'attaque, est abandonné de beaucoup d'autres, et se retire au-delà de la Meuse, toujours entraîné par Haganon. Robert est alors reconnu roi des Français par les grands et les évêques, qui le conduisent à Reims, où il est sacré dans l'église de Saint-Remi (922). Le nouveau roi s'allie avec celui de Germanie ; mais un grand nombre de Lorrains ayant pris les armes en faveur de Charles, ce prince, réveillé de nouveau de sa léthargie, veut reprendre l'offensive; il traverse la Meuse, passe l'Aisne à Attigny, et, poussé par cette valeur française qui, au milieu des batailles, anime si souvent les caractères les plus faibles et les plus indécis, va surprendre l'armée de Robert sous les murs de Soissons. Quel était donc l'état de la France à cette époque,

puisque le nouveau roi ne reçoit aucune nouvelle de l'approche de l'armée ennemie? Il était encore à table, ainsi que presque tous ses officiers; il se hâte de ranger son armée en bataille; il veut porter lui-même l'étendard royal à la tête de ses braves. Son grand âge n'affaiblit pas sa valeur intrépide; il ne craint que de n'être pas assez reconnu et de ses guerriers et de ses ennemis; il dégage de dessous sa cuirasse sa longue barbe blanche; il combat en héros. Les deux rivaux se cherchent au milieu du carnage. Robert fait des prodiges, mais la fortune lui est contraire; il succombe sous la lance de Charles, suivant quelques historiens, et suivant d'autres, sous le glaive de Fulbert, qui portait l'enseigne royale de son ennemi.

Hugues, son fils, digne du surnom qui lui est destiné, veut venger sa mort, et forcer la victoire : aidé de son beau-père Herbert, comte de Vermandois, il redouble d'efforts, surmonte tous ceux de Charles, et l'oblige à se retirer vers la Meuse.

Les Lorrains de l'armée du roi vaincu passent la rivière, et déposent les armes. Charles pouvait cependant conserver encore quelque espoir de retrouver de nouveaux partisans parmi les grands du royaume, qui n'avaient pas encore donné de successeur à Robert, et qui hésitaient dans leur choix; mais cet esprit de vertige qui a renversé tant de trônes s'empare du malheureux Charles. Il oublie que c'est son lâche traité avec les Normands qui lui a ôté la couronne; il prend le parti le plus odieux aux Français : il appelle à son se-

cours ces mêmes étrangers qu'ils exècrent. A peine les grands sont instruits de cette absurde résolution, qu'ils ne balancent plus. Hugues aurait pu obtenir leurs suffrages, et se faire donner une couronne que son grand-père Robert-le-Fort avait défendue avec tant de gloire, et que son oncle et son père avaient portée avec honneur; il était d'ailleurs du sang des aïeux de Charlemagne : mais, comme Charles-Martel, il ne croit pas de sa politique de ceindre le diadème; il préfère la puissance, la renommée et le titre de grand, que son génie et ses intentions lui assurent. Son fils, comme celui de Charles-Martel, portera le sceptre, et le transmettra à une nouvelle dynastie.

Il est le premier à proposer aux Français, irrités plus que jamais contre Charles-le-Simple, de reconnaître pour roi Raoul, duc de Bourgogne, qui avait épousé sa sœur Emma. Les grands du royaume députent vers Raoul; ils réclament son secours. Le duc de Bourgogne s'avance avec ses troupes, arrête les Normands qui voulaient se réunir à Charles, le contraint à s'enfuir au-delà de la Meuse, avec le petit nombre de guerriers qui ne l'avaient pas abandonné, est proclamé roi des Français, et sacré dans l'église de Saint-Médard de Soissons, le 13 juillet 923, très près du champ de bataille où Hugues son beau-frère avait couvert des lauriers de la victoire le cadavre sanglant de l'illustre Robert.

Charles cependant écrivit en termes très touchants à Henri-l'Oiseleur; il implora son assistance;

il lui céda de nouveau, pour prix du secours qu'il réclamait, tous ses droits sur la Lorraine. Le roi de Germanie parut disposé à favoriser sa cause. Herbert, Héribert, comte de Vermandois, alarmé, suivant quelques historiens, des intentions de Henri-l'Oiseleur, se souille d'une perfidie que rien ne peut excuser. Il envoya à Charles, Bernard comte de Senlis, et quelques autres seigneurs; il lui fit dire qu'il voulait embrasser son parti contre le roi Raoul; il l'engagea à venir dans le Vermandois. Charles, trompé par les serments des envoyés, les suivit vers Saint-Quentin. Héribert alla au-devant de lui; il le supplia d'entrer dans la ville; il le traita d'abord avec respect, mais quelques jours après il le fit enlever et conduire prisonnier à Château-Thierry, dans le Soissonnais. Odgive ou Eadgive, troisième femme du prince infortuné, se sauva en Angleterre avec son fils Louis, qui n'avait encore que quatre ans; elle s'y retira auprès de son frère, le roi Athelstan.

(923) Le roi Raoul s'étant avancé du côté de Mouzon, pour recevoir les serments des seigneurs et des prélats de Lorraine qui s'empressèrent de le reconnaître, et ayant assiégé et pris le château de Saverne, à la prière de l'évêque de Metz, qui le réclamait comme une ancienne portion de ses domaines; le roi de Germanie, touché de la situation de Charles-le-Simple, et cédant aux prières de Giselbert, duc de Lorraine, et de l'archevêque de Trèves, qui ne s'étaient pas encore soumis au nouveau roi des Français, passa le Rhin, et, suivant

la manière barbare dont on faisait alors la guerre, ravagea tous les pays compris entre ce fleuve et la Moselle, pillant les propriétés, enlevant les bestiaux, et faisant des captifs. Mais apprenant que Raoul rassemblait toutes ses forces pour s'opposer à son brigandage, il rentra dans ses états.

(925) Peu de temps après, cependant, les Lorrains, abandonnant le roi Raoul, reconnurent Henri-l'Oiseleur, et en 927 Raoul éprouva une nouvelle défection.

Héribert, comte de Vermandois, lui demanda le comté de Laon, pour Odon son fils; le roi le refusa, et préféra à Odon le fils du dernier comte. Le comte de Vermandois, offensé de ce refus, envoya quelques uns de ses confidents à Henri-l'Oiseleur, et après avoir reçu la réponse de Henri, alla trouver ce prince au-delà du Rhin. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Hugues, le fils du dernier roi Robert, et mécontent comme Héribert de son beau-frère le roi Raoul, accompagna son beau-père le comte de Vermandois; ils confièrent au roi de Germanie le dessein qu'ils avaient formé de rendre la couronne à Charles-le-Simple. Henri approuve leur résolution. Ils reviennent en France. Le comte de Vermandois s'empresse d'aller à Château-Thierry, annonce à Charles qu'il est libre, lui dit qu'il allait lui rendre sa puissance, et l'engage à le suivre à Saint-Quentin (928). Raoul, effrayé, donne à Héribert le comté de Laon qu'il avait tant désiré. Héribert se raccommode avec ce prince, ôte de nouveau la liberté à Charles, le fait renfer-

mer dans une prison de Péronne, se rend auprès de Henri, s'assure de sa neutralité, revient en France et rend un nouvel hommage à Raoul. Le roi vient à Reims; on y traduit Charles-le-Simple. Raoul lui fait des présents, lui donne la maison royale d'Attigny, lui en cède les revenus. Charles consent à voir Raoul seul monarque de France. On le ramène néanmoins à Péronne, malgré la promesse de Raoul; on le renferme de nouveau dans la tour, et il y termine sa malheureuse vie, au mois d'octobre de l'année suivante 929. Quel exemple pour les rois dont le pouvoir n'est établi ni sur des lois durables ni sur l'affection et l'estime de leurs peuples!

Raoul est le seul roi reconnu par les Français; mais combien le sein de la France est déchiré! Les grands vassaux ne cessent de la couvrir de ruines; ils s'allient, se séparent, se combattent, se raccommodent, s'unissent à leurs adversaires, les combattent de nouveau, obéissent au roi, désertent ses drapeaux, prennent les armes contre leur souverain, se montrent de nouveau dans les rangs de son armée. Les peuples gémissent sous le terrible fléau de révoltes et de guerres perpétuellement renaissantes. Les principaux acteurs de ces scènes tragiques sont, Giselbert, duc de la haute Lorraine, et gendre de Henri-l'Oiseleur; le comte de Vermandois; le comte Boson, possesseur de grandes terres en Champagne, et frère du roi Raoul; le comte Hugues-le-Noir, autre frère du même roi; et Hugues-le-Blanc, frère des rois Eudes et Robert.

Mais pourquoi l'histoire rapporterait-elle les particularités de ces déplorables évènements? elle doit se contenter de dévouer à une éternelle indignation ces crimes d'une funeste anarchie.

Vers 930, Raoul marche vers l'Aquitaine, qui refusait de se soumettre à son sceptre. Il rencontre les Normands qui pillaient le Limousin; il les taille en pièces; il délivre les contrées qu'ils ravageaient, et, vainqueur des ennemis détestés par les Français, il se présente aux Aquitains couvert d'une gloire qui leur est trop chère pour qu'ils veuillent continuer de lui résister. Bientôt il ajoute à la reconnaissance des Français; il bat et repousse au-delà des frontières un parti redoutable de Hongrois.

Le Languedoc refusait encore de se ranger sous ses lois; mais enfin, en 932, il suivit l'exemple du reste de la France.

Les Français commençaient à respirer, lorsque Raoul mourut à Auxerre, au commencement de 936; il n'avait eu aucun enfant mâle de sa femme Emma, Emme ou Émine, la sœur de Hugues-le-Grand. Il y eut après sa mort un interrègne, pendant lequel on datait les actes publics de la mort de Raoul, en ajoutant le formule suivante: *Jésus-Christ régnant, et dans l'attente d'un roi.*

Les seigneurs français délibérèrent long-temps pour savoir à qui ils décerneraient la couronne. Ils résolurent enfin de la donner à Louis, fils de Charles-le-Simple, et que sa mère avait emmené

dans le temps en Angleterre, auprès du roi Athelstan dont elle était la sœur. Hugues-le-Grand, duc de France, comte de Paris, jouissant du revenu des abbayes de Saint-Denys, de Saint-Germain, de Saint-Martin de Tours, l'un des premiers et des plus puissants vassaux de France, renommé pour son habileté, sa valeur, son caractère généreux, aurait aisément obtenu la couronne qu'avaient portée et son père Robert et son oncle Eudes, s'il l'avait demandée. Il continua de ne pas s'écarter de la politique de Charles-Martel. Il ne contribua pas peu à déterminer les suffrages de l'assemblée générale en faveur du jeune Louis, qu'on devait nommer d'Outremer, à cause de l'asile qu'il avait trouvé au-delà de la Manche. On envoya en Angleterre, au-devant du nouveau roi, des députés parmi lesquels fut Guillaume, archevêque de Sens. Hugues et un grand nombre de seigneurs français le reçurent à Boulogne, et lui prêtèrent serment de fidélité. Il fut couronné à Laon, au mois de juin 936, à l'âge de seize ans ou environ, et, ce qu'il faut faire observer, il le fut une seconde fois, à Reims, par Artaud, archevêque de cette métropole. Hugues, qui venait de placer la couronne des Français sur la tête du jeune prince, prit les rênes du gouvernement, que n'auraient pu tenir les mains encore trop inexpérimentées de Louis. Il fut régent du royaume sans en avoir le titre (937). Mais la mère du roi, la sœur d'Athelstan, étant revenue en France auprès de son fils, voulut jouir de l'autorité qu'exerçait Hugues, le duc

de France ; et l'ambition de cette princesse étrangère, absente depuis quatorze ans, n'ayant l'esprit ni le cœur français, n'ayant aucune idée nette ni des hommes puissants, ni des évènements récents, ni de l'opinion dominante, et ne réunissant aucune des qualités nécessaires pour lutter avec avantage contre un prince tel que Hugues, accéléra bien fortement la chute de la dynastie carlovingienne. Hugues, à qui elle venait, au nom du roi, de retirer le pouvoir, se réconcilia facilement avec son beau-père Héribert, comte de Vermandois. Aidés par Giselbert, duc de Lorraine, avec lequel ils avaient formé une ligue, ils prirent les armes contre le gouvernement de la reine, et enlevèrent au roi, en 938, le château de Pierre-Pont, situé en Picardie.

Dès l'année suivante, 939, ils se liguèrent, avec Guillaume dit Longue-Épée, duc de Normandie. Quelques évêques les menacèrent de l'excommunication. Hugues parut consentir à la paix ; mais ses ressentiments n'étaient pas apaisés, et son ambition n'était pas satisfaite. Louis avait épousé Gerberge, fille de Henri-l'Oiseleur, et veuve du duc Giselbert de Lorraine, qui venait de mourir. Appelé par un grand nombre de seigneurs lorrains, il était entré à main armée dans leur province, et s'en était emparé, ainsi que d'une grande partie de l'Alsace ; mais son beau-frère Othon, le fils et le successeur du roi Henri de Germanie, l'avait chassé de l'Alsace et de la Lorraine.

Hugues saisit avec promptitude l'occasion que lui fournissait ce mauvais succès. Il reprend les armes; et telles étaient le peu de considération dont jouissait le monarque et l'immense influence du duc de France, que Louis-d'Outremer, étant venu trouver Hugues en 940, ne put pas parvenir à le voir, et s'en retourna à Laon, sa résidence ordinaire, sans avoir pu conférer avec ce superbe vassal.

Peu de temps après, accompagné du duc de Normandie, du comte de Vermandois, et de plusieurs évêques de Bourgogne et de la France proprement dite, Hugues assiège la ville de Reims. L'archevêque Artaud, abandonné des siens, est obligé de prendre la fuite; il se réfugie auprès du roi, qui se croit obligé de quitter Laon et de se retirer en Bourgogne. Louis rassemble des troupes, et veut se rapprocher de Laon, que Hugues et Héribert ont assiégé; mais les deux confédérés viennent à sa rencontre, le surprennent et le mettent en fuite (941). Le roi arrive en Bourgogne, dont les peuples lui restent fidèles. Il va ensuite à Vienne, en Dauphiné, dont le comte le reçoit avec empressement. Les principaux seigneurs aquitains viennent lui rendre hommage. Il va en Aquitaine; il arrive à Poitiers, en janvier 942.

Hugues avait épousé en secondes noces une sœur d'Othon, et par conséquent une sœur de la nouvelle reine des Français. Pour se procurer un grand secours, il avait fait une grande faute,

une faute semblable à celle qui devait perdre à jamais la race de Charlemagne : il avait, ainsi que le comte de Vermandois, fait hommage à son beau-frère, le roi de Germanie. Hugues était trop habile et connaissait trop bien les Français, pour ne pas voir bientôt combien cette démarche pourrait lui être funeste; aussi se prête-t-il avec facilité aux arrangements proposés en quelque sorte par Othon, auquel Louis avait adressé des envoyés. Le duc de Normandie, d'après le désir d'Othon et le consentement de toutes les parties intéressées, est le médiateur de la paix. Les armées ennemies sont en présence au pied des Vosges. Une conférence des rois de France et de Germanie a lieu entre les deux armées. Le duc de France et le comte de Vermandois assistent à l'entrevue. Le roi Othon les délie du serment qu'ils lui ont prêté; ils rentrent sous l'obéissance de Louis. Le roi des Français donne au duc de l'Ile-de-France la totalité du duché de Bourgogne; il désire que Hugues soit le parrain d'une fille que la reine vient de lui donner. La tranquillité commence de renaître dans le royaume ; mais elle va bientôt être troublée de nouveau.

Guillaume-Longue-Épée ou Guillaume I[er], duc de Normandie, était mort, et n'avait laissé qu'un fils en très bas âge et nommé Richard. La jeunesse de Richard fit espérer à Louis qu'il pourrait s'emparer du duché, et réparer la faute énorme de son père Charles-le-Simple, qui l'avait cédé à Rollon, le père de Guillaume. Il fait venir Richard auprès

de lui, sous le prétexte de veiller à son éducation. Osmond, gouverneur du prince normand, le sauve en l'enveloppant, a-t-on écrit, dans un tas de plantes touffues; il le dépose entre les mains de Bernard, comte de Senlis et oncle maternel de Richard. Louis n'en persiste pas moins à s'emparer de la Normandie; mais il ne peut espérer de succès qu'avec l'assistance de Hugues. Ils conviennent de réunir leurs forces pour la conquérir et la partager. Bernard, effrayé de cette association, fait assurer le roi que son neveu Richard, non seulement le reconnaîtra pour son suzerain, mais encore lui cèdera un grand nombre de places. Hugues apprend que Louis va accepter les places offertes par Bernard: ne devant plus partager la succession de Guillaume, il change de système, ne veut plus que la Normandie soit morcelée, et se déclare le protecteur de Richard. Aigrold, chef des Danois ou Normands du Cotentin, prend aussi les armes en faveur de Richard. Il s'avance au-devant de l'armée du roi, l'attire dans une conférence sur les bords de la Dive, fait massacrer par ses gens ceux de la suite de Louis, fait prisonnier le monarque, et l'envoie à Rouen. La reine Gerberge, la femme de Louis, fait les plus grands efforts pour délivrer le roi. Elle a recours inutilement et aux seigneurs français et à son frère Othon, roi de Germanie; elle s'adresse enfin à Hugues.

Le duc exige que les grands du royaume l'engagent, par un acte écrit, à rompre les fers du

monarque. Il obtient aisément la délivrance de Louis. Richard recouvre tous les états de son père Guillaume; il en fera hommage au roi des Français. Louis lui donne en otages son fils et deux évêques. On remet le roi entre les mains de Hugues, qui le confie à Thibaud, comte de Blois; et le duc de France ne lui rend véritablement la liberté qu'en recevant de ce prince la ville de Laon, ancienne cité d'Héribert, comte de Vermandois, qui avait cessé de vivre.

(946) Louis cependant avait été trop profondément blessé de la conduite de Hugues, et redoutait trop sa puissance, pour ne pas chercher à détruire les forces d'un vassal bien supérieures aux siennes. Sa femme Gerberge parvient à déterminer Othon, son frère, à venir au secours de Louis. Arnoul, comte de Flandre, entra dans la ligue, et les armées des trois princes s'approchèrent de Reims. Ils y rétablirent l'archevêque Artaud, qu'on avait destitué dans le temps, pour donner son siége à un fils du comte de Vermandois. Ils marchèrent ensuite vers Senlis, furent obligés d'en lever le siége, entrèrent en Normandie; mais, repoussés devant Rouen par Hugues secondé des Normands, ils se retirèrent honteusement, et perdirent un grand nombre de soldats dans leur fuite précipitée et traversée par les troupes du duc de France.

En vain, en 948, Louis se rendit-il, avec son beau-frère le roi de Germanie, à la diète ou au concile d'Ingelheim; en vain ce monarque y fit-il

entendre des plaintes amères contre Hugues; en vain les prélats déclarèrent-ils que le duc de France serait excommunié s'il ne se soumettait pas à son souverain : Hugues resta sous les armes, et ce ne fut qu'en 950 qu'il fit un traité avec Louis.

Il fut fidèle à ce traité; et l'assemblée générale des Français, déterminée par son influence, associa à la royauté, en 952, Lothaire, fils aîné du roi, déjà âgé de onze ans. Deux ans après cette association, Louis mourut d'une chute de cheval. Hugues aurait pu aisément monter sur le trône, d'où la mort venait de faire descendre Louis; il fut inébranlable dans sa politique. Il se réunit avec Brunon, archevêque de Cologne, et frère de la reine Gerberge, pour faire reconnaître Lothaire, déjà associé à la couronne. Lothaire fut couronné dans l'église de Saint-Remi de Reims par Artaud, archevêque de cette ville, et salué roi par les principaux seigneurs de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine. Charles, le second fils de Louis-d'Outremer, ne reçut aucune souveraineté.

A compter de cette époque mémorable dans l'histoire de la civilisation, la puissance royale ne fut plus partagée en France. Ces funestes divisions de la monarchie, introduites dans la succession de tant de descendants de Clovis et de Charlemagne lui-même, n'ôtèrent plus à la couronne cette autorité légale, stable, et assez grande pour lutter avec avantage contre les vassaux, maintenir, rétablir ou fonder des institutions salutaires, et préparer par une marche constante l'affranchisse-

ment de la nation, dont les seigneurs avaient envahi tous les droits. Cette exclusion de Charles de la succession royale, cet ouvrage si remarquable de Hugues, prouve combien le génie du duc de France était prévoyant. Il n'avait pas voulu monter sur le trône de France; mais il voyait sa dynastie près d'y être élevée, et il ne lui avait pas été difficile de pressentir combien ses descendants auraient besoin de l'affection, de l'assentiment et des libertés de la nation, pour se défendre contre les attaques publiques ou secrètes, toujours redoutables et sans cesse renaissantes de ceux qui succèderaient aux rivaux de sa gloire et de ses succès.

Lothaire, reconnaissant envers Hugues, à qui il devait le sceptre de la France, ajouta le duché d'Aquitaine à ceux de France et de Bourgogne que ce prince avait déjà.

La déférence de Lothaire, la réunion de trois immenses duchés, et l'habileté de Hugues, donnaient à cet homme extraordinaire une influence sur le gouvernement, semblable à celle d'un premier ministre ou plutôt d'un monarque. Mais il ne put pas profiter long-temps d'une position aussi favorable, pour arranger et favoriser les plans de son ambition. Il mourut à Dourdan, sur la rivière d'Orge, au mois de juin 956, laissant de sa femme, la fille de Henri-l'Oiseleur, plusieurs enfants, Hugues, surnommé *Capet*, son fils aîné; Othon, qui eut le duché de Bourgogne; un Henri, désigné aussi par le nom d'Eudes, et qui eut ce même duché de Bourgogne après Othon; Béatrix, mariée

à Frédéric, duc de la haute Lorraine, et Emma, qui épousa ce Richard, duc de Normandie, que Louis d'Outremer avait voulu dépouiller de ses états.

Hugues-Capet était encore fort jeune. Ayant succédé à son père dans le duché de France, dans le comté de Paris, dans celui d'Orléans et dans plusieurs autres places éminentes, il hérita aussi de la reconnaissance du roi Lothaire, son cousin germain, neveu du roi de Germanie, beau-frère du duc de Lorraine et du duc de Normandie. Il trouva un grand appui dans Richard et dans son oncle Brunon, l'archevêque de Cologne. Il joignait à la valeur et aux autres qualités de son père une prudente circonspection dans ses démarches, une aimable affabilité dans ses manières, une justice rigoureuse, un soin attentif de protéger les faibles, de ménager les amours-propres, de concilier les différents. La nation l'aimait et le voyait avec plaisir s'avancer vers de hautes destinées.

Pendant que tant d'évènements préparaient en France l'arrivée d'une nouvelle dynastie qui devait, avec le temps, influer si fortement sur l'autorité des vassaux, les droits des peuples, et l'état des sociétés européennes, un changement bien remarquable s'était opéré dans la Germanie.

Othon de Saxe, fils de Henri-l'Oiseleur, avait succédé à son père en 936; les seigneurs de la Germanie et de la Lorraine l'avaient élu dans une diète tenue à Aix-la-Chapelle. Il avait été sacré et couronné solennellement dans cette ville de Char-

lemagne. On avait vu les vassaux des deux royaumes le faire asseoir sur le trône du grand empereur et lui jurer fidélité. Du palais impérial il était allé à l'église de Notre-Dame, où l'attendaient les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, au milieu d'un nombre immense de clercs et de laïques. L'archevêque de Mayence, tenant à la main son bâton pastoral, l'avait introduit dans le temple, et le montrant au peuple, lui avait dit : « Voici votre roi, l'élu de Dieu ci-devant désigné par le roi Henri, et qui vient d'être reconnu par tous les seigneurs du royaume. Si vous voulez aussi le reconnaître et lui obéir, élevez vos mains. » Le peuple avait applaudi au choix du roi et fait des vœux pour son bonheur. Les archevêques lui avaient donné l'onction royale; ils l'avaient revêtu des ornements royaux; ils lui avaient donné l'épée, le sceptre, le bâton et le diadème. On l'avait conduit sur un trône très exhaussé, aux acclamations de tous les assistants; les seigneurs et même les ducs l'avaient servi pendant le festin royal; le duc de Lorraine avait fait les fonctions de grand chambellan, le duc de Souabe, de grand échanson, le duc de Bavière, de grand maréchal, et le duc de la France rhénane, comte palatin, de grand maître ou grand sénéchal.

Une discussion s'était élevée entre les trois archevêques, sur le droit de sacrer le roi. L'archevêque de Trèves l'avait demandé, à cause de l'ancienneté de son église, fondée dans la première métropole de la Germanie; celui de Cologne le

réclamait comme évêque diocésain d'Aix-la-Chapelle ; ils cédèrent l'un et l'autre, par égard pour la personne de l'archevêque de Mayence, qui d'ailleurs avait pour lui la qualité de primat de l'Allemagne, son rang dans les états, et l'usage établi.

A peine Othon a-t-il pris les rênes du gouvernement, qu'il déploie son grand caractère. Il veut rétablir l'autorité royale, si avilie par les principaux vassaux ; il défend avec force les prérogatives de sa couronne. Les nobles saxons refusent à Éberhard, duc de la France rhénane, de se soumettre à des sujétions féodales que ce duc exigeait d'eux. Éberhard, au lieu d'avoir recours à l'autorité du roi, entre à main armée dans les terres des Saxons. Le roi convoque une diète à Magdebourg ; il y dénonce l'invasion d'Éberhard comme une infraction à la paix publique. La diète condamne le duc à une amende considérable, et ses principaux complices à la peine du *harnescar* ou de la *hachée.* Cette peine bizarre, et qui était bien dans l'esprit du dixième siècle, consistait à porter sur ses épaules, à une certaine distance et souvent jusques à deux lieues, un chien, lorsqu'on appartenait à la haute noblesse ; une selle, lorsqu'on ne faisait partie que de la noblesse du second ordre ; un grand missel, lorsqu'on était ecclésiastique, et une charrue, lorsqu'on était bourgeois.

Cet Arnoul, duc de Bavière, qu'on a appelé le Mauvais, et dont nous avons rappelé les diverses entreprises, vient à mourir. Son fils, nommé Éberhard, refuse de rendre hommage au roi,

Othon le destitue; et voulant rendre à la couronne le droit de disposer des duchés comme de gouvernements émanés du trône, il n'écoute pas les réclamations des états de Bavière, qui prétendaient avoir le droit de choisir leur duc, et donne le duché à Berthold, frère d'Arnoul. Éberhard veut résister; le roi l'exile en Souabe. Le second fils d'Arnoul est comte palatin de Bavière; et, suivant plusieurs auteurs, c'est de ce prince qu'est descendu l'auguste maison qui règne maintenant à Munich.

Rodolphe II, roi de Bourgogne et d'Arles, ou roi des deux Bourgognes, meurt en 937. Conrad, son fils et son successeur, celui qu'on devait nommer le Pacifique, n'avait encore que huit ou neuf ans. Othon se déclare le tuteur de cet enfant et le régent de ses états; il le fait venir auprès de lui, gouverne les deux Bourgognes, et le roi de France, Louis-d'Outremer, est bien éloigné de pouvoir penser à s'y opposer.

Son père, Henri-l'Oiseleur, avant d'épouser Mathilde, avait eu une première femme, nommée Hotburge, dont on avait contesté la légitimité. De cette union était venu le comte Tancmar, frère aîné d'Othon. Il demande au roi le comté de Mersebourg, sur lequel il croyait avoir des droits comme héritier de sa mère. Othon lui refuse ce comté. Tancmar se révolte contre lui, et entraîne dans son parti Éberhard, ce duc de Franconie ou de la France rhénane que nous venons de voir dénoncé par Othon, et condamné à une amende par la diète de Magdebourg (938). Ces deux princes s'em-

parent de la forteresse d'Éresbourg. Othon la reprend. Tancmar se réfugie dans une église, et y reçoit la mort. Ses complices sont condamnés à la peine capitale, d'après les lois des Francs; les principaux la subissent, les autres reçoivent leur pardon.

Wenceslas Ier gouvernait la Bohême en qualité de duc. Ses vertus l'ont fait canoniser. Il avait voulu réformer plusieurs des abus sous lesquels gémissait son pays; il avait excité le mécontentement de ceux qui en profitaient. Boleslas, son frère, veut profiter de ce mécontentement. Il invite Wenceslas à venir à Boleslavie, ou Buntzlau, assister aux fêtes qu'il devait donner pour célébrer la naissance d'un fils; il l'assassine dans une église, et leur mère commune, un monstre nommé Dréhomire, dirige sa main criminelle. Boleslas rétablit l'ancienne religion des Bohêmes, dans laquelle son horrible mère l'avait élevé. Othon veut punir son fratricide et défendre la liberté religieuse des chrétiens du duché; ses généraux sont défaits : mais il marche lui-même à la tête de son armée, et oblige Boleslas à ne plus troubler l'exercice de la religion de Jésus et à payer tribut au royaume de Germanie.

Son frère Henri, duc de Saxe, veut envahir le trône d'Allemagne; il soulève la plus grande partie de la Saxe et de la Thuringe. Éberhard, duc de la France rhénane, et Giselbert, duc de Lorraine, se joignent à lui. Nous avons vu Louis-d'Outremer seconder leur insurrection, et s'emparer d'une partie de la Lorraine et de l'Alsace. Othon ne s'ef-

fraie pas ; il se lie avec Hugues-le-Grand. Les ducs Éberhard et Giselbert sont surpris par les troupes du roi de Germanie; ils périssent à Andernach. Henri se soumet à son frère; ses partisans mettent bas les armes; plusieurs sont punis. Les orages qui grondaient autour du trône sont tous dissipés.

Parmi ces partisans de Henri était Gontran dit le Riche, comte d'Alsace et de l'Argau, dynaste du Brisgau, et souche, suivant un grand nombre d'auteurs, non seulement de la maison de Zœhringer, aujourd'hui de Bade, mais encore de cette maison d'Autriche, dont la puissance devait s'étendre sur presque toute l'Europe. On a écrit que ce célèbre Gontran descendait d'Adelbert Ier, duc d'Alsace, mort en 723, et que de son frère Étichon II est venue l'auguste maison de Lorraine.

Othon donne le duché de la France rhénane à Conrad surnommé le Sage, fils d'un comte de Worms, et neveu de Conrad Ier, roi de Germanie; il laisse celui de Lorraine à Henri, fils du duc Giselbert, qui venait d'être tué avec Éberhard.

Un singulier et barbare résultat des préjugés du siècle se renouvelle vers 940. Othon convoque une diète auprès d'Essen en Westphalie; il lui propose de décider si, relativement aux successions, les petits-fils doivent être appelés à représenter leurs grands-pères. Les opinions de la diète sont partagées : le roi ordonne un duel judiciaire; et c'est la victoire d'un champion qui prononce en faveur des petits-fils.

Henri, duc de Lorraine, étant mort, Othon donna

son duché à Conrad dit le Sage, duc de la France rhénane; il lui accorda aussi la main de sa fille Luitgarde Bientôt de grands succès accompagnèrent ses armes au-delà de l'Elbe; il vainquit, au milieu de leurs terres froides et noyées, les Slaves septentrionaux. Il prit Brandebourg et Havelberg; il y fonda deux évêchés soumis à la métropole de Hambourg (945); et toutes les contrées situées sur la rive gauche de l'Oder devinrent tributaires du royaume de Germanie.

Berthold, duc de Bavière, cessa de vivre en 945. Son duché, d'après les règles de l'hérédité des fiefs, aurait appartenu à Arnoul, neveu de Berthold et fils d'Arnoul dit le Mauvais; mais Othon, ne perdant jamais de vue son projet de réduire les plus grands vassaux à n'être que des gouverneurs dépendants, ne donna à cet Arnoul que l'ancien comté Palatin de Bavière, et conféra le duché à Henri, son propre frère, qui épousa la fille d'Arnoul-le-Mauvais.

Une nouvelle guerre appela peu de temps après le roi de Germanie vers la péninsule ou Chersonèse cimbrique. Hérold, roi de Danemarck, avait ravagé le margraviat de Sleswig, et détruit les colonies saxonnes que Henri-l'Oiseleur avait établies au-delà de l'Eider. Othon s'empara du Jutland, s'avança jusques au Sund, ou détroit voisin d'Aalbourg, lança en dominateur sa pique dans la mer, et laissa son nom à ce détroit, appelé encore Ottensund. Le roi de Danemarck consentit à payer un tribut annuel aux rois de Germanie; il promit

d'embrasser la religion chrétienne; et Othon, qui voyait que le véritable moyen de mettre un terme aux courses vagabondes des Danois était de leur faire partager les avantages du peu de civilisation qui existait encore en Europe, se hâta d'établir, comme des foyers des seules lumières que l'on connût à cette époque, les évêchés et par conséquent les écoles de Sleswick, de Rüpen, d'Aarhus et d'Altenbourg, qu'il subordonna à l'archevêché de Hambourg.

La victoire, qui venait de le couronner sur les bords de l'Oder et sur les rivages de l'Ottensund, lui fut également favorable en Bohême. Le duc de cette province, qui depuis plus de dix ans résistait à ses armes, fut contraint de lui rendre hommage, de le reconnaître pour son suzerain et de promettre un tribut.

Mais de plus grands évènements vont rendre mémorable la vie du roi de Germanie, un des plus grands princes qui aient ceint le diadème.

Le pape Étienne VII ou VIII, avait succédé à Léon VI. Il était mort en 931. Un grand nombre d'auteurs ont écrit que la fameuse prostituée Marozie, qui avait épousé Albéric, ou Adalbert, duc de Spolette, avait eu un fils d'un commerce criminel qu'elle avait entretenu avec le pontife Sergius III. Toute-puissante dans Rome, elle avait conçu et réalisé le projet d'élever ce fils sur le siége pontifical. Il avait pris le nom de Jean XI. Albéric, duc de Spolette, fils de Marozie et d'Albéric, ou Adalbert, dont nous venons de parler,

et par conséquent frère utérin de Jean XI, avait eu pour ce pontife une aversion d'autant plus grande, qu'il avait craint de voir le pape diminuer ou lui enlever l'autorité qu'il exerçait dans Rome. Jaloux de l'influence de Marozie, sa mère, comme de celle de Jean, il les avait fait enfermer tous deux dans le château Saint-Ange, et les y avait gardés pendant plusieurs années. Quels successeurs des anciens Romains et des chrétiens des premiers siècles, que ces habitants de Rome, témoins de tant de corruption, de dépravations et de crimes, supportant sans murmurer le joug le plus avilissant, se prosternant devant un siége honteusement profané, et laissant pendant tant de temps gémir dans les fers d'un tyran et d'un parricide celle qu'ils ont en quelque sorte adorée, et le prêtre dont ils ont baisé les pieds!

Jean XI était mort dans sa prison en 936. Léon VII l'avait remplacé, et avait eu pour successeur Étienne VIII ou IX, en 939.

Marozie, veuve du duc de Spolette, avait épousé en secondes noces Guy, duc de Toscane, frère utérin de Hugues, roi d'Italie. Ce duc de Toscane étant mort, elle avait épousé Hugues lui-même. Quel siècle que celui où une femme déshonorée, et dont la beauté n'était plus soutenue par les charmes de la jeunesse, épouse successivement un duc de Spolette, un duc de Toscane et un roi d'Italie! et quels hommes que ces trois princes!

Les Sarrasins cependant s'étaient emparés depuis long-temps de la forteresse de Fraxinet, ou

Frainet, située près de la mer et dans l'arrondissement ecclésiastique de Fréjus; ils partaient de ce fort pour faire des courses dévastatrices, non seulement dans la province que Hugues avait gouvernée, mais encore sur les côtes de la Lombardie, qui lui obéissait. Hugues, aidé par des escadres de l'empire de Constantinople, qui empêchèrent les Sarrasins d'Espagne, ou ceux de l'Afrique septentrionale, de secourir ceux de Frainet, battit ces derniers musulmans, et leur enleva leur forteresse (942). Mais au lieu de les poursuivre dans les Alpes, où ils s'étaient réfugiés, il traite avec eux, il leur permet de s'établir dans les montagnes alpines qui séparent la Suisse et l'Italie, à condition d'en défendre le passage à son ennemi Bérenger II, marquis d'Yvrée, qu'il avait obligé à se réfugier en Allemagne. Cette fausse politique, assez semblable à celle qui avait déterminé le roi des Français Charles-le-Simple à céder une partie de la Neustrie aux Normands, eut des suites aussi funestes pour Hugues. Les Italiens le méprisèrent, et le contraignirent à céder le royaume de Lombardie à son fils Lothaire, et à se retirer en Provence, où il finit ses jours dans un monastère. Bérenger II, petit-fils par sa mère du roi et empereur Bérenger Ier, rentré en Italie, malgré la cession faite aux Sarrasins, dirigea cette insurrection des Italiens contre Hugues, et exerça toute l'autorité royale sous le nom de Lothaire.

Ce dernier prince avait épousé Adélaïde, fille de Raoul, ou Rodophe II, roi des deux Bourgognes,

Il meurt sans laisser d'enfants. Le marquis Bérenger s'empare du royaume qu'il avait gouverné; il fait renfermer la reine dans un château voisin de Pavie; il veut la contraindre à épouser son fils: elle se sauve de sa prison, se réfugie à Canosse dans le Modénois, en soutient le siége avec courage, a recours au roi de Germanie, que la victoire avait rendu fameux, implore son secours, lui offre sa main, l'assentiment de ses nombreux partisans, et la couronne d'Italie.

(948) Othon saisit avec avidité une aussi belle occasion d'étendre sa puissance. Il s'empare de toutes les contrées situées sur la rive gauche du Pô, y ajoute d'autres conquêtes, délivre la reine, l'épouse, se fait proclamer à Pavie, et ce qui est remarquable, prend le titre de *roi des Francs et des Lombards*.

Il donne le duché de Souabe à Ludolfe, son fils, qui avait épousé la fille unique du dernier duc; mais occupé de bien plus grandes vues, il envoie, en 962, des ambassadeurs à Rome, où il veut être admis. Les Romains prennent la résolution de lui fermer toutes les portes. Le roi des Germains, ou Français orientaux, et des Lombards, croit devoir laisser le commandement de son armée d'Italie à son gendre Conrad, duc de Lorraine et de la France rhénane, et retourne en Allemagne. Conrad persuade à Bérenger de faire la paix avec Othon. Le roi de Germanie convoque une diète à Augsbourg. Bérenger et son fils Adelbert se déclarent vassaux *liges* d'Othon; ils lui prêtent foi et hommage pour

le royaume d'Italie, ou Lombardie, qu'il leur laisse; mais en politique habile, il en démembre les pays que leur situation entre l'Allemagne et l'Italie rend si importants, et dont le possesseur doit tenir pour ainsi dire les clefs de l'Italie et de l'Allemagne; il en sépare la marche d'Aquilée et celle de Vérone, et les donne à son frère Henri, duc de Bavière.

Les hautes destinées d'Othon vont être cependant suspendues par une circonstance que son caractère n'aurait pas dû laisser prévoir. Ce trône qu'il a raffermi d'une main si puissante va être ébranlé; sa gloire va être ternie. Le vainqueur de tant de peuples valeureux va se laisser séduire et asservir par les charmes et l'esprit d'une femme. Cette fermeté qui lui a valu tant de triomphes va céder aux ressentiments, à la passion haineuse et à l'ambition de la reine Adélaïde. Othon avait, dès 947, engagé les états à déclarer son successeur, Ludolfe, né de son premier mariage. La reine, qui avait déjà donné au roi un fils, ne peut supporter l'idée de voir cet enfant privé de la couronne. Bientôt elle déteste Ludolfe. D'un autre côté elle avait conçu une haine implacable contre Bérenger II, qui lui avait donné des fers. Elle n'avait pas pardonné à Conrad, duc de Lorraine et de Franconie, de l'avoir soustrait à sa vengeance, en ménageant la réconciliation de Bérenger avec le roi. Henri, duc de Bavière, jaloux de Conrad, et oubliant tous les devoirs qui le lient au roi son frère, augmente le ressentiment de la reine contre le duc de Lor-

raine. Adélaïde, dont l'ascendant sur l'esprit d'Othon ne cesse de s'accroître, l'indispose fortement et contre Ludolfe et contre Conrad. Il maltraite et son fils et son gendre. Ces deux princes irrités se soulèvent contre lui; ils prennent les armes, attirent dans leur parti l'archevêque de Mayence, ainsi que les fils d'Arnoul, duc de Bavière, et reçoivent des secours des Hongrois, toujours prêts à fomenter les divisions des Germains.

Othon s'empare de Ratisbonne et de Mayence, affaiblit le parti des insurgés, et les réduit à un tel état, que les évêques d'Augsbourg et de Coire persuadent aisément à Ludolfe et à Conrad de recourir à la clémence du roi. Othon renvoie leur jugement à deux diètes. Ludolfe perd le duché de Souabe que le roi donne à Burkard III, fils de Burkard II, qui l'avait possédé. On ôte à Conrad le duché de Lorraine : Othon en investit son frère Brunon, archevêque de Cologne. Mais il nomme Frédéric de Hasbaigne, duc ou commandant militaire de la haute Lorraine ou Lorraine mosellane; il confie le commandement militaire ou le duché particulier de la basse Lorraine à un comte Godefroy; et l'archevêque Brunon prend le titre d'archiduc.

Les Hongrois cependant, que Ludolfe et Conrad avaient appelés à leur secours, ne veulent pas de paix; ils continuent leurs dévastations. Presque dans le même temps où une troupe de ces hommes féroces ravagent les environs de Cologne et de Trèves, pénètrent dans la France, portent la désolation dans le Vermandois, dans les pays de Laon, de Reims,

de Châlons, et, traversant la Bourgogne, essaient d'arriver jusques en Italie, malgré toutes les pertes que leur font éprouver les maladies et les combats qu'ils sont forcés de soutenir, d'autres Hongrois s'emparent de la Bavière, et assiègent Augsbourg. Othon vole au secours de cette ville. Conrad, fidèle à ses promesses, suit le roi de Germanie. Les Hongrois sont défaits dans les campagnes arrosées par le Leck; mais Conrad périt dans la bataille, et les vaincus massacrent en fuyant un fils d'Arnoul, comte palatin de Bavière.

Othon, délivré de ses terribles ennemis, pense plus que jamais à l'exécution de ses vastes desseins. Il conçoit l'idée de s'allier avec une puissance qui peut lui être utile, et dont il croit n'avoir rien à craindre. Il veut se lier avec les musulmans d'Espagne ; il envoie une ambassade au roi de Cordoue, et c'est Jean, abbé de Gorce, qu'il choisit pour cette mission.

Depuis Charlemagne, la politique s'élevait pour la première fois au-dessus des préjugés et des habitudes, embrassait de grands ensembles, prévoyait l'avenir et préparait ces communications qui devaient être si utiles au retour des lumières, en répandant en Europe les heureux résultats des travaux exécutés sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, et dans plusieurs autres contrées de l'Orient.

Cependant Bérenger II remplissait l'Italie de meurtres et de ravages. Il faisait depuis long-temps le siége de Canosse. Il voulait punir Albert Azzon, marquis d'Est, qui s'y était renfermé, de l'asile qu'il

y avait donné dans le temps à la reine Adélaïde. Othon envoie son fils Ludolfe pour délivrer Azzon (956). Bérenger lève le siége de Canosse et s'enferme dans la forteresse de Saint-Jules ; mais son fils Adalbert livre bataille à Ludolfe : le fils d'Othon le fait prisonnier. Les gens de Bérenger, qui haïssaient leur tyran, l'amènent bientôt après à Ludolfe. Le prince germain leur rend la liberté à l'un et à l'autre. Ils lui cèdent la Lombardie ; mais il meurt au milieu de ses succès (957). Bérenger reprend les rênes du gouvernement, et continue de se faire exécrer.

Léon VII, Étienne VII ou VIII, Martin III et Agapet II s'étaient succédé sur la chaire pontificale de Rome. Agapet était mort vers la fin de 955. Depuis un an Albéric, celui qui avait retenu dans les fers et son frère le pape Jean XI et sa mère Marozie, et qui, sous le nom de patrice, avait exercé une si grande autorité dans Rome, avait terminé sa coupable vie au milieu des troubles qui suivirent sa mort. Son fils, nommé Octavien, avait hérité, quoique attaché à la cléricature, de sa place et de son influence. Il imagina, lorsque Agapet II vint à mourir, de réunir les deux pouvoirs, celui du patrice et celui du pontife. Il s'empara du trône papal par la violence, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, prit le nom de Jean XII, et fut ordonné au commencement de 956. Digne des Albéric et de Marozie, il souilla par sa conduite le siége apostolique, et sous son funeste gouvernement les mœurs devinrent si corrompues dans Rome, que, suivant Luitprand, lorsqu'on voulait

désigner un homme lâche, perfide, avare, luxurieux, on disait, C'est un Romain. Quel terrible effet de la différence des gouvernements! Qu'étaient devenus les maîtres du monde? Qu'étaient devenus les Fabrice et les Cincinnatus? Qu'il était loin le temps où le nom seul de Romain faisait trembler la terre!

Les fureurs de Bérenger et d'Adalbert son fils menacent toute l'Italie; l'effroi se répand autour de leur capitale. Jean XII est obligé de recourir à un protecteur étranger. Les grands d'Italie se réunissent à lui pour implorer une puissante assistance contre les tyrans qu'ils détestent. Tous les yeux se tournent vers Othon. Des députés du pape et des états d'Italie sont envoyés auprès du roi de Germanie : on le conjure de venir délivrer l'Italie déchirée; on lui offre la couronne impériale. Othon voit arriver le moment de réaliser le plan qu'il a conçu. Il accepte l'empire; il jure entre les mains du légat de défendre le saint-siége et le pontife suprême, de ne point tenir de plaids à Rome, de ne promulguer aucun règlement concernant cette capitale qu'après avoir pris l'avis des papes, et de rendre à l'église romaine les portions du territoire appelé patrimoine de saint Pierre, qu'on lui avait ôtées.

Il résout de descendre en Italie, à la tête d'une armée, d'y ramener l'ordre, et d'y établir son nouveau pouvoir. Mais il a de grandes mesures de prévoyance à prendre. Il convoque une diète à Worms. Les membres de cette assemblée élisent à l'unani-

mité, pour son successeur éventuel, Conrad II, son fils unique, quoiqu'il n'ait encore que sept ans. D'après leur désir, Brunon, archevêque de Cologne et frère du roi, couronne le jeune prince à Aix-la-Chapelle. Othon le nomme son lieutenant-général en Allemagne, confie la régence du royaume à son frère Brunon et à son fils naturel l'archevêque de Mayence, et part pour l'Italie, à la tête de troupes nombreuses.

Bérenger, que tout le monde détestait, et que toutle mon de abandonne, se renferme dans Réggio. Il est solennellement déposé, pour avoir violé les droits de la nation. Othon, sacré et couronné roi d'Italie pour la seconde fois, s'avance vers Rome avec la reine Adélaïde. Le pape Jean XII les couronne l'un et l'autre : le diadème impérial ceint leurs têtes. Le pape et le peuple jurent sur la châsse ou le tombeau de saint Pierre, de ne jamais favoriser les prétentions ni de Bérenger II, ni du comte Adelbert, fils de Bérenger. Mais voyez quelle est la foi du petit-fils de Marozie. A peine Othon est-il retourné à Pavie, que le pape, impatient de l'autorité impériale qu'il vient de reconnaître, veut la secouer et la détruire, accuse l'empereur d'avoir violé les engagements qu'il avait pris avec le saint-siége, et préférant un souverain éloigné et dont il ne peut redouter le pouvoir, à un prince qui peut à chaque instant arriver dans Rome, et qui tient une si grande puissance de sa gloire, de ses talents et de son caractère, il a recours à l'empereur de Constantinople. Othon adresse des ambassadeurs

au pape; il consent à prouver sa fidélité à ses engagements par un serment ou par un duel judiciaire; mais apprenant que le pape ne garde plus aucune mesure, et a fait venir le comte Adalbert à Rome, pour le mettre à la tête des rebelles, il s'irrite et marche contre eux. Jean XII, en emportant une grande partie des trésors de Saint-Pierre, s'échappe de Rome (962). Les Romains prêtent un nouveau serment à Othon; ils jurent de n'élire et de ne laisser consacrer de pape que du consentement de l'empereur et de son fils. Un concile s'assemble. Jean XII est accusé de crimes et de sacriléges. Le hideux tableau de sa vie corrompue est déroulé devant le concile. Il est cité pour venir se défendre, et comme il refuse de paraître, le concile, de concert avec l'empereur, le dépose, et lui donne Léon VIII pour successeur. Ainsi l'empire d'Occident se relève pour la seconde fois (963). Othon rétablit le trône fondé par Charlemagne, et associe son nom à celui de ce grand homme.

Pendant cette suite d'évènements qui devaient placer la couronne impériale sur la tête des rois de Germanie, le fer et le feu avaient ravagé plusieurs contrées voisines de la mer Noire. Igor, le roi des Russes de Kiow, avait, dès 941, embarqué ses sauvages soldats sur dix mille barques; il avait bravé les tempêtes de la mer Noire, et descendu sur les rives méridionales de cette mer qu'il venait de traverser, il avait porté la désolation dans ces beaux et riches pays de l'Asie Mineure, connus sous le nom de Paphlagonie, de Pont et de Bythi-

nie. Il espérait remporter dans son pays de nombreuses dépouilles ; mais les troupes de l'empire d'Orient, réunies autour de lui, l'enveloppèrent, taillèrent son armée en pièces, et il ne put ramener sur les bords du Borysthène qu'une très petite partie des guerriers qu'il avait conduits au pillage. Ce désastre cependant ne le découragea pas : il rassembla de nouvelles forces ; il eut recours même aux Petchenègues ; il en soudoya plusieurs, et il s'avança jusques à la Chersonèse taurique, menaçant de nouveau l'empire d'Orient. Constantin Porphyrogénète lui offrit le tribut qu'Oleg avait imposé dans le temps à l'empire de Constantinople. Igor l'accepta, envoya les Petchenègues ravager le pays des Bulgares, tourna ses armes contre les Dreuliens, tomba dans une de leurs embuscades, et y fut massacré.

Svietoslat, son fils unique, lui succéda en 945, sous la tutelle de sa mère, qui, élevée par Oleg, avait par reconnaissance pris le nom d'Oléga. Réunissant à de grandes qualités la férocité de son siècle et de son pays, la régente commença son règne par venger la mort de son époux. Aidée des conseils de Sventeld, elle assiégea Korostène, la capitale des Slaves dreuliens, la prit, en immola tous les habitants, et la réduisit en cendres. Après cet horrible sacrifice, elle paraît s'être élevée au-dessus de la barbarie. Elle visita son royaume, régla les contributions des diverses contrées, y établit des bourgs, y construisit des villes, y bâtit, suivant quelques historiens, la ville de Pleskof, à

l'embouchure de la Valiga et sur les bords d'un lac. Revenue à Kiow, elle crut utile à la prospérité de ses états d'y répandre les lumières des chrétiens ; elle résolut d'encourager par son exemple l'adoption de leurs lois. Quoique déjà très âgée, elle imagina d'aller à Constantinople, en 955, et d'y embrasser le christianisme. L'empereur d'Orient la tint sur les fonts de baptême ; elle reçut le nom d'Hélène. Elle revint chargée des présents de Constantin ; mais elle ne put pas engager son fils à suivre son exemple.

Les principes du christianisme, si favorables à la civilisation, furent cependant répandus avec plus de facilité dans la Chersonèse cimbrique.

Dès 948, un prince du Jutland, vassal de Harold, roi du Danemarck, et nommé Frothan, plein de confiance dans l'archevêque de Hambourg, avait embrassé ces principes de la religion de Jésus, que saint Achaire avait, dans le temps, fait connaître dans sa patrie ; et il avait obtenu du pontife de Rome l'établissement de trois évêchés soumis au métropolitain de Hambourg. Les résultats de ce changement devaient être d'une grande importance pour l'Europe. Il devait s'étendre sur toute la Scandinavie, y répandre les lumières, y attacher plus de succès à l'exploitation des mines, et particulièrement à celles de cuivre, favoriser les grandes pêches maritimes, rendre plus sédentaires les habitants de cette Scandinavie, encore si sauvage peu de temps auparavant, leur inspirer l'amour de leur pays, radoucir leurs mœurs, les éloigner

du pillage, les détourner de ces courses lointaines, de ces voyages audacieux, et de ces incursions si souvent répétées qui répandaient l'effroi et la désolation dans un si grand nombre de contrées européennes.

Combien les funestes effets de cet esprit de barbarie, dont on commençait à prévoir l'affaiblissement successif dans la Scandinavie, avaient encore de force dans un royaume voisin, malgré les règnes du grand Alfred et d'Édouard Ier. L'influence du génie des plus grands monarques est bien passagère, lorsqu'elle n'est pas propagée par de fortes institutions, par une éducation nationale conforme à l'esprit de ces institutions tutélaires, et par une instruction publique capable de prémunir toutes les classes des citoyens contre les préjugés, les erreurs et les séductions.

Athelstan n'avait pu se garantir du poison de la jalousie. Il voyait avec autant d'inquiétude que d'envie l'affection des Anglais pour son frère Edwin. Il avait écouté l'accusation calomnieuse d'un courtisan perfide, qui lui avait montré dans Edwin un complice de la dernière conjuration. En vain le malheureux Edwin proteste-t-il de son innocence; Athelstan, en proie à sa passion jalouse, le regarde comme coupable. Il ne lui donne aucun juge; il le condamne seul. Il redoute cependant l'amour du peuple pour son frère; il craint de faire donner publiquement la mort à Edwin; et, par une atroce barbarie, il le fait jeter, avec un esclave, dans une mauvaise barque, où on

l'abandonne à la fureur des flots, sans voiles, sans rames, sans provisions. Edwin, pour se soustraire aux horreurs de sa situation, se précipite dans l'Océan; l'esclave se sauve sur les côtes de France. La nouvelle de la triste destinée du prince se répand dans l'Angleterre. Le terrible délire d'Athelstan se dissipe; il voit son crime; il en est effrayé; il se représente toutes les vertus de son frère; le remords déchire son âme. Mais continuons de peindre les mœurs du temps. L'atroce calomniateur présentait un jour la coupe à Athelstan; un de ses pieds chancelle, il se raffermit sur l'autre; il a l'audace de dire au roi : « Voyez comme un » frère soutient l'autre. » Le roi devient furieux; toujours entraîné par la férocité du siècle, il fait, sans jugement, mettre à mort l'accusateur, offre, pour ainsi dire, la vie du coupable en sacrifice à l'ombre de son frère, dont il ne doute plus de l'innocence; et, cédant à des idées plus religieuses, il fait bâtir des monastères, fonde des prières solennelles, et se condamne à une pénitence de sept ans.

(934) Quelque temps après le funeste évènement qu'Athelstan déplora pendant toute sa vie, il reçut une ambassade de Hugues-le-Grand, duc de France, qui lui envoya le comte de Flandre, pour lui demander en mariage sa sœur Édilde ou Ledwige. Il donna audience au comte de Flandre à Abingdon, au milieu d'une assemblée des états, et accorda à Hugues la main de la fille d'Édouard. Les ambassadeurs du duc de France offrirent au

roi des présents magnifiques, parmi lesquels on remarque, suivant les historiens, un très beau vase d'agate-onyx, une épée de Constantin Ier, une lance de Charlemagne et plusieurs reliques.

Une nouvelle guerre va cependant éclater dans le nord de la Grande-Bretagne. Le sort d'Athelstan et de son royaume va de nouveau dépendre d'une bataille. A quoi tiennent les destinées des empires où la civilisation commence à peine à se développer! et quelle condition que celle de leurs malheureux habitants, dont la liberté, la vie et la fortune dépendent, à chaque instant, des hasards des combats! Rapportons les circonstances de cette nouvelle guerre : elles sont instructives.

(938) Constantin, roi d'Écosse, et Anlaf, ce chef des Danois du nord de la Grande-Bretagne, qui s'était réfugié en Irlande, forment une ligue avec les Irlandais, les Gallois, les Danois du Northumberland. On a bien de la peine à comprendre, dans l'état actuel de la civilisation de l'Europe, où les nouvelles les plus importantes circulent dans tous les sens avec tant de facilité et de promptitude, comment les liaisons, les projets et les préparatifs hostiles de quatre peuples ont pu être ignorés d'Athelstan. Ce prince n'eut cependant aucune connaissance des attaques qu'ils méditaient, que lorsque leurs troupes entrèrent dans la rivière d'Humbre, sur une flotte de six cents voiles, et se répandirent dans le pays arrosé par cette rivière. Heureusement pour les états d'Athelstan, les garnisons de plusieurs forts ou camps retranchés

arrêtèrent pendant quelque temps les alliés. L'activité naturelle du roi se déploya dans toute sa force ; il eut bientôt rassemblé ses guerriers et rencontré ses ennemis. Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours. Le Danois Anlaf imagina d'avoir recours à un stratagème, que nous avons vu employé par Alfred-le-Grand, et qui montre une partie des habitudes et des goûts qu'avaient alors les habitants de la Grande-Bretagne. Il se déguisa en musicien, entra dans le camp anglais, et possédant en musique un assez grand talent pour son siècle, comme tous les Bretons, Saxons, Irlandais, Écossais, et même Danois dont l'éducation avait été soignée, il charma par son jeu ou par ses chants les loisirs des soldats. On en parla au roi, qui désira de l'entendre, le fit appeler, l'admit dans sa tente, et lui fit un riche présent. Anlaf examina tout ce qu'il lui importait de bien connaître. Un soldat le reconnut, au moment où il allait sortir du camp ; il le laissa passer, mais il vint en avertir le roi. « Pourquoi ne l'avez-» vous pas fait prisonnier ? » lui dit Athelstan avec sévérité. — « J'ai servi autrefois sous ses ordres, lui » répondit le soldat ; je lui ai prêté serment de » fidélité, je n'ai pas dû le trahir ; mais j'ai vu le » danger que courait le prince dont je suis aujour-» d'hui les drapeaux, et je suis venu l'en instruire. » Le roi loua sa fidélité, et fit porter sa tente dans un autre quartier du camp.

Dès le milieu de la nuit suivante, Anlaf, à la tête d'une troupe d'élite, pénètre dans le camp qu'il

avait exploré, parvient jusques à l'endroit où il avait vu la tente du roi, et croyant immoler le monarque et sa suite particulière, donne la mort à un évêque qui venait d'arriver, et s'était campé avec sa troupe dans l'endroit abandonné par Athelstan. L'alarme cependant se répand avec rapidité parmi les Saxons; le roi range ses troupes, et, dès le point du jour, la bataille commence. On combat des deux côtés pour la couronne et pour l'indépendance de la nation ; on fait des prodiges de valeur. Le soir approchait, et la victoire était encore incertaine, lorsque Turketul, chancelier d'Angleterre, fond sur les alliés, à la tête d'un corps choisi parmi les habitants de Londres, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, arrive jusques au roi d'Écosse, le blesse mortellement, et le fait prisonnier. La consternation s'empare aussitôt des alliés, ils prennent la fuite, et sont massacrés en si grand nombre, qu'on compte parmi les morts six chefs d'Irlande ou du pays de Galles, auxquels les historiens ont donné le titre de rois, et douze comtes ou généraux.

Athelstan, poursuivant ses succès, réduit les Danois du Northumberland, force les Gallois à lui payer un tribut plus fort qu'auparavant, marche contre les Bretons de Cornouailles qui avaient envoyé des secours aux alliés, les oblige à se retirer au-delà de la rivière Tamer, rétablit Exeter, y place une forte garnison, et va prendre possession des îles de Scilleg, dites aujourd'hui Sorlingues.

Victorieux de tous ses ennemis, il profita de la

paix que sa valeur avait procurée à son royaume, pour ajouter aux lois de son grand-père Alfred, des lois aussi sages que le permettaient les faibles lumières du siècle. Il ne négligea rien pour répandre l'instruction dans ses états; il fit traduire en saxon les livres sacrés des chrétiens; il fonda ou dota plusieurs églises, et par conséquent plusieurs écoles. Mais redoutant la trop grande puissance du clergé, voulant diminuer le plus possible les malheureux résultats des priviléges de ceux qui, sous le nom de nobles, exerçaient seuls presque tous les droits de la nation, et désirant de favoriser l'agriculture, le commerce et la navigation, ces grandes bases de la liberté et de la prospérité des peuples, il abolit le droit d'asile dont les églises jouissaient, et qui rendait les plus grands crimes impunis, et il voulut qu'on comprît parmi les nobles tout négociant qui aurait fait sur mer et à ses frais deux voyages de long cours, ainsi que tout *céorle* ou fermier qui possèderait cinq mesures de terre, appelées *hydes*, une salle, une cuisine, une chapelle et une cloche.

Athelstan mourut en 942, sans laisser d'enfants.

Son frère Edmond lui succéda, du consentement de toute la nation.

Les Danois ne supportaient qu'impatiemment le joug des Saxons. Anlaf crut pouvoir profiter de leurs dispositions, et du règne d'un jeune prince, pour rendre l'indépendance à ses compatriotes. Assisté par Olaüs, roi de Norwège, il entra dans le

Northumberland, fut reçu dans Yorck, s'empara de plusieurs autres places, dont les garnisons furent chassées ou massacrées, s'avança dans la Mercie, et fut reconnu souverain d'une grande partie de ce royaume, comme du Northumberland.

Edmond n'avait que dix-huit ans, mais la fermeté de son caractère suppléa à son âge; il attaqua les Danois. La bataille dura jusques à la nuit : on combattit des deux côtés avec fureur; mais il paraît que les Danois finirent par avoir l'avantage, et Edmond fut obligé de leur céder toutes les contrées situées au nord d'une route que l'on nommait *Watling-Street*, qui traversait la Grande-Bretagne, et qui s'étendait depuis le nord du pays de Galles jusques à l'extrémité méridionale du royaume de Kent.

Le mauvais gouvernement d'Anlaf sauva les Bretons. Il accabla d'impôts les habitants de ses états, pour payer au roi de Norwège les sommes qu'il lui avait promises. Plusieurs contrées se révoltèrent contre lui, mirent à leur tête son neveu Réginald, et le couronnèrent à Yorck. Quel est le pays que de funestes divisions ne livrent pas à ses ennemis? Edmond attaque les deux rois à l'improviste, les chasse de la Grande-Bretagne, soumet tout le royaume, marche contre les chefs du Cumberland, qui, à l'exemple de plusieurs autres gouverneurs, avaient usurpé l'indépendance, pris le titre de roi, secouru les Danois, et il donne cette province en fief relevant de la couronne d'Angleterre à Malcolm, roi d'Écosse.

Edmond, comme son frère, employa les instants de la paix à publier de nouvelles lois; il en promulgua une particulièrement remarquable. Les usages des Anglais, comme ceux de leurs aïeux les Germains, rendaient les inimitiés perpétuelles entre les familles, en faisant regarder les injures comme communes à tous les parents de l'offensé. Edmond tâcha de modérer les effets de ces coutumes barbares, en ordonnant que l'offenseur serait livré aux parents de l'offensé, mais que leur vengeance devrait être satisfaite lorsque le coupable aurait payé la somme déterminée, suivant l'injure et la qualité de celui qui l'aurait reçue.

Le règne de ce prince promettait à l'Angleterre autant de prospérité que de gloire, lorsqu'il périt d'une manière bien étrange, si on la compare aux mœurs de l'Europe moderne. Il était à table avec plusieurs de ses principaux seigneurs, à Pukelkirk, dans le comté de Glocester; il célébrait la fête de saint Augustin; il reconnaît dans la foule de ceux qui assistaient au banquet un fameux chef de brigands nommé Léof, et qu'il avait banni. Irrité de tant d'audace, il ordonne à un de ses écuyers d'arrêter Léof; le chef de brigands résiste. Le roi s'aperçoit que son écuyer est trop faible, se lève de table, prend lui-même Léof par les cheveux, et le terrasse. Léof tire un poignard caché sous ses habits, et le plonge dans le sein d'Edmond. Les seigneurs présents mettent en pièces le meurtrier, mais le roi venait d'expirer.

Les deux fils d'Edmond étant encore dans l'en-

fance, l'assemblée générale de la Grande-Bretagne éleva sur le trône son frère Édred. Les Danois rappelèrent Anlaf, qui arriva de l'Irlande. Ses malheurs ne l'avaient pas corrigé; il gouverna de nouveau en tyran. Un guerrier, nommé Éric, fut nommé roi par les Danois indignés. Anlaf, obligé de s'enfuir, conserva néanmoins des partisans. Le Northumberland fut déchiré par des factions. Édred en profita, força Éric à se retirer en Écosse, crut aux soumissions et aux serments des Danois, leur rendit Éric, reprit avec ses troupes le chemin du Westsex; mais, trahi par les Danois qui l'attaquèrent pendant que son armée trop confiante se retirait sans précautions, il rentra dans leur pays, décidé à punir par le fer et le feu la perfidie de ses ennemis. Les Danois s'humilient de nouveau devant Édred, rejettent leur manque de foi sur leur monarque, immolent Éric, le sacrifient comme une victime, se soumettent à de fortes contributions, et voient sans murmurer leur royaume occupé par de fortes garnisons, réduit en province, et soumis aux ordres d'un gouverneur saxon.

(952) Mais si Édred, les armes à la main, avait le courage de sa nation, son caractère faible plia facilement devant l'influence de Dunstan, abbé de Gaston. Cet abbé, devenu son directeur spirituel, lui inspira bientôt une dévotion puérile, l'asservit à ses volontés, ne lui permit de régner que d'après ses avis, fit enrichir les monastères, et distribuer aux moines presque tous les bénéfices du royaume.

L'esclave couronné au nom duquel Dunstan gouvernait la Grande-Bretagne cessa de vivre en 955. L'assemblée générale lui donna pour successeur son neveu Edwy, le fils aîné de feu son frère Edmond.

Le jeune Edwy était bien éloigné d'avoir pour Dunstan la même soumission que son oncle : non seulement il résolut de se soustraire à l'autorité que l'abbé avait usurpée, mais encore, irrité de la manière dont ce religieux avait voulu le troubler dans son amour pour une belle princesse nommée Elgive ou Athelgive, et qu'il avait épousée quoiqu'elle fût sa proche parente, il l'exila hors de la Grande-Bretagne. Son conseil cassa les donations faites, sous le dernier règne, en faveur des monastères, et décida que les bénéfices possédés par les moines seraient rendus à des membres du clergé séculier.

Dunstan se retira en Flandre; mais la haine et la vengeance étaient dans son cœur. Tous les moines de l'Angleterre formaient comme une armée secrète, animée de son esprit, d'autant plus furieuse qu'on venait de la dépouiller, correspondant avec lui, et ne cessant de répandre contre le roi les calomnies les plus dangereuses. L'exil de l'abbé, que les moines représentaient comme un saint persécuté, et les actes publiés contre les concessions qu'ils avaient obtenues, étaient montrés avec soin comme des témoignages évidents de l'impiété du roi. Plusieurs membres du clergé séculier embrassèrent même la cause de Dunstan et

des monastères. On rejeta tout ce qu'on reprochait au roi sur l'amour dont il brûlait pour Athelgive. On ne voulut la reconnaître que pour sa concubine, à cause de sa parenté avec Edwy. Odon, archevêque de Cantorbéry, ordonna solennellement la séparation d'Athelgive et du roi. Comment, au milieu des ténèbres épaisses qui couvraient l'Europe, aurait-on pu distinguer ce que les lois civiles doivent seules régler d'avec les objets de la discipline ecclésiastique? et combien devait durer encore cette confusion funeste, ce mélange du pouvoir temporel et de l'influence spirituelle, cette dégradation d'une religion sainte, si favorable à une trop grande autorité du clergé, aux usurpations des pontifes, à l'asservissement des peuples et des rois, aux troubles, aux discordes, aux rébellions, aux guerres sanglantes, et au triomphe des idées anti-religieuses.

Edwy fut obligé de courber sa tête royale sous cette censure ecclésiastique, alors si redoutable. Il abandonna son épouse à la juridiction épiscopale. L'archevêque, bien plus barbare qu'un chef de hordes sauvages, fit marquer au visage l'infortunée Athelgive, et l'exila en Irlande.

Mais voyez jusques à quel degré Odon va porter sa criminelle audace. Aidé par tous les adhérents de Dunstan, il sème la méfiance contre le roi, il anime les mécontents, il séduit les esprits, il ébranle la fidélité qu'on a jurée au monarque; il lève enfin insolemment le signal de la révolte, il déclare Edwy indigne de la couronne; il la donne

à un frère du roi, nommé Edgar, que son ambition rend coupable, et qui paraît à l'archevêque disposé à se soumettre à tous les désirs du clergé. Edgar, à la tête des rebelles, fait soulever en sa faveur une partie de la Mercie. Les Danois de Northumberland et de l'Eastanglie, ou de l'Angleterre orientale, saisissent avec avidité une occasion de faire périr les Saxons les uns par les autres. Ils secondent Edgar. Les prélats et les moines redoublent d'efforts. Les Saxons des comtés occidentaux restent seuls fidèles à Edwy. Les états de Mercie s'assemblent; les moines répandent que le ciel s'est prononcé contre l'impie Edwy, qu'une voix divine s'est fait entendre. Les états déclarent Edwy déchu du trône. Edgar, élu solennellement par ces états, commande à toutes les contrées situées au nord de la Tamise, excepté le royaume d'Essex (957). Edwy est forcé de les céder à son frère, et ne fait plus que traîner une vie malheureuse. Il rappelle son épouse. Le farouche Odon ose faire couper les jarrets à cette infortunée, et son époux, trahi par les siens, ne peut ni prévenir ni venger cette impudente atrocité.

Dunstan revient triomphant à la cour de Mercie. Il retrouve tout le crédit dont il avait joui auprès d'Édred. On le nomme évêque de Worcester; on le vénère comme un martyr. Edgar paraît ne vouloir gouverner que par ses conseils. Mais le génie de ce prince était trop élevé pour qu'il ne cherchât pas à secouer toute indigne tutelle et à régner par lui-même.

Edwy venait de terminer sa déplorable carrière. Edgar, seul monarque de la Grande-Bretagne, continue de témoigner la plus grande déférence à Dunstan et à ses amis; mais il reprend et conserve le pouvoir. Il entretient un corps de troupes considérable dans les provinces septentrionales, où il redoute les mouvements des Danois qui y sont établis. Il porte le nombre de ses barques à trois mille cinq cents, et les fait croiser autour de ses états. Il s'allie avec le roi d'Écosse, et ajoute, sous la condition d'un hommage, aux comtés cédés au roi Malcolm, le pays de Lothian, qui s'étendait depuis la Tweed jusques à la Forth, sur les bords de laquelle Édimbourg est bâti. Le chef ou roi de l'île de Man et de plusieurs autres îles, celui de Galles, et quelques chefs de Galloway, reconnaissent la suprématie de sa couronne; et les historiens ont cru devoir rapporter que, dans une circonstance particulière où Edgar se trouvait à Chester, et désira de se promener dans une barque sur la rivière de Dée, huit chefs, princes ou rois d'Écosse, de Man, du Cumberland, de Galles ou de Galloway, en maniaient les rames comme par une sorte d'égards, pendant qu'assis à la poupe sur des carreaux magnifiques, il en dirigeait le gouvernail.

Les forêts étaient encore si vastes et si nombreuses sous son règne, et particulièrement dans le pays de Galles, que les animaux sauvages dont elles étaient les repaires s'y étaient multipliés à un très haut degré. Les loups particulièrement y étaient

devenus si nombreux, qu'ils descendaient en grandes troupes des montagnes galloises, dévorant les troupeaux, se jetant sur les enfants, et répandant l'alarme dans tous les pays qu'ils infestaient. Le roi inspira une grande reconnaissance aux habitants de ces pays, en faisant cesser ce fléau. Il changea, pour y parvenir, le tribut annuel des Gallois en trois cents têtes de loups; il publia une amnistie en faveur de ceux qui, coupables de certains crimes, apporteraient un nombre de langues de ces animaux voraces, proportionné à la nature des délits, et il obligea chaque noble à lui donner tous les ans la peau de dix ou douze loups.

Mais quelle que fût la puissance d'Edgar, il avait toujours présente à sa mémoire la destinée de son frère; il se faisait pardonner de s'être soustrait au terrible pouvoir de Dunstan, en le comblant de bienfaits, lui et ses partisans. Il fonda, suivant plusieurs auteurs, plus de quarante monastères, en rétablit un plus grand nombre, les dota avec magnificence, aliéna en leur faveur plusieurs terres de la couronne. Dunstan, indépendamment de l'évêché de Worcester, avait l'administration de celui de Londres; mais il n'occupait pas encore le premier siége épiscopal de l'Angleterre. Ce siége devint vacant. L'archevêque de Cantorbéry mourut. Un évêque de Bath fut nommé à sa place. Il était vertueux, mais il n'était pas favorable aux moines, et ils désiraient l'archevêché pour Dunstan. Le roi harangua lui-même contre la nomination de l'évêque de Bath : il prétendit que ce pré-

lat était incapable de gouverner la première église du royaume; il recommanda fortement Dunstan, et l'évêque de Worcester fut élevé sur la chaire de Cantorbéry.

L'élection de Dunstan ne fut cependant pas regardée comme conforme aux canons : on crut nécessaire qu'elle fût confirmée par le pape. Dunstan alla à Rome; il montra beaucoup de zèle pour l'église romaine. Jean XII, qui connaissait l'énorme crédit dont le nouvel archevêque jouissait auprès du roi, des moines, du clergé et de presque tous les habitants de la Grande-Bretagne, et qui voyait avec joie une occasion favorable d'étendre en Angleterre l'autorité du siége apostolique, non seulement confirma le choix de Dunstan, mais le nomma son légat.

Dunstan, revenu auprès de ses religieux, comblé des faveurs du pape, et revêtu de grands pouvoirs spirituels, fit donner l'évêché de Worcester, qu'il quittait, à un de ses parents nommé Oswald, fit élire évêque de Winchester Ethelwold, son ami intime, et, fort de leur appui, résolut d'exécuter le projet qu'il avait formé en faveur des moines. Dans l'état où était alors la civilisation, c'était une grande affaire que la répartition des richesses, du pouvoir et de l'influence parmi les divers membres des deux clergés, le séculier et le régulier.

Depuis long-temps il avait indisposé l'esprit du peuple contre le clergé séculier, en s'élevant avec force contre son luxe et ses mœurs corrompues. Le roi, qui ne cessait de le ménager, et qui peut-

être voyait dans les desseins de l'archevêque, un changement favorable à son autorité, assembla un concile dans lequel il crut devoir parler lui-même contre la conduite scandaleuse et tous les excès du clergé séculier. Les trois prélats ligués contre ce clergé, enhardis par le discours d'Edgar, chassèrent les prêtres séculiers de toutes les églises qui étaient sous leur juridiction; et le roi fut célébré par les moines comme le plus grand et le plus saint des monarques qui avaient gouverné l'Angleterre.

Pendant les règnes que nous venons de parcourir, deux rois d'Écosse, Malcolm et Indulphe, avaient péri; le premier, par le fer des assassins, et le second, au milieu d'une bataille livrée aux Danois. D'autres Danois, ou Norwégiens, ou Ostmans, occupaient en Irlande la ville de Dublin, et faisaient avec des succès inégaux une guerre acharnée aux habitants de cette île.

Des guerres cruelles ensanglantaient aussi la péninsule espagnole : et comment ne trouverions-nous pas dans presque toute l'Europe les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes malheurs, les mêmes crimes ?

Le climat, cette cause si puissante des variétés morales et physiques que peut présenter l'espèce humaine, était certainement très différent, et dans la Grande-Bretagne, et dans la Germanie, et dans la Russie, et dans la France, et dans l'Italie, et dans cette péninsule espagnole sur laquelle nous allons reporter nos regards; mais cependant les climats de ces divers pays n'étaient point à cette époque

aussi différents l'un de l'autre qu'ils l'ont été depuis. La surface de l'Europe offrait presque partout des aspects peu dissemblables : des montagnes couronnées de bois, de larges rivières souvent débordées, de vastes bruyères, d'immenses forêts, des plaines et des vallées couvertes de marais et d'eaux stagnantes, voilà ce qu'on aurait vu sur la plus grande partie des contrées européennes, si on s'était élevé à une assez grande hauteur pour en saisir l'ensemble. L'art de l'homme n'avait encore éclairci qu'à peine ces antiques forêts qui entretenaient une froide humidité, même à des latitudes éloignées du cercle polaire; il n'avait assaini que peu de vallées, contenu que peu de rivières, dirigé que peu de torrents, cultivé que peu de plaines. D'un côté, des guerriers qui ne voulaient se servir que de la lance et de l'épée; de l'autre, des serfs qui ne portaient à la bêche et à la charrue que des mains enchaînées, et presque partout les efforts de l'industrie arrêtés par les préjugés, la violence ou la superstition : tel était le tableau général de cette Europe, aujourd'hui si heureuse par ses sciences, ses arts, ses fabriques et son commerce.

D'ailleurs, d'autres causes aussi puissantes que le climat agissent sur l'homme et modifient son génie, ses facultés, ses pensées, ses désirs et ses actions : tels sont l'instruction, le gouvernement et les idées religieuses. Ces causes étaient presque les mêmes pour toutes les nations européennes. Excepté le royaume de Cordoue, elles suivaient tou-

tes la loi de Jésus, plus ou moins altérée par l'ignorance, ou voilée par l'intérêt et les passions humaines. Leurs habitudes étaient partout celles que leur avaient transmises ces hommes du Nord, ces guerriers féroces sortis des forêts de la Germanie, ou d'autres pays boréaux et sauvages, pour conquérir l'empire romain. Leurs gouvernements présentaient presque dans toutes les régions un roi électif, des chefs plus ou moins dépendants des vassaux héréditaires plus ou moins puissants, des guerriers composant les assemblées générales, des prélats et des abbés, riches propriétaires et membres de ces mêmes assemblées législatives, des artisans ou des serfs répandus dans les villes et les campagnes, plus ou moins asservis, plus ou moins privés des droits les plus sacrés; et par-dessus toutes ces contrées s'étendaient des nuages également épais, amoncelés par l'ignorance et par l'erreur.

Nous voyons recommencer en Espagne, vers 932, ces incursions terribles, ces expéditions de Barbares qui ravageaient d'immenses pays, en brûlaient les maisons, en démolissaient les villes, en détruisaient les récoltes, en massacraient les habitants, ou les emmenaient chargés de chaînes, lorsqu'ils ne savaient pas ou ne pouvaient pas conserver les pays dans lesquels ils avaient pénétré. L'art de piller, d'incendier et d'anéantir était pour ainsi dire, alors le seul art de la guerre.

Don Ramire, de l'avis des grands, entre dans les états d'Abdérame, roi de Cordoue, par le pas-

sage appelé *port de Guadarama*, prend d'assaut la ville de Madrid, passe au fil de l'épée ou fait esclaves ceux qui la défendaient, saccage les environs de Tolède, et rentre triomphant dans son royaume.

(933) Abdérame, l'année suivante, envoie une armée en Castille. Don Ramire, à la tête des comtes de Castille, et suivi d'un guerrier fameux dans les fastes historiques et dans les ouvrages poétiques de l'Espagne, Ferdinand Gonzalès de Lara, rencontre l'armée musulmane près d'Osma. Les mahométans sont battus, massacrés ou réduits en servitude; leur camp est pillé.

En 934, ce même don Ramire, encouragé par la victoire, attaque les Maures de l'Arragon, saccage toutes les villes, et oblige le musulman Aben-Ahia, qui gouvernait cette province, de le reconnaître pour son suzerain. Abdérame menace Aben-Ahia de toute sa colère, et lui promet de l'aider de toute sa puissance. Ce gouverneur ou vice-roi se soumet de nouveau à son autorité. Le roi de Cordoue fait commettre de nouveaux dégâts dans les états de Ramire. Mais en 938, il conçoit un plus grand dessein : il réunit toutes ses forces; il rassemble une nombreuse armée; il appelle à son secours les musulmans des rivages africains; il fait venir les troupes de l'Arragon; il va commander lui-même ses guerriers; il voit sous ses drapeaux, suivant quelques auteurs, jusques à cent cinquante mille combattants. Il veut délivrer à jamais les contrées musulmanes des incursions des chrétiens,

anéantir la monarchie des Asturies et de Léon, et réduire toute la péninsule sous l'étendard de l'islamisme.

Don Ramire voit tout le danger qui menace son royaume; les plus grands efforts peuvent seuls le sauver de sa perte. Il convoque tous ses guerriers; il demande des auxiliaires à don Garcie, roi de Navarre, dont il avait épousé la sœur dona Thérèse Florentine; il réunit autour de lui de nombreuses légions de Léonois, d'Asturiens, de Galiciens, de Portugais, de Castillans, de Biscayens, de Navarrois; il visite le tombeau de Saint-Jacques de Compostelle; il promet de riches dons à l'église qui renferme ce tombeau, s'il revient victorieux. Il se met en campagne, et après divers évènements, il se trouve auprès de Simanças, sur les bords du Douro et à peu de distance de Valladolid, en face des musulmans commandés par Abdérame. Le hasard des combats va décider de la possession de l'Espagne septentrionale.

Abdérame était campé près de l'endroit où la rivière de Puiserga se jette dans le Douro. Cette bataille mémorable fut terrible. La victoire est long-temps disputée; elle se décide enfin pour les chrétiens. La campagne est jonchée de cadavres de Maures. Plusieurs mahométans sont faits prisonniers. Abdérame veut rallier son armée auprès de Salamanque. Ramire accourt, l'attaque, le bat une seconde fois, l'oblige de s'enfuir avec vitesse quoique blessé, disperse les restes de ses troupes, pille son camp, et revient à Léon à la tête de sol-

dats chargés de bijoux, d'habits, d'or, d'argent, et tenant dans les fers un grand nombre de prisonniers.

Le roi de Léon aurait voulu continuer la guerre; mais Abdérame demandait la paix, les chrétiens la désiraient. Les comtes de Castille avaient refusé de reprendre les armes; Ramire avait été contraint de les punir de leur désobéissance : il crut devoir accepter cette paix, l'objet de tant de vœux, et pour ramener dans ses états le calme et l'union (940), il maria son fils aîné, don Ordogno, avec la fille du comte de Lara et d'une princesse de Navarre.

(941) La paix conclue entre Ramire et Abdérame devait durer jusqu'en 949. Pendant huit ou neuf années de tranquillité, on ne voit que des monastères fondés ou dotés par le roi, les comtes, les gouverneurs, les grands vassaux, dans le royaume de Léon et dans celui de Navarre.

(949) A peine la dernière année de la paix était-elle terminée, que Ramire persuada aux états de recommencer les hostilités contre les musulmans. Ils désiraient de nouvelles richesses, de nouveaux esclaves; il leur fallait de nouveau envahir, massacrer, faire des captifs et piller.

Le roi de Léon entra dans le bassin du Tage, battit les troupes qu'Abdérame envoya contre lui, revint dans sa capitale avec un butin immense et plusieurs milliers de captifs; mais il y succomba sous une maladie qui devint bientôt mortelle (950); et l'assemblée générale, composée des grands et des prélats, qui seuls jouissaient alors des droits

de la nation, proclama son fils aîné, don Ordogno, le gendre du comte de Lara.

Don Sanche, frère cadet du nouveau roi, prit les armes pour réclamer une part dans la succession de son père. Il fut secondé par le roi de Navarre, et même par le comte de Lara, beau-père d'Ordogno. Les intérêts privés, ou plutôt des passions particulières, l'emportèrent sur l'intérêt général. Heureusement pour les royaumes des chrétiens, Abdérame ne profita pas de leurs divisions. Si ces guerres civiles avaient duré, la péninsule espagnole tout entière aurait reconnu l'islamisme.

Ordogno III opposa une grande résistance aux efforts de son frère; il le contraignit à renoncer à sa coupable entreprise, et irrité contre son beau-père, il lui renvoya sa fille, dona Uraque, et se maria avec Elvire, la fille d'un des grands de Galice.

Abdérame était vieux, il ne pouvait tenir que d'une main débile l'épée de Cordoue. Ordogno recommença ces horribles incursions, que nous avons vues tant de fois ensanglanter l'Espagne; il ravagea tout le Portugal jusques à Lisbonne, prit d'assaut cette ville, massacra ou fit prisonniers les Maures, n'osa pas ou ne voulut pas garder sa conquête, et revint comme un chef de brigands au milieu de ses montagnes, couvert de sang et chargé de richesses.

(953) Le comte de Lara cherchait depuis longtemps à se rendre indépendant dans la Castille,

qu'il gouvernait. Ordogno, de retour de ses pirateries, marcha contre lui. Ferdinand Gonzalès se soumit, prêta un nouveau serment de fidélité, et avant peu de temps gagna une bataille mémorable contre les musulmans.

(954) Ordogno mourut quelques mois après cette victoire de son général. Son frère, don Sanche, accourut de Navarre où il s'était retiré (955). Les principaux du royaume le reconnurent; mais quelques grands et le comte de Lara, qui espéra d'être plus heureux contre don Sanche que contre Ordogno III, se liguèrent contre lui. Don Sanche fut obligé de se réfugier de nouveau en Navarre.

(957) Cependant les grands du royaume se divisèrent. Ceux de Galice voulaient réserver le trône pour le jeune don Bermude, fils d'Ordogno III et de la Galicienne Elvire. Le comte de Lara désirait de faire passer la couronne sur la tête d'un autre Ordogno, fils d'Alphonse surnommé le Moine, et de lui faire épouser sa fille dona Uraque, celle que le feu roi avait répudiée. Le comte d'Alava tenait pour don Sanche; Ferdinand Gonzalès obligea ce don Sanche à se réfugier dans les états du roi de Cordoue; et ce qu'il est bon de remarquer, pour faire voir de quelle réputation jouissaient les Maures relativement à la culture des sciences, et particulièrement de la médecine, c'est que l'année suivante ce fut à Cordoue que don Sanche alla chercher des conseils et trouva d'heureux secours contre une maladie grave que les médecins de son pays regardaient comme incurable.

Mais pendant que ce prince était dans les états d'Abdérame, le comte de Lara exécuta son projet, fit couronner Ordogno IV, lui donna pour épouse sa fille dona Uraque, et s'empara de l'autorité. Le nouveau roi s'était cependant réservé un assez grand pouvoir pour exercer la tyrannie la plus odieuse. Les vœux des grands et du peuple, accablés sous sa cruelle domination, se tournèrent vers Sanche. Il conçut l'espoir de remonter sur le trône de son frère, et ce fut au roi même de cette ville de Cordoue, où il venait de recouvrer la santé, qu'il s'adressa pour réunir les forces nécessaires au succès de ses espérances.

Abdérame lui donna une armée à la tête de laquelle don Sanche s'avança vers le royaume de Léon. Le roi de Navarre réunit plusieurs guerriers à ceux d'Abdérame. A mesure que les étendards du Christ et ceux de l'islamisme, flottant autour de don Sanche, s'approchaient de la capitale du royaume, les villes ouvraient leurs portes, les habitants accouraient au-devant de celui qui venait les délivrer de la tyrannie. Ordogno IV, accompagné de sa femme Uraque, se hâta de traverser les montagnes et d'aller se cacher dans les Asturies; mais n'y voyant bientôt que des partisans de don Sanche, il passa dans la Castille, arriva à Burgos, y fut séparé de sa femme, chassé honteusement, et ne parvint qu'avec la plus grande peine au milieu des musulmans de l'Arragon, où il périt de misère.

Le comte de Lara, qui avait voulu s'opposer aux

troupes du roi de Navarre, fut battu, fait prisonnier et conduit à Pampelune (960). Don Sanche consentit cependant à le voir revenir en Galice, à la prière de don Garcie, dont la sœur avait épousé le comte de Lara.

(961) Il avait renvoyé avec de riches présents les Maures qui l'avaient aidé à recouvrer sa couronne. Mais peu de temps après le retour de ces musulmans dans l'Andalousie, leur roi Abdérame, l'ami de don Sanche, mourut et fut remplacé par son fils Alacan.

Pendant le règne de cet Abdérame, l'empire des musulmans dans la Mauritanie, ou Afrique septentrionale, avait acquis une bien grande étendue. En 946, Ismaël-Abou-Taher avait succédé à son père, et devenu mahadi ou directeur des fidèles, il avait pris le nom d'Almanzor. Il fit de grandes conquêtes en Égypte; il y fonda la ville de Mansourah ou de Massoure. Son fils Moëz le Dinillah, ou le Dinallah, lui succéda en 953.

Les Fatimites faisaient un commerce considérable sur la Méditerranée. Abdérame III fut jaloux de leur succès: il fit attaquer leurs vaisseaux par les siens. La flotte de Moëz battit la sienne. Le roi de Cordoue demanda la paix.

Cependant on avait vu quatre khalifes occuper successivement la chaire de Bagdad: trois en avaient été précipités dans les fers; l'autre s'était donné un maître, et, par lâche ineptie, avait préparé la puissance d'un peuple dont les destinées devaient avoir une si grande influence sur celles de l'Europe.

En 932, Munès, ce général dont les armes avaient eu tant de succès en Égypte, et qui, révolté ensuite contre le khalife Moktader, avait livré une bataille dans laquelle Moktader avait péri, plaça sur le trône Kaher, frère du khalife dont la tête venait de rouler à ses pieds.

L'avarice de Kaher le porte à commettre d'horribles cruautés envers tous ceux qui paraissaient avoir acquis des richesses sous le dernier règne, et même contre sa mère. Les musulmans s'indignèrent: Munès rougit de son ouvrage; il conspira contre le khalife.

La conjuration est découverte, mais Munès et ses partisans ont déjà pris les armes; on n'ose les leur arracher, et ils ne veulent les déposer qu'après avoir vu leurs vies et leurs fortunes garanties.

Kaher viole néanmoins sa promesse: Munès et plusieurs chefs insurgés avec lui sont trahis et immolés. Leurs têtes sanglantes exposées sur les murs du palais irritent les musulmans; de nouveaux insurgés surprennent le khalife, lui crèvent les yeux, le déposent, le jettent dans un cachot, d'où il ne sort, au bout de quelques années, que pour aller mendier à la porte de la grande mosquée; et l'on proclame successeur du prophète, Rhadi-Billah, fils de Moktader et neveu de Kaher.

Voyez cependant les mêmes causes produire les mêmes effets sur les bords du Tigre et de l'Euphrate que sur ceux de la Seine, et les maires du palais des descendants de Clovis se montrer bientôt sous un autre nom dans les murs de Bagdad.

Rhadi ne se sent pas la force de tenir le glaive de l'islamisme; il l'abandonne à Mohammed-Ebn-Raïk; il crée pour lui une place nouvelle; il le nomme *émir-ol-omara*. Il lui donne, pour ainsi dire, la toute-puissance; il lui cède toute l'autorité temporelle dont jouissaient encore les khalifes de Bagdad. Et avant d'aller plus avant, pour bien comprendre les grands évènements qui doivent agiter l'Asie Mineure et réagir sur l'Europe, jetons les yeux sur les provinces, ou plutôt sur les vastes contrées qui ne reconnaissaient plus le pouvoir temporel des khalifes.

L'Irak arabique obéissait à Mohammed-Ebn-Raïk. Trois jeunes gens pleins d'ardeur, de force et de courage, fils d'un simple pêcheur qui leur avait souvent répété qu'ils descendaient des Sassanides et qu'ils étaient arrière-neveux de Sapor et de Khosrou, avaient conçu le projet audacieux de conquérir le trône de leurs ancêtres, et après avoir réuni sous leurs enseignes un grand nombre d'aventuriers valeureux, ils étaient parvenus à établir leur domination sur une grande partie de la Perse. Leur père portait le nom de Bujah; on les avait désignés sous celui de *Bujides*, ou *Bouhides*. L'un d'eux, nommé Amadaldoula, commandait à la Perse proprement dite; son frère Racnoddaula régnait sur les montagnes de la Perse et sur l'ancien pays des Parthes. Le Khorasan et la Transoxane obéissaient à la dynastie des Sémanides. Les Dilémites gouvernaient le Tabristan, le Giorgian et le Mazandéran. La Syrie et l'Égypte reconnaissaient pour

leur souverain Mohammed, fils de Tagaï. Les Fatimites étaient entièrement indépendants dans l'Afrique septentrionale, ainsi que dans la Sicile; et le roi de Cordoue ne reconnaissait plus de supérieur.

Le khalife de Bagdad n'avait conservé que le droit d'être nommé dans les prières publiques de quelques unes des grandes régions que nous venons de parcourir, et de donner l'investiture à leurs princes, que l'on nommait sultans.

Rhadi ne se contente pas de créer cette place d'émir-ol-omara, qui ne lui laissait aucun pouvoir réel. On dirait qu'il craignait de n'avoir pas assez dégradé et asservi son trône; il saisit la première occasion de consolider le siége redoutable qu'il avait élevé au-dessus de sa chaire, et à peine Mohammed-Ebn-Raïk fut-il mort, qu'il donna sa dignité à un Turc nommé Jahkem.

En 940, Ibrahim, fils du khalife Moktader, succéda à Rhadi son frère, et prit le nom de Motaki. Deux ans après Jahkem cessa de vivre. Les Turcs voulurent contraindre le khalife à donner à un autre de leurs compatriotes la place de premier vizir ou de vizir suprême. Motaki, ne pouvant résister à leurs violences, se sauva à Mosul, auprès de Nasser-Aldoulet, qui le reçut avec de grands honneurs, le ramena à Bagdad, et parut y avoir rétabli son autorité; mais les Turcs recommençant bientôt de faire valoir leurs terribles prétentions, Motaki se crut obligé de nommer émir-ol-omara Tozun, leur général (943).

Fatigué bientôt de la tyrannie de cet émir tout-puissant, il veut le destituer; Tozun a l'audace de le traiter comme un rebelle, et le chasse de Bagdad. Le khalife va en Égypte, où il est reçu avec indifférence. Trompé dans son attente, il négocie avec l'émir. Tozun l'engage à revenir à Bagdad; mais à peine Motaki est-il dans ses mains qu'il est déposé, et qu'on lui fait crever les yeux. On proclame à sa place Mostaksi, neveu du malheureux khalife, et qui s'empresse de confirmer Tozun dans sa haute dignité.

L'émir cesse bientôt de vivre, mais la puissance du khalife est tout-à-fait anéantie, il ne dispose plus du rang suprême du vizir. Tozun, avant de mourir, l'avait transmis au Turc Zaïrac.

Ce nouveau ministre, plus violent que son prédécesseur, souleva contre lui les habitants de Bagdad; ils implorent le secours de Moezzodoullah, le chef ou le prince des Bochides de Perse. Moezzodoullah se hâta de se rendre à Bagdad, en chassa l'émir et tous les Turcs auxquels le vizir commandait; mais au lieu de rendre au khalife l'autorité qu'il venait d'enlever à Zaïrac, il la retint pour lui-même, et ne trouvant pas le khalife assez docile, le chassa de la chaire de Mahomet, l'enferma dans une prison, lui fit crever les yeux, suivant un affreux et barbare usage, et éleva sur le trône Mothi, un des cousins de Mostaksi.

(946) Pendant que ces crimes souillaient le palais de Bagdad, les mêmes passions ensanglantaient celui de Constantinople.

Constantin VI, dit Porphyrogénète, occupait encore le trône d'Orient; mais nous avons vu qu'il l'avait partagé avec son beau-père, Romain-le-Capène, cet Arménien qui avait été *drungaire*, ou grand amiral de l'empire. Étienne et Constantin II, fils de Romain-le-Capène, avaient reçu le titre de césars, comme leur frère Christophe qui était mort, et l'on comptait encore quatre empereurs d'Orient ou de Constantinople.

Dès 927, Romain avait obligé les Bulgares à lui demander la paix, et avait donné sa petite-fille en mariage à leur roi. Il avait remporté de grands avantages sur les Turcs, qui, non contents de gouverner l'empire des khalifes, avaient plusieurs fois attaqué les provinces asiatiques de l'empire d'Orient. En 941, ses généraux avaient, dans le Pont-Euxin, gagné une grande bataille contre la flotte des Russes. Il était aimé du clergé, auquel il avait fait de grands présents, et dont il avait enrichi les temples; et cependant, en 944, son fils Étienne, osant porter sur lui une main parricide, eut l'audace de le faire enlever du palais, et conduire dans une île où Romain finit ses jours dans un cloître.

Constantin avait partagé le crime de son frère; mais ces deux grands coupables voyaient encore Constantin-Porphyrogénète présenter un obstacle à leur ambition. Un nouveau crime ne les effraya pas; ils conspirèrent contre Constantin VI. Cette fois leur forfait ne fut pas suivi de succès; ils furent arrêtés, convaincus, et trouvèrent dans l'exil un bien faible châtiment.

(945) Constantin cependant ne peut pas, ou ne veut pas tenir les rênes de l'empire; il les confie à son épouse Hélène, la fille de Romain-le-Capène. L'impératrice, digne sœur des deux frères parricides, accable les peuples d'impôts, et cédant à son insatiable avarice, met tout à prix d'argent. Et que l'on ne cesse de remarquer en frémissant quelle est la déplorable destinée des rois et des nations dont les droits ne sont garantis par aucune loi fondamentale et sacrée. Le crime le plus horrible va de nouveau porter la mort sur le trône. Le fils de Constantin VI, séduit par la trop coupable Théophanon, son épouse, donne à son père et à son souverain un poison dont l'empereur meurt quelque temps après, en 959.

Quel affreux rapprochement nous allons faire! C'est à ce monstre nommé Romain, que Constantin, dont on a conservé plusieurs ouvrages, avait adressé le traité qu'il avait composé sur l'art de gouverner.

Romain II, dit le Jeune, n'avait en effet que vingt ans lorsqu'il succéda à son père, qui l'avait associé à l'empire onze ans auparavant. Un exécrable attentat lui avait donné la pourpre; il prostitua au milieu de honteuses débauches cette pourpre teinte de sang, pendant que ses généraux, Nicéphore et Léon Phocas, remportaient des victoires sur les Sarrasins et sur les Russes. Il mourut de ses excès, en 963.

La coupable Théophanon, sa veuve, fut déclarée régente et tutrice de Basile et de Constantin II,

jeunes enfants de Romain II; mais peu de mois après l'armée proclama empereur le grand capitaine qui l'avait si souvent conduite à la victoire. Le patriarche Polyeucte couronna Nicéphore Phocas à Constantinople, au mois d'août 963. Théophanon eut l'impudence d'offrir sa main au nouvel empereur; et l'on ne sait par quelle politique Nicéphore accepta cette main qui avait préparé pour Constantin Porphyrogénète un breuvage mortel. Comme on pouvait déjà prévoir la destinée vers laquelle le poussait son aveugle ambition!

Au milieu de tant de crimes, de bouleversements, de tyrannies et de calamités, on vit cependant paraître une faible lueur qui semblait annoncer le retour des lumières et le réveil de la civilisation. Ce Constantin Copronyme, l'esclave de sa femme, mais qui aurait pu être un grand monarque s'il avait eu plus de force dans le caractère, montra plus d'activité et de constance qu'on aurait pu le croire, dans le projet qu'il osa former de ranimer les sciences, les lettres et les arts au milieu de la Grèce si dégénérée, et de plusieurs autres provinces de son empire. Il fit rechercher avec soin les meilleurs écrits des anciens, les fit copier, extraire, commenter, réunir dans de vastes édifices où les curieux et les hommes avides de s'instruire pouvaient les lire et les étudier. Il attirait dans ses états, il appelait autour de son trône, ceux qui se distinguaient dans la carrière des lettres; il les encourageait par ses récompenses, il les animait par son exemple. On a de lui la Vie de l'empereur Ba-

sile, son aïeul, un Discours sur la manière de ranger une armée de terre et une flotte en ordre de bataille; deux Livres sur les provinces d'Orient et d'Occident, que l'on peut considérer comme un tableau de l'empire de Constantinople sous son règne; et ce Traité sur l'art de gouverner, qu'il avait adressé à son fils dénaturé, et dans lequel, après avoir recherché l'origine de plusieurs nations, il traite de leur puissance, de leurs progrès, de leurs révolutions, de leur décadence, de la succession de leurs chefs ou de leurs princes.

Eutichius, patriarche d'Alexandrie, cultivait avec succès ce qu'on pouvait savoir à cette époque, et dans une contrée musulmane, de physique et de philosophie. Il composait des annales en arabe.

Vers le même temps on voit fleurir dans l'Occident un écrivain recommandable par son savoir comme par ses vertus, Rathère, ou Rathier, évêque de Vérone, auteur de plusieurs ouvrages de piété et de morale, bien remarquables au milieu de mœurs d'autant plus dissolues, que les peuples étaient ignorants et barbares; Luitprand, évêque de Crémone, à qui l'on doit l'histoire de son temps; Wittekind, religieux de l'abbaye de Corvey, qui a composé aussi une histoire des mêmes époques; et Rhoswithe, religieuse de Gandersheim, auteur d'une chronique et de poésies latines.

Mais ce qui n'eut pas une légère influence sur les études, les recherches, l'érudition, la culture des lettres et l'accroissement des connaissances, fut

la réforme opérée par Odon, abbé de Cluny. Les moines de l'ordre de Saint-Benoît étaient plongés dans la plus grande ignorance. On a prétendu que leur règle même leur était inconnue; leur discipline se relâchait de jour en jour. Odon parvint à les réformer. Il leur donna de nouveaux règlements, les ramena à un meilleur emploi du temps, non seulement leur prescrivit des rites nouveaux, mais encore leur inspira ce goût du travail et de l'étude qu'ils n'auraient jamais dû perdre; et ses efforts eurent tant de succès, et ces succès eurent tant de célébrité, que la nouvelle règle de Cluny produisit bientôt d'heureux fruits dans presque tous les monastères de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie.

Ce fut vers l'époque dont nous terminons l'esquisse que l'on découvrit dans les Vosges, et que l'on exploita avec avantage les mines d'argent nommées d'Achery, et voisines de celles de Sainte-Marie. Nous devons aussi faire remarquer, comme des restes des usages des anciens Romains, et des preuves des communications de l'Europe avec l'Asie, l'Égypte et les contrées musulmanes du nord de l'Afrique, qu'en 951 on vit deux lions parmi les présents envoyés par Hugues-le-Grand au roi de Germanie, et que, d'après diverses chroniques, on employait vers le même temps des chameaux ou des dromadaires pour transporter des vivres, des marchandises, ou d'autres fardeaux plus ou moins pesants, et plus ou moins précieux.

ONZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 962 JUSQUES EN 987.

Lothaire portait le titre de roi de France; mais Hugues-Capet était plus roi que lui. Lothaire avait reçu de la nature un tempérament robuste et une grande force de corps; son esprit était vif; on louait son activité; sa bravoure était digne d'un roi des Français. Mais n'ayant ni suite dans ses projets, ni constance dans ses entreprises, ni fidélité dans l'observation des traités, il ne pouvait ni gouverner son royaume, ni le faire respecter des étrangers.

La puissance de Richard, duc de Normandie, lui inspirait des alarmes. Lothaire chercha à la détruire, ou du moins à la diminuer. Il employa des moyens indignes d'un monarque et d'un Français; il eut recours à la perfidie. Il montra sa faiblesse; il augmenta le nombre de ses ennemis; il accrut l'influence de celui qu'il redoutait.

On a écrit que, cédant aux lâches conseils de sa mère Gerberge et de son oncle Brunon, l'archevêque de Cologne et l'archiduc de la haute et de la basse Lorraine, il avait engagé Thibaut, comte de Chartres, à faire la guerre à Richard. Le duc

de Normandie repoussa vigoureusement Thibaut. Le roi déclara qu'il allait prendre les armes pour venger son vassal. La reine mère feignit de demander du secours à l'archiduc de Lorraine. Brunon dit qu'il voulait être médiateur entre Lothaire et le duc de Normandie. Il se rendit à Amiens, où la reine et le roi devaient avoir une entrevue avec Richard. Le prince normand approchait de la ville, lorsque, ayant appris par deux vassaux du comte de Chartres, qu'il devait être arrêté à la cour de Lothaire, il se hâta de revenir dans ses états. Furieux contre Lothaire, Brunon et la reine Gerberge, il ne néglige rien pour leur susciter des ennemis. Il parvient à se liguer avec Hugues-Capet. Cette alliance arrête tous les projets de Lothaire; mais Richard, qui ne respire que vengeance, fait ravager par une troupe d'aventuriers danois le comté de Chartres : les hameaux sont brûlés; les habitants chargés de fers. Thibaut s'humilie, implore la clémence du vainqueur; Richard le reçoit à la tête de son armée et lui pardonne.

Lothaire, qui ne peut résister au duc de France et à celui de Normandie, envoie demander la paix à Richard. Une conférence a lieu entre le roi et ce prince; ils promettent de tout oublier; leur réconciliation est scellée par des présents : mais Hugues et Richard sont plus puissants que jamais, et le trône de Lothaire est détruit dans sa base.

Le roi s'était cru obligé de faire sa paix avec Richard; mais il conservait un ressentiment secret contre ceux qui s'étaient liés avec le duc de Nor-

mandie, ou qui avaient refusé de marcher contre lui. Il n'aurait osé songer à attaquer Hugues, si puissant par ses états, par ceux de son frère le duc de Bourgogne, et encore plus par l'affection des Français; mais il crut pouvoir punir Arnoul comte de Flandre, qui n'avait pas voulu conduire ses troupes contre le duc de Normandie. Il marcha contre lui, prit Arras, et allait poursuivre ses succès, lorsque Richard obtint qu'il accordât la paix au comte de Flandre, et qu'il se contentât d'une partie de ses conquêtes.

Peu de temps après cet arrangement, Lothaire désira de trouver dans une alliance avec l'empereur Othon-le-Grand un appui contre les forces de Hugues et de Richard, dont il se croyait si loin de pouvoir balancer la puissance. Il se rendit à Cologne, chez son oncle l'archevêque, et eut une entrevue avec l'empereur. On arrêta dans cette conférence le mariage du roi des Français avec Emma, fille de Lothaire II, roi d'Italie, et d'Adélaïde, seconde femme d'Othon. Lothaire suivit l'empereur à Ingelheim, où les fêtes de Pâques furent célébrées avec solennité; et, en 966, Emma vint en France, où le roi l'épousa.

Quelques années s'écoulèrent. Charles, frère du roi, et qui n'avait reçu aucune souveraineté, atteignait sa vingt-quatrième année. Le désir du pouvoir le séduisit; il manqua de prévoyance et de politique; il oublia le caractère et le noble orgueil des Français. Othon II, fils de l'empereur Othon-le-Grand, avait succédé à son père sur le trône de

Germanie. Charles s'adresse à cet Othon II, dont il était cousin; il en obtient la Lorraine; et, indigne de l'honneur d'être le premier prince du sang de France, il fait hommage à Othon de ses nouveaux états, et se déclare son vassal. Lothaire veut annuler une cession qui l'offense; il ne veut plus de l'alliance d'Othon; il se met en campagne, et s'avance avec tant de célérité vers Aix-la-Chapelle, où Othon, sans méfiance, tenait sa cour, que, surpris au moment de se mettre à table, l'empereur n'a que le temps de monter à cheval et de se sauver au-delà du Rhin.

Othon rassemble une armée nombreuse, pénètre en France par la forêt des Ardennes, ravage la Champagne, arrive jusque sous les murs de Paris, se campe sur Montmartre, et se croit déjà possesseur de la ville dont il forme le siége. Mais Lothaire était dans la place assiégée; et Hugues-Capet, duc de France et comte de Paris, défendait avec le roi la capitale de ses états. Othon désespère de prendre la ville; il reprend la route de l'Allemagne. Hugues, libérateur de l'Ile-de-France, poursuit les Germains, atteint leur arrière-garde sur les bords de l'Aisne, en détruit une partie, et contraint l'autre à s'enfuir vers les Ardennes. Les Français célèbrent sa victoire, et une haine implacable s'élève dans leurs cœurs contre Charles, qui a attiré les Germains dans sa patrie, et l'a, pour ainsi dire, livrée à leurs ravages. Dès ce moment ce prince si inconsidéré perd, en quelque sorte, tous ses droits au trône de ses pères.

La Lorraine cependant resta à Charles; en vain Hugues-Capet et Henri, son frère, devenu duc de Bourgogne, voulaient la conquérir et la réunir à la France. Lothaire, léger, inconséquent, et peut-être jaloux des sentiments de la nation pour Hugues-Capet, dérange ce plan, craint de continuer la guerre, fait un traité avec Othon II en 980, lui cède la Lorraine, que l'empereur laisse à Charles, le frère de Lothaire, et Hugues et Henri ne peuvent que réclamer hautement contre cette cession.

Lothaire, dès 978, avait déjà fait couronner à Compiègne son fils Louis, quoique ce jeune prince n'eût encore que dix ou onze ans. Il redoutait trop le caractère ambitieux de son frère Charles, pour ne s'être pas pressé d'assurer à son fils l'assentiment de la nation, qui seul pouvait le maintenir sur le trône. En 982, Louis n'avait encore que quatorze ou quinze ans, et néanmoins Lothaire désira de le voir marié. Il lui donna pour épouse Blanche, fille d'un des grands d'Auvergne et par conséquent du duché d'Aquitaine, dont l'Auvergne faisait alors partie.

Les craintes que l'ambition de Charles et son esprit d'intrigue avaient inspirées à Lothaire, ne parurent que trop fondées. Deux ans après le mariage du jeune Louis, Charles recommença ses manœuvres. Attendant tout de l'empereur et des Germains, croyant surtout ne pouvoir conserver que par leur secours le duché de Lorraine, pour lequel il avait eu la lâcheté de se déclarer vassal d'un prince étranger à la France, il ne négligea

rien pour faire reconnaître de la manière la plus solennelle la suzeraineté d'Othon III, successeur d'Othon II, sur cette Lorraine que l'empereur lui avait cédée. Il mit en mouvement tous ses partisans; il parvint, au mépris de l'autorité royale, à convoquer une assemblée prétendue nationale dans le palais de Compiègne, où il se rendit avec les princes de Vermandois et les grands vassaux qu'il avait séduits. C'est à cette assemblée que se rapporte une lettre citée par plusieurs historiens, adressée par Gerbert, alors écolâtre de l'église de Reims, à Diederric ou Thierry, évêque de Metz, supposée par erreur écrite après la mort de Lothaire, et regardée à tort comme relative à une assemblée tenue en faveur de Louis, fils et successeur de ce même Lothaire. C'est par cette lettre que l'on voit que Hugues-Capet, fidèle à sa patrie, empressé de déjouer les complots de Charles qui la trahissait, et voulant dissoudre l'assemblée qui les favorisait, se hâta de marcher sur Compiègne, à la tête de six cents hommes. A son approche, dit Gerbert, l'assemblée, qu'il appelle le parlement, s'est dissipée; tout a pris la fuite, et le duc Charles, et le comte Reinchard, et les princes de Vermandois.

Combien le nouveau crime de Charles augmenta l'indignation des Français contre lui!

Vers l'époque de cet évènement si important pour la France, Lothaire crut devoir profiter de la minorité d'Othon III et des troubles de l'Allemagne, pour recouvrer la Lorraine, et ôter à son frère rebelle une puissance qui l'effrayait pour lui

et pour son fils Louis. Il entre dans cette Lorraine, l'objet de tant de guerres. Le comte Godefroy l'oblige de lever le siége de Verdun ; mais peu de temps après il bat Godefroy, le fait prisonnier ainsi que Sigefroy, oncle du comte, et plusieurs autres vassaux : Verdun lui ouvre ses portes. Cette guerre n'eut aucune suite importante. (985) Dès l'année suivante le roi passa la Loire pour aller chercher lui-même Blanche d'Aquitaine, qui ne pouvant supporter le jeune Louis son époux, l'avait abandonné, et s'était retirée dans sa famille. (986) Peu de temps après son retour, il mourut à Reims, ne laissant d'autre enfant que ce Louis qu'il avait associé à la royauté. Sa femme Emma s'était déshonorée par sa conduite scandaleuse avec Adalbéron, évêque de Laon ; on l'accusa d'avoir attenté aux jours de son époux et de l'avoir empoisonné.

Lothaire, avant de mourir, recommanda son fils à Hugues-Capet, au plus puissant des Français, au seul qui pût le défendre. Hugues-Capet fut fidèle à Louis V et à la mémoire de Lothaire.

Louis avait à peine dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône ; il avait toujours montré du courage. Aidé des conseils de Hugues, et soutenu par son immense influence, il aurait pu régner avec gloire ; mais il ne survécut à son père que de quinze mois. Le chagrin que lui donna Blanche d'Aquitaine, revenue malgré elle auprès de lui, rendit bien malheureux ses derniers jours, que cette même Blanche fut soupçonnée d'avoir abrégés par le poison. Quelle destinée que celle des deux der-

niers rejetons couronnés de la race de Charlemagne !

Il restait des descendants de ce grand empereur, Charles, frère de Lothaire et oncle de Louis V; mais les Français l'exécraient. On ne voyait en lui qu'un transfuge, qu'un vassal des ennemis de la France, qu'un lâche qui avait avili le sang royal, qu'un traître qui avait introduit jusque sous les murs de Paris les troupes dévastatrices des Germains. Hugues-Capet, au contraire, deux fois libérateur de sa patrie, aimé de sa nation, redouté des grands vassaux, estimé de tous, était le fils d'un grand homme, le petit-fils et le petit-neveu de deux princes qui avaient porté avec honneur la couronne de France, l'arrière-petit-fils du fameux Robert-le-Fort, comte d'Anjou, et descendait, suivant plusieurs chroniques et plusieurs diplômes, de Childebrand, frère de Charles-Martel, et bisaïeul de Robert-le-Fort. Sa mère était fille de Henri-l'Oiseleur, roi de Germanie; son frère Henri était duc de Bourgogne; il possédait les immenses domaines des célèbres abbayes de Saint-Denys, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Martin de Tours.

Duc de France, comte de Paris et d'Orléans, il crut le moment arrivé d'arracher la France à l'anarchie dévorante, et de ceindre le diadème royal que Hugues-le-Grand n'avait pas voulu prendre, mais qui avait appartenu à Eudes son grand-oncle, et à Robert son aïeul. Habile à profiter des circonstances et des vœux des Français, qui espéraient trouver en lui un refuge contre de grands vassaux dont le pouvoir les écrasait, il se hâte de convo-

quer à Noyon les vassaux de ses états particuliers et les grands du royaume sur l'assentiment desquels il pouvait le plus compter, et qui étaient assez près de l'Ile-de-France pour se réunir promptement autour de lui. Les membres de cette assemblée excluent du trône Charles, qu'ils ne regardent que comme l'allié de leurs ennemis naturels, et élisent Hugues-Capet pour roi des Français.

L'élection de Hugues plut au peuple, qui aimait celui qui avait délivré Paris et battu les ennemis de la France; et bientôt après il fut conduit à Reims, où il fut sacré et couronné.

L'archevêque de Reims était Adalbéron, frère de ce Godefroy, comte de Verdun, partisan de Charles, et que Lothaire avait fait prisonnier. Il n'aimait pas Hugues-Capet, qui retenait son frère dans la captivité; mais il cède à la nécessité; il répand l'huile consacrée sur le front de Hugues, et lorsque Charles, quelque temps après, lui reproche cette obéissance qu'il regarde comme une trahison, « Qui étais-je, lui écrit-il, pour donner moi seul » un roi aux Français? C'est ici une affaire publique » et non particulière. »

Hugues, avant de recevoir la couronne, promet de ne régner que d'après les lois; il réunit au domaine particulier du roi, qui ne consistait plus que dans quatre ou cinq villes et dans leurs territoires, le duché de France, le comté d'Orléans et celui de Paris où il fixe son séjour, à l'exemple de Clovis et d'autres rois de la première race.

Devenu roi des Français, il sent tous les devoirs qui lui sont imposés; il prévoit toutes les précautions que la prudence devra lui commander. Heureusement pour le succès de ses vues, il ne peut prendre les unes qu'en remplissant les autres.

Il est convaincu qu'il doit tendre à faire revivre les droits de ce peuple qui le voit avec tant de plaisir chargé de le défendre, de le protéger, de faire son bonheur, et à se garantir de la puissance redoutable, arbitraire et anarchique des grands vassaux, ennemis naturels d'une couronne dont ils ont disposé, et qu'ils peuvent se repentir d'avoir donnée, et ennemis d'un peuple dont ils peuvent à chaque instant accroître la misère. La plus haute sagesse lui dicte un grand plan. Transmis d'âge en âge, ce plan si salutaire est exécuté avec fidélité par presque tous les Capétiens qui ont régné sur la France; et voilà la grande cause de ce phénomène historique si remarquable, de la perpétuité d'une race assise sur le même trône pendant neuf siècles. Si le surnom de *Capet* a désigné une *forte tête*, Hugues a bien mérité d'être distingué par ce surnom.

C'était le même esprit qui avait dirigé Othon Ier, dès le commencement de cette époque; mais combien ses plans furent peu suivis par des successeurs incapables peut-être d'en sentir toute l'importance, et combien lui-même n'éprouva-t-il pas d'obstacles !

Vers 963, Bérenger lui résiste encore; il est forcé de l'assiéger dans Monte-Feltro, près d'Urbin.

Il se croit obligé d'opposer aux grands vassaux qu'il redoute et qu'il ne peut pas empêcher d'être héréditaires, des vassaux moins puissants. Il crée comte de Modène et de Reggio le comte Azon, l'aïeul de la comtesse Mathilde, que nous verrons jouer un grand rôle en Italie. Il nomme comte palatin le margrave ou marquis Otbert de Ligurie, duquel sont descendues les maisons d'Est et de Brunswick; il confère des duchés et des comtés aux archevêques, évêques ou abbés qui ne peuvent pas avoir de successeur héréditaire, sur lesquels il espère exercer une grande influence, et dont il tempère le pouvoir en associant à l'administration de leurs domaines des officiers qu'il nomme, et que l'on désigne sous le nom d'*avoués*. Il attache la dignité d'archichancelier des reines d'Allemagne à l'abbaye de Fulde, et celle de grand aumônier de ces mêmes reines, à celle de Saint-Maximin.

(964) Bérenger, l'année suivante, est obligé de se rendre; il est fait prisonnier, et envoyé avec sa femme à Bamberg, où il mourut deux ans après.

Mais Jean XII, que l'empereur avait fait déposer, est bien loin de se résigner à son sort; il relève sa tête altière. Il n'avait cessé d'entretenir des intelligences dans Rome; il répand avec profusion les trésors qu'il avait emportés dans sa fuite; il accroît à chaque instant le nombre de ses partisans. Secondé par tous les mécontents de Rome, favorisé par les intrigues des courtisanes et des hommes perdus de dettes, il parvient à rallumer

dans le cœur d'un grand nombre de Romains l'amour de l'indépendance et de l'ancienne liberté. Un premier mouvement populaire est réprimé par les gardes d'Othon, et les chefs de l'entreprise sont punis. Mais le feu secret n'est point éteint. Les amis de Jean XII renouent leurs intrigues, et préparent de nouvelles tentatives. A la nouvelle ardeur pour l'indépendance de la ville qui avait été la maîtresse du monde, se joint la vieille haine pour les Allemands, toujours regardés par les Romains comme des Barbares. Othon croit pouvoir s'éloigner de Rome. Jean XII y rentre avec audace; le peuple le reçoit avec des acclamations. Il assemble un synode; il excommunie Léon VIII et Othon; il fait massacrer les principaux de ceux qui veulent lui résister. Jean, cardinal-diacre, et Azzon, premier archiviste de l'église romaine, sont mutilés par ses ordres; Otger, évêque de Spire, est frappé de verges. Léon VIII s'échappe avec peine et va chercher un asile dans le camp impérial. Mais Jean XII ne jouit pas long-temps de son triomphe; il meurt au bout de quelques jours, assassiné, suivant quelques auteurs, par un Romain qui le surprend dans sa couche que ce pape avait souillée.

Le zèle des Romains pour l'indépendance n'est pas amorti cependant par la mort de Jean XII : ils ne veulent reconnaître ni l'autorité de l'empereur ni le pape qu'il leur a donné; ils ne veulent plus souffrir de maître étranger; ils couronnent pontife suprême Benoît V, diacre de l'église de Rome.

Othon quitte le siége de Camérino, qui tenait

encore pour Adalbert, le fils de Bérenger, revient à Rome, ordonne le supplice de ceux qu'il regarde comme les plus coupables, fait déposer dans un synode Benoît V, qui se déclare parjure envers Léon VIII auquel il avait donné dans le temps son suffrage, l'envoie en exil à Hambourg, et rétablit Léon VIII sur la chaire apostolique.

Il paraît que ce fut dans ce même concile que le pape Léon et le clergé de Rome accordèrent, à l'exemple du pape Adrien, ou confirmèrent à Othon et à ses successeurs le droit de disposer du saint-siége en qualité d'empereur et de patrice, de faire introniser les nouveaux pontifes, de donner l'investiture aux archevêques et aux évêques de leurs états, de consentir à toutes les élections et consécrations, et de faire les règlements qui leur conviendraient, relativement à la succession à l'empire. Le décret qui confère ce droit a été publié par Thierry de Niem, secrétaire du pape Jean XXIII, d'après une copie conservée dans la bibliothèque ambroisienne. Luitprand, évêque de Crémone, qui avait porté la parole au nom de l'empereur dans ce synode de Rome, parle en détail de cette concession dans son histoire; Yves de Chartres et Waltram de Naumbourg l'ont reconnue dès le onzième siècle; le moine Gratien l'a insérée dans son recueil de décrets; elle n'en a été retranchée par aucun des papes qui ont corrigé ou fait corriger ce recueil. Mais quelle confusion d'idées, quels absurdes préjugés, quelles erreurs funestes, régnaient alors dans les esprits! C'est un pontife de Rome, nommé par l'au-

torité d'Othon, chassé et méconnu par les Romains, rétabli par les armes de l'empereur, ne pouvant se maintenir sur son siége que par la force germanique; c'est ce pontife qui, avec quelques prêtres de son église et quelques prélats dévoués au vainqueur, non seulement reconnaît, ainsi qu'il le devait, les droits de la puissance temporelle sur les siéges élevés dans son territoire, et le besoin que les titulaires de ces siéges ont de l'approbation du souverain pour les occuper, mais encore dispose de la couronne impériale, de celle d'Italie, de celle de Germanie, et sans l'autorité d'aucune diète, d'aucune assemblée représentative des nations italienne et germanique, ôte aux grands vassaux de l'Allemagne et de l'Italie le droit dont ils ont joui d'élire leur empereur et leur roi. Ce n'est pas par des moyens aussi faibles, aussi peu durables et aussi ridicules, qu'Othon pouvait rendre son sceptre héréditaire : Hugues-Capet devait en choisir de bien plus efficaces; et cependant Othon était un des hommes les plus remarquables de la fin du dixième siècle.

Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, ne voyait qu'avec le plus vif déplaisir le grand accroissement de la puissance d'Othon, qui, ayant réuni la couronne impériale à celles de Germanie et de Lombardie, commandait à toute l'Allemagne ainsi qu'à une si grande partie de l'Italie, et pressait, pour ainsi dire, l'empire grec, par tant de points. Mais ne pouvant combattre cette force nouvelle si menaçante pour l'empire d'Orient, il résolut de

l'arrêter par des traités, de l'enchaîner par des alliances, de la flatter par des égards, de la séduire par des honneurs. (965) Il envoya à Othon une ambassade solennelle, le reconnut pour empereur d'Occident, comme Irène avait reconnu Charlemagne, et lui fit proposer pour Othon II la main de sa belle-fille la princesse Théophanie, fille de Romain II, son prédécesseur. Il paraît que cette alliance ne déplut pas à Othon, et qu'il résolut de l'accepter. Revenu dans la Germanie, il tint à Cologne une diète qui approuva la division de l'ancien royaume de Lorraine en deux duchés. Mais à peine s'était-il éloigné de l'Italie, que le comte Adalbert, le fils de Bérenger, excita de nouveaux troubles; il fut défait par le duc de Souabe qui commandait les troupes impériales.

Léon VIII mourut vers le même temps. Les Romains, découragés par la défaite d'Adalbert, et par tout ce qu'ils avaient éprouvé avant ce dernier évènement, se hâtèrent d'avoir recours à l'autorité impériale. Othon envoya à Rome Otger, évêque de Spire, celui que Jean XII avait traité si ignominieusement, et l'historien Luitprand, évêque de Crémone, pour assister à l'élection du nouveau pontife. Le clergé, les nobles et le peuple élurent sous leurs auspices Jean XIII, Romain de naissance, évêque de Narni, et surnommé *poule blanche*, parcequ'il avait eu les cheveux blancs dès sa jeunesse. Les députés d'Othon confirmèrent au nom de l'empereur la nomination de Jean XIII; mais les manières hautaines du pontife ayant irrité l'a-

mour-propre des grands, ils parvinrent à soulever la ville de Rome contre le pape, l'enfermèrent dans le château Saint-Ange, le chassèrent ensuite de la ville, et l'obligèrent à aller chercher un asile chez son ami le comte Pandolfe de Capoue.

Les Romains ne se contentèrent pas de ne plus reconnaître Jean XIII; ils résolurent de nouveau de secouer un joug étranger qui leur était odieux. L'enthousiasme de la liberté s'empara de leurs âmes; ils voulurent ressusciter cette antique république romaine, dont dix siècles de servitude et d'affreuses calamités n'avaient pu effacer le souvenir. Ils l'exhumèrent, pour ainsi dire; ils la retirèrent de dessous ces ruines majestueuses, monuments imposants de sa grandeur passée et de tous ses malheurs; mais ils ne purent consacrer leur nouveau culte qu'à un vain fantôme, qu'à un spectre sans vie, qu'à une ombre qui devait bientôt disparaître et rentrer dans la tombe. Tout était changé et dans Rome et hors de Rome. Les Romains n'avaient ni assez de vertus, ni assez de force, ni assez de constance, ni assez de lumières, pour ranimer ce colosse expiré depuis mille ans; ils n'avaient parmi eux aucun grand homme qui pût diriger leurs efforts incertains, régulariser leurs mouvements tumultueux, remplacer des effervescences passagères par un courage inébranlable, réprimer la licence effrénée, élever la sainte autorité des lois au-dessus de toutes les têtes, faire taire et les intérêts privés, et les passions délirantes, et les ambitions perfides, et répandre cette modération, cette

justice, cette persévérance, qui inspirent la confiance, l'estime, l'intérêt, et peuvent donner de puissants alliés. Accoutumés à courber une tête obéissante sous le honteux pouvoir de tyrans sans talents et de pontifes sans mœurs, corrompus dans leurs habitudes, avilis dans leurs sentiments, esclaves tremblants de la superstition, ou satellites féroces du fanatisme; enveloppés dans les épaisses ténèbres de l'ignorance, ne pouvant distinguer ni les droits des nations, ni les devoirs des citoyens, ni les maximes sacrées de cet évangile céleste dont le nom seul subsistait dans la Babylone moderne, qu'avaient-ils de commun avec ces fiers guerriers et ces austères républicains dont ils invoquaient les noms immortels, et dont ils réclamaient le glorieux héritage? Ils voulaient être libres, et ils ne savaient ce que c'est que cette liberté sainte qu'ils appelaient à grands cris. Il était aisé de prévoir, et les troubles qui devaient si long-temps agiter Rome, et le sort funeste qui attendait les Romains.

Le comte de Capoue reçoit le pape avec honneur. Les habitants de Rome avaient associé à Pierre, préfet de leur ville, un comte nommé Rofred. Pandolfe trouve le moyen de faire assassiner ce comte.

Othon apprend le tumulte qui a lieu dans Rome, et la proclamation de la république. Il assemble à Worms une diète qui résout une nouvelle expédition pour réduire les Romains insurgés contre l'empire. Othon passe en Italie à la tête d'une armée. Les Romains alarmés rappellent le pape, et

envoient à l'empereur des députés qui implorent sa clémence (966). Othon se montre inflexible, et s'avance vers Rome. Il se souvient trop de l'affreuse vengeance exercée par Charlemagne contre les Saxons. Il rappelle l'acte que toute la gloire de Charlemagne n'a pu voiler de son éclat, et non pas les remords du grand homme, qui ont vengé ses victimes. Il croit que la politique lui commande de ne pas écouter la première vertu des rois; il ne voit pas les déplorables dissensions qu'il va semer dans Rome et dans presque toute l'Italie, et dont ses successeurs recueilleront les tristes fruits. Il arrive dans l'ancienne capitale du monde (967). Il étend un bras terrible sur cette reine détrônée : la mort et l'ignominie vont régner dans ses murs. Il fait exhumer le corps de ce comte Rofred, que Pandolfe avait fait assassiner; il ordonne qu'on le coupe par quartiers, et que les lambeaux de ce malheureux cadavre soient attachés à différents gibets. Les tribuns et plusieurs barons sont pendus ou décapités; d'autres barons et les consuls sont exilés au-delà des monts. On coupe la barbe au préfet Pierre, on le suspend par les cheveux au cheval de Constantin, on le met à rebours sur un âne, on le promène, on le frappe de verges, on le jette dans une prison obscure, et on ne détache ses fers que pour le bannir.

Ce fut après ces exécutions aussi impolitiques que barbares, après ces indignes effets d'une colère qu'on a accusé le pape d'avoir excitée, au lieu de chercher à la calmer, ce fut sous ces auspices fu-

nestes, que le jour de Noël de cette même année 967, Jean XIII couronna Othon le jeune.

L'empereur convoqua vers le même temps un concile à Ravenne. Il y confirma les donations et les concessions faites en faveur du saint-siége par ses prédécesseurs ; il fit restituer à ce siége apostolique les terres et les revenus qu'on lui avait enlevés.

Il proposa de fonder un nouvel archevêché à Magdebourg, en faveur des provinces récemment conquises sur les Venèdes et sur les Slaves. Le pape approuva cet établissement après avoir obtenu à ce sujet l'agrément de l'évêque de Halberstat, prélat diocésain de Magdebourg, et du métropolitain de la même ville, l'archevêque de Mayence. Il soumit à cette nouvelle métropole l'évêché polonais de Posnanie, et les évêchés de Brandebourg, de Hevelberg, de Meissen et de Mersebourg, fondés par Othon. Il accorda au nouvel archevêque la décoration nommée *pallium*, et les droits *primatiaux*, semblables à ceux qui appartenaient aux archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne.

Mais ce qui est plus remarquable, c'est que le synode de Ravenne approuva la déposition de Hérold, archevêque de Saltzbourg, que Henri II, surnommé le Querelleur, fils d'un frère de l'empereur Othon et duc de Bavière, avait fait mutiler, et l'élection de l'archevêque Frédéric, que les nobles où les états de Bavière avaient nommé à la place de Hérold.

L'empereur recevait cependant l'hommage des

princes de Bénévent et de Capoue, et créait le margraviat ou le marquisat de Montferrat, en faveur du marquis Alram. Mais un évènement qui devait influer puissamment sur l'industrie, le commerce et la prospérité de l'Allemagne, eut lieu vers le même temps : on découvrit les fameuses mines de Goslar, au milieu des montagnes du Hartz, situées dans la Basse-Saxe.

(969) Othon II n'avait que quatorze ans ou environ. Son père désire néanmoins de terminer le traité d'alliance proposé par Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, et de voir arriver à Rome la princesse Théophanie, qu'Othon II devait épouser. Il envoie des ambassadeurs à Nicéphore. Qui croirait que, par une perfidie que les peuples encore à demi sauvages se reprocheraient comme un crime honteux, l'empereur grec fit assassiner les ambassadeurs d'Othon, pendant qu'ils étaient encore en route, et piller les présents dont ils étaient chargés? Othon, justement indigné, veut venger les droits des nations si lâchement violés. Mais le châtiment ne tombe que sur les Grecs établis dans la Pouille et dans la Calabre, ou sur des soldats aussi innocents que ces Grecs du forfait de leur souverain. Deux généraux saxons vont ravager ces deux provinces, battent les troupes de Nicéphore, et comme s'ils avaient voulu se montrer plus barbares que Nicéphore n'avait été bassement perfide, ils font couper le nez à tous leurs prisonniers. Quelles horribles mœurs, quelles féroces coutumes dont les progrès de la civilisation pou-

vaient seuls délivrer l'humanité! et quel siècle que celui où, après des attentats si infâmes d'un côté et des procédés si cruels de l'autre, un homme tel qu'Othon continue à vouloir demander pour son fils la main de Théophanie, et se soumet à envoyer une seconde ambassade à Constantinople!

Luitprand, l'évêque de Crémone, est à la tête de cette ambassade. Il en a laissé la relation. Écoutons cet historien; il va nous faire connaître une partie des mœurs et des habitudes de son temps.

Il arriva au mois de juillet dans la capitale de l'empire grec. On lui donna une garde d'honneur, mais il ne put boire le vin qu'on lui offrit, parce-que, suivant un usage africain conservé pendant long-temps en Espagne, ce vin était mêlé de gypse et de poix. Le lendemain de son arrivée, il fut admis à l'audience de l'empereur. Ce prince avait la taille courte et ramassée, et le teint très basané. « J'ai appris avec déplaisir, dit Nicéphore aux am- » bassadeurs, que votre maître a eu la hardiesse de » s'approprier la ville de Rome, de faire mourir » des hommes de mérite, tels que Bérenger et son » fils Adalbert, et de ravager par le fer et le feu » les provinces de ma domination; je sais d'ailleurs » que c'est vous qui l'avez poussé à ces entreprises. » Et celui qui tenait à Luitprand cet étrange langage avait déjà reconnu Othon Ier comme empereur d'Occident, lui avait proposé pour son fils la main de Théophanie, et avait traîtreusement fait massacrer les envoyés d'Othon. « L'empereur notre maî- » tre, répondit Luitprand, est venu de l'extrémité

» de la terre pour délivrer Rome des tyrans et des
» prostituées qui l'opprimaient, tandis que les au-
» tres princes, endormis sur leurs trônes, n'ont pas
» songé à réprimer des désordres aussi scandaleux.
» Nous avons avec nous de vaillants guerriers, prêts
» à prouver les armes à la main le bon droit et la
» probité de notre maître; mais nous venons avec des
» intentions pacifiques, et nous sommes chargés de
» demander la princesse Théophanie en mariage,
» pour le fils de notre souverain. »

« L'empereur se contenta de nous répondre,
» continue Luitprand, qu'il allait se montrer à ses
» troupes. Nous le suivîmes, et nous le vîmes, cou-
» vert d'un long manteau, traverser, au bruit des
» acclamations du peuple, les rangs de ses soldats,
» dont l'air était peu militaire, et qui ne portaient
» pas de hallebardes. Il nous admit ensuite à sa
» table, critiqua notre manière de faire la guerre,
» blâma la pesanteur de nos armes, prétendit que
» les Allemands n'étaient braves qu'après avoir bu,
» et assura que les véritables Romains étaient à
» Constantinople. Voyant que j'allais lui répondre,
» il me fit signe de me taire, et parla de théologie.
» Je lui dis qu'il n'existait pas de secte parmi les
» Germains, et que les guerres de plume n'étaient
» pas celles qui nous convenaient.

» L'empereur, ajoute l'évêque de Crémone, est
» entouré d'adulateurs. Constantinople est plon-
» gée dans les voluptés; les spectacles sont fré-
» quentés les jours de fêtes comme les autres jours.
» Au reste la puissance des Grecs ne repose pas sur

» leurs propres forces, mais sur les troupes merce-
» naires d'Amalfi et de Venise, et sur les marins
» russes. »

L'ambassade de Luitprand n'a cependant aucun succès. Nicéphore lui déclare qu'il ne consentira jamais à l'alliance projetée, à moins qu'Othon ne lui restitue la souveraineté du duché de Capoue et de celui de Bénévent, qu'il ne rétablisse la ville de Rome dans son ancienne indépendance, et qu'il ne rende à l'empire d'Orient la ville et l'exarchat de Ravenne.

La réponse de Nicéphore remplit le cœur d'Othon d'une indignation nouvelle ; il porte la guerre jusque dans le fond de la Calabre. Mais Nicéphore est assassiné, et Jean Zimiscès lui succède.

Le nouveau souverain de Constantinople se hâte de demander la paix à Othon, le reconnaît pour empereur d'Occident, lui cède le duché de Bénévent, celui de Capoue, la Pouille et la Calabre, qu'Othon venait de conquérir, tous ses droits sur la Sicile que les Sarrasins occupaient, et lui envoie Théophanie.

Cette princesse arrive à Rome; son mariage avec Othon II y est béni par Jean XIII ; elle y est couronnée par le pape, et elle part pour l'Allemagne avec les deux empereurs.

On a écrit qu'elle avait introduit en Allemagne l'étiquette de Constantinople; mais il est bien plus important de remarquer qu'elle avait amené avec elle des hommes de lettres, qui, réunissant leur influence à celle de missionnaires venus d'Écosse,

pour répandre l'instruction dans les diverses contrées de la Germanie, ne contribuèrent pas peu à un faible retour des lumières, et à quelques progrès de la civilisation. Ces heureux effets furent bien secondés par Brunon, archevêque de Cologne, et frère de l'empereur. Ce prince, à l'imitation de Charlemagne, dont la mémoire régnait encore lorsque sa race avait cessé de régner, tenait dans son palais une espèce d'académie, avait inspiré à Othon le goût d'assister à ces réunions, et même, suivant certains auteurs, le désir d'apprendre la langue latine. Othon ne savait donc pas, ou ne savait qu'imparfaitement cette langue de Rome, et cependant il avait ceint le diadème de l'empire romain.

Au reste, les arts étaient dans un tel état de dépérissement, que l'on vit les monnaies fourrées (*nummi bracteati*) inonder toute la Germanie.

Othon, de retour en Allemagne, y convoqua une diète et un synode à Ingelheim, y fit adopter de sages règlements, et cessa de vivre en 973, âgé de cinquante-huit ans, après en avoir régné trente-sept comme roi de Germanie, et onze comme empereur des Romains.

Il a laissé la réputation d'un prince brave, généreux, ami de la justice, occupé du bien des peuples qu'il gouvernait. Les richesses des provinces conquises étaient versées dans le trésor public. Abandonnant à ses armées le tiers des dépouilles des ennemis qui lui appartenait, il récompensait avec libéralité tous les services rendus à la

patrie; toujours calme, toujours maître de lui-même, il était aussi serein lorsqu'il donnait ses ordres pour une grande bataille que lorsqu'il signait un rescrit utile au bonheur de sa nation; il mérita le nom de Grand, que la postérité lui a décerné.

Occupé sans cesse du soin de diminuer l'autorité des grands vassaux, il réprimait les abus de leur pouvoir, et pour les maintenir plus aisément dans la soumission aux lois féodales qu'il ne pouvait détruire, il rétablit les envoyés impériaux ou royaux, les *missi dominici* de Charlemagne, sous le nom de *comte palatins provinciaux* Ces comtes furent amovibles tant qu'il porta le sceptre de la Germanie; mais avec le temps, leurs fonctions devenues héréditaires augmentèrent les effets funestes du régime féodal, au lieu de les tempérer.

Il investissait les évêques en leur donnant l'anneau et la crosse, les obligeait à le suivre à la guerre comme possesseurs de fiefs, ou du moins à fournir leurs contingents de troupes; et jouissant du droit d'inspection sur leur temporel, il déposa l'abbé de Reichenau pour avoir mal administré les biens de son abbaye.

Il donna ou confirma à l'archevêque de Mayence la dignité d'archichancelier du royaume d'Allemagne.

Mais le grand service qu'il rendit à sa nation, le grand exemple qu'il donna à ses successeurs, et aux autres monarques de l'Europe, et qui, s'il avait été plus suivi, aurait garanti si fortement les droits

du trône, comme ceux des peuples, ce fut l'établissement d'un gouvernement libre sous sa suzeraineté, dans plusieurs villes d'Allemagne.

Il fut enterré dans la métropole de Magdebourg, à côté d'Edwitz ou d'Édith, fille d'Édouard l'Ancien, roi d'Angleterre, et sa première femme. Il laissa de sa seconde femme Adélaïde, fille de Raoul, roi des deux Bourgognes, et veuve de Lothaire II, roi d'Italie, Othon II, Adélaïde, abbesse d'Essen, et Mathilde, abbesse de Quedlinbourg.

Il avait l'habitude de jurer par sa barbe, qu'il laissait croître suivant l'usage de son temps, et qui descendait jusques à sa ceinture.

Son fils Othon II, que l'on surnomme le Roux, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il lui succéda. Son association au trône de Germanie fut confirmée dans une cérémonie solennelle qui eut lieu à Magdebourg. Sa mère Adélaïde crut pouvoir profiter de sa jeunesse, et s'emparer des rênes du gouvernement; mais elle avait mal jugé le caractère de son fils. Othon II secoua une domination importune, exila l'impératrice, et la contraignit à se retirer à Vienne sur le Rhône, auprès de son frère Conrad, roi de Bourgogne. Les esprits se divisèrent; plusieurs partis furent formés; les mécontents se montrèrent. Henri dit le Querelleur, duc de Bavière, fils d'un frère d'Othon-le-Grand, et cousin germain de l'empereur, était inquiet et ambitieux. Un Abraham, évêque de Freisingen, le séduit par ses conseils perfides, lui montre les circonstances comme favorables à sa plus grande élévation, l'entraîne

dans la révolte, lui fait prendre les armes contre son souverain, ose le proclamer roi de Germanie, et le couronne dans Ratisbonne. Henri parvient à obtenir des secours du duc de Bohême et de celui de Pologne. Le roi de Danemarck croit pouvoir, au milieu des troubles de la Germanie, étendre ses frontières; il s'empare du margraviat de Sleswic, augmente les anciens retranchements que le roi Gotheric avait fait construire entre la rivière de Slie et celle d'Eider, et ajoute une chaîne de forts ou de postes retranchés à ces lignes, dont les restes ont porté long-temps le nom de Danewirk ou Daninwerk.

Othon II a besoin de toute sa fermeté; il marche contre les Danois, force leurs retranchements, et reprend Sleswic.

Mais de nouveaux ennemis lèvent l'étendard contre lui. Les Romains, toujours avides de leur ancienne indépendance, et ne cessant de nourrir une haine secrète contre les étrangers leurs vainqueurs, apprennent avec joie que l'impératrice douairière est exilée, que Henri dispute le sceptre à Othon II, que les Polonais, les Bohêmes, les Bavarois et les Danois sont en armes, que la fermentation règne dans toute la Germanie, que les discordes civiles la déchirent, que les Allemands, au milieu de ces désordres, ne peuvent guère s'occuper des contrées éloignées qu'ils ont soumises à leur puissance; ils veulent proclamer de nouveau une liberté, pour laquelle les cruels supplices ordonnés par Othon Ier n'ont fait qu'exalter leur enthousiasme.

Benoît VI, qui avait succédé à Jean XIII vers la fin de l'an 972, veut s'opposer à leurs mouvements; un fils de la fameuse Théodora, sœur de Marozie, le sénateur ou consul Cincio ou Crescence, qui dirigeait ces mouvements audacieux, l'arrête, le jette dans une prison, l'y fait étrangler; et un diacre de l'église romaine, nommée Francon, élu pape à la place de Benoît VI, prend le nom de Boniface VII.

Mais, peu de temps après, le parti impérial, devenu le plus fort, chasse de Rome le nouveau pape et le sénateur Crescence. On élève sur la chaire apostolique un évêque de Sutri, qui prend le nom de Benoît VII, et Francon va à Constantinople chercher un asile, réclamer des secours et animer l'empereur d'Orient contre le roi de Germanie.

(978) Pendant ces révolutions, la force des armes soumet à Othon II le duc de Bavière. Il convoque à Ratisbonne une diète qui fait le procès à Henri ainsi qu'aux complices de sa révolte, et qui le condamne à perdre son duché comme vassal infidèle, et à être renfermé dans une prison d'Ingelheim.

Henri trouve le moyen de s'échapper de sa prison, reparaît en Bavière, reprend les armes et s'empare de Passau. Othon, toujours victorieux, l'oblige de nouveau à se rendre. Une nouvelle diète, tenue à Magdebourg, condamne à l'exil Henri et ceux qui avaient partagé sa rébellion. Le roi de Germanie donne le duché de Bavière à

Othon son neveu et duc de Souabe; et peu de temps après, dans la diète de Quedlinbourg, il reçoit les soumissions du duc de Bohême.

Nous avons vu les armées de Lothaire, roi de France, et celles d'Othon II, porter le fer et le feu dans la Lorraine, dont ces princes se disputaient la possession, et l'incendie allumé par leurs troupes se répandre sur un grand nombre de contrées voisines. Pendant cette guerre désastreuse, qui ne finit que vers 980, les comtes palatins du Rhin et les églises de Cologne, de Trèves, de Liége et de Metz s'emparent d'une grande quantité de terres dépendantes de la Lorraine, et le système féodal de la Germanie acquiert une force nouvelle.

(980) Les troubles sanglants de Rome donnent cependant de l'inquiétude à Othon; il croit sa présence nécessaire en Italie; il rencontre à Pavie saint Mayeul, abbé de Cluny, qui le réconcilie avec sa mère Adélaïde. Il rappelle auprès de lui cette princesse, et il se rend à Rome vers le commencement de 981.

L'orage excité contre l'empereur par Francon, par le consul ou sénateur Crescence, et par leurs partisans, était en apparence dissipé; mais une fermentation sourde régnait toujours dans la ville; l'esprit de faction s'y agitait secrètement: on sentait, pour ainsi dire, ces commotions souterraines qui présagent, autour d'un volcan redoutable, de nouvelles et terribles éruptions.

On se refuse avec horreur à croire le crime épouvantable dont l'historien Godefroy de Viterbe,

chapelain et secrétaire, dans le douzième siècle, des empereurs de la maison de Souabe, a écrit qu'Othon II s'était rendu coupable. Rome, malgré ses Néron et ses Caligula, n'aurait pas vu de plus atroce forfait. Suivant Godefroy, Othon, voulant conjurer le nouvel orage qui le menace, invite à un festin solennel les principaux de Rome; les troupes s'emparent des avenues du palais; des gardes entrent dans la salle du festin, et les têtes des convives roulent dans des flots de sang. Heureusement pour l'humanité, le silence des auteurs contemporains dispense de croire à cette noire et lâche perfidie.

Francon ne s'était pas contenté de négocier à Constantinople sous le nom de Boniface VII, et de porter l'empereur grec à faire la guerre aux Germains, possesseurs de la haute Italie; il n'avait rien négligé pour armer aussi contre Othon les Sarrasins d'Afrique, ou plutôt de Sicile. Il était bien éloigné, sans doute, de vouloir, comme les amis de Crescence, rétablir l'ancienne république et la puissance consulaire: c'était un gouvernement théocratique et le renouvellement de l'autorité pontificale qu'il désirait; mais il avait besoin, comme les républicains, de commencer par se soustraire au joug de l'étranger, de chasser ceux qu'ils nommaient les Barbares, et de les éloigner de l'Italie.

Othon, secondé par les ducs de Bénévent et de Capoue, porte ses armes dans la Pouille et dans la Calabre. Il bat plusieurs fois les Grecs, est sur-

nommé la mort des Sarrasins, s'empare de Naples, de Salerne, de Tarente. Les Grecs appellent les Sarrasins à leur secours. Les enseignes des chrétiens de l'Orient et celles de l'islamisme s'avancent réunies contre le roi de Germanie, époux d'une princesse grecque; celui qui se prétend pontife de Rome, excite leur ardeur. Une grande bataille se prépare (981); elle se donne à Busantello. Les Romains et d'autres Italiens, que la force seule avait courbés sous le sceptre étranger, se livrent à la vengeance, le sentiment le plus fort des peuples asservis. Ils trahissent l'empereur; ils l'abandonnent au milieu même du combat. Othon échappe avec peine à la destruction générale de ses troupes allemandes; ses meilleurs officiers, et un grand nombre d'évêques et d'abbés possesseurs de fiefs, périssent dans la mêlée : obligé de se déguiser, il regarde comme un bonheur de tomber entre les mains de pirates qui lui rendent la liberté pour une rançon que paie l'impératrice.

Cependant l'empereur, sauvé de tant de dangers, convoque à Vérone une assemblée générale des vassaux, ou, pour parler la langue de plusieurs auteurs, il réunit les états de la Germanie et de l'Italie. L'assemblée élit Othon III, fils unique de l'empereur, roi des Romains et successeur à l'empire.

Othon II donne sa sanction à une loi rapportée dans le code lombard, et qui, ordonnant les combats judiciaires, prouve combien on était encore éloigné des véritables idées de religion et de justice.

Mais jetons les yeux sur cette république naissante qui, dès ses premières années, annonce la force d'Hercule dont elle doit jouir, pour laquelle le trident de Neptune et le caducée du commerce doivent être le sceptre d'une grande partie du monde civilisé, et qui par sa politique terrible pour les grands, la répartition de ses richesses, la modération, la modeste simplicité, la servitude même des plus puissants, la gloire de ses armes, celle des voyages, la culture des lettres, le triomphe des beaux-arts , et une image plus ou moins trompeuse, mais sans cesse présente à tous les yeux, de l'égalité civile, doit se faire respecter, rechercher ou craindre des gouvernements les plus redoutables, et faire oublier à ses sujets que l'état seul est indépendant, et que la liberté n'existe pour aucun d'eux.

Depuis le commencement du huitième siècle, les tribuns des douze principales îles des lagunes de Venise, où des habitants de Padoue, d'Aquilée et de quelques autres villes voisines, avaient trouvé un asile contre les fureurs des Huns et des Goths, s'étaient réunis sous le gouvernement d'un prince électif, nommé *duc* ou *doge*. Quelques portions de la terre ferme la moins éloignée des lagunes avaient été successivement ajoutées au territoire de la république. Elle rendait hommage aux empereurs d'Occident; elle leur offrait un manteau d'or en signe de vassalité; mais le commerce et la navigation accroissaient avec rapidité ses trésors et sa puissance. Cette vassale devait

bientôt être la superbe et importante alliée de ceux à qui elle avait rendu un vain hommage : nous la verrons jouer un grand rôle dans l'histoire des époques que nous avons encore à parcourir. Luitprand nous a appris, dans la narration de son ambassade à Constantinople, que des soldats de Venise s'aguerrissaient dans les troupes de l'empire d'Orient, qui leur devaient une grande partie de leur force. Dès la diète de Vérone, dont nous venons de parler, nous voyons l'empereur Othon II désirer l'alliance de la république vénitienne, et faire avec Venise un traité solennel.

Le bruit de la défaite d'Othon avait cependant retenti jusques au fond de la Germanie. Ce grand désastre rallume dans les cœurs des habitants des contrées voisines de la Baltique l'espérance de recouvrer une indépendance si chère à ces Germains du Nord. Les Slaves, les Venèdes, les Obotrides, saisissent leurs haches, leurs épées et leurs dards; ils sortent de leurs forêts antiques et de leurs terres marécageuses; ils reprennent les villes de Magdebourg et de Havel; ils s'emparent de toute la Marche septentrionale; ils plantent leurs lances victorieuses sur les bords de l'Elbe et y proclament leur liberté.

La commotion se fait ressentir à deux extrémités de l'Allemagne. Les Danois entrent dans le margraviat de Sleswic et le conquièrent : un Thuringien que sa valeur a rendu célèbre, et dont on a écrit que descendait l'auguste maison de Saxe, Thierri Bazici, se met à la tête des Bohêmes et

ravage l'évêché de Zeitz. Tout s'ébranle au Nord contre la puissance de l'empire d'Occident; elle a été accablée dans le Midi sous les coups des Grecs et des Sarrasins.

Dans ce péril extrême, Othon II tombe malade à Rome; il y meurt vers le commencement de décembre 983; et le jeune Othon, son successeur élu, n'a encore que trois ans.

Les états ou l'assemblée des vassaux d'Allemagne se hâtent cependant de le faire sacrer. On place sur la tête de cet enfant les deux couronnes de la Germanie et d'Italie ou de l'empire d'Occident, et voilà pourquoi l'archevêque de Ravenne, légat du pape, se réunit à celui de Mayence pour sa consécration. Mais qui pourra, sous ce prince si faible, maintenir ou rétablir la paix de l'empire, défendre ses frontières, conserver sa puissance? Un ennemi de la tranquillité de la Germanie plus redoutable que les Danois, les Venèdes, les Slaves, les Obotrites, les Bohêmes, les Grecs et les Sarrasins, un ennemi intérieur se montre, et la plus terrible des guerres, la guerre civile, va commencer.

Henri-le-Querelleur, ce duc de Bavière qu'Othon II avait destitué et relégué à Utrecht, sort de son exil, se forme un parti puissant parmi les vassaux du royaume de Lorraine, prétend à la régence, s'empare de la personne du jeune monarque, s'assure de l'appui des princes slaves du Mecklenbourg, du duc de Bohême, de celui de Pologne, et s'abandonnant à son ambition à me-

sure que ses succès se multiplient, il se fait proclamer roi à Quedlinbourg. Mais Willégis, archevêque de Mayence, le duc de Saxe, le duc de Bavière et celui de Souabe, fidèles au serment qu'ils avaient prêté au jeune prince, entraînent par leur exemple les autres vassaux, et les portent à donner la régence à l'impératrice Théophanie (984). Le duc Henri est forcé de remettre son neveu entre les mains de la mère de ce royal enfant, de renoncer à la couronne qu'il avait osé placer un moment sur sa tête, de se soumettre lui-même à l'empereur élu, de le reconnaître dans un congrès tenu à Rorheim près de Worms; et l'ordre et la tranquillité renaissent dans la Germanie.

On confie l'éducation du jeune empereur à saint Bernouard, évêque d'Hildesheim, et à Gerbert, ce savant écolâtre de Reims, dont nous avons déjà parlé, et que la reconnaissance de son élève devait faire monter un jour sur la chaire pontificale de Rome. La direction des affaires fut particulièrement remise à cet archevêque de Mayence, qui venait de conserver un double diadème sur la tête du jeune Othon; et l'impératrice Théophanie, aidée des conseils de sa belle-mère Adélaïde de Bourgogne, première impératrice douairière, et de ceux de sa belle-sœur, la princesse Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, jouit, en qualité de régente et de tutrice, d'une si grande autorité, que plusieurs chartes ont été datées des années de son règne.

On rendit à Henri-le-Querelleur le duché de

Bavière ; et un autre Henri dit le Jeune, à qui on l'avait donné, en fut dédommagé par le duché qu'on établit en Carinthie.

Othon III n'avait que quatre ans environ, et néanmoins on lui fit tenir une cour solennelle, une *cour plénière*, à Quedlinbourg. Tout l'appareil de la royauté fut déployé dans cette grande cérémonie, qui plaisait d'autant plus aux peuples, ainsi que les autres solennités civiles et religieuses, que les unes et les autres étaient accompagnées de fêtes, de réjouissances, de chants, de danses, de repas, qu'on ne connaissait pas d'autres spectacles, que d'abondantes largesses étaient faites aux malheureux, que les rudes travaux étaient suspendus par des plaisirs, que la présence et les jeux des hommes armés rappelaient les habitudes de la guerre, si chères aux descendants des demi-sauvages du Nord, et que l'amour-propre des riches et des puissants pouvait être satisfait par l'effet que produisaient leur faste et leurs nombreuses suites.

Dès la cour plénière de Quedlinbourg, nous voyons les plus grands vassaux de la couronne, ceux qu'en France on avait appelés les pairs du roi, remplir auprès du monarque les fonctions de grands officiers du royaume. Bernard, duc de Saxe, remplit l'office de grand-maréchal ; Henri, le cousin de l'empereur, le prince rebelle qui venait d'obtenir sa grâce et la restitution du duché de Bavière, l'office de grand-sénéchal ; un autre Henri, duc de la France rhénane, l'office de grand-

échanson; et Conrad, duc de Souabe, celui de grand-chambellan.

(984) Vers cette époque, le comté de Hollande fut établi en faveur de Thierry, comte des Frisons.

Le margraviat d'Autriche fut aussi créé et donné à Léopold, fils d'un Albert, et petit-fils d'un autre Albert, comte de Bamberg.

Pour bien entendre l'origine et l'histoire de cette Marche *orientale* de la Germanie, de ce margraviat d'*Ostrichc*, d'où est venu *Autriche;* et pour avoir une idée plus nette des usages, des lois et des gouvernements de la onzième époque, il faut rappeler que, pendant quelques années, et jusque vers le commencement du dixième siècle, cette Marche orientale, nommée aussi Marche pannonienne, et renfermée en partie dans le duché de Bavière, ne comprenait que les pays situés sur l'Ems, et auxquels on a donné le nom de Haute-Autriche. La Basse-Autriche était encore au pouvoir des Hongrois. Le margrave Léopold la leur enleva, et rétablit, vers cette partie du Danube, la frontière de l'empire germanique, telle que Charlemagne l'avait posée. Ce margrave et ses successeurs possédèrent cette province conquise par leurs armes, non pas comme un fief, mais comme un franc-alleu, une contrée allodiale et indépendante, de la même manière que les anciens margraves de Brandebourg ont régné sur les Slaves et les Venèdes, qu'ils avaient soumis à leur domination, et que nous verrons, dans le douzième siècle, Henri-le-Lion, duc de Saxe, gouverner les habi-

tants du Mecklenbourg et de la Poméranie qu'il avait vaincus. Cette Basse-Autriche a été comprise avec la haute sous la dénomination de Marche orientale. Ses princes étaient connus sous le nom de margraves orientaux ; et cette province, conquise sur les Hongrois, devint d'autant plus importante sous Léopold ou ses successeurs, qu'ils firent la paix avec les rois de Hongrie, et qu'ils attirèrent un grand nombre de colonies dans leurs états.

Peu de temps auparavant, l'abbé de Kempten avait été admis au nombre des états d'Allemagne, c'est-à-dire des vassaux qui votaient dans les assemblées générales, et relevaient immédiatement du roi de Germanie; le marquisat ou margraviat de Mantoue avait été établi; et le roi et empereur Othon II, de concert avec le pape, avait conservé à l'église de Passau son indépendance de l'archevêché de Saltzbourg, et la qualité de métropolitain de la Haute-Pannonie.

Nous devons aussi remarquer que, vers le commencement du règne d'Othon III, comme pendant celui d'Othon II son père, on connaissait les testaments militaires, les déclarations ou nominations d'héritiers faites par les soldats près du drapeau ou de l'étendard de leur troupe.

Disons aussi que les états immédiats fournissaient aux frais des diètes; et que, dans les villes qui, ne relevant pas directement du roi ou de l'empereur, n'avaient pas le titre d'*impériales* ou de *royales*, que l'on nommait *provinciales*, et qui

étaient soumises aux ducs et aux comtes, l'on distinguait les droits particuliers que les comtes et les ducs exigeaient aux portes de ces villes provinciales, d'avec les péages proprement dits, dont l'empereur ou le roi pouvait seul disposer dans toute l'étendue de l'empire et du royaume.

Cependant le pape Jean XIV avait été élevé sur le trône pontifical, par l'empereur Othon II, dès le mois de novembre 983. Il était né à Pavie, et il en avait occupé le siége épiscopal. On l'avait nommé Pierre ; mais, par respect pour le nom du prince des apôtres qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait porté, il désira d'être nommé Jean.

Peu de temps après la mort d'Othon, Boniface VII, qu'un empereur de trois ou quatre ans ne pouvait pas beaucoup effrayer, avait quitté l'asile qu'il avait trouvé à Constantinople, et s'était montré dans Rome. Les nombreux amis de l'indépendance l'avaient reçu avec empressement. Il avait chassé Jean XIV du siége apostolique, et l'avait jeté dans une prison du château Saint-Ange, où cette créature infortunée d'Othon était morte de misère, de faim, et peut-être de poison.

(984) Mais les Romains abandonnèrent bientôt un homme qu'ils méprisaient, qu'ils haïssaient pour ses cruautés; et qui, bien loin de travailler pour leur liberté, ne voulait qu'établir le despotisme pontifical sur les ruines de l'autorité impériale. Le parti du consul Crescence le fit assassiner (985); la populace, comme une horde féroce de sauvages, perça de plusieurs coups son cadavre,

qu'elle traîna dans les rues de Rome; et Crescence ne vit pas combien de poignards il aiguisait contre lui, en souffrant cet horrible attentat contre l'humanité, les lois et la liberté (985).

Lorsqu'on voit la férocité régner ainsi sans contrainte sur les bords du Tibre, sous le beau ciel de l'Italie, et dans cette reine des cités, depuis long-temps tombée dans la servitude et plongée dans l'ignorance, mais où l'on avait conservé tant de nobles souvenirs, pourra-t-on être surpris de la retrouver encore au milieu des forêts et des contrées si agrestes de cette Russie, dont l'existence était ignorée des anciens peuples de l'Europe les plus civilisés, et sur laquelle le plus âpre climat exerçait sa triste et rigoureuse influence?

Le fils unique d'Igor et de la célèbre Oléga ou Hélène, ce Sviatoslaf qui n'avait pas voulu suivre l'exemple de sa mère et embrasser cette religion de Jésus, si propre à développer, au milieu des pays les plus sauvages, les premiers germes de la civilisation, avait pris la hache du commandement, que ne pouvait plus élever sa mère presque octogénaire. Il avait rassemblé autour de lui une troupe armée redoutable par le courage indomptable des guerriers qui la composaient. Les Kosares, descendus, vers le sixième siècle, des hauteurs du mont Caucase, habitaient les rives orientales et septentrionales de la mer Noire et la presqu'île ou Chersonèse taurique; les Viatitches, Slaves établis sur les rivages du Volga et de l'Occa, leur payaient un tribut. Sviatoslaf résolut

de réunir sous son commandement et les Viatitches et les Kosares.

(965) Il remporte sur ces derniers une grande victoire, prend Starkel, leur capitale, et le nom même des Kosares disparaît.

(967) Il traite avec l'empereur d'Orient Nicéphore Phocas. Il lui vend chèrement son alliance, s'avance vers le Danube, s'empare des villes bulgares qui l'avoisinent, les garde pour lui, forme même le dessein d'établir le siége de son empire sur les bords de ce fleuve, qui doit donner à ses états des communications plus faciles, et veut placer ce nouveau siége de sa puissance à Péréioslavetz ou Jamboli. Mais les Petchenègues, apprenant l'absence de Sviatoslaf, ravagent une grande partie de la Russie et assiègent Kiow, où étaient la mère et les enfants du prince. Informé de leur entreprise, il accourt, les bat, les poursuit, leur accorde la paix, et se hâte de retourner dans la Bulgarie.

Sa valeur opiniâtre surmonte tous les obstacles ; aucune place ne lui résiste.

Zimisquès, successeur de Nicéphore Phocas, lui demande d'évacuer la Bulgarie, conformément au traité passé avec Nicéphore. Le souverain de la Russie ne daigne pas écouter l'envoyé de Constantinople, et bien loin de consentir à observer le traité, il se jette dans la Thrace, la ravage, et pénètre jusque sous les murs d'Andrinople. Les Grecs l'obligent cependant à revenir vers le Danube, prennent d'assaut la ville de Jamboli, mettent le feu à

la citadelle presque toute construite en bois. Zimisquès donne des fers à ceux qui ne périssent pas dans les flammes ou ne perdent pas la vie en se précipitant du haut des rochers, et poursuivant ses succès, bloque la ville de Dourostole dans laquelle s'est renfermé le souverain de la Russie, après avoir, dans sa féroce politique, fait égorger trois cents Bulgares qui lui étaient suspects. Les Russes sont pressés vivement par les Grecs. Le conseil de leur prince l'engage à demander la paix. Sviatoslaf dit qu'il préfère la mort; il ordonne une sortie générale. Tous les Russes sont hors des murs et vont combattre les Grecs : Sviatoslaf est à leur tête. A l'instant les habitants de Dourostole, qui les détestent, ferment leurs portes. Les Russes, n'ayant plus de retraite, ne peuvent plus être sauvés que par la victoire; mais la victoire favorise les Grecs. Sviatoslaf, mis en déroute, demande enfin la paix, l'obtient, et se retire vers le Borysthène, qu'il veut remonter pour retourner dans sa capitale.

(972) Combien de dangers cependant l'environnent! Les Petchenègues l'attendent vers les cataractes du fleuve. Les rigueurs de l'hiver l'obligent à passer cette dure saison sur les bords du Borysthène gelé; les restes de son armée éprouvent toutes les horreurs de la famine (973). Le printemps arrive. Il essaie de s'ouvrir un passage au travers de ses ennemis; il est tué au milieu du combat; ses guerriers périssent ou sont pris. On lui coupe la tête, et devenu un horrible trophée d'un barbare, son

crâne, orné d'un cercle d'or, sert de tasse au prince des Petchenègues.

Long-temps avant sa mort, il avait partagé ses états entre ses trois enfants. Jaropolk, son fils aîné, fut prince de Kiow; Oleg, le second de ses enfants, eut le pays des Dreuliens; et la ville ainsi que le territoire de Novogorod furent le lot du troisième, nommé Vladimir.

(973) Jaropolk Sviatoslafwitz fut dirigé par les avis de Svenald, l'ancien ami d'Igor, le conseiller d'Oléga et le compagnon de Sviatoslaf.

Oleg, le prince des Dreuliens, n'aimait pas Svenald. Il apprend que le fils du ministre chasse dans ses forêts; il va à lui plein de fureur, et le massacre. Svenald ne respire que vengeance; il porte le prince de Kiow à s'emparer des états de son frère. Jaropolk entre en armes dans le pays des Dreuliens. Les guerriers des deux frères se rencontrent. (975) Oleg, mis en fuite, traverse un pont, et renversé dans la rivière par ceux qui fuient avec lui, y perd la vie sous un monceau d'hommes et de chevaux. Jaropolk se précipite en pleurant sur le cadavre de son frère; il s'accuse de sa mort, il en accuse Svenald : il s'empare cependant des états de celui dont il déplore la funeste catastrophe.

Vladimir, effrayé de la mort d'Oleg et des succès de son frère aîné, se retire chez les Varaigues. Jaropolk distribue à ses chefs ou vaivodes les états abandonnés par son frère fugitif.

Mais Vladimir, aidé des Varaigues, rentre dans le territoire qui lui était échu en partage, et

bientôt la guerre s'allume entre les deux frères.

Vers 980, Jaropolk demande en mariage la fille de Rogvold, prince de Poltesk ou Polotsk, aujourd'hui Polocski, capitale du palatinat de ce nom. Vladimir prétend aussi à la main de cette jeune princesse. Et voyez comme les mêmes degrés de civilisation produisent les mêmes effets. Les bords du Borysthène vont nous présenter ces scènes horribles qui ont ensanglanté les murs d'Argos et de Thèbes sous la domination de leurs premiers rois.

Il était encore d'usage dans les contrées voisines de ce Borysthène, que les nouvelles mariées, pour témoigner leur soumission à leurs époux, les déchaussassent le premier jour de leurs noces. Vladimir était né d'une concubine de son père. La fille de Rogvold lui fait répondre qu'elle ne veut pas déchausser le fils d'une esclave. Vladimir irrité marche contre Rogvold, défait ses guerriers, tue le prince et ses deux fils, et force la jeune princesse à recevoir sa main encore teinte du sang de son père et de ses frères.

Son ambition devient alors extrême; il s'avance vers Kiow, et en forme le siége. Les habitants, animés par la présence de Jaropolk, se défendent avec courage. Mais un traître avait obtenu la confiance de ce malheureux prince. Bloud, l'un de ses vaivodes, lui persuade qu'il doit se méfier de la fidélité des assiégés; il le détermine à abandonner ceux qui avaient résolu de mourir pour lui; il l'oblige à fuir loin des braves habitants de sa capitale. Les

Kiowliens, délaissés par leur prince, ouvrent les portes à son rival.

Vladimir poursuit son frère infortuné; il ne lui donne aucun relâche, il le réduit à toutes les horreurs de la misère et de la famine. Mais le perfide Bloud n'est pas satisfait: s'il a détrôné son prince, il ne lui a pas encore ôté la vie; il veut consommer sa trahison; il continue de le séduire. Il l'engage à se remettre entre les mains de Vladimir, avec lequel il a eu les plus coupables intelligences, au lieu de se réfugier chez les Petchenègues. Jaropolk se rend auprès de son frère, et au moment où il se jette dans ses bras, des Varaigues se précipitent sur lui et le massacrent.

Mais que les traîtres de tous les siècles et de tous les pays frémissent! Pendant trois jours, Vladimir comble Bloud de biens et d'honneurs; le quatrième, il le fait venir devant lui, lui adresse ces paroles terribles, éternelle leçon de tous les perfides: « J'ai » rempli ma promesse; je t'ai traité comme mon » ami; tes honneurs sont montés au-delà de tes dé- » sirs; aujourd'hui je punis le traître, assassin de » son prince. » Et il l'immole de sa main.

Vladimir cependant s'était mis en possession de tous les états de son père; il avait pris pour seconde femme la veuve de son frère Jaropolk, et adopté l'enfant qu'elle portait encore dans son sein. Dès l'année suivante (981), il fit rentrer sous la domination russe les peuples qui s'en étaient séparés; bientôt après il fit des conquêtes sur Metchislaf ou Miécislas, duc de Pologne, remporta des

victoires sur les Jatviges établis vers les rives du Bog, et soumit à son pouvoir les Bulgares, qui habitaient dans le pays que l'on nomme aujourd'hui Kasan (983). Mais quelle féroce superstition endurcissait le cœur, obscurcissait l'esprit et armait le bras de ce barbare! Le sang humain inondait les rochers consacrés par une brutale ignorance, au milieu de forêts sauvages, à des divinités, enfants d'erreurs cruelles et de stupides terreurs. Vladimir, revenant victorieux de ses expéditions, ou plutôt de ses brigandages, immolait à ses absurdes déités, non seulement des prisonniers de guerre, mais encore des victimes choisies parmi les Russes vainqueurs.

Un Grec vint à Kiow; Vladimir voulut le voir. Le Grec lui parla de sa patrie, de l'empire d'Orient, de Constantinople, de la religion du Christ; il lui inspira l'envie de connaître cette religion si différente des sanguinaires superstitions auxquelles le prince de Kiow était asservi. Vladimir fit au Grec de nombreux présents, et envoya avec lui, à Constantinople, des Russes qu'il choisit parmi les moins barbares. Ces envoyés visitèrent la grande église de Sainte-Sophie; ils furent ravis de la pompe des cérémonies du rit grec; ils revinrent à Kiow, remplis d'admiration; et Vladimir résolut d'embrasser la religion chrétienne.

Mais l'ambition qui régnait dans son cœur était trop forte, pour que le désir de suivre les maximes de Jésus ne fût pas encore subordonné à celui d'étendre ses conquêtes (988). Il assemble une nom-

breuse armée, et la conduit dans la Chersonèse, sous les murs de Théodosie, appelée plus récemment *Kafa*. La place était fortifiée et difficile à prendre pour des demi-sauvages auxquels les machines de guerre étaient si peu familières. Le siége durait depuis six mois; plusieurs milliers de Russes avaient péri sous ses remparts : Vladimir, désespérant du succès, allait s'éloigner de la ville, lorsqu'une flèche lancée du haut des murs par un perfide Grec tombe au milieu des assiégeants. Un billet y est attaché. Il apprend aux Russes qu'une fontaine située derrière leurs huttes fournissait seule à la ville, par des canaux souterrains, l'eau douce qui lui était nécessaire. Vladimir fait chercher la fontaine; on détruit les tuyaux. La ville est obligée de se rendre, et la Chersonèse suit bientôt le sort de Théodosie.

Le vainqueur croit alors de sa politique de s'allier avec les empereurs qui régnaient à Constantinople; il imagine de demander la main de leur sœur. On la lui accorde, à condition qu'il embrasse le christianisme. Il y consent, vient à Constantinople, reçoit le baptême des mains du patriarche Nicolas Chrysoberge, épouse la princesse Anne, et, ce qui est remarquable et difficile à expliquer, rend à ses beaux-frères les conquêtes qu'il a faites sur eux. Il revient à Kiow avec sa nouvelle épouse, et un grand nombre d'archimandrites ou supérieurs de moines, de popes ou prêtres, de vases consacrés au culte grec, d'images, de reliques, et de livres ecclésiastiques. A son exemple, et par une suite des instructions des prêtres qui l'ont suivi,

une grande partie des Russes deviennent chrétiens. Plusieurs usages de la capitale de l'empire d'Orient sont adoptés sur les bords du Borysthène; et on a même écrit qu'à cette époque on avait commencé de s'y servir d'ustensiles de métal, et particulièrement de vases d'argent. Ces vases et ces ustensiles avaient été fabriqués dans des contrées de l'empire grec; mais bientôt les procédés de plusieurs arts furent connus des Russes, et employés par eux avec quelque succès; ils apprirent à fondre les métaux, à les travailler, à sculpter les bois, beaucoup plus communs dans leur pays que la pierre.

(989) Vers le même temps, ils adoptèrent la manière de compter les années qui était alors préférée à Constantinople; ils datèrent de l'ère du monde.

Ce fut aussi vers 989 que Vladimir, aidé par des artistes et par des ouvriers de Constantinople, commença à bâtir la ville qui porte encore son nom, et où il voulait fixer sa résidence.

Quelques années avant cette grande introduction dans la Russie d'une religion si propre à y favoriser les progrès de la civilisation, le christianisme avait commencé de régner dans une autre contrée de l'Europe septentrionale, dans la Chersonèse cimbrique, dans le Danemarck. Mais les maximes de Jésus ne convenaient pas également à tous les Danois; les plus puissants les repoussaient et les craignaient : ils pressentaient en quelque sorte qu'un jour elles briseraient le joug qu'ils au-

raient imposé aux faibles. Suénon, fils du roi Harold II dit le Blaatand, ou à la dent bleue, était impatient de régner. Il connaissait les dispositions des chefs des Danois; il imagina de faire servir à ses desseins ces sentiments contraires au nouveau culte; il flatta les désirs des grands pour qu'ils secondassent les siens, leur promit de rétablir le culte de leurs pères, et, assuré de leur concours, se révolta contre son roi. Cette guerre de religion, suscitée par la politique, fut malheureuse pour Harold, trop faible pour résister au fanatisme combattant pour une couronne, ou pour de grands intérêts; il fut obligé d'abandonner ses états, et d'aller chercher un asile au milieu de ses compatriotes établis dans la Normandie. Le duc Richard le reçut avec tous les égards dus au malheur; et voulant reconnaître les obligations qu'il avait au prince fugitif, il lui céda le Cotentin, jusques au moment où il pourrait le ramener dans le Danemarck. Quelques années après il le rétablit sur son trône; Harold pardonne à son fils coupable; mais Suénon se révolta de nouveau contre le père qui lui avait fait grâce de la vie. Il arma une flotte. Un débarquement secret eut lieu dans l'île de Zélande (985). Harold fut surpris dans une forêt, suivi de peu de guerriers; et un ami de Suénon perça d'une flèche le malheureux vieillard, qui avait déjà atteint sa quatre-vingt-dixième année. Suénon fut élu pour le remplacer.

La couronne de Danemarck ne pouvait pas cependant satisfaire son cœur dévoré d'ambition, ni

son esprit inquiet, entreprenant et audacieux; ses vues s'étendaient sur l'Angleterre, où tant de Danois étaient établis et avaient commandé.

Edgar y régnait en 965, et n'avait encore que vingt-cinq ans, ou environ. Il perdit sa femme Eltlède, fille du comte Edmar, et surnommée la Belle. Sa douleur se dissipa, et il résolut de prendre une nouvelle compagne. Ordung, comte de Devon, avait une fille unique, qu'il élevait avec soin, et qui passait pour la plus belle et la plus accomplie du royaume. Edgar fut si frappé de tout le bien qu'il entendit dire de cette jeune fille d'Ordung qu'il résolut de l'épouser, si on ne l'avait pas trompé sur sa beauté. Ethelwalde, son favori, fut chargé d'aller auprès d'Ethelfrède, ou Elfride, la fille du comte de Devon. Il ne put la voir sans en devenir éperdument amoureux. Trahissant la confiance du roi, et cachant avec soin l'objet de son voyage, il ne parla que pour lui-même, et demanda la main d'Elfride. La faveur du roi l'avait élevé au plus haut rang; sa réputation était bonne; il était jeune; on vantait sa taille ainsi que sa figure: le comte et son aimable fille agréèrent sa demande.

Éthelwalde enchanté revient auprès d'Edgar, dont le consentement lui était nécessaire; il parle de l'esprit et des traits d'Elfride de manière à faire changer la résolution du prince, il y ajoute que, malgré la laideur de la fille du comte, la naissance d'Elfride, et les vastes domaines dont elle devait hériter un jour, lui faisaient désirer vivement de l'épouser; et le roi, qui n'a aucun soupçon de la con-

duite déloyale de son favori, et qui ne pense plus à Elfride, permet à Éthelwalde de s'unir avec la fille de Devon.

Le favori reçoit la main de celle qu'il aime; il épouse la plus belle personne de l'Angleterre ; mais son bonheur est bientôt troublé par la crainte que le roi ne découvre sa trahison. En vain dit-il au prince que les habitudes d'Elfride lui rendraient le séjour de la cour trop désagréable; en vain la retient-il avec soin, et comme cachée, dans un domaine écarté qu'il avait embelli pour celle qu'il adore; son inquiétude devient chaque jour d'autant plus grande, qu'on ne cesse de s'entretenir de la beauté d'Elfride, et de dire que la jalousie de son mari la tient éloignée des villes, et renfermée dans une solitude. Les divers bruits qui se répandent à ce sujet parviennent plus d'une fois jusques au roi. La conduite d'Éthelwalde commence à lui devenir suspecte; il dissimule cependant: mais ayant commandé une grande chasse dans les environs de l'habitation solitaire d'Elfride, il dit à son favori qu'il ira se reposer chez elle. Éthelwalde consterné ne sait comment cacher sa perfidie. Edgar voit Elfride; il est ébloui de ses charmes: l'amour, la jalousie et la vengeance entrent dans son cœur. Éthelwalde est massacré dans un bois; et quelque temps après le roi épouse Elfride.

La beauté de la reine n'empêcha pas Edgar de concevoir une passion violente pour la jeune Wilfride, qui avait pris le voile de religieuse; il la fit sortir du couvent où elle s'était consacrée à la vie

monastique, l'appela à sa cour, où elle fut publiquement sa concubine, et, selon quelques historiens, la rendit mère d'Éditha, que sa grande piété a fait regarder comme une sainte.

L'archevêque Dunstan, malgré son affection pour Edgar, ne put pas supporter cette violation d'un asile religieux. Il soumit le roi à une pénitence longue et publique; il exigea que ce monarque s'abstînt pendant sept ans de porter la couronne; et voilà pourquoi, suivant plusieurs auteurs, on a écrit qu'Edgar avait été couronné par Dunstan, et qu'il ne l'avait été que la treizième année de son règne. Mais si l'on doit, d'après quelques auteurs, reprocher éternellement à sa mémoire le meurtre d'Éthelwalde, on doit rappeler la grande sobriété qu'il ne cessa de montrer au milieu de tous les excès qu'avaient introduits dans la Grande-Bretagne les Danois, si facilement entraînés par un amour désordonné pour le vin. Il ne négligea rien pour diminuer ces excès, et pour en préserver ceux qui n'en étaient pas encore atteints. On vantait sa sagesse, sa douceur, son équité, sa bravoure. Sa cour était aussi brillante qu'une cour pouvait l'être au dixième siècle. Les étrangers étaient ravis de sa magnificence et de sa politesse; ses libéralités s'étendaient sur tous les hommes de mérite. On a célébré ses succès contre les Écossais. Mais comment ne pas gémir sur les droits des nations et de l'humanité outragés, en le voyant, vers la fin de son règne, se mettre à la tête d'une armée, entrer dans la province de Glamorgan, du

pays de Galles, la livrer à la discrétion d'implacables guerriers, et condamner ainsi à la mort ou à la misère la plus déplorable, de malheureux Gallois, dont tout le crime était de défendre avec un noble courage et une généreuse constance le coin de terre que les Saxons n'avaient pas pu enlever à leurs valeureux pères, de ne pas vouloir souffrir la dure et humiliante domination d'insolents étrangers? Et comment des historiens ont-ils pu oublier et leur honneur et leur devoir le plus sacré, en applaudissant à ces injustes et barbares exécutions commandées par Edgar, ou par d'autres usurpateurs de la Grande-Bretagne?

Edgar mourut jeune; il n'avait que trente-trois ans, et néanmoins il en avait régné treize.

Les moines, qui avaient joui d'un grand crédit auprès de lui, et qui en avaient reçu de nombreux bienfaits, le proclamèrent, non seulement comme un grand roi, mais encore comme un saint. Ils placèrent son corps auprès du grand autel de Glostenbury, et assurèrent qu'il faisait des miracles.

Leur reconnaissance pour leur bienfaiteur n'empêcha pas néanmoins Elfser, duc de Mercie, qui n'aimait pas les religieux, de leur ôter tous les bénéfices de son territoire, et de les donner à des prêtres séculiers. Son exemple fut suivi par plusieurs autres grands vassaux; mais le duc d'Eastanglie et quelques autres chefs très puissants restèrent attachés à Dunstan et à ses moines, pour lesquels d'ailleurs les Anglais des rangs les moins élevés avaient beaucoup de vénération.

Cette division dans les esprits et dans les affections fit naître ou favorisa un grand dissentiment relativement à la succession au trône. Elfride, la veuve du roi, fit répandre des doutes sur la légitimité du mariage d'Edgar avec la mère d'Édouard, qu'il avait déclaré son successeur comme son fils aîné. Elle désirait vivement et elle espérait de faire passer la couronne sur la tête de son propre fils Éthelfrède. Le duc de Mercie se déclara pour le fils d'Elfride; mais Dunstan et les évêques de Winchester et de Worcester, toujours dévoués à la volonté de l'archevêque, soutinrent d'autant plus fortement qu'Édouard, moins jeune que son frère, élevé pour le trône et désigné par le feu roi, devait être préféré; qu'ils craignaient l'ambition d'Elfride et l'influence que sa régence donnerait au duc de Mercie, leur mortel ennemi.

Les seigneurs anglais s'assemblèrent, et pendant qu'ils délibéraient sur le choix d'un monarque, Dunstan se présenta au milieu d'eux, tenant d'une main le jeune Édouard, et de l'autre l'étendard de la croix. Son éloquence l'emporta; Édouard II fut proclamé. L'archevêque le conduisit à l'église; et le prince fut couronné au milieu des plus vives acclamations.

La reine Elfride se retira à Corf, château du comté de Dorset; mais, bien loin de renoncer à voir régner son fils, elle ne s'occupa qu'à fomenter des mécontentements, encourager en secret les esprits séditieux, et tramer contre le roi des complots funestes.

Édouard n'avait que douze ans ou environ. Tout le pouvoir était entre les mains de Dunstan. Craignant qu'on ne voulût enlever aux moines les bénéfices et les domaines dont ils avaient dépouillé le clergé séculier, et qu'ils avaient repris ou conservés dans tant de contrées de la Grande-Bretagne, l'archevêque crut devoir convoquer un synode solennel pour confirmer leur possession. Ce synode se réunit à Winchester. Et voyez comme l'ignorance et la superstition avaient profané la religion de Jésus! Malgré tous les efforts de Dunstan et de ses amis, le synode allait donner une décision contraire à ses vues. Une voix extraordinaire se fit entendre au-dessus de la chaire de l'archevêque; elle paraissait sortir de la bouche d'un christ; elle prononça en faveur des moines : on cria au miracle, et l'assemblée se sépara.

Dans un second synode, on ne parvint à aucune décision.

Un troisième fut convoqué dans la province de Wilt. Un évêque écossais parlait avec une grande force en faveur du clergé séculier; la cause des religieux paraissait perdue, lorsqu'une grande partie du plancher de la salle où l'on était réuni s'écroula avec fracas. Les adversaires des moines furent presque tous écrasés sous les ruines; Dunstan et ses amis restèrent sur des poutres qui n'avaient pas cédé au poids des assistants. Cet accident fortuit ou cette horrible machination furent regardés comme un nouveau miracle : on y vit le jugement de Dieu; et la multitude redoubla de respect pour Dunstan.

Ces querelles entre des moines ambitieux, et des prêtres que l'on accusait d'être plus ignorants que ces moines, durèrent trois ou quatre ans. Nous en avons assez parlé; nous avons assez montré l'épaisseur des ténèbres dans lesquelles l'Angleterre était encore plongée. Édouard II, le pupille de Dunstan, vivait cependant dans une grande soumission à l'archevêque; il était doux, bon, et n'avait encore que seize ans. Mais quel crime va souiller le sol de cette superstitieuse Angleterre! Édouard chassait dans le comté de Dorset. Il passe auprès du château de Corf, où résidait sa belle-mère; il désire de la saluer. Elfride, à sa vue, sent une haine implacable brûler dans son cœur. Les furies s'en étaient emparées. Elle engage le roi, qui n'était pas encore descendu de cheval, à boire un verre de vin qu'elle lui présente. Le jeune prince prend le verre; et pendant qu'il boit, un satellite d'Elfride le perce par-derrière d'un poignard acéré. Édouard se sent blessé, donne des éperons à son cheval; mais bientôt il tombe affaibli par la perte de son sang. Son pied s'engage dans un étrier; le cheval le traîne dans le bois voisin du château, au travers des cailloux et des troncs d'arbres: il s'arrête devant la chaumière d'une pauvre femme aveugle. Des serviteurs de la régicide Elfride accourent, voient le malheureux prince mort, et son corps horriblement défiguré; ils le jettent dans un puits.

Quelques jours après on trouve ce cadavre; on le transporte dans le monastère de Shaftesbury:

on vénère Édouard comme un martyr, et les moines assurent qu'il se fait un grand nombre de miracles autour de son tombeau.

Des remords affreux vengent cependant le monarque infortuné. Elfride fonde des monastères, et se renferme pour le reste de ses jours dans celui de Worwet.

Mais dans les premiers moments qui succèdent à son forfait, elle ne peut supporter les larmes que son fils donne à la mort de son frère : ces larmes sont pour elle des reproches sanglants; elle s'indigne, et jette à la tête du jeune Éthelfrède un flambeau qu'elle tenait à la main, et dont l'imagination du prince reste frappée pendant toute sa vie.

Dunstan, irrité du forfait d'Elfride, ne voit qu'avec une sorte d'horreur le fils de la coupable reine monter sur le trône par un assassinat; il ne se détermine qu'avec peine à couronner le nouveau roi : il le sacre cependant à Kingston, où les rois Adelstan et Edwin avaient été sacrés; il est assisté de l'archevêque d'Yorck et de plusieurs autres prélats; les grands du royaume l'entourent. Mais une triste prévoyance répand la consternation sur sa figure; et au moment où il place le diadème sur le front d'Éthelfrède, qui n'a encore que dix ou douze ans, le tuteur des rois, le chef de toute la hiérarchie anglaise, l'oracle de la Grande-Bretagne, fait entendre ces terribles paroles : « Vous montez sur le » trône par le meurtre de votre frère; votre règne » sera malheureux : le crime de votre mère ne sera » effacé que par des torrents du sang de vos sujets

»infortunés, sur qui la vengeance divine punira
»l'assassinat du meilleur des rois.»

Ces paroles étaient un blasphème contre la justice céleste, qui ne peut confondre l'innocent avec le coupable. Mais ne laissez pas passer, sans les considérer avec une curiosité mêlée d'effroi, cette suite d'évènements funestes que la politique et l'expérience de Dunstan lui présentaient comme inévitables, et qui devaient se succéder pour l'éternelle leçon des peuples et des rois.

Que deviennent les nations ou les princes, lorsque le défaut ou le mépris des lois fondamentales, garantes de tous les droits, les expose à toutes les suites de l'impéritie ou de la faiblesse?

Le jeune Éthelfrède était bon et aimable; mais son éducation avait été entièrement négligée; il était indolent, timide, soupçonneux; il n'avait ni connaissance, ni habileté, ni résolution. Les rênes du gouvernement se relâchaient chaque jour; aucune précaution n'était prise pour la sûreté du royaume. Les nobles chargés de commander dans les différents comtés se perpétuaient facilement dans leurs places, les rendaient héréditaires, prenaient le nom de ducs, se soustrayaient chaque jour davantage à l'autorité du monarque. Le pouvoir royal, qui semblait près de s'évanouir, ne maintenait plus entre les différentes parties de la monarchie cette unité d'action si nécessaire à la force du royaume, et que les intérêts divers des ducs ou des comtes ne cessaient de troubler. Ce que l'on avait conservé ou établi de discipline militaire s'affai-

blissait de plus en plus; les grandes barques ou vaisseaux construits pour la défense des côtes se détruisaient dans les havres. L'amour du repos, de l'oisiveté, des plaisirs qui amollissent et énervent les peuples, s'emparait des Anglo-Saxons; ils se refusaient à porter les armes pour leur patrie: ces armes qui avaient fait la sûreté et la gloire de leurs ancêtres, ils les abandonnaient à des étrangers stipendiés; ils les confiaient aux Danois établis parmi eux; ils se reposaient de leur défense sur leurs ennemis naturels. Il n'y avait plus, en quelque sorte, ni roi ni nation dans la Grande-Bretagne.

Le temps fatal de la décadence des Saxons était arrivé. Les anciens Bretons allaient être vengés; les Danois allaient asservir les vainqueurs des Bretons, jusques au moment où un vainqueur plus redoutable soumettrait et les Saxons et les Danois.

Ces Danois, réprimés par Edgar, semblaient avoir renoncé à leurs projets de conquête ou de pillage: leurs flottes n'infestaient plus les rivages anglais. Mais vers 982 ils recommencèrent leurs pirateries; ils descendirent et sur les côtes de Kent, auprès de l'embouchure de la Tamise, et vers Southampton qu'ils pillèrent, et dans le Cornouailles, et dans les environs de Portland. Les invasions se succédaient; on ne leur opposait que d'impuissants efforts. Les champs étaient ravagés, les maisons brûlées, les habitants massacrés, toutes les richesses enlevées. La famine, les maladies contagieuses qui règnent à sa suite, les mécontentements, les perfidies, les défections, le découragement, le désespoir,

tout était réuni pour le malheur de la Grande-Bretagne. Comment Éthelfrède aurait-il pu conjurer tant de calamités?

FIN DU TOME TROISIÈME.